

Les enfants du brouillard

Tardif, Cheryl Kaye

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHERYL KAYE
TARDIE

Les
enfants
du brouillard



amazon crossing 

LES ENFANTS DU BROUILLARD

CHERYL KAYE TARDIF

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pascal Aubin

amazon crossing 

LES ENFANTS DU BROUILLARD

*À ceux qui ont disparu en esprit,
Âmes perdues dans les rues de nos villes,
Et ceux trahis par leur raison,
Nous nous souviendrons toujours de qui vous étiez vraiment.*

*À ceux qu'on a laissés sur le chemin,
Cherchant éternellement et sans se lasser
Mère, père, sœur, frère, fille ou fils,
Puissez-vous trouver force et espoir*

*Pour les abandonnés, les oubliés et les disparus,
Puissez-vous trouver une éternité d'amour,
Et pour ceux qui manquent aux autres, encore, toujours et à jamais,
Puissez-vous tous retrouver le chemin... du foyer.*

C. K. T.

PROLOGUE

12 mai 2007

Elle était prête à mourir. Elle était assise à la table de la cuisine, une bouteille à moitié vide du précieux vin rouge de Philip dans une main, un revolver chargé dans l'autre. Regardant fixement l'étrange masse métallique, elle se concentra pour la faire disparaître. Mais l'arme ne disparut pas. Sadie la vérifia et remarqua qu'elle ne contenait qu'une balle.

Il te suffit d'une seule. Si elle s'y prenait bien.

Elle plaça l'arme sur la table et regarda une photo dans un cadre d'étain accroché de travers au-dessus du manteau de la cheminée. Elle était éclairée par une bougie parfumée à la vanille, une des nombreuses bougies qui projetaient des ombres vacillantes sur les grossiers murs de bois de la cabane en rondins.

L'adorable visage de Sam lui rendait son regard en souriant. *Vivant.* De sa chaise, elle distinguait le petit morceau manquant de son incisive droite, conséquence d'un père impatient qui avait supprimé trop tôt les stabilisateurs du vélo. Il ne servait à rien de faire des reproches à Philip – pas quand ils avaient tant perdu. *Quand tout est ma faute.*

Elle parcourut des yeux le dessus de la cheminée. Trois objets y reposaient en plus de la bougie : deux enveloppes, une adressée à Leah, l'autre à Philip, et le classeur contenant les illustrations et le manuscrit sur disque du livre pour Sam. Elle l'avait terminé, comme promis. « Et promis, c'est promis. Pas vrai, Sam ? » Une unique larme traça un sillon sur sa joue. Sam n'était plus. *Quelle raison de vivre me reste-t-il, à présent ?* Elle avala d'un trait la dernière gorgée âcre du cabernet et laissa tomber la bouteille vide qui roula d'avant en arrière sur le plancher, intacte, sous la chaise. Puis le silence s'installa, en dehors de l'antique horloge de parquet dans le coin opposé. Son tic-tac lui rappelait la chaussure du clown. Celle dans laquelle une punaise était plantée.

Tic, tac, tic... L'horloge lâcha un coup de gong sinistre. Il était presque minuit. *Presque l'heure.* Elle traça le symbole de l'infini dans la poussière de la table. « Sadie et Sam. À tout jamais. »

Gong... Elle déglutit péniblement tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. « Je suis désolée de n'avoir pu te sauver, chéri. J'ai essayé. Mon Dieu, j'ai essayé. Pardonne-moi, Sam. » Sa supplique se termina en un effroyable gémissement. Quelque chose gratta la fenêtre à côté d'elle. Elle pressa son visage contre le verre dépoli, puis recula brusquement avec un hoquet. « Allez-vous-en ! »

Ils se tenaient immobiles – six enfants sortis en flottant des miasmes tourbillonnants de l'air nocturne, qui hantaient ses nuits et chaque instant de sa vie consciente. Auréolés par le brouillard au clair de lune, ils se mirent à psalmodier :

Un beau jour au milieu de la nuit...

« Vous n'êtes pas réels », murmura-t-elle.

...Deux garçons morts se levèrent pour combattre.

Une petite main pâle se colla à la fenêtre. Des gouttelettes de condensation glissèrent comme des larmes sur le verre. Sadie tendit le bras, plaçant sa main en face de celle de l'enfant. Frissonnante, elle la retira. « Tu n'existes pas. »

L'horloge continuait son compte à rebours morbide. Le mélange d'alcool et de médicaments fit subitement effet ; la pièce se mit à tourner et son estomac se souleva. Elle inspira profondément. Elle ne pouvait pas se permettre d'avoir la nausée. Sam l'attendait. Les larmes inondèrent son visage. « Je suis prête. »

Gong...

Sans hésitation, elle porta l'arme à sa tempe. « Non ! » hurlèrent les enfants. Elle pressa le canon de l'arme contre sa chair. Le bout du tube métallique était froid. Comme ses mains, ses pieds... son cœur. Un sanglot lui monta dans la gorge. L'horloge sonna un dernier coup de gong. Puis un silence de mort s'installa.

Il était minuit. Son regard revint se poser sur le visage de Sam. « Bonne fête des Mères, Sadie ! » Elle inspira pour se calmer, cala l'arme contre sa peau et ferma les yeux de toutes ses forces. « Maman arrive, Sam. » Elle pressa la détente.

CHAPITRE 1

29 mars 2007

Sadie O'Connell ricana en regardant le prix du jouet qu'elle tenait à la main.

— Avec quoi l'ont-ils bourré, de l'argent blanchi ?

Elle jeta le lapin en peluche dans son casier et se tourna vers la grande femme tout en jambes qui se tenait à côté d'elle.

— Que vas-tu offrir à Sam pour son anniversaire ?

Sa meilleure amie lui adressa un sourire effronté.

— Qu'est-ce que je *devrais* lui offrir ? Ton gamin a déjà tout.

— Ne commence pas, ma vieille.

Leah avait raison. Sadie et Philip gâtaient bien trop Sam. Et pourquoi pas ? Ils avaient attendu longtemps d'avoir un bébé. Ou du moins elle avait attendu. Après deux fausses couches, la naissance de Sam avait été un véritable miracle. Un miracle qui méritait d'être gâté.

Leah geignit :

— Bon sang, c'est une vraie ménagerie, ici.

Toyz & Twirlz, dans le centre commercial de West Edmonton, grouillait de clients trop zélés. Les premières soldes importantes du printemps attiraient toujours des foules de gens. Des parents épuisés envahissaient le magasin de jouets, administrant une tape occasionnelle à leur progéniture rebelle – comme on chasserait une guêpe importune lors d'un barbecue. Un père en détresse écumait les rayons à la recherche de son fils, qui lui avait apparemment échappé dès qu'il avait eu le dos tourné.

Dans chaque allée, des parents criaient sur leurs enfants, menaçant, cajolant, suppliant puis, de façon prévisible, finissant par céder.

— Alors, qui a laissé sortir les animaux ? répondit Sadie en parcourant le magasin du regard.

Les roues grinçantes des caddies et les plaintes constantes de bambins exténués lui donnaient la migraine. Elle regrettait amèrement de ne pas être restée chez elle.

— Excusez-moi.

Une femme grassouillette aux cheveux crépus et trop décolorés

adressa à Sadie un regard contrit. Elle les frôla en se frayant un chemin, manœuvrant une poussette occupée par un alien miniature qui poussait des hurlements. Quelques pas plus loin, elle s'arrêta, se pencha et essuya quelque chose qui ressemblait à du gâteau de riz caillé au coin de la bouche de l'enfant. Sadie se tourna vers Leah :

— Dieu merci, Sam a passé ce stade.

Âgé de 5 ans – bientôt 6 –, son fils était la prunelle de ses yeux. En fait, il était tout pour elle. Mince et espiègle avec ses cheveux noirs ébouriffés, ses yeux bleu saphir et ses lèvres parfaitement arquées, Sam était le portrait craché de sa mère et l'exact opposé de son père par son caractère. Alors que Sam était d'un naturel doux, calme et aimant, Philip était impatient et distant. Si distant qu'il ne disait plus que rarement : « *Je t'aime.* »

Elle contempla son alliance. *Que nous est-il arrivé ?*

Mais elle le savait. Le statut de Philip en tant qu'avocat avait pris de l'importance, il s'était mis à gagner davantage d'argent et sa réputation lui était montée à la tête. Il avait changé. L'homme dont elle était tombée amoureuse, le rêveur, n'était plus. À sa place, il y avait quelqu'un qu'elle connaissait à peine, un étranger qui avait décidé trop tard qu'il ne voulait pas d'enfant. *Ni d'une épouse.*

— Qu'est-ce que tu penses de ça ? demanda Leah en lui donnant un coup de coude.

Sadie examina le camion à benne jaune.

— Mets-y une chauve-souris en peluche et Sam le trouvera génial.

La fascination de son fils pour les chauves-souris était presque comique. La télévision était toujours réglée sur la chaîne Discovery, Sam cherchant inlassablement les émissions consacrées à ces animaux poilus.

— Qu'est-ce que Phil la Bile lui a acheté ? demanda Leah d'un air pince-sans-rire.

— Une nouvelle appli pour sa LeapPad.

— Je suis toujours éberluée par les capacités de ce gamin.

Sadie eut un grand sourire.

— Moi aussi.

L'esprit de Sam était une vraie éponge. Il absorbait les informations si rapidement qu'il suffisait de lui montrer une fois. Ses capacités d'observation étaient si développées qu'il avait appris à déverrouiller la porte juste en regardant Sadie le faire, de sorte que Philip avait dû ajouter une serrure supplémentaire. Dès l'âge de 3 ans, Sam avait su utiliser la télécommande et le lecteur de DVD. Sadie avait encore des difficultés à allumer la télé.

Sam... mon adorable, mon merveilleux petit génie.

— Je vais peut-être lui prendre un film, dit Leah. Pourquoi pas

Batman Begins ?

— Il va avoir 6 ans, pas 16.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je n'ai pas de gosses.

À 34 ans, Leah Winters était une brune séduisante et svelte à la chevelure parsemée de mèches multicolores, aux yeux noisette surmontés de cils fournis, au sourire aguicheur et dotée d'un penchant pour les hommes plus jeunes. Tandis que le pâle visage de Sadie était couvert de minuscules taches de rousseur sur l'arête du nez et les pommettes, la peau de Leah était unie et bronzée.

Elle était la meilleure amie de Sadie depuis huit ans – *plus qu'une sœur*. Depuis le jour où elle avait envoyé à Sadie un courriel pour l'interroger sur l'écriture et l'édition. Elles s'étaient rencontrées à Book Ends, une librairie fréquentée d'Edmonton, pour ce qui, dans l'esprit de Leah, devait n'être qu'un café vite fait. Leurs affinités s'étaient révélées si fortes, et leur lien si spontané, qu'elles avaient discuté pendant près de cinq heures.

Elles en plaisantaient encore, se rappelant comment Leah avait pris Sadie pour une écrivaine hors pair qui ne s'abaisserait même pas à lui donner l'heure. Mais Sadie lui avait donné bien plus. Elle lui avait donné un morceau de son cœur.

Un sosie de Colin Farrell, un bel homme à l'air rude, les croisa dans l'allée et Leah le suivit du regard, les yeux brillants.

— Je vais en prendre un. À emporter.

— Tu ne trouveras pas l'âme sœur dans un magasin de jouets, répliqua Sadie, flegmatique. En général, ils sont tous pris. Et quelque chose me dit que tu ne le trouveras pas non plus au Karma.

Le Klub Karma était une discothèque courue sur Whyte Avenue. Elle proposait la meilleure soirée pour filles d'Edmonton, avec des strip-teaseurs aux muscles saturés de stéroïdes. Leah était une habituée des lieux.

— Et pourquoi pas ?

Sadie leva les yeux au ciel.

— Parce que le Karma est plein de freluquets en sueur qui ne s'intéressent qu'à une chose.

Leah lui adressa un regard intrigué.

— Au sexe. Honnêtement, je ne sais pas ce que tu trouves à cette boîte.

— Quoi, tu es idiot ? (Leah haussa un sourcil et eut un sourire diabolique.) Ça fait partie de mes devoirs civiques. Il faut bien que quelqu'un montre à ces jeunes gens comment on s'y prend.

— Quelqu'un devrait le montrer à Philip, marmonna Sadie.

— Pourquoi, il n'arrive pas à bander ?

— Enfin, Leah !

— Alors ? Crache le morceau.

— Plus tard, peut-être. Quand on ira prendre un café.

Leah jeta un œil à sa montre.

— On va à l'endroit habituel ?

— Évidemment. Tu crois que Victor nous pardonnerait si on fréquentait un autre salon de thé ?

Leah gloussa :

— Sûrement pas. Il se mettrait à lésiner sur la crème fouettée.

Alors, qu'est-ce que tu offres à Sam ?

— Je le saurai quand je tomberai dessus. J'attends un signe.

— Tu te laisses toujours prendre à ces histoires de destin.

Sadie haussa les épaules.

— Parfois, il faut avoir la foi et croire que les choses vont s'arranger.

Elles parcoururent les rayons, cherchant toutes deux un cadeau à faire au petit garçon le plus adorable qu'elles connussent. Quand Sadie repéra le seul objet dont elle savait avec certitude que Sam l'adorerait, elle poussa un cri de victoire et adressa à Leah un regard qui disait : « J'avais raison. »

— Ce vélo est parfait. Comme son anniversaire tombe en réalité lundi, je le lui donnerai à ce moment-là. De toute façon, ses amis vont lui faire assez de cadeaux pour sa fête, dimanche.

Ce qu'elle ignorait, c'est que Sam ne verrait pas son vélo. Il ne serait plus là pour le voir.

— On ne vous a pas vues de la semaine, vous deux, déclara Victor Guan. Un jour de plus et j'aurais appelé Police Secours.

— La semaine a été chargée, répondit Sadie en laissant tomber son sac à main sur le bar. Comment vont les affaires, Victor ?

— Elles reprennent, avec ce coup de froid.

Le jeune Chinois était propriétaire du Cuppa Cappuccino à quelques rues de chez Sadie. Le salon de thé disposait d'une cheminée à gaz, offrait une ambiance détendue et de fréquents concerts de musiciens locaux comme Jessy Green et Alexia Melnychuk. Non seulement Victor servait les meilleures soupes maison et salades César à la feta, mais ses *caffè latte* étaient absolument à tomber.

Leah se dirigea droit vers les toilettes.

— Tu sais ce que je veux.

Sadie commanda un thé noir et un *latte*.

— Vous avez vu le brouillard ce matin ? demanda Victor.

— Oui, j'ai conduit Sam à l'école en pleine purée de pois. Je distinguais à peine la voiture devant moi.

Elle frissonna et Victor la considéra avec inquiétude.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Non, j'en ai marre de l'hiver, c'est tout.

Elle attrapa un journal sur le présentoir et se dirigea vers l'étage. Le canapé au coin du feu était inoccupé ; elle s'y assit et jeta le quotidien sur la table. La manchette en première page lui coupa le souffle : *Le Brouillard a encore frappé !*

Elle respira avec peine. « Mon Dieu ! Ça n'a pas recommencé ! » La photo d'une petite fille blonde aux yeux bleus, assise sur des marches de ciment, dominait la première page. On recherchait Cortnie Bornyk, 8 ans, des quartiers nord d'Edmonton. D'après l'article, la fillette avait disparu au milieu de la nuit. Aucun signe d'effraction et aucun indice concernant son ravisseur, mais les enquêteurs étaient sûrs qu'il s'agissait du même homme que pour les autres.

Sadie ouvrit le journal à la page 3, où l'article continuait. Elle compatissait avec le père de la petite fille, un père célibataire qui avait quitté l'Ontario pour trouver du travail dans le bâtiment à Edmonton. Matthew Bornyk s'était installé ici pour trouver une vie meilleure. Ce n'était pas une mauvaise décision, compte tenu du boom de l'immobilier. Mais à présent, il suppliait qu'on lui rende sa fille saine et sauve.

— Et voilà, annonça Victor en posant deux tasses sur la table.

— Merci, répondit-elle sans lever les yeux.

Son regard était fixé sur la photo plus petite de Bornyk et sa fille. L'homme affichait un large sourire, tandis que Cortnie était figée dans une pose comique, tirant la langue d'un côté.

La fille chérie de son papa, songea tristement Sadie.

Leah se laissa tomber dans un fauteuil à côté d'elle.

— Qui est ce beau mec ?

— Sa fille s'est fait enlever la nuit dernière.

— Quelle horreur !

— Oui, répondit Sadie en goûtant son café.

— Est-ce que quelqu'un a vu quelque chose ?

— Rien. (Elle regarda fixement Leah.) Sauf le Brouillard.

— Ils croient que c'est *lui* ?

Sadie parcourut rapidement l'article.

— Il n'y a pas encore de demande de rançon. Ça a l'air d'être lui.

— Merde. Ça fait quoi ? Six gosses ?

— Sept. Trois garçons, quatre filles.

— Il manque un garçon, commenta Leah d'une voix pleine d'appréhension.

Le Brouillard, comme on appelait le kidnappeur, se faufilait chez les gens dans le silence de la nuit ou tôt le matin, sous le couvert d'un brouillard dense. Il enveloppait sa proie et, comme un brouillard, disparaissait sans laisser de trace, capturant l'âme des enfants et volant les espoirs et les rêves des parents. Un garçon, une fille. Chaque

printemps. Depuis quatre ans. Sadie retourna le quotidien.

— Changeons de sujet.

Elle parcourut nonchalamment la salle du regard et remarqua la diversité de la clientèle de Victor. Dans un coin de l'étage, trois adolescents jouaient au poker, tandis qu'un quatrième observait la partie et poussait un cri de victoire chaque fois qu'un de ses amis gagnait. En face de Sadie, une femme rousse vêtue d'un sweat-shirt mauve tapait allègrement sur un ordinateur portable, s'arrêtant de temps à autre pour lancer aux garçons bruyants un regard contrarié. Au rez-de-chaussée, un des habitués – le vieux Ralph – lisait tous les journaux de la première à la dernière ligne. Il prenait une gorgée de son café noir une fois chaque page terminée.

— Alors... commença Leah d'une voix traînante en croisant ses longues jambes. Qu'est-ce qui se passe avec Phil la Bile ?

Sadie fit la moue.

— C'est ce que j'aimerais savoir. Il prétend travailler tard le soir au cabinet.

— Et tu en penses quoi ? Qu'il couche à droite et à gauche ?

Leah n'était pas du genre à tourner autour du pot – quel que soit le sujet.

— Peut-être qu'il travaille vraiment dur, suggéra-t-elle.

Sadie secoua la tête.

— Il est rentré à 2 heures ce matin, il empestait le parfum et l'alcool.

— Son cabinet ne travaille pas sur l'affaire de marée noire ? Je parie que tous les associés passent des nuits blanches là-dessus.

Sadie grogna.

— Y compris Brigitte Moreau.

Brigitte était le bras droit de son mari, comme il le lui rappelait fréquemment. Apparemment, la nouvelle recrue du cabinet d'avocats Fleming Warner était indispensable. L'avocate, mince et blonde, dotée d'une paire de seins visiblement refaits, ne quittait pas Philip d'une semelle. Sadie se demanda comment elle s'y prenait quand elle devait aller aux toilettes. *Philip doit l'y accompagner.*

— Il se peut que ce soit parfaitement innocent, suggéra Leah.

— Ben voyons. Je suis allée à la fête qui a suivi le congrès. Je les ai vus ensemble, et il n'y avait rien d'innocent dans leur attitude. Brigitte s'accrochait au bras de Philip comme s'il avait été sa propriété. Et il riait, en lui murmurant des choses à l'oreille. (Elle se mordit les lèvres). Ses collègues me regardaient d'un air apitoyé. Je le lisais sur leurs visages. Même *eux* étaient au courant.

Leah fit la grimace.

— Tu lui as demandé des comptes ?

— Je lui ai demandé s'il s'était remis à draguer.

Juste avant la naissance de Sam, Philip avait reconnu deux autres liaisons. Toutes deux des amourettes de bureau, selon lui. « Elles ne signifient rien », avait-il affirmé avant de mettre ses infidélités sur le compte du gros ventre de sa femme et de son absence de libido.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ? la pressa Leah avec la détermination d'un pitbull salivant devant une côte de bœuf.

— Rien. Il est parti comme un ouragan. Il m'a appelée du bureau juste avant que tu passes. Il m'a dit que j'étais ridicule, que mes accusations étaient blessantes et injustes. (Elle baissa la voix.) Il m'a demandé si je m'étais remise à boire.

— Le salaud. Et tu te demandes pourquoi je suis toujours célibataire.

Sadie ne répondit rien. Elle réfléchissait à son couple. Ils avaient été heureux – autrefois. Avant qu'elle sombre progressivement dans l'alcool. Les premières années qui avaient suivi leur mariage, Philip s'était montré attentif et aimant, soutenant sa décision de se concentrer sur l'écriture. C'est seulement lorsqu'elle avait commencé à parler d'avoir des enfants que les choses avaient changé.

Elle adressa un bref regard à Leah, reconnaissante de sa compagnie loyale et de sa compréhension. Le destin était vraiment intervenu quand il l'avait menée vers Leah. Son amie avait largement rempli ses devoirs amicaux, laissant tout tomber sur-le-champ lorsque Sadie l'appelait. Leah était sa bouée de sauvetage, surtout les jours et les nuits où la bouteille lui faisait de l'œil. Elle avait même assisté avec Sadie à quelques réunions des Alcooliques anonymes.

Où était Philip, alors ? Probablement avec Brigitte.

— Allez, ma vieille, lança Leah avec un grand sourire. Je sais que tu as vraiment envie de jurer. Soulage-toi.

— Tu sais que je n'emploie pas ce genre de langage.

— Quelle mijaurée tu fais. Philip est un imbécile et un salaud. Vas-y, dis-le. *Sa... laud.*

— Je te laisse le rôle de la fille mal embouchée, répondit gentiment Sadie.

— Foutrement bien vu. Jurer est libérateur. (Leah avala avec précaution une gorgée de thé.) Et ce livre, comment ça se présente ?

Sadie sourit.

— J'ai terminé le texte hier. Demain, je commence les illustrations. Ce projet me passionne.

— Tu as trouvé un titre ?

— *Batty perd le nord.*

Leah arqua un sourcil fin comme un trait de crayon.

— Hmm... ça te va bien.

Sadie lui donna une tape innocente sur le bras.

— C'est l'histoire d'une petite chauve-souris qui ne retrouve pas

le chemin de sa maison parce que son radar est brouillé. Au début, elle croit capter des signaux radio, mais ensuite elle se rend compte qu'elle entend les pensées d'autres créatures.

— C'est parfait. Sam va adorer.

— Je sais. Je n'en reviens pas d'avoir attendu si longtemps pour écrire quelque chose qui lui soit spécialement destiné.

Quelques mois plus tôt, Sadie avait décidé de faire une pause dans l'écriture d'une nouvelle enquête de Lexa Caine, en particulier parce que son agent lui avait obtenu un autre contrat : deux livres illustrés pour enfants.

— Ça m'a fait des vacances, reconnut-elle. Lexa avait bien besoin d'une année sabbatique.

— Tu parles, répliqua Leah. Je ne t'ai pratiquement pas vue. Tu travaillais jour et nuit sur le livre de Sam.

— Ça en valait la peine.

— C'est plus difficile que d'écrire des romans policiers ?

— En dehors des illustrations, je trouve ça plus facile, déclara Sadie, quelque peu surprise de sa propre réponse. Mais il est vrai que Sam m'inspire. C'est ma muse. Les gosses voient les choses différemment de nous.

— J'aimerais bien en avoir.

Sadie était ébahie.

— Un enfant ?

— Une muse, idiote.

Sadie sourit.

— Comment avance ton roman d'amour torride ?

— Je suis bloquée. Clara est prise au piège sous le pont du bateau pirate, enfermée dans la cale sans moyen de s'échapper.

Depuis le succès de son premier roman, *Chère Destinée*, Leah avait trouvé son créneau et travaillait à son deuxième roman d'amour historique.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la cale ?

Leah lui adressa un sourire ironique.

— Des caisses de rhum des Bermudes.

— Bon, elle ne va pas le boire. Que peut-elle faire d'autre ?

— Je ne sais pas. Elle ne peut pas saouler l'équipage, si c'est à ça que tu penses.

— Et si un incendie se déclarait sur le navire ?

Une lueur d'excitation passa dans les yeux de Leah.

— Oui. Un incendie pourrait vraiment réchauffer l'atmosphère. Entre parenthèses, le jeu de mots est intentionnel.

Elles se turent un moment, perdues dans leurs pensées respectives.

— Eh, lança finalement Sadie, ces temps-ci, je songe à me faire

couper les cheveux. Qu'est-ce que tu en dis ?

Leah ouvrit de grands yeux.

— Tu veux te débarrasser de cette magnifique chevelure ? Bon sang, Sadie, elle te tombe sous les omoplates. (Avec un accent irlandais forcé, elle ajouta :) T'aurais pas perdu ta p'tite tête d'Irlandaise, ma fille ?

— Ça demande trop de travail, répondit Sadie en faisant la moue.

— Qu'en pense Philip ?

— Il aimerait que je les garde longs, répondit-elle en faisant la grimace. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles je veux les couper.

Leah se mit à rire.

— Alors vas-y, ma fille.

Une demi-heure plus tard, elles se séparèrent – Leah pressée de retourner à l'innocente Clara et à son beau pirate bretteur, et Sadie pas aussi enthousiaste à l'idée de rentrer dans une maison vide.

En montant dans sa Mazda 3 décapotable, elle sourit, se félicitant d'avoir choisi un véhicule pratique plutôt que la Mercedes voyante et prétentieuse conduite par Philip. Elle regarda l'heure et poussa un soupir de soulagement. Il était presque temps d'aller chercher Sam à l'école. Les battements de son cœur s'accéléchèrent. *Il y a peut-être eu un progrès aujourd'hui.*

CHAPITRE 2

À l'instant où Sam la vit à la porte de la classe, il poussa un hurlement sauvage et la chargea, la renversant presque.

— Oh là, bonhomme, haleta-t-elle. Tu te prends pour qui ? Tarzan ?

— On vient de regarder *Pocahontas*, lança une voix féminine.

— Salut, Jean, répondit Sadie. Comment ça se passe, aujourd'hui ?

Jean Ellis enseignait à une classe d'enfants affligés de déficiences auditives.

— Comme d'habitude, répondit l'institutrice de maternelle. Aucun changement, malheureusement.

Sadie essaya de dissimuler sa déception.

— Peut-être demain.

Elle considéra Sam, qui entendait parfaitement.

Pourquoi ne veut-il pas parler ?

— Tu as passé une bonne journée, chéri ?

Ignorant sa question, Sam enfila une veste d'hiver et enfonça les pieds dans une paire de bottes isolantes.

— La journée a été super, déclara Jean à la fois oralement et par signes. Sam s'est fait un ami. Un vrai, cette fois.

Sadie était stupéfaite. Le premier véritable ami de Sam. Enfin, sans compter son ami invisible, Joey.

— Eh, bonhomme, dit-elle en s'accroupissant pour le prendre dans ses bras. Tu as manqué à maman aujourd'hui. Mais je suis contente que tu aies un nouvel ami. Comment s'appelle-t-il ?

Comme Sam ne répondait pas, Sadie se tourna vers Jean.

— Victoria, répondit cette dernière avec un clin d'œil.

Ravie, Sadie ébouriffa les cheveux de Sam.

— OK, charmeur. Allons-y.

Elle adressa un bref signe à Jean et chercha la main de Sam. Elle était toujours étonnée de la façon parfaite dont sa main s'adaptait à la sienne, de la chaleur et de la douceur de sa peau.

Dehors sur le parking, elle déverrouilla la voiture et Sam grimpa sur le siège d'enfant à l'arrière. Elle se pencha, attacha la ceinture de son fils et l'embrassa sur la joue.

— Bien installé ?

Il leva les pouces. En quittant le stationnement, elle lança un bref regard dans le rétroviseur. Sam regardait droit devant, sans s'intéresser aux enfants hilares qui attendaient l'arrivée de leurs parents. Son fils était un garçon timide, un solitaire qui effrayait involontairement les autres enfants à cause de son incapacité à parler. *Son absence de désir de parler*, se corrigea-t-elle.

Sam n'avait pas toujours été muet. Sadie lui avait enseigné l'alphabet quand il avait 2 ans. À l'âge de 3 ans, il lisait de courtes phrases. Puis un jour, sans raison apparente, Sam avait cessé de parler. Sadie avait été anéantie. Et Philip ? Il n'y avait pas de mots pour décrire son comportement incohérent. Au début, il avait semblé mortifié, inquiet. Puis il s'était mis à lui crier des accusations, insinuant des choses si affreuses que quelque temps après, elle aussi avait commencé à se poser des questions. Lors d'un de ces échanges venimeux, il l'avait attrapée par les deux bras, avait enfoncé ses doigts dans la chair.

— Tu as bu quand tu étais enceinte ? avait-il demandé, impérieux.

— Non ! Je n'ai pas bu une goutte.

Il avait plissé les yeux, incrédule.

— Vraiment ?

— Je te jure, Philip.

Il l'avait contemplée longtemps avant de secouer la tête et de s'éloigner.

— Il faut lui trouver de l'aide, avait-elle dit en courant après lui.

Philip avait pivoté sur un talon.

— Qu'est-ce que tu suggères, exactement ?

— Il y a un spécialiste au centre-ville. Le Dr Wheaton le recommande.

— Le Dr Wheaton est un imbécile. Sam parlera quand il sera prêt à le faire. À moins que tu ne l'aies foutu en l'air pour de bon.

Ces paroles insensibles l'avaient profondément blessée ; une fois son mari retourné au travail, elle avait décroché le téléphone et pris un premier rendez-vous pour Sam. Elle se sentait coupable de le faire à l'insu de Philip, mais il ne lui avait pas laissé le choix.

À 3 ans et demi, Sam avait subi de nombreux tests d'audition et d'intelligence, des radiographies, des ultrasons et un suivi psychiatrique ; pourtant, personne n'était capable d'expliquer pourquoi il refusait de dire un mot. Ses cordes vocales étaient parfaitement saines, de l'avis d'un certain spécialiste. Et il avait raison. Sam pouvait hurler, pleurer ou crier. Il s'était suffisamment fait entendre quand il était plus petit.

Sadie réussit finalement à traîner Philip à un rendez-vous, mais le

psychologue – un petit homme timide portant une cravate voyante à rayures rouges qui annonçait la surcompensation à dix mètres – n'avait pas de bonnes nouvelles à leur annoncer. Assis derrière un bureau de métal nu, il ne cessa de fixer Philip, agité de tics comme s'il était affligé du syndrome de Gilles de la Tourette.

— Votre fils souffre d'une espèce de traumatisme, déclara-t-il, une évidence pour Sadie.

— Quelle pourrait en être la cause ? demanda-t-elle, consternée.

Le docteur tripota sa cravate.

— Des symptômes de ce type résultent souvent d'une forme ou d'une autre de... de maltraitance.

Philip se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que vous racontez là ?

Un spasme secoua tout le corps du psychologue.

— Je dis qu'il est possible que quelqu'un ou quelque chose ait effrayé votre fils. Comme une querelle entre parents, ou s'il a été témoin d'un abus de drogue ou d'alcool.

Sadie se recroquevilla à ces mots. Le regard que Philip lui adressa était plein de colère. Et de reproches. Le docteur prit une profonde inspiration.

— Et, bien sûr, il y a la possibilité de maltraitance physique ou sexuelle...

Sans un mot, Philip était sorti brusquement du bureau. Sadie avait couru derrière lui. Bien entendu, il avait rejeté toute la responsabilité sur elle. Selon lui, c'était la boisson qui avait provoqué ses fausses couches. Ainsi que le retard dans le développement verbal de leur fils.

Ce soir-là, une fois Sam au lit, Philip avait retourné le contenu de chaque tiroir de la commode. Puis il avait fouillé le placard. Elle l'avait regardé faire avec appréhension.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je cherche les bouteilles ! aboya-t-il.

Elle souffla :

— Je te l'ai dit. Je ne bois plus.

— Ivrogne un jour...

Elle eut un mouvement de recul quand il s'approcha d'elle, le visage rouge de colère.

— C'est *ta* faute ! hurla-t-il.

La culpabilité avait des effets terribles sur les gens. C'était une force invisible si destructrice que même Sadie ne pouvait la combattre.

Elle regarda dans le rétroviseur et contempla le visage ovale de Sam et

son expression sérieuse. Elle se demanda pour la millionième fois pourquoi il refusait de parler. Elle aurait donné n'importe quoi pour entendre sa voix, pour l'entendre prononcer un mot. *N'importe* quel mot. Elle avait prié pour que l'environnement scolaire fasse tomber cette barrière du langage. Ce qui ne s'était pas produit.

Soudain, elle éprouva un furieux besoin d'entendre sa voix. « Sam ? Tu peux dire maman ? » Il fit le signe représentant le mot *mère*. « Allez, mon chéri », supplia-t-elle. *Ma-man*. Dans le rétroviseur, il sourit et la montra du doigt. Les larmes montèrent aux yeux de Sadie, mais elle les refoula. Un jour, il parlerait. Il l'appellerait maman et lui dirait qu'il l'aimait. « Un jour », murmura-t-elle.

Pour le moment, elle devrait se contenter de la force indéniable du lien affectif entre mère et enfant qui s'était formé à la conception. Elle savait toujours ce que ressentait Sam, même sans échange verbal entre eux. Elle tourna dans la rue qui menait à leur quartier tranquille, dans la partie sud-est d'Edmonton. Elle se rangea dans l'allée et pressa le bouton de la télécommande, remarquant immédiatement l'élégante Mercedes gris argent garée dans le spacieux garage à deux places. Un nœud se forma dans sa gorge. Philip était rentré. « Papa est rentré, bonhomme », murmura-t-elle.

Elle tira Sam du siège arrière et se dirigea vers la porte. Il se tortilla entre ses bras jusqu'à ce qu'elle le dépose à terre. Puis il courut dans la maison, fila dans l'escalier. Elle tressaillit en entendant claquer la porte de sa chambre. « J'ai l'impression que ni toi ni moi ne sommes trop contents de voir papa. »

Jetant ses clés dans un plat de cristal sur la table placée près de la porte, elle laissa tomber son sac sous le bureau, se débarrassa de ses chaussures, bomba la poitrine et se dirigea vers la zone de guerre. Mais la porte du bureau de Philip était fermée. Elle bifurqua vers la cuisine. *La guerre peut attendre. C'est ce qu'elle fait toujours.*

En passant devant la porte du bureau une heure plus tard, elle entendit Philip vociférer contre quelqu'un au téléphone. Qui que soit son interlocuteur, il en prenait pour son grade. Une minute plus tard, quelque chose vint heurter la porte. Elle recula. *N'en rajoute pas, Sadie.*

Philip resta enfermé dans son bureau et refusa d'en sortir pour dîner ; elle prépara un repas rapide, des hot-dogs pour Sam et une salade pour elle-même. Elle laissa une assiette de restes de la veille – jambon, pommes de terre et légumes – sur le plan de travail pour Philip.

Après le dîner, elle donna un bain à Sam et le mit en pyjama. « Tante Leah est passée aujourd'hui, annonça-t-elle en boutonnant la veste. Elle m'a dit de dire bonjour à son petit garçon préféré. »

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire, sinon qu'elle avait fini d'écrire l'histoire de la chauve-souris. Elle n'allait certainement pas lui

dire qu'elle avait commandé son gâteau d'anniversaire et lui avait acheté un vélo, qu'elle avait introduit tant bien que mal dans la maison et caché au sous-sol. « Tu veux que je te lise une histoire ? » demanda-t-elle. Sam eut un grand sourire.

Elle s'assit au bord du lit et fit un signe de tête en direction de l'étagère : « À toi de choisir. » Il se dirigea nonchalamment vers les rangées de livres et les contempla pensivement. Puis il fondit sur un livre à dos blanc. C'était la même histoire qu'il choisissait chaque soir. « Encore *Mon amie imaginaire* ? » demanda-t-elle, amusée. Il fit oui de la tête et sauta au lit, s'installant sous les couvertures. Sadie prit place à son tour à côté de lui. En lui lisant l'histoire de Cathy, une petite fille dotée d'une amie imaginaire qui lui attirait toujours des ennuis, elle ne put s'empêcher de songer à son fils.

Depuis maintenant un an, il affirmait sans se démonter l'existence de Joey, un garçon de son âge qui, jurait-il, vivait dans sa chambre. Elle surprenait souvent Sam à sourire et hocher la tête, comme au cours d'une conversation. Sans parole, sans signe des mains, avec juste une expression faciale de temps en temps. Certains jours, il paraissait perdu dans son propre monde.

« Lisa dit que tu devrais fermer les yeux », lut-elle. Les yeux de Sam clignèrent, puis se fermèrent. « Maintenant, tourne la page et sers-toi de ton imagination. » Il tourna la page, puis ouvrit les yeux. Son regard s'éclaira en voyant le dessin bariolé qui représentait Lisa, l'amie imaginaire de Cathy.

« Tu me vois, maintenant ? » lut-elle en souriant. Sam montra du doigt la petite fille dans le miroir. « Bonne nuit, Cathy. Et bonne nuit, mon amie. Fin. » Elle ferma le livre et le posa à côté du réveil en forme de chauve-souris sur la table de nuit. Puis elle se leva rapidement, se pencha et embrassa la peau tiède de son fils. « Bonne nuit, Sammy-Sam. » Sa petite main se tendit. D'un doigt, il dessina un « S » incliné dans les airs. Leur rituel vespéral.

« S... comme Sam », dit-elle d'une voix douce. Et comme chaque soir, elle dessina son reflet. « S... comme Sadie. » Ensemble, ils formaient un symbole de l'infini. Elle sourit. Toujours et à jamais. Elle éteignit la lampe de chevet et sortit à pas feutrés de la chambre. En regardant par-dessus son épaule, elle aperçut le visage angélique de Sam éclairé par la lumière du couloir. Elle ferma la porte, pressa la joue contre le battant et ferma les yeux.

Sam était le seul qui l'aimât vraiment, qui lui fît confiance. Dès le premier jour où il avait posé sur elle ses immenses yeux aux épais cils noirs, elle était tombée complètement et incontestablement amoureuse. L'amour d'une mère ne pouvait être plus pur que le sien. Mon merveilleux garçon. En tournant les talons, elle heurta une masse haute et compacte. Son sourire s'évanouit lorsqu'elle l'identifia. Philip.

Il n'était pas content. Pas du tout.

Il la foudroyait du regard, une main appuyée au mur pour lui barrer le passage. Ses lèvres – ces mêmes lèvres qui lui avaient adressé des sourires si charismatiques le soir de leur rencontre – se tordaient dans une moue dédaigneuse.

— Tu aurais pu me dire que Sam allait se coucher.

Elle le contourna.

— Tu étais occupé. Comme d'habitude.

— Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

Son ton de voix acerbe la crispa, mais elle ne répondit rien.

— Tu ne vas pas me refaire le coup de la parano, non ? (Il lui saisit le bras.) Je te l'ai déjà dit. Brigitte est une collègue. Rien de plus. Bon Dieu, Sadie ! Tu n'es plus une enfant. Tu as presque 40 ans. Qu'est-ce qui te prend, ces temps-ci ?

— Rien du tout, Philip. Et je vais avoir 38 ans. Pas 40.

Elle dégagea son bras, puis le frôla en passant à côté de lui, en direction de la chambre. Leur mariage n'était qu'une mascarade. « Voué à l'échec depuis le début », lui avait dit sa mère un soir où Sadie, anéantie, l'avait appelée en larmes, lorsque Philip avait reconnu la première de ses liaisons extraconjugales.

Mais elle avait démontré à sa mère qu'elle se trompait, non ? Les choses avaient semblé s'améliorer l'année qui avait suivi la naissance de Sam. Puis Philip et elle s'étaient remis à se quereller. Ces derniers temps, c'était devenu un événement quotidien. Du moins les soirs où il rentrait avant qu'elle soit endormie.

Philip entra dans la chambre à coucher et claqua la porte.

— Tu sais, commença-t-il, tu te comportes comme une garce depuis des mois.

— Ce n'est pas vrai.

— Une garce *frigide*. Et nous savons tous les deux que ce n'est pas dû à un syndrome prémenstruel, vu que tu n'as plus tes règles.

Elle cilla et surprit son reflet triste dans le miroir de l'armoire. Elle aurait dû être habituée à ses froides insultes, à présent. Mais elle ne s'y faisait pas. Chaque fois, c'était comme si un couteau s'enfonçait plus profondément dans son cœur. Un de ces jours, elle ne réussirait plus à l'en arracher. Où en seraient-ils alors ? Juste une statistique de plus ?

Philip attendait derrière elle, énervé, passant une main dans ses cheveux châtain grisonnants. Un instant, elle eut honte de ses pensées.

— Est-ce que tu m'écoutes, au moins ? bafouilla-t-il, indigné.

L'instant s'envola. Elle soupira. Elle était vidée.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Philip ? Tu n'es jamais à la maison. Et quand tu es là, tu es occupé à travailler dans ton bureau.

Nous ne faisons rien ensemble, nous n'allons nulle...

— Bon sang, Sadie ! On vient de sortir avec Morris et sa femme.

— Je ne parle pas de soirées pour le cabinet, rétorqua-t-elle. Nous ne voyons plus nos anciens amis. Nous n'allons jamais au cinéma, nous ne passons jamais de temps à discuter, nous ne faisons jamais... l'amour.

Philip croisa les bras et fit la grimace.

— Et à qui la faute ? Certainement pas à moi. C'est toi qui t'écartes chaque fois que j'essaie de me rapprocher de toi. Tu sais, un homme ne peut accepter qu'une certaine dose de rejet avant...

— Avant quoi ? (Elle pivota sur elle-même pour lui faire face.) Avant qu'il n'aille chercher ailleurs ?

Il la regarda fixement un long moment et l'air se mit à empester la tension, s'enroulant autour d'eux avec la sournoiserie d'un serpent venimeux, crocs sortis, prêt à frapper. Quand il répondit enfin, sa voix était neutre, vaincue.

— Peut-être que si tu me donnais de temps en temps un peu de l'amour que tu déverses sur Sam, je ne serais pas tenté de chercher ailleurs.

Il quitta la pièce à grandes enjambées, ses pas résonnant dans l'escalier. Une minute plus tard, une porte claqua. Elle cessa de retenir son souffle. « Lâche ! » Elle ne savait pas trop si cela s'adressait à Philip... ou à elle-même. Écartant les rideaux, elle scruta par la fenêtre la rue faiblement éclairée en contrebas. Il n'y avait aucune circulation, juste quelques véhicules en stationnement le long des trottoirs.

Le lointain grondement de la porte du garage lui fit étreindre le rideau. Elle entendit le grondement du moteur en surrégime, puis vit la Mercedes descendre l'allée, un nuage de gaz d'échappement glacé dans son sillage. La surface de la rue scintillait d'une récente couche de glace, et la voiture fila, ses pneus dérapant sur la chaussée. Philip se débrouillait toujours pour avoir le dernier mot.

Elle contempla la lueur rougeoyante des feux arrière qui disparaissaient dans la nuit. Puis le clignotement du lampadaire, de l'autre côté de la rue, attira son regard. Elle fronça les sourcils en voyant l'éclairage s'éteindre. L'un des chiens des voisins se mit à aboyer, à cause de l'obscurité brutale ou du départ bruyant de Philip. Elle ne savait pas trop.

Soudain, quelque chose sortit des buissons. Une ombre pesante s'engagea sur le trottoir, quelques mètres à droite du réverbère. C'était un homme, elle en était sûre. Elle distingua une lourde veste et une sorte de couvre-chef, mais ne parvint pas à discerner quoi que ce soit d'autre. L'homme s'arrêta de l'autre côté de la rue, en face de sa maison. Sadie était certaine qu'il la regardait d'en bas.

Elle frissonna et s'écarta de la fenêtre, les rideaux retombant en

place. Quand sa respiration se calma, elle revint prudemment à la fenêtre et risqua un regard furtif. Gail, la voisine d'en face, promenait Kali, un shih tzu. Mais en dehors d'elle et de son chien, le trottoir était vide. Sadie verrouilla toutes les portes et fenêtres, et enclencha l'alarme.

CHAPITRE 3

Après avoir déposé Sam à l'école le lendemain matin, Sadie alla chez Sobey's acheter du lait et de la lessive. En passant devant le rayon boulangerie, elle vit Liz Crenshaw, une démonstratrice culinaire intarissable et pleine de vivacité, qui lui faisait signe.

— Sadie ! Je pensais justement à toi. Comment ça va ?

Bien qu'âgée d'un peu plus de 50 ans, cette femme menue en paraissait à peine 35. Liz avait trois enfants adultes et quatre petits-enfants qui vivaient tous dans l'est du pays. Sans sa famille à gâter, elle ne pouvait résister à Sam. Et Sam l'adorait.

— Comment va ton petit garçon ? demanda Liz en replaçant une mèche auburn derrière son oreille. C'est bientôt son anniversaire, n'est-ce pas ?

Sadie coinça la bouteille de lait sous son bras et tendit la main vers un échantillon gratuit de tarte à la crème.

— Lundi. Mais sa fête d'anniversaire a lieu dimanche. Il est tout excité à l'idée des nombreux cadeaux qu'il va recevoir.

Liz lui passa une cuiller en plastique.

— Que lui as-tu offert ?

— Un nouveau vélo, répondit Sadie entre deux bouchées. Mais je ne le lui donnerai que lundi.

— J'aimerais lui acheter quelque chose. De la part de sa tante Liz. Qu'est-ce qu'il veut ? Des jeux ? Des livres ?

Sadie eut un grand sourire.

— Une chauve-souris apprivoisée.

Liz frissonna.

— Beurk ! Ce garçon a de drôles de goûts.

Sadie fronça les sourcils à l'adresse de son assiette vide, puis considéra d'un œil avide celles qui restaient sur le stand.

— Oui, j'essaie de persuader mon mari de lui acheter un chiot à la place.

— Ah, je parie que ça plaira à Sam.

— Oui, mais Philip n'a pas encore dit oui.

Il ne le fera sans doute pas.

Après deux autres morceaux de tarte, Sadie décida de rentrer. Au volant, elle songea à la relation de Philip avec Sam. Il voyait à peine

son fils. Quand cela arrivait, il y avait toujours de la tension dans l'air. Il ne disait jamais rien à Sam, sauf s'il voulait que son fils ramasse quelque chose, et dans ces situations la voix de Philip était toujours dure. Il ne jouait jamais avec lui. Il était toujours trop occupé, ou ne voulait pas froisser sa chemise, ou salir son pantalon.

Elle poussa un soupir. Elle aurait donné n'importe quoi pour voir Philip assis par terre à côté de son fils, tous deux jouant avec des dinosaures ou des figurines – n'importe quoi. En entrant dans la maison, elle fonça droit à la cuisine et mit la grosse bouteille de lait dans le frigo. Dans la buanderie, elle lança une machine de linge de couleur et jeta les vêtements clairs dans le séchoir. La matinée passa rapidement tandis qu'elle s'abandonnait à sa routine habituelle de travaux ménagers.

Après avoir mangé un morceau, elle s'assit au petit bureau dans le coin du salon. Elle sortit du papier à aquarelle et se mit à dessiner le projet de couverture pour *Batty perd le nord*. À 14 heures, elle avait créé les contours de la couverture et des quatre premières pages. « Pas mal du tout », murmura-t-elle.

Elle rangea les dessins et entreprit de redresser les coussins des deux canapés. Parcourant la pièce d'un coup d'œil rapide, elle fit la moue face à son austère simplicité blanche. Elle voulait décorer ce spacieux salon de fleurs coupées et de reproductions colorées, mais Philip avait refusé. Il aimait la maison telle qu'elle était. Chaque chose à sa place, aucune touche frivole. La seule pièce qu'elle avait été autorisée à décorer comme elle l'entendait était la chambre de Sam. Le téléphone sonna. C'était son agent à Calgary.

— Salut, Jackson, dit-elle. Je croyais que tu m'avais oubliée.

Il y eut un hoquet de surprise feinte au bout du fil.

— Je ne pourrais jamais faire une chose pareille. Tu es une Starr, ne l'oublie pas !

L'agence littéraire Starr, dirigée par Jackson Starr, natif de Toronto, donnait des sueurs froides aux gros bonnets de New York.

— Des nouvelles de la tournée ? demanda-t-elle.

— C'est la raison de mon appel. Je t'ai eu des réservations dans cinq villes en septembre, y compris la rencontre des auteurs de polars, à Toronto, et Esprits criminels à l'œuvre, à New York.

Elle adressa un grand sourire au téléphone.

— Je suis plus riche de combien ?

— Cinq mille dollars, plus l'hôtel et les frais de déplacement.

— Eh bien, tu as ensoleillé ma journée. Merci.

— À ton service. Je déposerai le chèque sur ton compte cet après-midi. (Il y eut un froissement de papiers.) Alors, quand viens-tu nous rendre visite ?

Le regard de Sadie fut attiré par la porte du bureau de Philip. Il

était à son cabinet, mais elle percevait toujours sa présence, sa désapprobation. Il n'aimait pas Jackson, était jaloux de lui.

— Désolée, Jackson. Je ne vais pas pouvoir partir avant un moment. Peut-être quand j'aurai terminé le livre de Sam.

— Comment cela se passe-t-il ?

Elle l'informa de l'avancement de l'ouvrage, puis raccrocha. La pensée de cet argent supplémentaire sur son compte personnel la transportait. Philip gardait le contrôle de l'essentiel de leurs revenus, qu'il avait bloqués en investissements. Il lui donnait une allocation hebdomadaire pour la maison, étant entendu que tout argent gagné par Sadie servirait à couvrir les besoins de Sam et de sa mère. Dieu merci, elle gagnait correctement sa vie. Peut-être, cet été, pourraient-ils enfin aller à Disneyland.

Des images de vacances familiales, de soleil, de châteaux et de balades en voiture lui traversèrent l'esprit et elle passa pratiquement en dansant dans la buanderie. Quand la troisième machine fut sèche, elle plia les vêtements de Sam et les plaça dans un panier, avec une paire de chaussettes appartenant à Philip qu'elle avait découverte derrière le panier à linge. Serrant le panier sous un bras, elle monta l'escalier tant bien que mal.

Dans la chambre conjugale, elle ouvrit le tiroir du haut de la commode et essaya d'ignorer les cinq mignonnettes d'alcool qui s'entrechoquaient à l'intérieur. Philip avait essayé sans conviction de les dissimuler sous ses caleçons longs. *Cinq bouteilles, cinq verres.* Elle jeta les chaussettes dans le tiroir et le referma à la volée. Puis elle passa dans le couloir, hésitant devant la porte de la chambre de Sam. Elle ne sut pas pourquoi, mais quand sa main se posa sur la poignée de laiton, elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Avec un rire nerveux, elle tourna la poignée et entra.

Un rapide examen de la chambre de Sam lui apprit que rien ne sortait de l'ordinaire ; elle plaça donc le panier de linge sur le lit, à côté d'un tee-shirt Batman abandonné sur l'oreiller. Elle renifla le tee-shirt. Propre. Elle le plia et le plaça sur la pile de vêtements dans le panier.

Puis elle ramassa le tyrannosaure, les vélociraptors et les ptérodactyles éparpillés sur le sol et les mit dans le coffre au trésor. Quelques minutes plus tard, les vêtements de Sam étaient rangés dans la commode, à l'exception d'un blouson des Oilers, l'équipe de hockey d'Edmonton. Elle se dirigea vers le placard, blouson à la main.

Ssss... Le bruit l'immobilisa. *Ressaisis-toi. Que dirait Philip s'il te voyait ?* (Elle ricana.) *Il dirait que tu te conduis comme une idiote.* Elle tira la porte à elle. Le placard était un fouillis de jouets et de vêtements. Par terre, coincé entre deux animaux en peluche, un ballon rouge, reliquat de la parade de la Saint-Valentin, émettait à son

adresse un sifflement moqueur. Tandis qu'il se dégonflait, elle en imita le bruit. « Idiote. »

Elle accrocha le blouson, jeta le ballon dans la poubelle et redescendit. Une heure plus tard, elle partit chercher Sam, le ballon depuis longtemps oublié.

— On est vendredi, on va au parc, dit-elle alors qu'ils sortaient de l'école.

Sam poussa un cri de victoire, la bouche barbouillée de Kool-Aid orange. Elle fronça le sourcil. « Il faut te débarbouiller avant que papa ne voie ça. » Ils traversèrent le parking et suivirent le trottoir jusqu'au terrain de jeu. Une mince couche de neige couvrait encore l'herbe, mais cela ne décourageait pas la douzaine d'enfants qui jouaient dans le parc.

Elle installa Sam sur une balançoire et referma les doigts sur les siens. « Tiens-toi bien, chéri. Ne lâche pas. » Elle donna une petite poussée à la balançoire. Puis une autre. Les rayons du soleil jouaient sur les cheveux noirs de Sam, qui ferma les yeux et se pencha en arrière. Il s'élevait de plus en plus haut, balançant les jambes, ravi. Une de ses bottes se détacha de son pied et atterrit à quelques mètres de là. Sam ne le remarqua même pas.

— Tu voles, lança Sadie en souriant. Comme une chauve-souris, Sam.

En le regardant, elle éprouva subitement le besoin de figer cet instant, de le savourer à jamais. Des moments comme celui-ci lui faisaient regretter de ne pas avoir apporté un appareil photo. Elle l'entendit rire doucement. Le rire enfla lentement, puis explosa en un accès de fou rire contagieux. Même la jeune mère à côté d'elle ne put s'empêcher de sourire.

— Il s'amuse bien, déclara la jeune femme.

Sadie acquiesça.

— L'insouciance de la jeunesse.

— Tout à fait. Andrew !

Distraite par les singeries d'un garçon dégingandé, au visage couvert de taches de rousseur, qui était occupé à grimper au sommet du toboggan couvert, la jeune femme partit en courant, laissant sa fille – encore toute petite – dans la balançoire pour bébés qui jouxtait celle de Sam.

Sadie la regarda s'éloigner, incrédule. À quoi donc pensait cette femme ? Comment pouvait-elle laisser sa fille avec une parfaite inconnue alors qu'une petite fille avait été kidnappée ? Son regard parcourut l'ensemble du parc de l'école.

Un groupe de mères bavardait à une table de pique-nique, tandis qu'un garçon d'environ 4 ans à la peau olivâtre vagabondait à une proximité inquiétante du parking où des voitures ne cessaient d'entrer

et de sortir. À quelques mètres de là, un garçon plus âgé – 13 ans, peut-être – poussait une fillette dodue, la faisant tomber de l'échelle du toboggan, et un bambin de sexe indéterminé jouait dans le bac à sable, se repaissant de terre délicieuse mêlée à Dieu sait quoi d'autre. Les femmes assises à la table ignoraient souverainement ce qui se passait autour d'elles.

L'enfant installée dans la balançoire pour bébés émit un petit cri. Énergée, Sadie ralentit celle de Sam. En aidant son fils à en descendre, elle hésita : elle voulait le ramener à la maison, mais pas laisser la petite fille seule. D'immenses yeux bruns regardaient fixement les siens. « Maman... » Sadie sentit la peur de l'enfant. « Ta maman va bientôt revenir. » La fillette se mit à geindre et ses yeux s'embuèrent de larmes.

Quelques minutes plus tard, la mère revint en courant.

— Mince, il en faisait, des histoires, on aurait cru qu'il s'était fait tuer !

Elle désigna de la tête le garçon aux taches de rousseur. Sadie plissa les lèvres.

— Votre fille commençait à s'inquiéter.

La jeune femme ouvrit de grands yeux et ricana :

— Ma fille ? Ce n'est pas ma gosse. Ni l'un ni l'autre. Je suis leur nounou.

Sadie resta stupéfaite.

— Leur nounou ?

— Les gens me prennent tout le temps pour leur mère, enchaîna la femme, comme si la maternité n'était rien de plus qu'un insigne qu'on pouvait acheter au bazar du coin.

Pendant que la jeune femme aidait la petite fille à sortir de la balançoire, Sadie lui lança un regard désobligeant et se retint de répondre. Sans un mot, elle prit Sam par la main et le conduisit à la voiture.

— Bien installé, annonça-t-elle en attachant la ceinture de sécurité de son fils.

Elle s'assit sur le siège du conducteur. Comme elle tendait la main vers la portière, quelque chose attira son regard de l'autre côté de la rue. Un homme seul, portant des lunettes de soleil réfléchissantes et un chapeau de cow-boy rabattu sur le front, attendait dans une berline grise à la vitre à demi baissée. Elle ne distinguait pas ses traits, mais vit le sourire de fierté qui éclairait son visage tandis qu'il observait son fils ou sa fille en train de jouer dans le parc.

Si seulement Philip prenait le temps d'amener Sam ici... Elle recula et approcha lentement de la sortie du parking. C'est alors qu'elle remarqua à nouveau l'homme assis dans sa voiture. Il ne regardait plus en direction du terrain de jeu. Son regard à moitié dissimulé par

le chapeau était dirigé vers elle. En passant à son niveau, elle se sentit soulagée quand il détourna les yeux.

CHAPITRE 4

— Appelle-moi et dis-moi si tu seras rentré pour le dîner, déclara Sadie en réponse à l'annonce du répondeur de Philip.

Découragée, elle raccrocha. Il était presque 18 heures et elle avait besoin de lui parler – avant que la situation ne s'envenime encore. *Peut-être qu'une thérapie nous aiderait.* Elle souffla bruyamment. Le jour où Philip accepterait de suivre une thérapie, les poules, les canards et les oies auraient des dents. Un bruit sourd lui parvint de la chambre de Sam.

— Chéri, tout va bien ?

Elle tendit l'oreille au pied de l'escalier, mais son fils ne pleurerait pas ; elle retourna à pas lents dans le salon. Le téléphone sonna.

— Allô ?

Elle n'entendit qu'une respiration – une respiration haletante. Elle raccrocha. Elle recevait beaucoup d'appels loufoques ces derniers temps. Le téléphone sonna une deuxième fois. Elle décrocha.

— Allô ?

Encore cette respiration.

— Il y a quelqu'un ? (Elle soupira, irritée par le silence.) C'est tout ce dont vous êtes capable ? (Comme il n'y avait toujours pas de réponse, elle ajouta :) J'espère que vous en profitez autant que moi.

Un éclat de rire lui répondit au bout du fil.

— Leah...

— Salut, Sadie, grogna son amie. Qu'est-ce que tu as prévu ce soir ?

— Je ne sais pas trop. J'espérais que Philip rentrerait tôt, pour changer. Et toi ?

— J'ai besoin de sortir. Mon voisin fait la fête tous les vendredis soir et je jurerais que ses copains vont passer à travers le plafond d'une minute à l'autre. Évidemment, ce ne serait pas aussi terrible s'ils m'invitaient.

Sadie perçut la frustration dans le ton de Leah.

— Tu n'as qu'à venir dîner ici, alors, répondit-elle.

— Ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non, idiot.

Ça dérangera peut-être Philip. Cependant, elle ne le dirait jamais à

Leah – même si son amie savait déjà que Philip n'était pas son plus grand fan. Il avait du mal avec Leah. Il n'appréciait pas sa façon de vivre, ses goûts vestimentaires ni son influence sur Sadie. Depuis des années, il incitait Sadie à se lier avec certaines des épouses de ses collègues. Ce qui aurait amélioré son propre standing professionnel.

— Eh bien... reprit Leah d'une voix traînante, faisant semblant de réfléchir à la proposition. D'accord, je vais passer. Je serai là dans vingt minutes. Mais dès que Phil la Bile rappliquera, je m'en irai. Compris ?

— Compris.

— Qu'est-ce qu'on mange, d'ailleurs ?

Sadie sourit.

— Le repas préféré de Sam.

— Des macaronis au fromage ? gémit Leah.

— Non, répondit Sadie. Son autre plat préféré : Kentucky Fried Chicken.

— Génial ! Je serai là dans dix minutes.

Leah apparut à la porte, vêtue d'un pantalon noir moulant à pattes d'éléphant et d'un chemisier bohémien éclatant aux diverses nuances de bronze et d'argent.

— On est vendredi soir, se récria-t-elle en voyant Sadie hausser le sourcil. Je sors après le dîner. Bon, où est l'homme de la maison ?

— Sam ! Tante Leah est là !

Une boule d'énergie dévala l'escalier et atterrit dans les bras tendus de son amie.

Leah poussa un grognement.

— Tu deviens grand, mon pote.

Sam leva les yeux vers Leah et un sourire espiègle se forma sur ses lèvres.

— Demain, tu auras 6 ans, ajouta-t-elle en l'embrassant sur la joue.

— Enfin, officiellement, il n'aura 6 ans que lundi, lui rappela Sadie.

Leah haussa une épaule.

— Tu joues sur les mots.

Elle reposa Sam à terre.

— Tu es content que ce soit ton anniversaire ?

Il hocha la tête puis, en riant, remonta l'escalier en courant.

— Le dîner ne va pas tarder, annonça Sadie en se dirigeant vers la cuisine.

Leah la suivit.

— Je suppose que notre as du barreau n'est pas encore rentré ?

— Non.

— Tu penses toujours qu'il...

Le regard ombrageux de Sadie l'interrompit.

— Ah... murmura Leah. Tu sais, tant que tu n'as pas de preuve, je ne m'accrocherais pas trop à cette idée, à ta place. Après tout, c'est peut-être parfaitement innocent.

Sadie fit la grimace.

— À moins que tu n'aies raison, s'empressa d'ajouter Leah.

— Je ne sais pas quoi faire.

— Il faut que tu lui parles. Mais prépare-toi. Tu risques de ne pas aimer ce qu'il te dira. (La voix de Leah s'adoucit.) Mon Dieu, tu ne mérites pas...

On sonna à la porte.

— Voilà notre pitance, déclara Sadie, ravie de cette interruption.

Elle alla dans le salon, prit deux billets de vingt dollars dans son sac et ouvrit la porte d'entrée. Un séduisant homme mûr, portant un imperméable à capuche mouillé, attendait sur la véranda. Il tenait un sac en papier dans une main et la facture dans l'autre.

— Merci, dit-elle en lui tendant l'argent. Eh, où est Trevor ?

L'homme sourit.

— Vous devez commander pas mal de poulet si vous nous connaissez par nos prénoms.

— Mon fils est accro au KFC.

L'homme acquiesça et lui tendit le sac.

— Trevor est à l'hôpital, pour une appendicite.

— Aïe ! J'espère qu'il se remettra vite.

— Oui. Passez une bonne soirée, répondit-il.

En fermant la porte, elle entendit Leah ricaner derrière elle.

— Il n'a pas arrêté de te reluquer, Sadie.

Sadie rougit.

— Je crois que c'est *toi* qu'il reluquait, ma vieille.

— Non. Il était déçu de me trouver là. Tu veux qu'on le joue au bras de fer ?

— Je suis mariée.

Leah lui adressa un regard d'acier.

— Mariée, peut-être. Mais tu n'es pas encore morte, petite sœur.

— Tu sais très bien que je ne ferai pas ça. J'ai fait un serment à Philip et j'ai l'intention de le tenir. Même si lui ne le tient pas.

— Je t'admire pour ça, Sadie. Et ton mari devrait t'admirer aussi.

Après le dîner, Leah alla mettre Sam au lit, laissant Sadie ranger la vaisselle. Quand elle eut terminé, son regard s'attarda sur le téléphone. Philip n'avait toujours pas appelé.

— Je crois que j'entends la voiture, annonça Leah derrière elle.

Quelques minutes plus tard, Philip entra. Ignorant Sadie, il jeta sa mallette sur la table de la salle à manger et adressa à Leah un regard irrité.

— Qu'est-ce qu'il y a pour le dîner ? demanda-t-il en la foudroyant du regard.

— Du KFC, répondit Sadie. C'est dans le frigo.

Il plissa les lèvres en dévisageant Leah, son regard désapprobateur la parcourant de la tête aux pieds.

— Encore une soirée cochonne ?

— Non, répondit sèchement Leah. À moins que tu ne puisses m'en indiquer une bonne.

— Vas-y, saute-moi dessus !

— J'aimerais bien, Phil, mais je ne mange pas de porc.

Philip eut un regard furieux et sortit à grands pas de la cuisine.

— Il faut que j'y aille, Sadie, annonça Leah, dépitée. Je sens la tempête qui couve. Désolée, chérie.

— C'est moi qui suis désolée. Je ne sais pas pourquoi il faut qu'il soit si grossier envers toi.

— Il est jaloux de notre amitié. Ne t'inquiète pas. On est amies pour la vie. Pas vrai ?

Sadie la serra dans ses bras.

— Pour la vie.

En enfilant un tee-shirt trop grand pour la nuit, Sadie lança un regard hésitant dans la direction de Philip. Il n'avait pratiquement rien dit depuis le départ de Leah. Pas de « Comment s'est passée ta journée, Sadie ? » ni de « Tu as fait quoi, aujourd'hui ? »

— Du nouveau dans ton affaire ? demanda-t-elle, hésitante.

Philip grogna en ôtant son pantalon.

— Tu sais que je ne peux pas en discuter.

Alors parle-moi d'autre chose.

Elle fit une nouvelle tentative.

— Sam a passé une très bonne journée à l'école.

Philip s'immobilisa à la porte de la salle de bains.

— Il a dit quelque chose ?

Elle se mordit la lèvre inférieure et secoua la tête.

— Alors la journée n'a pas été si bonne, répliqua-t-il, se renfrognant.

Quand la porte se referma derrière lui, elle s'effondra au bord du lit. Elle ne comprenait pas ce qui lui prenait. Pourquoi était-il si distant, si cruel ? Elle se glissa sous les draps frais et contempla le plafond lisse en se demandant quelle dose d'indifférence elle pourrait encore supporter. Philip avait toujours été motivé par sa passion de la réussite. Il affrontait avec aisance les procès de multinationales et remportait sa part d'affaires célèbres. Il travaillait de longues heures et dormait souvent sur le canapé de son bureau. *Du moins l'affirmait-il.*

La porte de la salle de bains grinça. Sadie roula sur le côté, juste avant que Philip n'éteigne la lampe et n'entre dans le lit à côté d'elle. Un soupçon de senteur florale émanait de son corps. Ce parfum n'était pas celui de Sadie. Il sentait légèrement le chèvrefeuille. Sadie détestait le chèvrefeuille. Feignant de dormir, elle attendit que la respiration de Philip ralentisse. Ou qu'il se mette à ronfler. Un long moment, elle se demanda si elle devait dire quelque chose. Puis elle sentit un souffle dans son oreille ; une main tâta sous le tee-shirt et lui caressa la cuisse.

— J'ai besoin que tu m'aides à résoudre un petit problème, Sadie.

Tu n'as pas eu besoin de moi depuis longtemps, avait-elle envie de répondre. *Et maintenant tu veux coucher avec moi ? Et mes besoins, à moi ?*

— J'ai besoin de parler, dit-elle en sentant la main remonter le long de sa cuisse.

La main s'immobilisa.

— De quoi ?

— Tu sais de quoi. Je crois que nous avons besoin d'aide.

Il retira vivement sa main comme si ces mots l'avaient brûlé.

— Si tu veux voir un psy, vas-y.

— Nous deux, insista-t-elle.

Le matelas se souleva. Elle se redressa, alluma la lampe. Philip était debout à côté du lit, uniquement vêtu d'une érection rapidement finissante. Il lui adressa un regard vrillant, la foudroyant comme si elle était devenue folle. Était-ce le cas ?

— Je n'ai pas besoin d'un foutu psy, Sadie. Ce n'est pas moi qui ai un problème.

— Notre couple bat de l'aile, répondit-elle en sortant du lit. Nous avons besoin d'une thérapie. Si tu ne veux pas le faire pour moi, fais-le au moins pour Sam. Je t'en supplie !

— Pour Sam ? Bon sang, Sadie ! Ces derniers temps, tout ce qu'on a fait, c'était pour Sam. On a quitté l'appartement et emménagé dans cette maison pour lui. Maintenant, je dois faire près d'une heure de voiture au lieu d'un quart d'heure pour aller au cabi...

— L'appartement ne convenait pas pour élever un enfant.

Philip pointa sur elle un doigt menaçant.

— C'est *toi* qui pensais autrefois que c'était l'endroit idéal pour nous. Jusqu'à ce que ton amie qui fourre son nez partout se sente lésée.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? Leah n'avait rien à voir avec mes raisons de quitter l'appartement.

— Elle t'a changée, Sadie. Et Sam aussi. Si tu n'es pas capable de t'en rendre compte...

Il haussa les épaules. Elle ouvrit de grands yeux, déconcertée.

— Bien sûr qu'avoir un enfant m'a changée. À quoi t'attendais-tu ? Il faut penser à quelqu'un d'autre maintenant, pas simplement à nous deux.

La mâchoire de Philip tressauta, mais il resta silencieux.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Tu es jaloux de lui ? De Sam ?

Philip laissa échapper un râle de colère, saisit un oreiller et se dirigea d'un pas raide vers la porte.

— Je ne suis *pas* jaloux de mon fils. Je n'aime pas les changements que je constate en toi, voilà tout.

Avec un juron, il sortit précipitamment de la chambre.

— Et moi, je n'aime pas les changements que je constate en toi, marmonna-t-elle en se laissant tomber sur le lit.

Pourquoi suis-je encore avec lui ? C'était une question stupide, bien sûr. Elle restait à cause de Sam. Parce qu'une petite part d'elle-même croyait encore que Philip pouvait changer. Qu'il *allait* changer. Elle se souvint du soir où sa vie avait commencé à s'effondrer.

— Je ne veux pas d'enfants, lui avait-il dit. Je suis satisfait des choses telles qu'elles sont. Je ne comprends pas pourquoi tu tiens à tout mettre en danger.

— Qu'est-ce qui serait mis en danger ? avait-elle demandé, ébahie. Tu aurais toujours ton métier et moi le mien. Mais je veux aussi des enfants.

— Eh bien, moi pas.

La discussion s'était terminée là. Persuadée qu'il changerait d'avis, et considérant qu'elle n'avait pas d'autre choix, elle avait secrètement arrêté la pilule. Mauvaise idée. Quand Philip avait découvert la boîte de contraceptifs non entamée, il avait refusé de lui parler pour le reste de la journée. Une semaine plus tard, elle avait découvert qu'elle était enceinte. Elle était aux anges. Philip, lui, était furieux. Il lui avait hurlé dessus, la traitant de garce et d'intrigante. Elle avait fait une fausse couche le lendemain.

Certes, ils avaient représenté le couple heureux, fait l'envie de tous leurs amis, particulièrement ceux qui pensaient que Sadie et Philip avaient tout. Ils ne se rendaient pas compte qu'elle portait un masque. En public, elle souriait et racontait à tout le monde que la vie était merveilleuse. Mais en privé... Inutile de le nier : elle était malheureuse comme les pierres.

Cela avait commencé par un verre occasionnel avant de se coucher. Pour se calmer les nerfs, puisque Philip était toujours en retard. Mais un verre s'était changé en deux. Puis en trois. Avant de s'en rendre compte, elle s'était mise à boire pendant la journée, cachant les bouteilles là où Philip ne les trouverait jamais.

Une seconde fausse couche l'avait plongée dans un accès de dépression profonde et elle s'était convaincue que c'était une punition,

qu'elle n'aurait jamais d'enfant. Elle passait la plupart de ses soirées avec son autre « meilleure amie » – une bouteille de rhum.

Puis Philip s'était mis à rentrer de plus en plus tard. La vie de Sadie avait changé à jamais le soir où il avait été promu associé. Lors d'un banquet organisé pour l'occasion, un nouvel associé et son épouse célébraient l'arrivée d'un petit garçon. L'attention dont ils avaient fait l'objet et les félicitations des principaux associés du cabinet incitèrent Philip à voir la paternité sous un jour nouveau. Soudain, avoir un enfant paraissait le meilleur moyen d'améliorer son statut social et professionnel. Un an plus tard, Sam était né.

Sadie avait cessé de boire dès l'instant où elle avait découvert sa grossesse. Cela avait été dur au début, mais avec l'aide de Leah, et Sam comme récompense, elle avait combattu tous ses démons et l'avait emporté. Elle n'avait plus jamais bu.

En se glissant entre les draps, elle serra les paupières, refoulant les larmes qui menaçaient de s'en échapper. Elle n'allait pas pleurer. Pas sur Philip. Dehors, un chien aboya. « J'imagine qu'un petit chien pour Sam est hors de question. » Il lui sembla qu'elle venait de fermer les yeux quand un bruit de verre brisé l'éveilla. Elle entendit un cri perçant, sentit son cœur s'emballer et se leva d'un bond. En sortant de sa chambre, la première chose qu'elle remarqua fut le froid qui envahissait le palier. La deuxième chose qu'elle vit fut la porte entrebâillée de la chambre de Sam. Elle la poussa.

— *Mon Dieu !*

L'air, dans la chambre de son fils, était glacial. D'un regard vers le mur opposé, elle repéra la raison. Les stores étaient grands ouverts et le carreau cassé. Sur le sol, à trente centimètres du lit, il y avait une brique.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Philip en allumant la lumière.

Sans voix, elle porta une main à sa gorge tandis que ses yeux parcouraient la pièce, puis s'arrêtaient net sur le lit de Sam. Son lit vide. La panique l'envahit, brûlante et terrifiante.

— Sam ?

Derrière elle, la porte de la penderie grinça. Elle s'en approcha, mais Philip la devança. Quand il l'ouvrit, le soulagement la submergea. Son petit garçon était recroquevillé dans le coin, le visage inondé de larmes. Elle le prit dans ses bras et le souleva.

— Seul mon bébé chauve-souris se cacherait dans la penderie, murmura-t-elle en lui caressant les cheveux. Philip, qui a pu faire une chose pareille ?

— Merde, je n'en sais rien. Sans doute des gamins qui ont trop bu. Remets Sam au lit et on va nettoyer ça.

— Je le mets dans notre lit, répondit-elle sèchement. Il ne

dormira pas ici cette nuit.

— Très bien. Je vais nettoyer les bris de verre.

Sadie cala Sam sur sa hanche et se dirigea vers la porte. Elle sentait le cœur de son fils battre la chamade, et il ne ralentit que lorsqu'elle atteignit sa propre chambre et le borda dans le grand lit. Comme il se redressait, elle l'embrassa sur le front.

— Ne t'inquiète pas. Tu es en sécurité, chéri. Je te le promets.

Traînant l'aspirateur derrière lui, Philip s'arrêta à la porte. Il évitait son regard.

— Je le signalerai tôt demain matin, déclara-t-il avant de disparaître.

Une minute plus tard, l'aspirateur se mit à ronfler. C'était dans ces moments – même s'ils étaient rares – qu'elle se rappelait pourquoi elle avait épousé Philip : il se chargeait toujours des choses désagréables.

CHAPITRE 5

Leah arriva juste après 13 h 30 le dimanche après-midi. D'un coup d'œil à la mine abattue de son amie, Sadie sut instinctivement que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ils n'avaient pas le gâteau que tu as commandé, Sadie.

— Mais j'ai appelé la semaine dernière. Comment ont-ils pu... (Elle aperçut le sourire en coin et les yeux pétillants de Leah.) Qu'est-ce qui se passe ?

— Poisson d'avril !

Leah redescendit à toute vitesse sur le trottoir, puis revint une minute plus tard porteuse d'un magnifique cadeau. Le gâteau d'anniversaire « Batman » de Sam.

— Le 1^{er} avril se termine à midi¹, tu sais, marmonna Sadie.

— Pas au Canada, bêtasse. D'ailleurs, je n'ai pas pu résister.

Sadie lui adressa un sourire mielleux.

— Pas de problème. Je me vengerai l'année prochaine.

Boîte à gâteau en main, Leah se débarrassa de ses chaussures et fila droit à la cuisine.

— Il n'y a pas de place dans le frigo.

— Alors laisse-le sur le plan de travail, répondit Sadie tout en vidant dans un bol un sac de pop-corn fumant sorti du micro-ondes. Tu es prête à affronter l'épreuve ?

— C'est une fête enfantine. Je ne vois pas ce qui pourrait mal tourner.

Sadie ouvrit la bouche, mais s'empessa de la refermer. Leah n'avait pas d'enfant. *Et après aujourd'hui, elle sera ravie de ne pas en avoir.*

Quand elles entrèrent dans le salon, la pièce avait déjà sombré dans le chaos. Les meubles étaient jonchés de jouets et les enfants dispersés dans la pièce. Dans un coin, des jumeaux sautaient sur le canapé, se battant pour une épée en plastique. Victoria, la nouvelle copine d'école de Sam, se tenait non loin de là, les mains sur les hanches.

— Arrêtez ! lança la petite fille. Posez ça et arrêtez de vous battre !

Ses couettes blondes rebondissaient à chaque mot. Au milieu de la pièce, un garçon aux cheveux cuivrés, assis par terre, avait les yeux rivés sur un film. À côté de lui, Sam était occupé à incarner un tyrannosaure, sa voix rivalisant avec les cris de ses amis et le volume assourdissant de la télé. Jusque-là, il avait le dessus. L'expression d'horreur qui se peignit sur le visage de Leah était presque comique.

— Oh... mon... Dieu, articula-t-elle. Comment diable vas-tu survivre à tous ces monstres ?

Sadie sourit et lui passa le bol de pop-corn.

— C'est la raison de ta présence.

Leah pâlit.

— Tu m'as seulement demandé de passer prendre le gâteau. Tu n'as jamais parlé de m'obliger à rester.

— Alors tu n'auras pas de gâteau.

— Mais c'est du... chantage ! bredouilla Leah. D'accord, mais je pars après la crème glacée.

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Sadie s'essuya les doigts sur un torchon et s'empressa d'aller ouvrir. Elle constata avec soulagement que l'animation commandée par Philip était arrivée. Clancy le clown se tenait sur la véranda, ses cheveux orange bouclés voletant au vent. Son visage était couvert de peinture blanche et un nez rouge bulbeux couvrait son vrai nez. Un sourire écarlate exagéré occupait la moitié inférieure de son visage. De l'opinion de Sadie, il paraissait plus grotesque que joyeux.

— Bonjour, madame O'Connell, déclara l'homme d'une voix nasillarde. Désolé du retard. Ma voiture est tombée en panne et...

Elle lui fit signe d'entrer.

— Ne vous en faites pas. Je suis ravie que vous ayez pu venir. Vous avez l'air très... euh... coloré.

Le clown arborait une veste à rayures bleues et orange, une chemise blanche et un pantalon bouffant jaune vif retenu par des bretelles vert pomme et doré. Un minuscule chapeau haut-de-forme était perché sur sa tête et une énorme marguerite épinglée au revers gauche de sa veste. Sadie soupçonnait, si elle s'avisait de la renifler, qu'elle se retrouverait trempée.

— Vous préférez du liquide ou un chèque ? demanda-t-elle.

— Du liquide, si vous en avez.

Elle sortit de sa poche une liasse de billets de vingt. Elle compta trois cents dollars, marqua une pause, puis ajouta quarante dollars de plus. *Tu as intérêt à te montrer à la hauteur, Clancy.* Lui tendant l'argent, elle ajouta :

— Trois heures, c'est bien ça ?

Le clown hocha la tête en plaçant les billets dans un sac de toile.

— Je m'éclipserai à... (Il regarda sa montre.) 17 h 15. Après,

vous devrez vous débrouiller seule.

— Parfait, merci.

Clancy sourit.

— Vous avez appelé l'agence ?

— J'étais trop occupée avec tous ces gosses.

Le sourire écarlate s'étira encore.

— Alors le patron ne sait pas que je suis en retard. Merci.

Un ricanement se fit entendre derrière Sadie.

— Si vous voulez la remercier, déclara ironiquement Leah, rassemblez donc cette bande de petits hooligans et faites votre boulot.

Le regard brun du clown se reporta sur Sadie.

— *No problemo. Su casa es mi casa.*

Dodelinant de la tête, Clancy, avec ses chaussures rouge fluo de taille 50, passa en claquant des pieds dans le salon. Il y fut accueilli par un Sam déchaîné qui poussa un cri de joie suraigu.

— Oh, flûte, gémit Sadie.

— Pense à ce que ça donnera quand Sam se mettra à parler, lui fit remarquer Leah. Une fois qu'il aura commencé, tu ne pourras plus l'arrêter.

— Ce sera le plus beau jour de ma vie.

L'expression de Leah se teinta de tristesse.

— Je sais.

Sadie regarda Sam et ses amis jouer avec Clancy. Les gamins étaient fascinés par le clown ; ils tiraient sur ses bretelles, marchaient sur ses énormes chaussures et poussaient des cris aigus quand il les aspergeait avec sa marguerite.

— Eh, intervint Leah en lui donnant un coup de coude. Allons nous chercher un verre de lait chocolaté. J'ai besoin de faire passer tout le pop-corn.

Tout en la suivant dans la cuisine, Sadie jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le visage rayonnant de Sam la fit sourire.

— Tu es une maman qui a de la chance, fit Leah à mi-voix.

— Je sais. Sam est ce qu'il y a de mieux dans ma vie.

Quand la porte se referma derrière le dernier enfant, Sadie et Leah poussèrent à l'unisson un soupir de soulagement, se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Les anniversaires étaient bien plus faciles quand il était bébé, déclara Sadie.

Leah repoussa une mèche de cheveux.

— Quand je pense que je dois me faire dévitaliser une dent l'année prochaine, à la même période... Ce sera du gâteau, comparé à aujourd'hui.

— Si tu arrives à en obtenir deux pour le prix d'une, je viendrai avec toi.

— Oui, mais pour ça, il faudrait que Phil montre le bout de son nez, répliqua son amie avec aigreur.

Le sourire de Sadie s'évanouit.

— Ne t'en fais pas, s'empessa de dire Leah. Je suis sûre qu'il a une bonne raison pour ne pas assister à la fête d'anniversaire de son fils.

Sadie haussa un sourcil.

— Tu crois ?

— Bien sûr. D'accord, il se comporte comme un abruti avec moi et te traite comme une moins que rien la plupart du temps... mais il aime Sam.

— Je sais, mais parfois je me dis qu'il s'aime encore plus.

— Bah, oublie ça, ajouta Leah en contemplant le désordre du salon. La fête de Sam a été une réussite absolue.

Sadie s'affala dans un fauteuil.

— Oui. Heureusement que Clancy était là. Il a été très fort pour distraire les enfants. J'étais si occupée dans la cuisine à essayer d'allumer ces fichus cierges magiques que je ne l'ai même pas vu partir.

— Tu as de la veine, tu dois remettre ça demain.

— Oui, la fête d'anniversaire familiale. Tu seras là, hein ?

— Je ne manquerais ça sous aucun prétexte. Sam sera tellement heureux quand il verra le vélo que tu lui as acheté.

— Je vais l'emmener au parc le week-end prochain pour qu'il s'entraîne. Tu veux venir ?

— Bien sûr.

Leah disparut dans la cuisine et Sadie l'entendit fouiller dans le réfrigérateur.

— Ah ah ! L'année parfaite !

Quand Leah réapparut, elle tenait deux verres de thé glacé à la pêche. Elle en tendit un à Sadie.

— Bois ça. Ensuite, je t'aiderai à nettoyer ce foutoir avant que Philip ne le découvre.

Sadie promena sur la pièce un regard affligé. Des assiettes en carton s'empilaient partout. Elles avaient réussi à échapper à la corbeille que Sadie avait pris soin de placer à côté de la table de la salle à manger. Des gobelets en plastique, certains à moitié pleins de soda, jonchaient toutes les surfaces planes. Il y avait davantage de gobelets qu'il n'y avait eu d'enfants.

— Beurk, s'exclama Leah derrière elle.

Sadie suivit le regard de son amie. Une traînée de gâteau au chocolat – si foncée qu'elle ressemblait presque à du sang séché – s'étendait sur tout le mur de la cuisine, à un mètre du sol, et se terminait par une petite empreinte de main.

— Ta maison est une vraie décharge, commenta inutilement Leah.

Sadie soupira.

— Au moins, le calme est revenu.

Sam était monté dans sa chambre, fatigué par toute cette excitation et par la nourriture trop sucrée. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il était étendu sur son lit.

— Il s'est probablement endormi, répondit Leah, lisant dans ses pensées.

Sadie avala son thé glacé, puis entreprit de nettoyer la cuisine pendant que Leah s'occupait du salon. Au bout d'une heure, il ne restait plus qu'à passer l'aspirateur sur les tapis et à allumer le lave-vaisselle.

— Terminé, annonça Leah en essuyant une goutte de sueur qui perlait à son front.

— Merci. Je peux me débrouiller pour le reste.

En regardant Leah monter dans sa voiture, Sadie eut presque envie de hurler : « *Reviens !* »

— Tu es ridicule, marmonna-t-elle.

Sadie ferma la porte et mit la chaîne de sécurité. Puis elle ferma les autres accès de la maison, enclencha l'alarme pour la nuit et monta voir Sam.

En ouvrant la porte de la chambre, elle sourit. Son fils était étendu en travers du lit, sur les couvertures. Sa bouche à demi ouverte laissait échapper un léger ronflement. Il s'était endormi, épuisé, le visage couvert de gâteau au chocolat et de glaçage blanc, noir et bleu ; le soda à l'orange lui avait laissé une moustache de même couleur. « Joyeux anniversaire, bonhomme », murmura-t-elle en étendant sur lui une couverture supplémentaire. Elle ferma la porte et redescendit pour attendre Philip.

Sadie fut brusquement réveillée d'un profond sommeil. Elle se redressa d'un bond, prit une profonde inspiration et regarda à côté d'elle dans le lit. L'espace était inoccupé, la couverture toujours glissée sous l'oreiller. Elle avait attendu Philip au rez-de-chaussée pendant des heures. Finalement, y renonçant, elle était montée se coucher. Elle se tourna vers l'horloge de la chambre. Il était minuit et demi. Elle n'avait dormi qu'environ quarante-cinq minutes. Dans les ombres épaisses de la pièce, elle sentit une présence étrangère, un déplacement d'air si subtil qu'il aurait pu s'agir de sa propre respiration.

Un courant d'air ? Elle plissa les yeux pour examiner la fenêtre. Elle était fermée. Quelque part dans la maison, une latte de plancher

craqua. *Philip doit être rentré.* Écartant les couvertures, elle se glissa hors du lit et marcha jusqu'à la porte. Se rappelant la brique lancée à travers la fenêtre de la chambre de Sam, elle se figea.

Son cœur s'emballa tandis qu'elle imaginait une bande de jeunes voyous pénétrant par effraction dans la maison. *L'alarme se déclencherait, idiote.* Malgré tout, elle colla une oreille à la porte. D'abord, il n'y eut que le silence. Puis un autre craquement. « Philip. » Elle était sur le point d'ouvrir la porte quand elle entendit un étrange cliquetis. Philip avait-il acheté une autre horloge ? Elle tendit l'oreille.

Tic... tic, tic. Elle ignorait ce que c'était, mais le bruit se rapprochait. Son cœur se mit à battre à un rythme infernal et sa respiration s'accéléra. Quand une ombre passa devant la fente sous la porte, elle retint son souffle. Son cœur cognait si fort que c'en était presque douloureux. L'ombre disparut. Prudemment, elle ouvrit la porte. L'entrouvrit à peine. Le palier était vide. Et aucun cliquetis. *J'ai peut-être rêvé.* Avec un rire mal assuré, elle ouvrit grand la porte, dans une démonstration de fausse bravoure.

Peut-être Philip travaillait-il dans son bureau. Peut-être était-il allé voir Sam. « Philip ? » Elle traversa le palier et s'arrêta devant la chambre de son fils. Elle sentit un fourmillement dans ses orteils ; un courant d'air effleurait ses pieds. Elle frissonna, puis ouvrit la porte. La fenêtre dont Philip avait remplacé le carreau était béante – noire et affamée, comme une bouche attendant d'être nourrie. Les rideaux battaient dans le vent nocturne, deux langues avidement tendues.

Elle fronça les sourcils. Philip n'avait pas laissé la fenêtre ouverte. Il était parti travailler tôt, sans leur adresser un mot. Et Sam n'aurait pas pu l'ouvrir. Il n'était pas assez grand. *Est-ce moi qui l'ai laissée ouverte ?* Elle traversa la pièce, regardant à peine la masse étendue dans le lit. Elle saisit le battant et referma la fenêtre. La serrure s'enclencha, d'un bruit sec qui rompit le silence.

Elle se tourna vers le lit. Sam n'avait même pas bougé. À vrai dire, il ne bougeait jamais. Il dormait presque dans un état comateux et rien ne pouvait l'éveiller avant l'heure, à part peut-être un avion franchissant le mur du son. Elle s'approcha du lit sur la pointe des pieds et toucha ses cheveux. Puis, fermant les yeux, elle se pencha, embrassa le front chaud de son fils et inspira sa douce odeur d'enfant. Il sentait le chocolat et le soleil. « Bien installé », murmura-t-elle.

Elle recula et son pied entra en contact avec quelque chose de mou et de pelucheux. Tendant la main, elle tâtonna dans le noir et finit par trouver le chien en peluche que Philip avait donné à Sam la veille au soir. Elle se dirigea silencieusement vers le placard, ouvrit la porte avec précaution et jeta le jouet à l'intérieur. Puis elle sortit sur le palier, fermant la porte de la chambre derrière elle.

Son regard s'égara de l'autre côté du palier, où des ombres

dansaient entre des arbres de soie peinte qui se dressaient dans l'alcôve. À côté des arbres – aux deux tiers de la hauteur du mur –, une petite fenêtre ovale laissait voir la pleine lune, suspendue dans le ciel sans nuages comme un pendentif nacré accroché à un fil invisible. C'était une nuit magnifique, une nuit faite pour être partagée.

La solitude l'envahit. Elle la rejeta d'un mouvement d'épaules et descendit à la cuisine chercher un verre de jus de fruit. Cinq minutes plus tard, elle remonta, déterminée à se recoucher et à ignorer le fait que Philip n'avait même pas pris la peine d'appeler le soir de la fête d'anniversaire de leur fils.

Comme elle passait devant la porte de la chambre de Sam, une brève lueur sous le battant attira son regard. Puis elle entendit un petit bruit sourd. Sam devait encore être tombé de son lit. Il l'avait fait en deux autres occasions. Il s'éveillait alors en criant. Elle ouvrit la porte et sa respiration s'arrêta : ce qu'elle avait sous les yeux n'avait aucun sens. La fenêtre était de nouveau ouverte. Elle cligna pour s'en assurer.

— Qu'est-ce qui...?

Le clair de lune entra à flots par la fenêtre, éclairant le lit. Qui était vide.

— Sam ?

Elle tendit la main vers l'interrupteur.

— *Je ne ferais pas ça, si j'étais vous.*

En entendant le murmure rauque d'un étranger dans la chambre de son fils, elle fit ce qu'il y avait de plus naturel : elle alluma la lumière.

CHAPITRE 6

Un monstre à cagoule noire tenait son fils dans ses bras. Sam ne bougeait pas. Sadie se figea, le souffle coupé, comme si l'on avait aspiré tout l'oxygène de la pièce. Le verre glissa entre ses doigts, le jus d'orange se répandant à ses pieds. Sans voix, elle fit un pas hésitant en avant.

— S'il vous plaît...

— Ne bougez pas ! gronda l'inconnu depuis les profondeurs de la capuche de son sweat-shirt. Vous avez dix secondes pour prendre une décision. Laissez-moi sortir d'ici avec le gosse, ou votre fils meurt.

Il déplaça le corps inerte de Sam entre ses bras et Sadie vit luire un objet métallique. Un revolver. Il était pointé sur la tête de Sam. Elle fut prise d'un tremblement incontrôlable. *Oh mon Dieu...*

— Lâchez-le, articula-t-elle d'une voix mal assurée.

Il ricana, comme s'il trouvait son commentaire amusant. Quand il tourna la tête pour regarder par-dessus son épaule vers la fenêtre ouverte, elle aperçut un visage fantomatique au nez crochu qui semblait avoir été cassé plusieurs fois. Une trace rouge luisait dans le pli courant de l'aile du nez jusqu'à ses lèvres larges et épaisses. Sa joue était pâle comme l'albâtre et mouchetée de petites imperfections. *Des marques de varicelle*, songea-t-elle.

L'homme se retourna, l'examina tout aussi attentivement.

— Merde, vous êtes stupide à ce point ? Éteignez cette fichue lumière !

Bien que sa main tremblât visiblement, elle obéit. Vêtu de noir, l'homme se fondait dans le coin plongé dans l'ombre. Elle souffla :

— Qu'avez-vous fait à mon fils ?

— Je lui ai juste donné quelque chose pour l'endormir.

L'homme soupira, contrarié.

— Pourquoi a-t-il fallu que vous foutiez le bordel ? Si vous étiez restée endormie, je serais déjà parti.

— Je veux mon fils, gémit-elle. Lâchez-le. Allez-vous-en. Je ne dirai rien à personne. Je vous en prie. Rendez-le-moi et partez.

— C'est pas comme ça que ça se passe.

L'homme fit quelque chose d'inattendu. Il avança dans la lumière du clair de lune, s'assit sur le lit et redressa le garçon sur ses genoux,

comme la poupée d'un ventriloque.

— N'est-ce pas, Sam ? (Il saisit le menton de Sam et lui tourna la tête de droite et de gauche.) Non, maman, dit-il d'une voix bizarre et enfantine. Je vais partir avec ce monsieur.

Sadie tituba et se retint au mur.

— Non, il ne partira pas.

L'homme jeta Sam sur le lit.

— Merde, merde, *merde* !

Elle frissonna en percevant la folie dans sa voix.

— Je vais *vous* dire comment les choses vont se passer, marmonna-t-il. D'abord, vous allez promettre de ne pas quitter cette pièce pendant vingt minutes.

— Attendez ! s'écria-t-elle, le visage inondé de larmes. Emmenez-moi à sa place. Vous n'avez pas besoin de lui. Je viendrai avec vous, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Je n'ai pas besoin de vous. (Il caressa les cheveux de Sam du canon de son arme.) J'ai ce que je suis venu chercher. Cinq secondes.

Elle inspira péniblement, le cœur douloureux, brûlant... mourant.

— Espèce de... *pervers*, dit-elle entre ses dents.

— Je ne suis pas un pervers.

— Alors que voulez-vous faire de mon fils ?

— Bon Dieu de merde, fermez-la ! Vous avez déjà assez foutu le bordel. Personne ne m'a jamais vu. Personne !

C'est alors qu'elle comprit. *Le Brouillard*. Elle se blottit contre le mur.

— Je ne vous laisserai pas prendre mon fils.

Le Brouillard eut un rire moqueur.

— Vous ne me *laissez* pas ?

Elle se redressa lentement, tremblant des pieds à la tête.

— Non, je ne vous laisserai pas.

En un éclair, elle plongea vers l'arme. L'homme lui retourna une gifle à la volée. La douleur explosa dans sa tempe gauche. Enragée, elle rugit et se jeta à nouveau sur lui. Cette fois, elle réussit à déloger le revolver de sa main. Elle tenta de l'attraper, mais il lui donna un coup de pied dans les côtes.

— Espèce de conne !

L'écartant de force, il la frappa encore du pied. Et encore. Puis il se baissa, la tira par les cheveux et l'envoya valser à travers la pièce. Un élan aigu lui perça le flanc lorsqu'elle atterrit avec un bruit mat contre la commode. Elle eut un hoquet de douleur. Quand elle leva les yeux, Sam était allongé, sans défense, dans les bras de l'homme.

— Je m'en vais, déclara le Brouillard. Avec le gosse. Et vous n'allez pas m'en empêcher. Vous savez pourquoi ?

Elle secoua la tête, incapable de bouger ou de parler.

— Parce que si vous essayez de m'arrêter... (Il pressa le canon contre la tête de Sam et fit mine d'appuyer sur la détente.) *Bang !*

— Je peux vous donner de l'argent, s'écria-t-elle. J'ai vingt-cinq mille dollars sur mon compte en banque.

Il eut un rire méprisant.

— C'est tout ce qu'il vaut pour vous ?

— Je vous en supplie... *cent mille !* Tout ce que vous voudrez, je les trouverai. S'il vous plaît ! Dites-moi juste combien vous voulez.

Le Brouillard jeta Sam sur son épaule avec l'aisance d'un docker soulevant un sac de patates. Puis il s'avança vers elle et se pencha, son visage obscur à quelques centimètres du sien.

— Ce que je *veux*, c'est ne rien voir dans les journaux, répondit-il. (Son haleine était un mélange écœurant de cigarette, d'oignon et de bière.) Pas de description, rien. Je veux que vous retourniez vous coucher et que vous prétendiez ne jamais m'avoir vu.

— Je ne peux pas faire ça.

— Mais si. Et vous le ferez.

— Mais la police...

— J'emmerde la police ! Vous voulez que votre gosse vive ?

Sadie frémit.

— Oui, je veux que Sam vive.

— Ne sortez pas d'ici pendant vingt minutes.

Elle tendit une main tremblante.

— Ne prenez pas mon bébé.

Le Brouillard se redressa. Puis il ouvrit violemment la porte et la lumière du palier l'éclaira un bref instant.

— S'il vous plaît, pleura-t-elle.

— *S'il vous plaît*, l'imita-t-il, méprisant. Vous êtes pitoyable.

Elle ferma les yeux, manifestant son accord. Puis, dans un ultime effort, elle rampa dans la pièce, se tordant de douleur tandis qu'une vague brûlante menaçait de l'engloutir. Le Brouillard la regardait faire, ses lèvres déformées par un sourire sinistre.

— Je vois une seule description – vous dites même que vous m'avez vu – et je vous renvoie le gamin, d'accord ? En petits morceaux *sanglants*. C'est compris ?

Elle ne put répondre.

— Deux secondes ! aboya-t-il, approchant l'arme de la tempe de Sam.

— D'accord ! Prenez-le ! Mais je vous en prie... ne lui faites pas de mal.

Sadie fit la seule chose qu'elle pouvait faire : elle laissa un dément emporter son fils. Une fois seule, elle se mit à pleurer dans l'obscurité, craignant de bouger, ayant peur de ne pas bouger. « Mon

Dieu, aidez-moi, sanglota-t-elle. Aidez Sam ! » Mais Dieu ne l'écoutait pas.

Philip rentra en titubant à 1 h 15. Et *tituber* était un euphémisme. À l'étage, dans la chambre de Sam, Sadie entendit un bruit de verre heurtant le sol. Suivi d'un juron agressif. Elle regarda l'horloge chauve-souris sur le mur. Les vingt minutes étaient écoulées. Depuis cinq minutes. Elles avaient passé lentement, comme un interminable chant funèbre. Mentalement épuisée, elle s'était effondrée sur le lit de Sam dans un halo insurmontable de douleur, de chagrin et de culpabilité.

Elle se mit péniblement sur pied, ignorant les spasmes et la douleur qui lui cognait les côtes. Ses jambes tremblaient, son cœur battait la chamade et sa tête lui faisait mal. *Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je dis à Philip ?* Elle gémit. « Oh mon Dieu ! Sam... »

Elle sortit sur le palier, une main sur le montant de la porte pour se soutenir. La gorge lui brûlait. Elle entendit un pas lourd monter l'escalier. Philip apparut au tournant et s'arrêta maladroitement en la voyant.

— Sadie ? dit-il d'une voix pâteuse. Qu'est-ce que tu fais ? Tu m'attendais ?

— Philip, j'ai b-besoin...

— J'ai besoin d'une pipe.

Avec un sourire salace, il tenta de la saisir. Elle repoussa son bras.

— Philip, arrête !

— D'accord, j'suis un peu saoul, dit-il avec une moue. On peut quand même...

— Sam a disparu, murmura-t-elle. Il a emmené Sam.

— Quoi ?

— Le Brouillard... l'a... pris, Philip.

Les mots lui restaient au fond de la gorge tandis que des sanglots profonds, épuisants, remontaient en hoquets à la surface. Philip ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il l'écarta de son chemin et entra d'un pas hésitant dans la chambre de Sam.

— Sam dort dans son...

Il s'immobilisa, déconcerté. Puis il fonça vers la penderie et ouvrit grand la porte.

— Où est-il, Sadie ? (Il pivota sur lui-même, la heurtant presque.) Qu'est-ce que tu as fait de mon fils ?

Elle était abasourdie.

— Je n'ai rien fait, Philip. Je te l'ai dit, Sam a été kidnappé.

— Kidnappé ? (Son regard vitreux retrouva immédiatement sa netteté et son visage pâlit.) Oh merde !

On aurait dit qu'il venait d'encaisser un coup de poing dans l'estomac. Elle se dirigea lentement vers leur chambre à coucher.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en la suivant.

— J'appelle la police.

— Tu ne l'as pas encore appelée ?

Elle tendit la main vers le téléphone sans fil.

— Je viens... de découvrir qu'il n'était plus là.

Philip s'effondra sur le lit et la regarda composer le numéro. Quand le standardiste des urgences répondit, le sang-froid de Sadie la quitta.

— Mon fils a été kidnappé, sanglota-t-elle dans le combiné.

L'homme prit note des informations, puis lui demanda de ne pas raccrocher.

— La police sera bientôt là.

Téléphone en main, elle se posta devant la fenêtre et contempla la rue en contrebas. Il n'y avait aucun signe de vie. Pas de voiture, pas de phares. *Pas de Sam*. Puis elle entendit la sirène mugir dans le lointain.

— Tu as vu quelqu'un ? demanda Philip d'une voix rauque.

Elle hésita et déglutit en se rappelant les derniers mots du Brouillard. « Si vous dites même m'avoir vu, je vous renvoie le gamin, d'accord ? *En petits morceaux sanglants*. » Elle le croyait. Si elle disait quoi que ce soit, Sam était pratiquement mort. Et comment pourrait-elle vivre avec ça sur la conscience ? Elle se rendit compte d'autre chose. Une fois qu'elle aurait commencé à mentir, impossible de faire marche arrière.

Elle étouffa un sanglot.

— J'ai entendu un bruit. J'ai cru qu'il était tombé de son lit. Mais quand je suis allée vérifier... (Elle regarda fixement le téléphone.) Sam avait disparu.

Les mensonges avaient commencé.

CHAPITRE 7

Deux inspecteurs de police apparurent sur le pas de sa porte. Le plus jeune des deux, un homme de haute taille aux cheveux blond roux coupés court, avait l'air récemment sorti de l'université, tandis que l'autre, au crâne dégarni, était probablement proche de la retraite. Ils étaient suivis de trois enquêteurs de la police scientifique portant des valises métalliques.

Philip les accueillit d'un : « Entrez donc, messieurs », prononcé d'une voix traînante.

— Monsieur O'Connell, madame, nous sommes vraiment désolés, déclara le plus âgé des inspecteurs en tendant la main à Sadie.

— Mon nom de famille est Tymchuk, le culpa Philip. Ma femme a gardé son nom de jeune fille comme nom de plume.

Les sourcils de l'inspecteur s'arquèrent.

— Mademoiselle O'Connell, alors. Inspecteur Lucas, et voici mon coéquipier, l'inspecteur Patterson.

Il sortit de la poche de sa chemise une carte de visite ordinaire, qu'il tendit à Sadie : *Inspecteur Jason Lucas, brigade des cambriolages*.

— Cambriolages ? demanda-t-elle, perplexe.

— Nous nous occupons aussi des enlèvements.

Elle les conduisit à l'étage et s'arrêta devant la porte de la chambre de Sam.

— Est-ce la chambre de votre fils ? demanda Patterson.

Comme elle acquiesçait, le jeune inspecteur disparut dans la pièce avec les enquêteurs de la police scientifique. Elle s'adossa au mur, craignant de respirer ou de bouger, craignant de les encombrer, mais craignant aussi, si elle descendait, que quelque chose ne leur échappe.

— J'ai besoin d'un verre, marmonna Philip en se tournant d'un pas mal assuré vers l'escalier. Tu en veux un ?

Elle fit la grimace.

— Je crois que tu as assez bu.

— Je pensais à du café.

Il descendit, les épaules voûtées. L'inspecteur Lucas s'éclaircit la voix :

— Mademoiselle O'Connell, je dois vous poser quelques

questions. Pouvons-nous descendre ?

Elle secoua la tête.

— Je dois rester ici. Près de la chambre de Sam.

L'homme lui adressa un regard compatissant.

— Y a-t-il un endroit où nous pouvons nous asseoir ?

Elle hocha la tête et le conduisit dans la chambre à coucher.

— Désolée pour le désordre, annonça-t-elle en grimaçant, ramassant une chemise de nuit et un peignoir mauve – cadeau de Leah pour Noël – qui traînaient par terre.

— Ne vous en faites pas. (Il la dévisagea.) Mademoiselle O'Connell, vous avez du sang au-dessus de l'œil gauche.

Elle se toucha le front et sentit que ses doigts étaient poisseux.

— C'est juste une égratignure, s'empressa-t-elle de répondre. J'ai trébuché dans l'escalier. Après avoir constaté la disparition de Sam.

— Avez-vous besoin d'aller à l'hôpital ?

— J'irai plus tard. (Elle se percha au bord du lit, ses mains tordant les draps à côté d'elle.) Vous allez le trouver, inspecteur... (Elle s'interrompit et leva les yeux.) Excusez-moi. Comment m'avez-vous dit vous appeler ?

— Appelez-moi Jay.

Jay, un homme d'une petite cinquantaine d'années, tira une chaise et la plaça en face d'elle. De taille moyenne, il avait environ quinze kilos de trop et des cheveux gris clairsemés. Ses yeux bruns paraissaient fatigués et les cernes, au-dessous, étaient sillonnés de profondes rides, suggérant qu'il avait été témoin de trop de choses terribles. Néanmoins, c'étaient des yeux bienveillants.

— Les soixante-douze premières heures sont d'une importance critique, mademoiselle O'Connell. Plus vous pouvez m'en dire, plus nous aurons de pistes potentielles.

Elle inspira lentement.

— Je suis prête.

Il sortit un calepin et un stylo.

— Vous étiez seule dans la maison ?

Elle acquiesça.

— Philip était... a travaillé tard.

— À quelle heure vous êtes-vous couchée ?

— À 23 h 45.

— Vous disiez qu'un bruit vous avait éveillée. À quelle heure ?

— Minuit et demi.

Jay griffonna quelques notes dans le calepin, puis leva les yeux.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'étais sur le point d'ouvrir la porte de ma chambre, mais j'ai entendu quelque chose.

— Quoi ?

— Le tic-tac d'une horloge. (Elle marqua une pause.) Du moins, c'est ce que j'ai cru. Mais nous n'avons pas d'horloge sur le palier. Philip déteste les horloges. Celles qui font du bruit.

Elle parlait pour ne rien dire, mais peu lui importait.

— Peut-être, si j'avais allumé la première fois...

Son regard parcourut la pièce et s'arrêta sur la photo de Sam à côté du lit.

— La première fois ?

Il y avait de la surprise dans la voix de l'inspecteur. Elle le regarda dans les yeux. *Attention. Ne rate pas ton coup.*

— Je suis allée jeter un coup d'œil sur Sam quand je me suis réveillée. Il dormait, mais la fenêtre était ouverte. Je l'ai refermée. Puis je suis descendue boire quelque chose. En revenant à l'étage, j'ai entendu un bruit sourd. J'ai cru que Sam était tombé de son lit. Quand j'ai ouvert la porte... (Elle retint son souffle. *Du calme.*) il avait disparu.

— Les heures ne correspondent pas.

— Quoi ?

Elle lui adressa un regard déconcerté.

— Vous avez appelé les urgences à 1 h 18. (Il étudia ses notes.) Combien de temps avez-vous passé au rez-de-chaussée pour boire votre... verre ?

— Je ne sais pas. *Chronologie, espèce d'idiot !* Peut-être une demi-heure. J'ai... j'ai aussi rangé la cuisine.

Jay se pencha en avant.

— Que buviez-vous, exactement ?

Il fallut un moment à Sadie pour comprendre ce qu'il sous-entendait.

— Du jus d'orange, répondit-elle d'un ton égal. Je ne bois pas d'alcool. Je suis alcoolique. (Comme l'inspecteur haussait un sourcil, elle serra les lèvres.) Je ne bois plus depuis près de sept ans.

— Y a-t-il, à votre connaissance, quelqu'un qui voudrait vous faire du mal, à vous ou à votre famille ? demanda-t-il en écrivant dans son calepin.

— Non, mais des gamins ont lancé une pierre dans la fenêtre de la chambre de Sam l'autre soir.

— L'avez-vous signalé ?

— Philip l'a fait, dit-elle en se massant le front. Écoutez, le kidnapping de Sam n'est pas... personnel. C'était le Brouillard.

Jay leva les yeux.

— Vous l'avez vu ?

Elle inspira profondément, se giflant intérieurement.

— Qui d'autre enlève des enfants en pleine nuit ?

Patterson entra dans la chambre.

— Nous avons besoin que mademoiselle O'Connell identifie un objet. Reconnaissez-vous ceci ? Nous l'avons trouvé sous le lit de votre fils.

Il lui montra un sac en plastique portant l'inscription : *PREUVES*.

— Oh mon Dieu, gémit Sadie en tendant la main.

Le sac contenait un seul objet. Une chaussure rouge de Clancy le clown.

En la retournant, un éclat attira son regard. Une punaise argentée était enfoncée dans le talon.

Tic, tic, tic.

— Nous avons engagé un clown pour l'anniversaire de Sam, déclara-t-elle d'une voix rauque. Clancy. Mais évidemment, ce n'est pas son vrai nom.

— Nous le trouverons, madame, répondit Patterson.

— J'aurai besoin du nom de l'entreprise qui vous l'a envoyé, intervint Jay. Et du numéro de téléphone.

Elle contempla la chaussure dans le sac transparent.

— C'est Philip qui a tout ça. Engager le clown était l'unique chose que je lui avais demandé de faire.

Elle ferma les yeux, combattant un accès de nausée. C'était sa faute. Elle avait introduit le Brouillard chez elle. Elle lui avait parlé, l'avait payé trois cent quarante dollars pour distraire un groupe d'enfants innocents. Elle l'avait regardé jouer avec son fils, et visiblement il n'était jamais parti, puisque l'alarme ne s'était pas déclenchée.

— Clancy a dû se cacher quelque part, annonça-t-elle.

— Où ?

La réponse lui vint en un éclair.

— Dans la penderie de Sam. Oh mon Dieu ! J'ai fait entrer le Brouillard chez moi.

— Je ne crois pas que c'était lui, répondit Jay en lui prenant le sac.

— Que voulez-vous dire ? Bien sûr que c'était...

Il secoua la tête.

— Non. Le *modus operandi* est différent. Le Brouillard ne laisse jamais de preuves derrière lui. Il est trop malin pour ça. Il pourrait s'agir d'un imitateur.

Aux yeux de Sadie, ça ne tenait pas la route. Pas du tout. Elle s'était trouvée à quelques centimètres de l'homme. Elle l'avait vu ciller quand elle avait mentionné *le Brouillard*. Mais elle ne pouvait pas le dire à Jay.

— Ne pourrait-il pas avoir changé de mode opératoire ?

— Faites-moi confiance, mademoiselle O'Connell. Nous allons examiner toutes les possibilités. (Il tendit le menton en direction de la

porte.) Et votre mari ?

— Quoi, mon mari ?

— Il est avocat, c'est ça ?

Elle acquiesça.

— Avocat d'affaires.

— Peut-être que quelqu'un essaie de faire pression sur lui.

— Non, insista-t-elle. C'était *lui*. Le Brouillard.

Jay plissa les yeux.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout.

Philip choisit ce moment pour se comporter en gentleman. Il entra dans la pièce, une tasse fumante à la main.

— Tiens, Sadie. Je me suis dit qu'un café te ferait du bien.

Elle contempla la tasse, bouche bée, la fit tourner dans sa main. C'était celle que Sam lui avait donnée à la dernière fête des Mères, celle que Leah l'avait aidé à choisir. Elle portait le dessin d'un enfant extraterrestre avec sa mère dans un vaisseau spatial. À *la meilleure maman de l'univers*.

Elle étouffa un sanglot et les larmes se mirent à couler sur ses joues.

— Oh merde ! marmonna Philip. Je suis désolé, Sadie. Je...

— Monsieur Tymchuk, intervint Jay. J'ai besoin de savoir où vous étiez cette nuit. Entre minuit et 1 h 20 du matin.

— Oui, Philip, se moqua Sadie. Je t'en prie, dis-nous où tu étais. Et avec qui. Nous aimerions *tous* le savoir.

Philip rougit.

— J'étais au bureau, j'ai travaillé tard.

— Et où se trouve ce bureau, exactement ? demanda Jay.

— Le cabinet d'avocats Fleming Warner, au centre-ville, sur Jasper.

— Étiez-vous seul ?

Le regard de Philip se braqua sur Sadie.

— Non, j'étais avec Brigitte Moreau. (Il marqua un temps.) Elle y travaille aussi.

Jay s'éclaircit la gorge.

— Et quelle est exactement la nature de votre relation avec mademoiselle Moreau ?

Sadie croisa les bras.

— Ce que l'inspecteur te demande si poliment, Philip, est si tu discutes de marées noires avec elle ou si tu la sautes.

Se tournant vers l'inspecteur, elle ajouta :

— Je lui pose cette même question depuis des mois.

— Qu'est-ce que ma relation avec Brigitte a à voir avec l'enlèvement de mon fils ? s'enquit Philip.

— Répondez à la question, s'il vous plaît, répliqua Jay.

— Brigitte et moi sommes associés. (Philip s'affala sur le lit à côté de Sadie.) Et... amants.

Voilà. C'était enfin dit. La réponse à une question qui la rongea depuis des mois. Une réponse qui l'aurait bouleversée la veille, peut-être même quelques heures plus tôt. Curieusement, peu lui importait à présent. Un petit rire lui échappa.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda Philip en la dévisageant.

Elle contempla son mari, l'homme qui l'avait dépréciée pendant des années, qui l'avait négligée. L'homme qui l'avait allègrement trompée.

— Je m'en fiche, Philip.

— Que j'aie couché avec Brigitte ? demanda-t-il, dérouté.

Elle lui sourit comme à un enfant stupide.

— Non, je me fiche de toi, voilà. Je me fiche de ce que tu fais, ou de qui tu te tapes. Du moment que ce n'est pas moi. La seule personne dont je me préoccupe, c'est Sam. Il est important, *lui*. (Elle lui enfonça un doigt dans la poitrine.) Pas toi. Tu n'es qu'un...

— Mademoiselle O'Connell, intervint Jay, comment avez-vous trouvé Clancy ?

Sadie regarda Philip.

— C'est mon mari qui l'a engagé. Par l'entremise d'une agence spécialisée dans l'événementiel.

Philip fit la grimace.

— Quoi, tu veux dire que c'est ma faute ? C'est toi qui voulais ce fichu clown.

— Eh bien, tu aurais dû vérifier ses références d'un peu plus près.

Philip bondit sur ses pieds.

— Ne t'avise pas de me faire porter le chapeau, Sadie !

— Monsieur Tymchuk, reprit calmement Jay. Nous n'en sommes pas aux reproches. Nous cherchons à retrouver votre fils. Chaque seconde que nous perdons signifie qu'il sera d'autant plus dur de le trouver. Vous voyez ce que je veux dire ?

Philip se laissa retomber sur le lit.

— Je vois. Je suis désolé.

— Très bien. Parlez-moi du clown.

— Il y a quelques semaines, j'ai trouvé sur mon bureau un prospectus pour une agence de location de clowns. J'ai téléphoné.

— Avez-vous encore ce prospectus ?

— Je crois, oui.

Philip disparut. Un instant plus tard, il revint avec le dépliant et le tendit à Jay. L'inspecteur le parcourut, puis composa un numéro sur son portable. Il s'adressa à quelqu'un à voix basse. Peu de temps après,

il raccrocha.

— C'est un numéro de mobile. Et il n'est pas en service.

— Vous ne pouvez pas le localiser par GPS ? demanda Philip.

Jay hocha la tête.

— C'est ce que nous allons faire, mais il y a de fortes chances pour qu'il s'en soit déjà débarrassé. Il est bien organisé.

— Il nous a piégés ? demanda Sadie, incrédule.

L'inspecteur acquiesça.

— Il avait prévu le coup depuis un moment. Il savait où vous travailliez, connaissait vos habitudes, et il savait que l'anniversaire de Sam était pour bientôt.

Il ouvrit un sac en plastique et le montra à Philip.

— Glissez le prospectus là-dedans. Je ferai vérifier les empreintes. Vous êtes le seul à l'avoir touché, n'est-ce pas ?

Philip hocha la tête.

— Moi et la personne qui l'a mis sur mon bureau.

— Voilà le numéro du Service des victimes. (Jay lança une carte en direction de Sadie.) Vous pouvez les contacter à tout moment si vous avez besoin de parler ou... de quoi que ce soit.

— Nous n'avons pas besoin de parler à des inconnus, déclara Philip.

— À vous de voir. Mais le service existe, si vous en avez besoin.

— Il n'aime pas parler de nos problèmes, ricana Sadie. N'est-ce pas, Philip ? Tu préférerais faire croire à tout le monde que nous sommes une famille modèle et toi un mari modèle. Eh bien, ton fils a été enlevé, Philip. Sam a disparu !

Philip se leva et se dirigea vers la porte, mais elle eut le temps de voir des larmes dans ses yeux.

— Je serai en bas, annonça-t-il sans se retourner.

Après son départ, elle regarda fixement la porte, se sentant dépossédée et légèrement honteuse des mots venimeux qu'elle lui avait crachés au visage. Malgré ses frasques, il était toujours son mari... et ils avaient un enfant. Un enfant qui avait besoin d'eux.

— Je pense qu'il vaut mieux que nous vous interroguions séparément au poste, déclara doucement Jay. Je... je suis désolé d'avoir dû le questionner sur Brigitte Moreau.

— Ne soyez pas désolé. Avant, je ne faisais que soupçonner mon mari de me tromper. Maintenant, je sais. (Elle prit une profonde inspiration.) Quelles chances avons-nous de retrouver Sam ?

L'inspecteur changea de position, mal à l'aise.

— La vérité ?

Elle acquiesça.

— Chaque heure qui passe réduit ses chances. Mais vous devez rester positive, croire qu'il va rentrer et vous accrocher à l'espoir.

— L'espoir, c'est tout ce que j'ai.

— En attendant, nous allons nous renseigner sur mademoiselle Moreau.

— Elle n'a rien à voir avec la disparition de Sam.

— On a vu des maîtresses jalouses capables de faire pratiquement n'importe quoi, déclara l'inspecteur en se dirigeant vers la porte. Mais ne vous inquiétez pas, mademoiselle O'Connell. La vérité finit toujours par émerger.

Ses mots la firent trembler. Il était impossible que la police ou Philip découvre qu'elle avait vu le Brouillard. Sam mourrait. Et elle mourrait aussi.

CHAPITRE 8

Après le départ des inspecteurs et des enquêteurs de la police scientifique, la maison retomba dans le silence. Philip s'était enfermé dans son bureau, refusant de lui parler. Elle fit la seule chose possible : elle prit un somnifère et se coucha, épuisée. Des marques sombres étaient apparues sous ses seins. Elle avait les côtes meurtries, peut-être fêlées. C'était sans importance. Ce qui comptait, c'était Sam. Était-il blessé ? Avait-il froid, faim, peur ?

Bien sûr qu'il a peur, espèce d'imbécile ! Elle resta éveillée, combattant ses remords croissants. Elle scruta les ombres dans la chambre, s'attendant presque à voir le Brouillard réapparaître. *Qu'est-il en train de faire à Sam ?*

Deux heures plus tard, elle était toujours éveillée. Comment pouvait-elle dormir alors que Sam avait disparu et qu'une seule pensée l'obsédait ? On était lundi. *L'anniversaire de Sam.* Elle s'appuya sur ses coudes, gémit à la sensation de brûlure persistante et alluma la lampe. Il était 4 h 35 et il faisait encore noir dehors. Elle se laissa retomber, les tempes battantes, et songea à une chose qu'avait dite Jay Lucas : *« La vérité finit toujours par émerger. »* Elle frissonna à cette idée. Si la vérité était révélée, Sam mourrait.

— Tu dois garder le silence, murmura-t-elle. Ne dis pas un mot. Pas encore.

Son regard se posa sur la table de nuit. Le portfolio, un classeur de cuir noir relié contenant tous les dessins préliminaires pour le livre de Sam, dépassait du tiroir à demi ouvert.

Sam... Il n'était plus question de dormir. Elle ravala ses larmes et se redressa. Puis elle tendit la main vers le classeur. Tirant doucement la fermeture éclair, elle étudia le dessin haut en couleur d'une chauve-souris comique, aux yeux disproportionnés. Elle remontait un short trop grand qui ne cessait de tomber. Sadie sourit, essuya une larme.

— Sam va t'adorer, Batty.

Elle avait la gorge nouée, mais se reprit. *Ce n'est pas le moment de me laisser aller. Sam a besoin de moi.* Elle parcourut les dessins, se laissant ramener à une époque plus heureuse. À peine quelques heures plus tôt. Elle se rappela le rire de Sam, son large sourire lorsqu'il avait débarrassé ses cadeaux d'anniversaire. Elle laissa échapper une plainte :

— Il n'a pas eu son vélo.

Peut-être ne le verrait-elle jamais monter dessus. Peut-être ne le verrait-elle jamais...

— Arrête ! siffla-t-elle. (Elle secoua vigoureusement la tête.) Sam va rentrer. Ils le retrouveront.

Il faut d'abord qu'ils trouvent le Brouillard, lui rappela sa conscience. *Et une seule personne sait à quoi il ressemble. Plus ou moins.*

Son regard tomba sur une feuille de papier vierge. L'avertissement du Brouillard résonna dans son esprit : « *Si je vois une seule description – si vous dites seulement m'avoir vu...* » Oserait-elle ?

Elle tendit l'oreille, guettant des bruits de pas ou des voix. La maison paraissait vide. Elle prit un crayon. Puis, la respiration irrégulière, elle se mit à dessiner le visage du Brouillard. Un dessin que personne ne pourrait jamais voir. Elle ajouta des ombres, effaça et mordit le bout du crayon, se concentrant sur la création de son visage – son nez crochu, ses yeux profondément enfoncés sous la capuche et sa joue gauche grêlée. Elle entoura le visage d'une capuche, et quand l'image fut terminée, elle la foudroya du regard. Le portrait était un peu vague, mais c'était lui. Le Brouillard.

— Ne faites pas de mal à mon fils, murmura-t-elle d'une voix larmoyante.

Elle fut tentée de déchirer la feuille en petits morceaux. Poussée par un besoin de se confesser, elle prit note de tout ce que l'homme avait dit et fait, et de ce qu'il portait. Puis elle glissa le dessin entre deux feuilles vierges et remit le tout dans le classeur. Elle n'aurait pas à craindre que Philip tombe dessus. Il ne s'intéressait pas à son travail.

Ni à moi, d'ailleurs.

En ouvrant le tiroir pour y ranger le classeur, elle aperçut la photo d'école de Sam. Sans qu'elle sût comment, elle était tombée dans le tiroir. Heureusement, le verre du cadre ne s'était pas brisé. Elle la sortit, se souvenant du jour où elle avait découvert sa grossesse, du jour où Sam était né, du matin où ils l'avaient ramené à la maison, de ses premiers pas, de son premier rire – quel son réjouissant – et de son premier jour à l'école. Tant de premières fois. Tant d'autres encore à venir.

Elle serra la photo contre sa poitrine et un chagrin insurmontable l'engloutit, la noyant dans une violente tempête de larmes brûlantes et de sanglots angoissés qui lui déchiraient l'âme.

— Sam... mon bébé. Oh mon Dieu... *Sam !*

À 6 h 30, elle renonça à essayer de se rendormir. Ses flancs endoloris se rebellèrent quand elle s'assit, saisit le téléphone et appela Leah.

— Salut, croassa son amie, à moitié endormie. Pourquoi appelles-tu si tôt ? Est-ce que Philip fait encore des siennes ?...

— J'ai besoin de toi, Leah.

Elle ne dit rien de plus. La voix de Leah lui répondit, forte et rassurante.

— Je serai là dans un quart d'heure. Quel que soit le problème, nous allons le surmonter.

Elle raccrocha. Sadie se dirigea vers la douche. Ce fut alors qu'elle se lavait les cheveux qu'elle réalisa qu'elle avait oublié d'ôter sa culotte. Après la douche, elle se vêtit si rapidement qu'elle enfila les mêmes chaussettes que la veille. Elle se rendit sur le palier baigné de soleil et, en passant devant la chambre de Sam, s'immobilisa brusquement. La porte était grande ouverte. Sam la laissait toujours ainsi le matin. Elle jeta un coup d'œil dans la chambre, s'attendant presque à le voir assis sur son lit. Mais la pièce était vide.

« Sam. » Laissant la porte entrebâillée, elle descendit au rez-de-chaussée. Elle s'arrêta sur la dernière marche en entendant un bruit de vaisselle.

— Leah ?

— Ah, très bien, tu as pris ta douche, remarqua son amie tandis que Sadie entrait dans la cuisine. Je nous ai préparé du café et des toasts. Alors, qu'est-ce qui se passe ? C'est Philip ?

Sadie regarda son amie et sentit de nouvelles larmes lui piquer les yeux. Elle les refoula.

— C'est... Sam.

— Il va bien ?

Sadie secoua la tête.

— Il est parti, Leah.

— Parti où ?

Un sanglot l'étrangla.

— Le Brouillard l'a pris.

Les yeux de Leah s'agrandirent d'horreur.

— Non ! Pas Sam.

Sadie hocha la tête, ne se fiant pas à sa propre voix.

— Non, Sadie, gémit Leah.

Dès qu'elle aperçut les yeux humides de son amie, Sadie sentit ses épaules trembler et elle perdit contenance. Des sanglots la secouaient. Leah l'attira dans ses bras, la berçant comme un bébé, lui caressant les cheveux et pleurant avec elle.

— Il est parti, Leah. Sam est parti. Qu'est-ce que je fais ?

Leah n'avait pas de réponse. Chaque fois que Sadie se taisait, une autre pensée l'assaillait. Les souvenirs l'envahissaient par vagues successives, la laissant perdue, à demi noyée... à bout de souffle.

— Je n'y... arriverai... pas, sanglota-t-elle. Il garde Sam prisonnier. Oh mon Dieu. Pourquoi a-t-il pris mon enfant ?

— Je ne sais pas, chérie, pleura Leah. Mais nous le retrouverons.

Après un long silence, Sadie leva la tête et regarda son amie dans les yeux.

— Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça, Philip et moi ? Est-ce pour nous punir ? Pour *me* punir ?

— Sadie, tu n'as rien fait de mal, déclara Leah d'une voix tremblante d'émotion. Ce n'est pas ta faute. Ce n'est une punition ni pour lui, ni pour toi.

Sadie ne la croyait pas. Leah l'emmena en voiture aux urgences d'une clinique où un médecin lui assura qu'elle avait les côtes fêlées, mais heureusement pas cassées. Il lui donna une ordonnance pour du Tylenol 3, lui prescrivit une radio – par précaution, ajouta-t-il – à l'hôpital Grey Nuns pour le lendemain, et lui demanda de faire plus attention quand elle descendrait un escalier. Sadie insista pour que Leah rentre chez elle.

— Tu ne peux rien faire de plus pour le moment, lui dit-elle. Et j'ai plusieurs détails à régler.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, Sadie – vraiment – appelle-moi.

— Je n'ai besoin que d'une chose : Sam.

Elle passa l'après-midi en ville, au poste de police. Philip l'y retrouva, en retard d'une demi-heure. Quand il s'excusa auprès de Jay, l'inspecteur lui lança un regard d'acier qui réconforta Sadie. On les conduisit dans un bureau plein de gens et sans fenêtres, où des piles de dossiers encombraient un côté d'un bureau qui avait vu des jours meilleurs. Sadie considéra les dossiers. *Quelque part là-dedans, il y en a un sur Sam.*

— Nous voulons savoir si l'un de vous a remarqué quoi que ce soit d'étrange ces derniers jours, déclara Jay en sortant son calepin. Nous aimerions vous interroger d'abord ensemble. Cela vous convient ?

— Faites tout ce qui sera nécessaire, répondit Sadie. Je veux juste retrouver mon fils.

Un muscle de la mâchoire de Philip tressaillit.

— Pareil pour moi.

Jay se tourna vers Sadie.

— Avez-vous remarqué des inconnus traînant aux alentours de votre maison ? Ou eu des visiteurs ?

Elle secoua lentement la tête.

— Personne en dehors de Leah. Et du clown. Oh, et d'un livreur de chez KFC.

— Et à l'école de Sam ? Vous y avez vu qui que ce soit ?

— Non. Juste son institutrice.

— Où êtes-vous allée avec Sam la semaine dernière ?
l'encouragea Jay.

Elle se tritura les méninges, essayant de se rappeler toutes les petites choses que Sam et elle avaient faites ensemble. La plupart du temps, elle avait joué avec lui à la maison, vu le froid qui régnait dehors. Sauf le jour où elle l'avait emmené au parc. Elle en parla à Jay.

— Y avez-vous vu quelqu'un qui ne semblait pas à sa place ?
demanda-t-il.

Elle fit non de la tête.

— Il s'agissait surtout de parents, de mères. Oh, et il y avait un père... (Elle leva les yeux, bouche bée.) Il y avait un homme dans une voiture. J'ai cru que c'était un des pères.

— Pouvez-vous le décrire ?

Elle fit la grimace.

— Je ne sais pas. Il était assis dans sa voiture et portait un chapeau et des lunettes de soleil. Je n'ai pas pu le voir nettement. Je crois qu'il avait environ trente-cinq, quarante ans.

Ce n'était pas vraiment un mensonge.

— Avez-vous regardé la voiture ?

— Désolée. Je n'ai pas fait attention. Elle était foncée – grise ou noire. Quatre portes. C'est tout ce dont je me souviens.

Avant que Jay n'ait le temps de poser la question, elle ajouta :

— Je n'ai pas vu la plaque d'immatriculation.

— Connaissez-vous la marque ou le modèle ?

— Sadie est incapable de distinguer une berline d'une voiture de sport, intervint sèchement Philip.

Elle lui adressa un regard qui le fit taire.

Jay se remit à griffonner.

— Et la fête d'anniversaire ?

— Juste des amis de Sam, aucun inconnu, répondit-elle.

— Rassemblons quelques informations générales, déclara Jay en passant à une page vierge de son calepin.

En dix minutes, il obtint un résumé détaillé de leur quotidien – habitudes, amis et chaque personne qui avait pénétré chez eux. Il reconnut que le clown constituait la piste la plus intéressante, puisqu'ils avaient trouvé la chaussure dans la chambre de Sam. Ils se renseigneraient également sur le livreur.

On les sépara pendant environ une demi-heure pour les interroger individuellement. Puis ils furent libres de partir. Elle attrapa Jay par le bras tandis qu'ils sortaient de son bureau.

— Combien de temps, à votre avis, avant que nous ne retrouvions Sam ?

L'inspecteur eut un bref regard gêné en direction de son mari.

Philip se tenait à quelques mètres de là, regardant sa montre comme s'il était attendu ailleurs.

— Tout dépend de qui l'a enlevé, mademoiselle O'Connell, répondit Jay.

— Vous m'avez dit que les trois premiers jours étaient d'une importance critique. Qu'arrive-t-il après ?

— Nous continuons de chercher. Vous nous avez fourni des tas de pistes à vérifier.

— Et s'il *s'agissait* bien du Brouillard ? persista-t-elle.

Jay serra les lèvres.

— Nous n'avons retrouvé aucun des gamins qu'il a enlevés. Ce qui pourrait être une bonne chose. Il est très possible qu'ils soient tous encore en vie. Y compris Sam. (Il regarda de nouveau Philip.) Mais seulement si c'est bien le Brouillard qui l'a enlevé. Sans témoin ni description, nous n'avons pas grand-chose comme indice, mais nous examinons toutes les possibilités.

« *Sans témoin ni description...* » Les paroles de l'inspecteur la firent tressaillir, et elle s'empressa de tourner le coin du couloir, pressée de fuir le poste de police. En approchant de la salle d'attente, elle s'immobilisa brusquement. Des yeux bleus aux cils épais croisèrent son regard. *Sam !*

Il était assis sur une chaise, pleurant. En la voyant, il sourit et lui fit signe d'approcher. Aux anges et soulagée, elle se tourna vers Jay.

— Vous l'avez trouvé !

— Quoi ?

— Sam ! (Elle pivota sur elle-même, indiquant la chaise.) Il est...

La chaise était vide. Elle n'en revenait pas. Elle l'avait vu. Il lui avait souri, lui avait fait signe. Philip lui prit le bras et la fit sortir du poste de police.

— C'était une mauvaise blague, Sadie.

— Je n'avais pas l'intention d'en faire une, répliqua-t-elle. J'ai cru... oh, laisse tomber.

Ils n'échangèrent pas un mot sur le chemin du retour. Ni quand Philip gara la Mercedes. Une fois dans la maison, elle se débarrassa de ses chaussures, laissa tomber son sac à terre et monta l'escalier d'un pas lourd. Deux calmants et un somnifère plus tard, elle se mit au lit. Il n'était même pas 18 heures.

CHAPITRE 9

Sadie s'éveilla lentement et frotta ses yeux fatigués. Ils étaient secs, comme s'ils avaient été saupoudrés de farine qu'on aurait fait pénétrer pour faire bonne mesure. Certainement un effet secondaire des cachets qu'elle avait pris la veille. Elle cligna des paupières. C'était le deuxième jour et un morceau d'elle-même lui manquait. *Sam*.

Elle s'assit et posa les pieds au sol. Une faible plainte bouillonnait au creux de son estomac, s'insinuant vers le haut, un serpent lové, prêt à frapper. Elle brûla entre ses côtes, remonta jusqu'à sa gorge, puis sortit de sa bouche en un gémissement funèbre. « *Sam !* »

Où qu'il fût, il avait peur. Elle le savait sans doute possible et voulait le réconforter, faire disparaître sa peur. Il aurait dû être en train de se préparer à partir pour l'école, comme chaque mardi matin. Au lieu de quoi, il était avec... *le diable*.

— Mon Dieu, pourquoi l'avez-vous laissé prendre mon enfant ? (Elle martela le matelas.) Pourquoi ?

Essuyant ses larmes, elle saisit le téléphone.

— C'est Sadie O'Connell, annonça-t-elle quand Jay Lucas décrocha.

— J'allais vous appeler. Pouvez-vous venir au poste ?

— Pourquoi ? Vous avez retrouvé Sam ?

Il y eut une brève pause.

— Non, mais nous avons encore besoin de vous parler.

— Philip doit venir aussi ?

— Non, juste vous.

Elle raccrocha et s'habilla rapidement, distraite par ses pensées. Pourquoi Jay voulait-il lui parler seul à seule ? Avait-il deviné qu'elle avait menti ? La soupçonnait-il d'avoir vu l'homme qui avait enlevé son fils ?

Après avoir signé le cahier à l'entrée, elle fut escortée vers un petit bureau où elle s'assit, mal à l'aise. Jay entra dans la pièce, porteur d'un dossier gris. Il lui serra la main, puis s'assit derrière le bureau.

— Mademoiselle O'Connell, commença-t-il. Ce que je suis sur le point de vous dire est extrêmement sensible et ne doit pas sortir de

cette pièce. Je ne devrais même pas vous en parler, mais l'information pourrait s'avérer pertinente dans l'affaire de Sam. Je dois vous avertir. Si vous mentionnez le moindre mot à votre mari ou à qui que ce soit avant que l'information devienne publique, nous serons obligés de vous inculper pour obstruction dans notre enquête. Vous comprenez ?

— Je... je... oui, je comprends.

— Savez-vous que votre mari fait l'objet d'une enquête pour fraude et détournement de fonds ?

— Quoi ? bredouilla-t-elle. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— La brigade des fraudes enquête sur lui depuis un an. Je n'ai pas fait le rapprochement au début parce que vous étiez tous deux inscrits sous le nom d'O'Connell, puisque c'est vous qui avez signalé la disparition. Mais quand j'ai corrigé le nom de famille de votre mari, il était déjà fiché.

— M-mais c'est impossible. Philip n'irait jamais...

— L'associé de votre mari, Morris Saunders, fait également l'objet d'une enquête. Nous les soupçonnons d'avoir détourné les fonds de leurs clients sur des comptes offshore. Environ huit millions de dollars au total.

Huit millions de dollars ? Elle n'en croyait pas ses oreilles. Son mari – Monsieur Justice – était un escroc, un voleur.

— Est-ce que les gens ne sont pas présumés innocents ? demanda-t-elle, alarmée.

L'inspecteur, un vétéran, lui adressa un regard contrit.

— La brigade des fraudes avait un agent infiltré. Quelqu'un qui connaît très bien votre mari.

— Qui ?

— Je ne peux pas vous le dire pour le moment. Mais vous le saurez bientôt.

Sadie resta silencieuse un long moment.

— Mademoiselle O'Connell ?

— Je... je croyais que vous vouliez me parler concernant Sam. Je pensais que vous auriez peut-être trouvé...

Sa voix se brisa et elle se laissa tomber en avant, la tête entre les mains.

— Je suis désolé, mademoiselle O'Connell.

— Je vous en prie, dit-elle. Appelez-moi Sadie.

— Écoutez... Sadie. Je sais que vous n'aviez pas besoin de ça, mais...

Elle se redressa brusquement.

— Mais quoi ? Huit millions de dollars sont plus importants que mon fils ? C'est ce que vous voulez dire ?

Jay tendit une main par-dessus le bureau.

— S'il vous plaît, écoutez-moi une minute. La plupart des

kidnappeurs ont des liens de parenté avec la victime. Souvent, c'est un conjoint. Philip aurait pu mettre en scène l'enlèvement...

— Vous croyez qu'il a enlevé Sam ? Pour obtenir quoi, l'argent de la rançon ?

— Il a peut-être cru que la banque lui prêterait de l'argent, ou qu'il pouvait le soutirer à sa famille ou au cabinet d'avocats. S'il croyait pouvoir obtenir l'argent pour rembourser et sauver sa peau, il a pu emmener Sam quelque part.

Sadie était scandalisée.

— Non ! Philip ne ferait jamais une chose pareille !

— Les gens désespérés commettent des actes désespérés, mademoiselle O'Conn... Sadie.

Repoussant sa chaise, elle bondit sur ses pieds.

— Mon mari est peut-être un lâche et un voleur, mais il ne mettrait jamais la vie de Sam en danger pour de l'argent. Jamais !

Jay changea de position sur sa chaise.

— Il est également possible qu'un des clients de Philip ait enlevé Sam. Votre mari a volé de l'argent à des personnes très dangereuses. Des gens qui feraient n'importe quoi pour le récupérer. Vous voyez ce que je veux dire ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Vous croyez qu'ils ont enlevé Sam pour se venger de Philip ?

— C'est possible.

— Non ! C'est le Brouillard qui l'a enlevé.

Un regard aigu la transperça.

— Comment le savez-vous ?

Elle ouvrit la bouche, prête à tout lui dire. Mais la voix rauque du Brouillard résonna à ses oreilles : « *En petits morceaux sanglants.* » Son estomac se noua. Devait-elle parler ? Lui révéler ce qu'elle savait ?

— Mademoiselle O'Connell, si vous savez quelque chose...

— Non, répondit-elle en se détournant. Je ne sais rien qui vous aiderait à trouver Sam.

— Alors pourquoi êtes-vous si certaine qu'il s'agit du Brouillard ?

Attention, Sadie.

— Je le sais, c'est tout. Appelez ça l'instinct.

Elle s'arrêta à la porte et fixa l'inspecteur avec insistance.

— Quand vous mettrez la main sur le Brouillard, vous trouverez mon fils.

Sadie se rendit ensuite à l'hôpital Grey Nuns. Elle sentait son état s'améliorer au fil de la journée, mais voulait être sûre qu'il n'y avait rien de cassé. Ses côtes ne lui semblaient plus aussi sensibles – jusqu'à ce que le technicien lui demande de se retourner comme un poisson

hors de l'eau sur la table de radiologie. Sur la droite. Puis sur la gauche. Puis sur le dos. Elle avait plus mal en quittant l'hôpital qu'en y entrant. Elle rentra chez elle et prit deux cachets de Tylenol. N'ayant plus rien à faire, elle attendit.

Et attendit encore. Quand Philip rentra ce soir-là, il battit en retraite dans son bureau. Sadie le regarda faire, la fureur grondant au fond de son ventre. Elle était enragée à l'idée que la police ne recherche pas le Brouillard et abasourdie par la révélation des activités criminelles de son mari. Elle frappa, puis ouvrit la porte.

— Philip, j'ai besoin de te parler...

Les mots restèrent bloqués au fond de sa gorge. Le bureau était sens dessus dessous. Il avait l'aspect et l'odeur d'une garçonnière. Le canapé rangé le long d'un mur était couvert de draps et de couvertures froissés, tandis qu'un tas de vêtements avait été repoussé dans un coin. Impossible de distinguer s'ils étaient propres ou sales.

Des boîtes à pizza vides et d'autres emballages de plats à emporter couvraient une table devant la fenêtre, et deux tasses à café Fleming Warner, à moitié pleines d'un breuvage vieux d'une semaine, reposaient sur le bureau de chêne. L'une d'elles avait laissé une marque sur la surface du bois. Mais ce qui la choqua encore plus fut Philip lui-même. Il tenait un revolver.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle lentement.

Philip essuya calmement l'arme avec un chiffon et la plaça dans un coffret de cèdre.

— Ne t'en fais pas, Sadie. C'est juste pour la frime.

— Quelle frime ? Tu es dingue ? Nous ne pouvons pas avoir d'arme dans la maison. Pas avec Sam...

Elle s'interrompit et baissa les yeux.

— Il n'est pas chargé, déclara-t-il, comme si cela faisait la moindre différence.

— C'est *illégal*. Comment l'as-tu obtenu ?

Elle le regarda s'éloigner du bureau, s'approcher de l'armoire et pousser le coffret sur l'étagère du haut.

— Quelqu'un me l'a procuré, dit-il. Il me devait une faveur.

— Et tu penses en avoir besoin – d'un revolver ?

Elle le dévisagea, se demandant pourquoi il était si nerveux, pourquoi un homme qui s'était conformé à toutes les lois – sauf celle de la fidélité – possédait une arme conçue dans un seul but. Celui de tuer. Elle serra les lèvres.

— Tu as peur des gens à qui tu as pris de l'argent, c'est ça ?

Philip parut stupéfait.

— Ils t'ont contactée ?

— Non, c'est la police. Ils m'ont tout raconté.

— C'est impossible, affirma-t-il dans un accès de fausse bravoure.

Ils ne savent pas tout.

Il s'assit à son bureau.

— Ils en savaient assez pour me faire venir au poste et menacer de m'inculper si je te disais qu'ils m'avaient parlé.

— Alors pourquoi me le dis-tu ?

Elle se laissa tomber dans le fauteuil en face de lui.

— La police pense que la disparition de Sam y est liée.

— C'est faux, dit-il en secouant vigoureusement la tête. Mes associés ne l'auraient pas enlevé. Ils m'auraient plutôt emmené faire un tour, auraient peut-être tailladé mes pneus pour m'avertir. Ils n'ont sûrement pas enlevé Sam.

Il semblait essayer de s'en convaincre.

— Je te crois, Philip. Mais nous n'avons pas besoin de laisser la police perdre du temps avec tes associés alors qu'elle devrait rechercher le Brouillard. C'est lui qui a enlevé Sam, j'en suis certaine. (Elle fronça les sourcils.) Attends un peu ! Comment *étais-tu* au courant de l'enquête ? La police m'a dit que c'était une opération clandestine.

Philip se massa la tempe.

— J'ai reçu un appel de l'un des investisseurs. Il a des contacts dans la police et a découvert qu'une enquête était en cours concernant Morris et moi. Il a menacé de me tuer si je disais quoi que ce soit de ses transactions d'affaires. Et crois-moi, il le ferait bien avant de faire enlever un gosse.

— Qui *sont* donc ces gens que tu as volés ?

Il haussa les épaules.

— Des dealers, pour la plupart.

Elle serra les dents, résistant à la tentation de se pencher par-dessus le bureau pour le gifler.

— Bon sang, Philip ! Tu croyais sincèrement qu'ils te laisseraient voler leur argent ?

— Je ne savais plus quoi faire. Nous avons un emprunt important, des factures qui ne cessent de s'additionner et tu as toujours besoin d'argent pour...

— Ne te cherche pas d'excuse, le coupa-t-elle en se levant d'un bond. Et ne t'avise pas de m'en rendre responsable. C'est toi qui as volé l'argent. C'est toi qui t'es acoquiné avec des gens pas fréquentables.

Un million de questions emplirent le silence prolongé qui suivit. Puis Philip demanda :

— Que veux-tu de moi ? Du sang ?

— Je ne veux rien de toi, répondit-elle avec raideur avant de sortir du bureau la tête haute.

Enfin, elle avait eu le dernier mot.

Le lendemain, toujours aucune nouvelle de Sam. Frustrée par l'absence de progrès dans l'enquête de la police, Sadie fabriqua des affiches comportant la photo de son fils. Elle prit soin de ne pas mentionner le Brouillard. Elle colla les affiches sur les boîtes aux lettres, les vitrines des banques, les panneaux d'affichage des épiceries et tous les autres endroits qui lui vinrent à l'esprit. Puis elle les distribua dans chaque résidence à cinq pâtés de maisons à la ronde, espérant que quelqu'un avait vu quelque chose. Une plaque d'immatriculation, une voiture... Sam. N'importe quel détail.

Deux fois, elle décrocha le téléphone pour appeler Matthew Bornyk, le père de la dernière petite fille disparue. Mais qu'aurait-elle pu lui dire ? *Salut, vous ne me connaissez pas, mais nous avons un point en commun. Nos deux enfants ont été enlevés par un maniaque dément, et je l'ai vu, je lui ai parlé, mais je ne l'ai pas dit à la police.*

— Bon sang, Sadie, marmonna-t-elle, il se dira que tu es tout aussi démente.

Une part d'elle-même aurait voulu parler à quelqu'un qui saurait exactement ce qu'elle ressentait, quelqu'un qui serait tout aussi effrayé, tout aussi vide. Chaque fois qu'elle voyait le père de Cortnie à la télévision ou l'entendait à la radio, elle sentait à son regard et à sa voix qu'il souffrait de la perte de sa fille aussi profondément qu'elle d'avoir perdu Sam.

Elle découpait secrètement tous les articles de journaux concernant le Brouillard. Elle se rendit même au *Sun* et au *Journal* pour acheter d'anciens numéros. Elle conservait le tout dans une boîte en plastique cachée dans son placard, la sortant à intervalles réguliers pour les parcourir et prendre des notes. Elle refusait cependant de regarder les autres enfants sur les photos. Sauf Sam. Elle pleurait chaque fois qu'elle voyait son visage.

Son frère et sa belle-sœur appelèrent de Halifax. Brad, quartier-maître dans l'armée canadienne, se préparait à être envoyé en Afghanistan. Ils s'excusèrent de ne pas pouvoir tout plaquer, trouver une baby-sitter pour leurs deux jeunes enfants et s'envoler pour Edmonton. Sadie leur dit de ne pas s'inquiéter ; le temps qu'ils arrivent, la police aurait retrouvé Sam et l'aurait ramené à la maison. Elle voulait désespérément y croire.

Puis ses parents appelèrent. Ils voulaient prendre l'avion depuis l'Arizona où ils profitaient du soleil hivernal, mais Sadie les persuada de n'en rien faire. Leurs questions la rendaient déjà à moitié folle.

— Il n'y a rien que vous puissiez faire, de toute façon.

— Nous voulons être près de toi, lui répondit sa mère en larmes.

— Je sais.

C'était vrai. Sa mère voulait toujours bien faire, mais Sadie ne se sentait pas capable de l'entendre sangloter toutes les nuits.

— Appelle-nous si tu as la moindre nouvelle, supplia sa mère.

— C'est promis. Merci, maman.

— Et, chérie, si tu as besoin de quoi que ce soit...

— J'appellerai. Bisous.

Quand Philip rentra ce soir-là, il empestait le Jack Daniel's et la culpabilité. Il s'affala sur le canapé à côté d'elle.

— Je crois que ce sont bien les investisseurs qui ont enlevé Sam, déclara-t-il d'une voix pâteuse. Si j'avais seulement su qu'ils le feraient, je n'aurais jamais pris leur argent. Pas si j'avais su qu'ils enlèveraient mon garçon.

Il se laissa glisser au sol devant elle et s'accrocha à ses jambes comme un bébé.

— J'ai merdé, Sadie.

— En effet, répliqua-t-elle avec raideur.

— Je ne sais pas ce que je ferai si on m'enferme. Je ne suis pas fait pour la prison.

Elle était écœurée.

— C'est de ça que tu t'inquiètes ?

En un instant, son mari passa du statut quasi divin de légende du barreau à celui de poltron larmoyant. Elle le repoussa, puis traversa la pièce à grands pas. S'arrêtant à la porte, elle fut tentée de le laisser se noyer dans la culpabilité.

— C'est le Brouillard qui a enlevé Sam, annonça-t-elle amèrement. Tu n'as rien à voir là-dedans. Et tes clients non plus.

Philip releva la tête, une expression égarée dans les yeux.

— Tu crois ? (Il s'essuya le nez et se leva en titubant.) Oui. Tu as raison, Sadie. Ce n'est pas ma faute. Ça ne peut pas l'être.

Elle le laissa dans le salon, parlant tout seul. Arrivée dans leur chambre, elle ferma la porte et la verrouilla. Philip comprendrait le message. *S'il parvenait* à monter l'escalier.

CHAPITRE 10

Quand son époux fut parti travailler le lendemain matin, Sadie alluma la télévision, espérant trouver des nouvelles concernant Sam. Mais à la place, le visage de Philip occupait l'écran. Dessous, trois mots en caractères gras clignotaient en guise d'alarme : *ENQUÊTE POUR FRAUDE !*

Une journaliste brossa d'un revers de main une poussière imaginaire sur sa veste de tailleur ajustée, puis fit une brève annonce déclarant que deux collaborateurs du cabinet d'avocats Fleming Warner étaient interrogés concernant des allégations de fraude. Philip Tymchuk et Morris Saunders allaient être mis en examen. Le reportage suivant portait sur le hockey, et Sadie éteignit la télé. N'ayant rien d'autre à faire, elle trouva le courage d'appeler Matthew Bornyk. Il décrocha à la première sonnerie.

— Allô ?

Sa voix était rauque, mais était-ce naturel ou dû au manque de sommeil, elle n'aurait su le dire. Elle inspira un bon coup.

— Monsieur Bornyk, ici Sadie O'Connell. Vous ne me connaissez pas, mais...

— Je sais qui vous êtes. (Subitement, il semblait parfaitement éveillé.) Y a-t-il des nouvelles de votre fils ?

— Non, rien. (Elle marqua une pause, embarrassée.) Je... je ne sais pas trop pourquoi je vous appelle.

— Je suis heureux que vous le fassiez. J'allais vous téléphoner.

— Vraiment ? Cela semble un peu... étrange. De parler à quelqu'un que je n'ai jamais vu, j'entends.

— J'ai une idée. Pourquoi ne pas nous retrouver autour d'un café ? Vous et votre mari.

Cette offre la surprit. Elle ne savait pas trop où cet appel téléphonique la mènerait, mais elle ne s'était pas attendue à rencontrer l'homme en chair et en os.

— Choisissez le lieu et l'heure, dit-elle.

— Le Borealis Café, au centre, sur Jasper Avenue, répondit-il. Je peux y être dans une heure. Il vous faut un itinéraire ?

— Non. Je sais exactement où ça se trouve.

Elle raccrocha. Le Borealis se trouvait juste en face du cabinet

d'avocats Fleming Warner. De plus, il apparaissait fréquemment sur leurs relevés de cartes de crédit. Philip y emmenait très souvent Brigitte. Pour des déjeuners d'affaires, prétendait-il. *Ben voyons !*

Matthew Bornyk avait vieilli de dix ans depuis la photo qu'elle avait vue dans le journal. Il n'y avait pas trace de gris dans ses cheveux d'un blond roux, mais les rides sous ses yeux bleu gris et la pâleur de son visage trahissaient des nuits sans sommeil et une douleur insupportable.

— Asseyez-vous, l'invita-t-il en indiquant la chaise en face de lui. Vous voulez du café ? Ils ont un excellent mélange maison. Ou si vous avez faim, la tarte aux pommes caramélisée est excell... (Il détourna les yeux en fronçant les sourcils.) Désolé, je parle à tort et à travers.

Une fois qu'un jeune serveur eut rempli leurs tasses du mélange maison, Matthew se pencha en avant :

— Votre mari n'a pas pu venir ?

— Il est pris par... des rendez-vous professionnels.

Il y eut un silence gêné avant que son interlocuteur réponde :

— J'en ai entendu parler.

— Vous pouviez difficilement faire autrement. Les infos ne parlent que de ça.

Matthew prit une gorgée de café.

— Je suis désolé.

— Philip a toujours voulu vivre comme un roi.

Les mots étaient sortis de sa bouche avant qu'elle ait eu le temps d'y penser.

— Et vous ? demanda Matthew.

— Je n'ai rien d'une reine. Je n'ai besoin que d'une chose : mon fils.

Sa main tremblait en soulevant la tasse, et Matthew fit un geste inattendu. Il tendit le bras par-dessus la table et lui prit la main. La chaleur de ce contact lui tira un hoquet de surprise. Ne sachant que faire d'autre, elle examina la main qui couvrait la sienne. Elle était forte et bronzée, en dehors du cercle de peau pâle sur son annulaire gauche.

— Nous les retrouverons, dit-il. Tous les deux. Dès que nous aurons une piste, un témoin...

Elle retira vivement sa main. Comment pouvait-elle regarder cet homme dans les yeux ? Il voulait un témoin et ne se doutait pas une seconde qu'il prenait le café avec. L'humiliation et le doute la rongeaient. *Et si je lui disais ?* La réponse la frappa immédiatement. *Alors Sam mourra.*

Matthew redressa la tête.

— J'espère que nous aurons bientôt du nouveau.

— Moi aussi, répondit-elle d'une voix lasse. Avez-vous vu quoi que ce soit, quand Cortnie s'est fait enlever ?

— Je dormais. Je n'ai pas réalisé qu'elle avait disparu avant le lendemain matin. (Il contempla le fond de sa tasse.) Elle prenait toujours le café avec moi avant de partir à l'école. (Il sourit.) Un chocolat chaud, pour elle.

Pendant la demi-heure qui suivit, ils échangèrent des histoires. Elle lui parla de l'obsession de Sam pour les chauves-souris. Comment il avait renoncé au base-ball parce qu'il croyait que les battes de bois (*baseball bats*) étaient parentes de ses « amies » à fourrure (*bat*, chauve-souris).

— Le lendemain, il a dessiné des visages sur l'une d'elles, que Philip avait achetée sur eBay. (Voyant le regard intrigué de Matthew, elle sourit.) Elle portait la signature des Blue Jays de Toronto.

— Zut ! Ça n'a pas dû plaire à votre mari.

— Oh, il n'a pas aimé.

Ayant besoin d'un instant pour s'éclaircir les idées, elle fit signe au serveur et poussa sa tasse dans sa direction. Matthew l'imita. Le jeune homme remplit les deux tasses, puis leur laissa une poignée de dosettes de lait.

— L'obsession de Cortnie, ce sont les livres, déclara Matthew en remuant son café. Elle a lu tous les Harry Potter. Parfois, je la trouvais en train de lire sous ses couvertures. Avec une lampe de poche. Elle lit aussi la collection « Cup of Soup ».

Sadie eut un petit rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— C'est « Chicken Soup ».

Il lui adressa un regard d'excuse.

— Normal que vous connaissiez ces bouquins. Vous êtes une femme.

Elle secoua la tête.

— Je suis écrivain.

— Qu'écrivez-vous ?

— De la fiction. Essentiellement des romans policiers. Mais en ce moment, je travaille sur un livre pour enfants, un livre illustré pour Sam...

Son sourire s'effaça.

— Il le lira, dit doucement Matthew.

Le regard de Sadie s'égara en direction de la vitrine. Une femme en veste bleu-vert se tenait au coin de la rue. Ses cheveux blond pâle luisaient au soleil ; elle attendait que le feu du passage pour piétons clignote. Un petit garçon lui tenait la main. Il tournait le dos à Sadie, mais sa chevelure lui rappela celle de Sam. Elle fronça les sourcils.

Même sa silhouette ressemble à...

Le garçon se retourna brusquement, son regard familial croisa le sien. Il ouvrit la bouche et prononça un seul mot. *Maman*. Le cœur de Sadie éclata en un million de morceaux minuscules. « Sam ? » Elle se leva maladroitement, ignorant le café renversé qui se répandait sur la table et le regard intrigué de Matthew.

— Sadie, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il en se levant d'un coup.

Sans lui prêter attention, elle sortit en courant et tourna au coin. De l'autre côté de la rue, la femme en veste bleu-vert flânait, s'attardant de temps à autre pour regarder les vitrines. Elle était seule. Zigzaguant entre les voitures, Sadie, ignorant les coups de klaxon furieux, courut en direction de la femme, lui saisit le bras et la força à se retourner.

— Eh ! cria la blonde. Qu'est-ce que vous faites, ça ne va pas ?

— Où est-il ? demanda Sadie d'un ton impérieux.

— Qui ça ?

— Sam ! Le petit garçon avec qui vous étiez.

La femme considéra Sadie comme si elle avait affaire à une SDF.

— Vous êtes malade ? Je n'ai aucun petit garçon avec moi.

Sadie resta bouche bée et sans voix. Quelque chose n'allait pas. La couleur de ses cheveux n'était pas aussi pâle de près, et elle paraissait plus jeune que la femme qu'elle avait repérée depuis l'intérieur du Borealis. *Mais elle porte bien une veste bleu-vert*. Elle pivota sur elle-même, fouilla le trottoir du regard. Aucune autre femme blonde aux vêtements bleu-vert.

— Sadie, qu'est-ce qui se passe ? demanda Matthew en la rattrapant.

Des larmes amères coulèrent sur ses joues.

— Je l'ai vu. Sam ! Il marchait avec *elle*. (Elle tourna vivement la tête, mais la femme avait disparu.) Où est-elle passée ?

— Écoutez, Sadie, vous voulez que je vous ramène chez vous ?

— Je ne suis pas folle, Matthew ! J'ai vu Sam. Je vous jure.

Il la prit doucement par le bras.

— Je vous crois.

— Il m'a regardée et il a dit... *Maman*.

— J'imagine parfois que je vois Cortnie, murmura-t-il en la guidant vers l'autre côté de la rue. Au parc. À son école. Mais ce n'est jamais vraiment elle.

— Je ne l'ai pas imaginé, persista-t-elle. C'était bien Sam.

Matthew soupira.

— Sadie, voulez-vous discuter ?...

— Non. Je veux juste rentrer chez moi.

— Vous voulez que je vous conduise ?

— Non, je vais bien. (Elle leva les yeux au ciel.) Enfin, aussi bien que possible vu les circonstances.

Voyant qu'elle tâtonnait, il prit sa clé de voiture, déverrouilla la portière et attendit pendant qu'elle montait dans le véhicule. Puis il lui passa la clé et une carte de visite :

— Mes numéros : domicile, bureau et portable.

Elle le remercia, puis s'empressa de partir.

Elle le regarda dans le rétroviseur : Matthew Bornyk restait immobile, son beau visage exprimant une douleur incommensurable. *Pas un seul père ne devrait ressembler à ça.* Incapable de s'en empêcher, elle fit trois fois le tour du pâté de maisons, à la recherche de la blonde en veste bleu-vert. Mais elle n'aperçut pas la femme. Ni Sam.

De retour chez elle, elle s'assit sur les marches de ciment glacées de la véranda, sirotant distraitement une tasse de café tout en examinant les voitures qui passaient. Au bout d'une heure, elle aurait pu jurer avoir vu Sam trois fois. Mais au fond de son cœur, elle savait qu'il ne s'agissait pas de lui. Son bébé avait disparu, enlevé par un fou et, à chaque instant qui passait, elle était de plus en plus convaincue qu'il fallait dire à la police ce qu'elle savait. *Peut-être demain.*

Le reste de la journée lui parut interminable. Elle fit les cent pas dans la maison, le téléphone sans fil fixé à la ceinture.

— Au cas où il y aurait des nouvelles de Sam, expliqua-t-elle à Leah qui était passée la voir.

— Tu ne peux pas attendre près du téléphone toute la journée, Sadie. Tu devrais sortir, prendre l'air.

Sadie ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Me faire bronzer ? Ou sortir prendre le café ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit Leah en levant les mains dans un geste défensif. C'est juste que je ne veux pas te voir terrée chez toi des journées entières. Ce n'est pas... sain.

— Je ne peux pas faire comme si tout allait bien, Leah. Pas alors que, quelque part, mon fils attend d'être retrouvé.

— Ils le trouveront.

Leah la serra dans ses bras, mais Sadie se sentit étouffer et s'écarta. Son amie ne comprenait pas. Personne ne comprenait. Ce soir-là, elle passa l'aspirateur dans la chambre de Sam.

— Pour quand il reviendra, affirma-t-elle à Philip.

CHAPITRE 11

Le lendemain, il n'y avait toujours aucun signe de Sam. Jay appela pour dire que la chaussure de clown n'avait rien donné.

— Et nous n'avons rien tiré du morceau de papier, ajouta-t-il.

Il n'y avait aucune empreinte, aucun ADN, rien qui puisse les conduire au kidnappeur.

— Nous tentons de retrouver le fabricant de la chaussure, dit-il. Peut-être trouverons-nous le magasin où il l'a achetée.

Sadie sentit le découragement l'envahir.

— Ça ne servira à rien s'il a payé en liquide.

— Effectivement, mais nous pourrions avoir un coup de chance, dans le cas où le magasin serait équipé d'une caméra de sécurité. Il nous faut juste un indice, Sadie. Une piste solide et nous trouverons Sam.

Toute la journée, elle se tortura l'esprit. Comment pouvait-elle aider la police à localiser Sam sans avoir à décrire l'homme qu'elle avait vu ? Aucune idée ne lui vint, elle s'aventura donc au dehors et placarda des affiches représentant Sam dans tout le voisinage, jusqu'à croiser partout le regard de son fils. Elle frappa aux portes, posa des questions à propos d'un véhicule inconnu dans le voisinage, montrant une photo de Sam. Personne n'avait rien vu.

Elle essaya de s'en remettre au destin. C'était devenu une plaisanterie habituelle depuis toutes ces années, une sorte de jeu du genre « nous achèterons la maison si la proposition précédente tombe à l'eau » ; ou encore « je saurai que c'est le moment d'écrire autre chose quand je recevrai un signe ».

Le destin avait été son meilleur ami dans ces moments-là. Maintenant qu'elle avait vraiment besoin d'une intervention divine, il l'avait abandonnée.

Le lendemain, elle attendit près du téléphone. À l'heure du dîner, il n'avait pas sonné ; elle composa le numéro de Jay.

— Sadie, nous n'avons aucune nouvelle pour l'instant. Désolé.

— Vous m'avez dit que les trois premiers jours étaient cruciaux, répondit-elle en essayant de ne pas trahir sa panique. Pourquoi est-ce que ça prend si longtemps ?

— Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir, l'assura-t-il.

Nous espérons que quelqu'un de votre quartier appellera. Quelqu'un a forcément vu quelque chose.

Oui, moi.

Ces mots lui vinrent spontanément, mais elle ne réussit pas à les prononcer. Elle avait peur pour Sam. Elle ne doutait pas une seconde que le Brouillard le tuerait, comme il l'avait promis. Et il lui serait impossible de vivre avec la responsabilité de la mort de Sam.

Une semaine s'écoula. Une semaine en enfer. Sadie n'avait qu'une envie : se laisser glisser dans un oubli médicamenteux. Mais la part obstinée d'elle-même continuait de sortir chaque matin pour remplacer les affiches déchirées, à demi effacées, éclaboussées par la pluie, montrant le visage de Sam. Le matin du dixième jour, elle resta au lit, refusant de se lever ou de manger quoi que ce fût. Elle avait même ignoré les sonneries incessantes du téléphone, bien que Leah ait appelé deux fois et laissé des messages frénétiques sur le répondeur.

Sadie ne voulait parler à personne. *Sauf à Sam.* Il lui manquait terriblement, et il ne se passait pas un seul instant sans qu'elle pense à lui. Était-il en vie ? Était-il maltraité ? Les x tracés d'une main furieuse sur les jours du calendrier posé à côté de son lit lui adressaient un rappel agressif. « Dix jours... »

Elle pressait un portrait de Sam encadré sur sa poitrine. Elle l'écarta, remarquant l'empreinte rouge laissée sur son bras, et le replaça sur la table de nuit. Elle plongea la main dans le tiroir et en sortit un classeur – celui qui contenait le dessin du Brouillard. Elle l'ouvrit lentement.

Un petit hoquet lui échappa quand ses yeux se posèrent sur le visage de l'homme qui avait enlevé Sam. Elle sortit la feuille du classeur et la posa sur la couette. « Quand ils te retrouveront, je m'assurerai que tu pourrisses en prison pour le restant de tes jours. » C'était une promesse qu'elle comptait bien tenir, quoi qu'il en coûte. Cet inconnu avait pénétré chez elle, l'avait agressée et lui avait volé son fils. Quel crime horrible avait-elle commis pour mériter qu'une telle terreur envahisse son existence ?

Son regard s'égara de l'autre côté de la pièce, en direction du tiroir où Philip rangeait ses chaussettes. Elle éprouva le pincement familier du besoin, et la voix inexorable qu'elle avait depuis longtemps réduite au silence entama sa litanie des raisons pour lesquelles un verre d'alcool serait indiscutablement justifié.

Juste un petit verre.

Elle secoua la tête et baissa les yeux vers le dessin du Brouillard, mais son regard était attiré malgré elle par le tiroir qui lui promettait un soulagement instantané. *Pour me calmer les nerfs. Personne ne m'en*

voudrait.

Elle frissonna en sentant un brusque courant d'air.

— Tu es réveillée.

Philip se tenait dans l'encadrement de la porte. Elle fourra le dessin sous les couvertures et était sur le point de le sermonner pour l'avoir surprise quand elle remarqua quelque chose d'étrange. Son mari était prêt à sortir, pour aller au bureau. Il portait le même costume que la veille.

— Tu n'es pas rentré de la nuit ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Les épaules de Philip se soulevèrent dans un tic nerveux.

— Sadie...

— Non ! N'invente pas de nouvelles excuses. Nous savons tous les deux où tu étais et avec qui. Le moins que tu puisses faire serait d'être honnête au moins une fois dans ton existence pathétique.

Elle se demanda si sa propre expression reflétait le goût amer et détestable qu'elle avait dans la bouche. Philip pivota sur ses talons sans dire un mot et disparut. Dès qu'il fut parti, elle remit la couette en place et lissa le dessin avant de le glisser au verso du classeur, qu'elle rangea dans le tiroir de la table de nuit. Lovée en position fœtale avec la photo de Sam serrée contre son cœur, elle sombra dans un sommeil agité et resta là toute la journée.

Le lendemain matin, Philip déménagea officiellement dans son bureau. Elle en fut d'abord soulagée. Puis la colère la consuma. Alors qu'elle se couchait, solitaire, chaque soir, il ne rentrait pas avant les premières heures du matin. Une part d'elle-même lui en voulait, et une autre remerciait le ciel qu'il soit si occupé. Ils se croisaient parfois sur le palier et s'adressaient de froids signes de tête. Mais ils ne se disaient pratiquement rien. Qu'y avait-il à dire ?

Plus tard dans l'après-midi, elle appela Jay et tomba sur son répondeur.

— Je voulais juste savoir si vous aviez des nouvelles, déclara-t-elle. Avez-vous la moindre piste ? Cela fait presque deux semaines. Je vous en prie, rappelez-moi.

Elle raccrocha, accablée par le désespoir. La disparition de Sam l'avait laissée stérile. Sans enfant. Sans amour. Et pleine d'un remords atrocement douloureux. À chaque minute, elle luttait contre son secret. Devait-elle parler ou garder le silence ? Et si la police réussissait à trouver Sam avant qu'il ne soit blessé ? Parfois, elle était à deux doigts d'avouer qu'elle avait vu le Brouillard, même si ce n'était que vaguement. Et qu'elle avait dessiné son portrait.

Quand Jay la rappela, il annonça d'une voix lasse :

— Nous n'avons rien de nouveau. Désolé, Sadie. Aucun de vos voisins n'a entendu ni vu quoi que ce soit.

— Et l'alerte Amber ?

— Nous n'avons reçu que des fausses pistes pour l'instant.

— Quoi, par exemple ?

Jay soupira.

— Un homme a signalé d'étranges lueurs au-dessus d'Edmonton la nuit où Sam a été enlevé. Il jure que Sam s'est fait kidnapper par des extraterrestres iridescents à tentacules. Et une femme de Calgary, qui jure être médium, affirme qu'il a été enlevé par une unijambiste portant une robe à fleurs.

Il lui raconta que Sam avait été aperçu au parc Stanley de Vancouver, aux chutes du Niagara, au Texas – et même jusqu'au Mexique. Au final, tous ces signalements avaient été rejetés.

— Merci quand même, déclara-t-elle avant de raccrocher.

Se laissant tomber dans un fauteuil, elle refoula des larmes de frustration. Sam avait disparu de la surface du globe. *Sauf que je ne cesse de le voir.* Elle le voyait partout. À l'arrière de la maison, chez Sobey's, à la banque, même sur la banquette arrière de la voiture. Parfois, elle aurait juré entendre sa voix, ce qui était ridicule puisque Sam ne parlait pas. Philip ne l'aidait vraiment pas. Il n'arrêtait pas de lui dire que Sam était très probablement mort.

— Ce salopard l'a sans doute enterré quelque part, avait-il dit plus tôt dans la semaine.

Elle savait que Sam était vivant. Elle le sentait, percevait sa présence. Les pas lourds de Philip résonnèrent au-dessus de sa tête, lui rappelant qu'il restait des problèmes à régler. Elle attendait encore une chose de son mari. Une chose qu'elle ne cessait de remettre à plus tard.

— Vas-y, demande-lui, marmonna-t-elle.

Le silence régnait dans la chambre quand elle entra. Philip était assis sur le lit, dos tourné, immobile.

— Philip, lança-t-elle en restant sur le pas de la porte. Je veux divorcer. (Comme il ne bougeait pas, elle ajouta :) Je crois que toi aussi. Notre vie de couple est... terminée. *Morte.*

Philip tourna brusquement la tête, son regard dur la prenant au dépourvu.

— Espèce de garce !

— Phil...

— Tu l'as vu ?

Il lui montra une feuille de papier. Le visage du Brouillard la regardait fixement, le visage qu'elle avait dessiné avec tant de soin. Son pouls s'accéléra et elle se retint au montant de la porte.

— Je... je peux t'expliquer.

— Vraiment ? Je cherchais une feuille blanche. À la place, j'ai trouvé ça. (Il agita la feuille.) Et au dos, un récit complet de ce qui s'est passé cette nuit-là.

Elle fit un pas hésitant en avant.

— Philip, je...

— Quoi ? Tu as oublié de m'en parler ? Tu as oublié de dire à la police que tu avais vu le salopard qui a enlevé notre fils ? Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Tu ne comprends pas, bredouilla-t-elle. Il allait me tuer.

— Te tuer ? Et Sam, alors ? Je n'en reviens pas, tu t'inquiétais plus de ta...

— Il avait un revolver, Philip ! Et il m'a blessée. C'est pour ça que j'avais les côtes fêlées. Je ne pouvais pas bouger. (Sa voix devint rauque.) Et ensuite, il a dit qu'il tuerait Sam si je révélais à quelqu'un que je l'avais vu. Ou si je disais à quoi il ressemble. Je ne savais pas quoi faire !

— Tu aurais dû dire la vérité.

Elle ouvrit de grands yeux incrédules.

— Ne t'avise pas de me sermonner sur la vérité, espèce de... de crétin.

— Tu as menti, Sadie. Tu as dit que tu n'avais vu personne. (Il agita la feuille de papier.) Voilà l'homme qui a enlevé notre fils. La police tourne en rond depuis près de quinze jours, et pendant tout ce temps tu gardais ça. Son portrait ! Bon Dieu !

— Il m'a dit qu'il nous renverrait Sam en petits morceaux !

Philip la regarda fixement comme si elle était elle-même un monstre. Puis il secoua la tête et, sans un mot, disparut sur le palier, le dessin à la main. Une porte claqua au rez-de-chaussée et elle tressaillit.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'écria-t-elle, au supplice.

CHAPITRE 12

Le lendemain matin, le monde de Sadie s'effondra autour d'elle. Ce qu'elle avait caché à la police faisait les gros titres. Dans leurs bulletins d'informations, toutes les chaînes révélaient comment la mère du dernier enfant enlevé avait su depuis le début à quoi ressemblait le Brouillard. Les journaux du pays reproduisaient son dessin et leurs collaborateurs se montraient cinglants dans leur mépris d'une mère capable de dissimuler une piste aussi essentielle. Même la police la considérait différemment. Sauf Jay : « Vous aussi êtes victime dans cette histoire », lui disait-il.

Sadie s'était claquemurée chez elle, refusant d'ouvrir la porte. Chaque fois que le téléphone sonnait, elle tressaillait, en particulier quand le numéro de Matthew Bornyk s'affichait. Elle ne pouvait plus le regarder en face. Quand Philip fit ses valises et s'installa à l'hôtel, elle sut que plus rien ne serait jamais comme avant. Sa vie était un accident de chemin de fer, et il n'y avait aucun survivant.

En fin de matinée, Leah apparut dans la cuisine. Elle était entrée par le garage en constatant que personne ne venait lui ouvrir. Sadie vit les yeux embués de son amie et s'effondra.

— Il va tuer mon bébé, Leah. Sam a tellement peur, je le sens physiquement. Et il n'y a rien que je puisse faire pour le réconforter.

Leah la serra dans ses bras.

— Mon Dieu, Sadie. J'ai tellement de peine.

— C'est ma faute.

— Non. Tu as fait ce qui te paraissait juste.

Sadie hocha la tête.

— Si j'avais dit aux policiers à quoi ressemblait le Brouillard, peut-être que quelqu'un l'aurait reconnu.

— Et il aurait peut-être fait ce qu'il avait menacé de faire, rétorqua Leah. Écoute. Personne ne peut te le reprocher. C'était un ultimatum, pas vrai ?

Sadie la regarda dans les yeux.

— Tu te serais tue, toi ?

— Franchement, je ne sais pas ce que j'aurais fait à ta place. J'aurais peut-être parlé à la police en espérant qu'elle arrive à le cacher à la presse. Tu comprends, personne d'autre ne l'a vu. Toi, tu as

vu son visage. C'est une information sacrément importante.

Sadie s'écarta d'elle.

— Tu ne crois pas que j'y ai pensé ?

— Je sais...

— Tu ne sais rien du tout. Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer un enfant, d'être une mère, de tenir la vie entre tes mains et de la voir grandir et devenir un être magnifique. Tu ne sais pas ce que c'est que de voir un monstre t'arracher ton fils, en sachant que tu ne reverras peut-être jamais ton bébé. Il ne se passe pas un seul jour sans que je me fasse des reproches, que je me demande si j'aurais dû dire quelque chose, faire quelque chose.

Leah tendit les bras.

— Sadie, tu...

— Non ! Tu ne peux pas me juger. Personne ne le peut. Tu n'étais pas là. Je veux mon fils vivant. Est-ce qu'aucun d'entre vous ne comprend ça ? Je préférerais que Sam soit en vie et habite avec ce... ce monstre, plutôt que mort.

La sonnette retentit.

— J'y vais, dit son amie à voix basse.

Cette trêve soulagea Sadie. Elle n'avait pas connu la paix ces derniers temps. Tout le monde exigeait quelque chose d'elle. L'inspecteur Lucas, Philip, même Leah. Comme des piranhas assoiffés de sang, ils la déchiquetaient, lui enlevaient sa confiance, ses derniers lambeaux d'espoir.

— Ta voisine d'en face a déposé ça, dit Leah en lui tendant un petit paquet enveloppé dans du papier kraft.

— Ma voisine ?

— Oui. Gail. Celle dont le chien aboie tout le temps. Elle a dit que quelqu'un avait laissé ça sur le pas de sa porte par erreur.

Sadie baissa les yeux sur le colis.

— Non...

Le paquet la narguait. Son nom et son adresse étaient écrits dessus au marqueur noir, mais c'était tout. Pas d'adresse d'expéditeur, aucun timbre, rien qui indiquait que la poste canadienne eût traité l'envoi. Elle poussa un cri et jeta le paquet sur la table de la cuisine. Leah lui saisit le bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il m'a dit qu'il m'enverrait Sam. En petits morceaux sanglants.

Leah contempla la boîte, mal à l'aise.

— Tu ne crois pas vraiment...

— Non, je ne crois pas. Je sais.

La respiration de Sadie devint rapide et forcée ; elle avait la langue collée au palais, comme couverte de sable. Elle se dirigea vers la table, s'attendant presque à ce que le paquet s'enflamme si elle le

touchait. Comme cela n'arrivait pas, elle déglutit avec peine et sentit son estomac se retourner.

— On devrait peut-être appeler la police, suggéra Leah.

Sadie hocha la tête. Elle n'allait pas attendre la police. Elle devait savoir ce que contenait le paquet *tout de suite*.

— Je vais appeler cet inspecteur, déclara fermement Leah en décrochant le téléphone.

Sadie l'ignora et déchira le papier qui enveloppait le paquet. C'était une boîte de teinture pour les cheveux. *Couleur blond soleil*. Elle l'ouvrit prudemment et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y avait pas de carte, juste une boulette de tissu noir froissé. Quand elle le déplia, un objet roula sur la table. Un petit doigt ensanglanté. Un hurlement strident retentit. Il lui fallut quelques instants avant qu'elle se rende compte que ce hurlement était le sien.

Après le départ de la police, Leah la borda dans son lit.

— Nous ne savons pas si c'est celui de Sam, dit-elle.

— Moi, je le sais.

Sadie contempla une tache sur le mur. La tache lui avait échappé quand elle avait fait le ménage. Elle devrait penser à lessiver les murs demain matin. Après tout, elle ne voulait pas que sa maison soit sale, Sam allait rentrer bientôt et tout devait être prêt pour son retour. Leah hésitait à partir, son regard était inquiet. Elle caressa doucement les cheveux de Sadie.

— Les cachets devraient bientôt faire leur effet.

Sadie lui saisit la main.

— Que ferais-je sans toi, Leah ? Tu es la seule à m'avoir soutenue depuis le début.

— Tu as besoin de repos. Je serai en bas si tu veux quoi que ce soit.

Sadie fronça les sourcils, se rappelant les paroles dures qu'elle avait eues plus tôt. Avait-elle vraiment dit ces choses à Leah ? Ça ne lui ressemblait vraiment pas. Elle était mortifiée de son propre comportement. Et honteuse de cette tache sur le mur. Elle en prit mentalement note : nettoyer les murs.

— Je t'aime, mon amie, dit Leah en refoulant un sanglot.

La porte se referma derrière elle. Sadie regarda ses mains. Elles tremblaient. Pendant un moment, elle les contempla, examina ses doigts. Elle était fascinée par son petit doigt. *Minuscule... et couvert de sang. D'où venait ce sang ?* Elle hocha la tête, la mémoire lui revenait. *Du doigt ensanglanté de Sam. Dans le paquet.*

La police avait dit qu'elle le garderait dans la glace. Il faudrait une journée pour analyser l'ADN, mais elle savait que c'était le petit

doigt de Sam. Elle avait embrassé ses petites mains tant de fois. Elle savait aussi autre chose : ce n'était que le début. Elle pouvait s'attendre à trouver un morceau de Sam sur le pas de sa porte. Peut-être un doigt par jour.

Non ! Ne pense pas à ça ! Tentant désespérément d'écarter ces horribles pensées, elle rejeta les couvertures et tituba jusqu'au tiroir de Philip. Elle fouilla furieusement dedans, puis en renversa le contenu sur le sol. Trois mignonnettes de whisky roulèrent à ses pieds. « Vous ferez pile l'affaire. »

Déviissant la première, elle la leva dans un salut silencieux à ses années d'abstinence. Puis elle avala le whisky. L'alcool amer la brûla d'abord, puis devint chaud, apaisant. Familier. Le souvenir ému d'un ami perdu de longue date. Elle vida les deux autres bouteilles, puis retourna se coucher d'un pas mal assuré, une seule pensée en tête. *Sans toi, Sam, je n'ai plus de raison de vivre.* Elle pleura jusqu'à n'avoir plus qu'un grand vide à la place du cœur. Puis elle sombra dans le sommeil.

À son réveil, quelques heures plus tard, elle découvrit que Philip était revenu s'installer dans la maison.

— Temporairement. Jusqu'à ce que tu te sentes mieux.

Il lui prépara une soupe pour le déjeuner.

— Il faut que tu manges, dit-il en plaçant le plateau sur ses genoux.

Elle lui adressa un regard déconcerté.

— Pourquoi ?

— Tu as besoin de rester forte.

— Je ne suis pas forte, répondit-elle tristement. Je suis faible et...

— Tu es la personne la plus forte que je connaisse. C'est la vérité vraie. C'est moi qui suis faible. Pas toi. (Il se pencha et l'embrassa sur le front.) Reste forte, Sadie. Pour Sam.

Après le départ de Philip, elle grignota du bout des lèvres le repas qu'il lui avait apporté. Son estomac se souleva, en pleine rébellion, et elle réussit tout juste à atteindre la salle de bains avant de vomir.

Qu'est-ce que le Brouillard est en train de faire à Sam ? Deux autres cachets lui apportèrent le sommeil sans rêve auquel elle aspirait.

À 18 heures, Jay se présenta chez elle. Dès qu'elle le vit, elle s'arc-bouta contre le mur et retint son souffle. Elle appela Philip – il travaillait maintenant à la maison.

— Nous avons trouvé la voiture, la berline, leur dit Jay. C'était un véhicule de location. Aucune empreinte, aucune trace du criminel,

juste quelques cheveux de Sam sur la banquette arrière.

— Où était-elle ? demanda Philip.

— À l'aéroport. Nous avons vérifié tous les vols. Ils n'ont pas pris l'avion. C'était impossible de toute façon, puisque Sadie a dit que Sam était inconscient.

— Il devait donc disposer d'un autre véhicule, présuma-t-elle.

Jay acquiesça.

— Et pour le... doigt ? demanda-t-elle timidement.

Jay serra les lèvres.

— Le doigt a été engourdi avant l'amputation. Nous avons trouvé des traces d'anesthésiant local, ce qui nous conduit à penser que l'homme a eu une formation médicale. Il pourrait être infirmier ou médecin. Quelque chose de ce genre.

— Et ?

— Et... le doigt appartient à Sam.

Sadie perdit les pédales. Elle poussa un hurlement d'angoisse et s'écroula, dans un tel état d'agitation que Philip ne parvint pas à la calmer.

— Quel que soit celui qui a fait ça, il savait ce qu'il faisait, ajouta Jay en essayant de la réconforter. Ce qui signifie qu'il a dû s'assurer qu'il n'y aurait pas d'infection. Je pense que Sam est toujours vivant.

Les paroles de l'inspecteur n'avaient rien de réconfortant. Quand il fut parti, elle se recroquevilla en pleurant.

— Ce salaud a fait du mal à Sam, et tout est ma faute.

Non, ce n'est pas ta faute, maman.

« Si », répliqua-t-elle au fantôme de son fils.

Sans un mot, Philip s'isola dans son bureau. Par cette seule action, il venait de lui faire comprendre qu'il se lavait les mains de ce qui arrivait à sa femme. Et ils le savaient tous les deux. Elle remonta tant bien que mal dans sa chambre, plongea la main dans le tiroir de la table de nuit et en tira une enveloppe kraft. Elle contenait les documents que Philip avait signés la veille au soir.

— Je sais que j'ai été un mari pitoyable, lui avait-il dit. Mais je ne veux pas que tu me détestes, Sadie.

Elle contemplait les papiers du divorce, le stylo en main, prête à y apposer sa signature – quand elle se sentit submergée par l'incertitude. Elle ne savait pas trop pourquoi. Leur mariage avait pris fin depuis des années. Alors pourquoi hésitait-elle ? Peut-être parce qu'elle craignait, si elle les signait, si elle signait la fin de leur mariage, que Sam ne revienne jamais. Peut-être, si elle s'accrochait à son couple, cela le ferait-il revenir. Peut-être y avait-il encore de l'espoir pour Philip et elle. Elle fit la moue. « À qui veux-tu faire croire ça ? »

Elle griffonna sa signature sur les papiers. Pendant un long

moment, elle regarda fixement le trait de stylo qui effaçait son statut d'épouse. Ç'avait été si facile, si rapide. Son mariage était terminé – mort. *Comme Sam*, la nargua son subconscient.

— Non, murmura-t-elle en hochant la tête.

Elle s'empressa de descendre. Philip n'était pas encore parti.

— Tiens. (Elle laissa tomber l'enveloppe sur le bureau devant lui.) Signé, en bonne et due forme. J'aurai quitté la maison d'ici la fin du mois.

Au moins, il avait la décence de paraître mal à l'aise.

— Où iras-tu ?

— Je ne sais pas exactement. Je resterai peut-être chez Leah quelques semaines, le temps de trouver un nouveau logement.

— Ce que je t'ai dit, je le pensais sérieusement. Tu peux garder la maison.

Elle secoua la tête.

— Je n'en veux pas, Philip. Quelqu'un a enlevé notre fils dans cette maison. Elle est empoisonnée maintenant, souillée. Mais j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi ?

— Assure-toi que cette affaire soit réglée.

Elle indiqua l'enveloppe.

— Je vais les faire enregistrer tout de suite.

— S'il te plaît.

Il la regarda avec une expression égarée.

— J'ai essayé d'être un bon mari, mais je ne suis pas fait pour ça. Je... je t'ai aimée, Sadie. De mon mieux. Mais ensuite Sam est arrivé et... tout a changé. Tu as changé.

— Nous avons changé tous les deux, Philip.

CHAPITRE 13

Les vacances de Pâques avaient toujours été celles que Sadie préférait. Mais pas cette année. Personne ne l'appela pour lui souhaiter chaleureusement « Joyeuses Pâques », comme les années passées. Pas de fleurs envoyées par Philip, même s'il les avait toujours achetées au dernier moment chez Sobey's. Et pas de Sam.

À la place, le dimanche de Pâques se présenta avec crachin et ciel tourmenté, un temps qui reflétait parfaitement l'humeur lugubre de Sadie. Elle nettoyait la cuisine quand le téléphone sonna.

— Allô ?

Une respiration haletante lui répondit.

— Leah, je ne suis vraiment pas d'hum...

— *Sam vous a laissé un cadeau pour Pâques*, déclara une voix rauque.

Le froid l'envahit. Cela faisait deux semaines qu'elle n'avait pas entendu cette voix.

— *Il est sur la véranda.*

Sa respiration s'accéléra.

— Attendez ! Je vous en prie ! Ne lui faites pas de mal...

Clic. Laissant tomber le combiné sur la table, elle courut jusqu'à la porte d'entrée et l'ouvrit d'un geste, espérant presque – priant presque pour – y trouver Sam. Tout ce qu'elle vit fut un petit écrin à bijou. Elle rentra et composa le numéro de Jay.

— Je suis juste au coin de la rue, dit-il. Nous fouillons déjà le voisinage.

Il se rangea devant la maison quelques minutes plus tard, dans une voiture de police banalisée. Patterson l'accompagnait.

— Nous avons mis votre téléphone sur écoute, expliqua Jay en remarquant son regard interrogateur.

— Vous avez pu localiser l'appel ?

— Il n'est pas resté en ligne assez longtemps.

Le plus jeune des inspecteurs parcourut rapidement la cour et vérifia le périmètre entourant la maison, pendant que Jay la suivait jusqu'à la véranda.

— L'avez-vous déplacé ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Même pas d'un millimètre.

— Bien.

Il enfila une paire de gants en latex, s'accroupit près de la boîte et en souleva le couvercle avec précaution. Il émit un petit sifflement et adressa à Sadie un regard furtif. Puis il glissa la boîte dans un sac de plastique transparent et le scella.

— Emporte ça au labo, dit-il à Patterson lorsqu'il revint. Je vais rester avec mademoiselle O'Connell jusqu'à l'arrivée de son mari.

Patterson démarra en faisant crisser les pneus.

— Qu'y avait-il dans la boîte ? demanda-t-elle, l'estomac noué.

— Sadie, je crois que nous devrions attendre...

— Dites-le-moi, Jay. Ça vaut mieux que de laisser courir mon imagination. Qu'est-ce que c'était ?

— Un orteil d'enfant.

Les genoux de Sadie cédèrent sous elle et elle s'effondra contre le mur de la maison.

Jay se précipita auprès d'elle.

— Mon Dieu, je suis vraiment désolé, dit-il en l'aidant à rentrer. Je vais appeler le Service des victimes.

— Non ! (Elle lui saisit le bras.) J'ai besoin de rester seule.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle se rendit compte de ce qu'elle venait de dire.

— Je ne veux pas dire qu'il faut que vous partiez. Seulement, je ne veux pas être entourée d'inconnus. J'ai besoin de réfléchir. J'ai besoin d'appeler Philip. J'ai besoin... oh mon Dieu !

Elle s'affala sur une chaise à la table de la cuisine et se balança d'avant en arrière, essayant de ne pas penser à la boîte. Ni à l'orteil de Sam. Ni au monstre qui l'avait enlevé. Elle serra les bras contre sa poitrine. *Sammmmm !*

— Où rangez-vous vos tasses à thé ? demanda Jay d'une voix ferme.

Une foule de pensées agitaient son esprit. *Que coupera-t-il la prochaine fois ? Un autre orteil ? Un autre doigt ? Autre chose ?*

— Sadie ?

Jay lui toucha le bras. Elle refoula un sanglot.

— Désolée. Qu'avez-vous dit ?

— Les tasses à thé ?

— Dans le vaisselier, dit-elle en le suivant des yeux.

Jay trouva la bouilloire, la remplit et la brancha. Quand l'eau se mit à bouillir, il l'interrogea du regard et elle lui indiqua une armoire où elle rangeait la théière et le thé. Quelques minutes plus tard, il servit deux tasses de thé fort, y ajouta beaucoup de crème et de sucre, et se laissa tomber sur une chaise.

— Je ne suis pas très doué pour savoir quoi faire dans des

situations comme celle-ci, s'excusa-t-il.

— Le thé est bon, dit-elle. Merci de m'avoir fait penser à autre chose.

— Ma mère disait toujours qu'une bonne tasse de thé résolvait tous les problèmes du monde. C'est la seule chose qui me vienne à l'esprit quand la situation est grave.

Elle étudia le visage las et ridé de Jay.

— Et la situation est vraiment grave, n'est-ce pas ?

— Nous ne savons pas si l'orteil appartient à Sam, répondit-il doucement. Je vais le leur faire analyser immédiatement.

Elle cligna rapidement des yeux, refoulant ses larmes.

— Il m'a dit qu'il renverrait Sam en petits morceaux. D'abord son doigt, maintenant son orteil.

Elle gémit et mit la tête entre ses mains.

— J'aimerais pouvoir faire quelque chose, Sadie.

Elle perçut son impuissance. Elle éprouvait la même chose.

— Merci, Jay.

— Je suis désolé qu'il vous nargue de cette façon, dit-il. Et je suis vraiment désolé qu'il ait fait du mal à votre fils.

Elle acquiesça silencieusement.

— Je veux que vous sachiez que nous faisons tout... (Sa voix se perdit.) Bon sang, je sais que rien de ce que je pourrais dire ne vous aidera à vous sentir mieux. (Frustré, il passa une main dans ses rares cheveux gris.) Je donnerais n'importe quoi pour une piste dans cette affaire.

Elle éprouva un accès de pitié pour Jay. Son visage était creusé par l'inquiétude et par des années d'enquêtes sans résultats.

— Merci.

— Je fais ce métier depuis trop longtemps, avoua-t-il. Ça ne devient pas plus facile.

— Vous devez bien en tirer quelque chose, une gratification quelconque.

Il eut un sourire farouche.

— Attraper ces salauds.

Bien, pensa-t-elle. C'était aussi ce qu'elle voulait.

— Vous devez voyager beaucoup, dit-elle sans y penser.

— Pas vraiment. J'ai un petit... problème.

Elle arqua un sourcil.

— Quel genre de problème ?

— Je... euh... (Il eut une moue contrite.) Je n'aime pas l'avion.

— Longues attentes et aéroports bondés, devina-t-elle. Ou le 11-Septembre.

— Rien de tout ça. J'ai peur de prendre l'avion. (Il se leva lentement et se dirigea vers la porte du salon.) Je vais appeler votre

mari.

Pendant quelques instants – mais seulement quelques-uns –, il l'avait distraite de l'horrible réalité : son fils avait été brutalement mutilé. Elle sentait que Jay Lucas n'avait pas l'habitude de montrer sa propre vulnérabilité. Puis elle pensa à la sienne – Sam. Il était sa principale faiblesse. Cependant, elle en avait une autre. Qui l'appelait.

— Jay, dit-elle en se dressant sur ses jambes tremblantes. J'ai besoin de m'allonger un moment.

— Je vais débarrasser, proposa-t-il. Philip est en route.

Elle s'excusa et s'engagea dans le couloir. Sa conscience chercha à la retenir : « Ne fais pas ça ! » Mais elle n'en était plus à l'écouter. Elle ne pouvait penser qu'à la boîte contenant l'orteil de Sam. Elle avait besoin de quelque chose pour endormir sa douleur, pour oublier. Et il y avait un seul moyen d'y parvenir assurément.

Dans le bureau de Philip, elle prit un jeu de clés dans le premier tiroir du bureau. Puis elle déverrouilla le tiroir inférieur du classeur à dossiers – celui dont Philip lui avait toujours dit qu'il était réservé aux dossiers de ses clients.

Des dossiers ? Ben voyons ! Elle avait découvert les bouteilles un mois plus tôt, alors qu'elle cherchait un classeur vide. Philip avait laissé le tiroir ouvert. Quand elle l'avait interrogé, il lui avait dit que les six bouteilles de cabernet Screaming Eagle, d'un prix ridiculement élevé, lui avaient été données par un de ses riches clients après une fusion réussie. Elle n'avait jamais touché aux bouteilles – jusqu'à aujourd'hui.

Le vin l'appelait : *Sadie... bois-moi... Je t'aiderai à oublier.*

Séduite par cette promesse persuasive, elle monta l'escalier, un tire-bouchon dans une main, une bouteille dans l'autre. Arrivée dans sa chambre, elle déboucha le vin rouge et le renifla. L'arôme était intense et sulfureux – comme un mélange de terre, de fruit concentré et de quelque chose de trouble qui couvait sous la surface.

Elle se demanda s'il y avait d'autres bouteilles d'alcool dans la maison. À part l'extrait de vanille acheté par ses parents au Mexique, c'était ce qu'elle avait de mieux. « Faut faire avec, princesse. »

Elle ne prit pas la peine de chercher un verre. Elle but à la bouteille, sans même apprécier le goût du vin au début. Le liquide lui glissa dans la gorge, laissant derrière lui une traînée de feu. Quand ses papilles finirent par le sentir, elle fut choquée par son goût, presque imbuvable. « Il faut sans doute s'y habituer. »

Elle engloutit le vin, forçant sa gorge à l'avalier. Tandis qu'elle savourait la chaleur que l'alcool répandait dans son corps, quelques gouttes tombèrent du coin de sa bouche sur la moquette couleur crème. Elles ressemblaient à des éclaboussures de sang. « Qu'est-ce que tu fais, Sadie ? » Le goulot se rapprocha de sa bouche. *J'oublie.*

Une demi-bouteille plus tard, elle était pratiquement saoule. Cachant le cabernet derrière sa table de nuit, elle tituba jusqu'à la salle de bains où l'attendait un flacon de somnifères. Elle en fit tomber quelques-uns dans sa paume. Il était tentant de tous les prendre, de glisser dans un sommeil profond et permanent, mais elle en prit un seul et remit le reste dans le flacon. Puis elle se jeta à plat ventre sur le lit et perdit conscience.

Les jours passaient, sans événement notable. Pendant que Jay faisait des heures supplémentaires sur l'affaire de Sam, l'enquête pour fraude concernant Philip et Morris Saunders incita la police à les traîner au poste pour interrogatoire. Quand Sadie alla y retrouver Philip, il était en pleine panique.

— Dieu merci, tu es là, dit-il en lui prenant la main.

Elle se dégagea.

— Je n'ai pas bien compris pourquoi tu voulais que je vienne.

— Eh bien, tu es toujours ma femme.

— Pas pour longtemps. Une fois que le divorce sera prononcé...

(Elle s'interrompt.) Tu as déposé les papiers, n'est-ce pas ?

Il détourna les yeux.

— Nous ne pouvons pas nous précipiter pour le moment. Nous avons des choses plus importantes à penser. Ils ne vont pas tarder à m'inculper.

— Tu aurais dû y penser avant.

— Bon sang ! J'ai besoin de toi, Sadie ! Pourquoi ne le comprends-tu pas ?

— Tu as besoin de moi, dit-elle lentement en éprouvant chaque mot. (Ses yeux brillèrent dangereusement.) Tu ne veux pas que je témoigne contre toi. Tu veux que je te défende, te soutienne.

— Tu *dois* me soutenir. Nous sommes mariés, pour l'amour du ciel ! Je t'ai donné tout ce que tu désirais.

Elle le foudroya du regard.

— Tout ? Tu m'as donné une vie d'infidélité et de mensonges. Notre mariage était une imposture, Philip. Depuis le début. Ma mère avait raison.

Par la suite, elle refusa de lui parler. Elle resta assise dans la salle d'interrogatoire pendant que les enquêteurs le bombardaient de questions sur ses tractations financières. Un avocat à l'air mielleux, aux cheveux gominés et au costume qui devait coûter un mois de salaire, les interrompait en murmurant de temps à autre à l'oreille de Philip. À un moment, un officier de police posa une question directe à Sadie, mais elle fit non de la tête. Elle n'avait aucune obligation de répondre. Et n'en avait pas l'intention.

Quand ils sortirent du poste, elle prit de l'avance sur Philip, refusant de prononcer un mot. Elle traversa le parking à grands pas, le baiser méprisant d'un vent amer lui brûlant la peau. Elle détestait le froid. L'été, voilà ce qu'elle aimait. L'été, elle emmenait Sam dans les parcs, nageait dans la piscine à ciel ouvert de Millcreek et allait au zoo Valley.

Elle hocha la tête. *Arrête !*

— Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ? demanda-t-elle en ouvrant la portière.

Philip monta à la place du mort.

— Mon avocat m'a dit de faire l'imbécile et de laisser Morris subir les conséquences.

— Comment peux-tu même songer à faire une chose pareille ?

— Si je ne le fais pas, nous risquons de perdre tout ce que nous possédons.

Elle se sentit nauséuse.

— Nous avons déjà tout perdu.

La gêne régna pendant le trajet du retour, mais une gêne heureusement silencieuse. En entrant la voiture dans le garage, elle repéra un groupe de journalistes qui attendaient sur le pas de la porte. Depuis que l'enquête pour fraude avait été rendue publique, un nuage toxique et menaçant suivait Philip partout, habituellement sous la forme de journalistes insistants qui attendaient, comme des tigres affamés, le bon moment pour bondir et le mettre en pièces. Aujourd'hui, elle était prête à leur offrir en plus un verre de vin.

— Monsieur Tymchuk ! hurla un homme, tombant presque dans sa hâte de passer avant les autres prédateurs.

Sadie fit la moue, se fraya un chemin dans la foule et claqua la porte derrière elle, sans aucune compassion pour Philip qui restait pris au piège dehors.

— Tu t'es fichu dans ce pétrin, Philip. Débrouille-toi.

Le voyant du répondeur clignotait impatiemment, exigeant son attention. En posant son sac sur la console placée près de la porte, elle pressa le bouton. « Merci de nous avoir déjà soutenus », affirmait un organisme de charité dont elle savait pertinemment qu'elle ne lui avait jamais envoyé d'argent. Elle passa au message suivant, un employé de télémarketing vendant d'une voix monocorde des services de jardinage. « Il y a encore de la neige », murmura-t-elle. *Effacer*. Le message suivant l'arrêta.

— Mademoiselle O'Connell, ici l'inspecteur Garner. Je travaille sur l'affaire de votre mari. Veuillez me rappeler au plus tôt.

Il laissait un numéro. Avec un profond soupir, elle décrocha le téléphone.

— Nous aimerions que vous reveniez au poste, dit Garner quand

on le lui passa.

— Je ne crois pas que...

— Désolé. Je ne veux pas vous couper la parole, mais saviez-vous qu'il y avait un inspecteur infiltré au cabinet d'avocats de votre mari ?

Répondre à une question ne pouvait pas mettre Philip en danger.

— Oui.

— Cet inspecteur voudrait vous parler – à titre purement officieux.

Sadie était troublée.

— Pourquoi voudrait-il faire ça ?

Garner avait dû couvrir le récepteur d'une main, car elle entendit un son étouffé à l'autre bout de la ligne. Et une autre voix, une voix indistincte.

— Je ne peux pas entrer dans les détails au téléphone, répondit finalement Garner. Pouvez-vous venir demain matin vers 10 heures ?

— Très bien. J'y serai.

Elle raccrocha à l'instant où Philip entra, furieux.

— Bande de bons à rien ! grommela-t-il en se dirigeant vers son bureau. Je ne veux pas être dérangé, Sadie. Compris ?

— Je n'ai aucunement l'intention de te déranger, répondit-elle sèchement.

Ce qu'elle voulait, c'était un verre, mais elle avait déjà fini la bouteille de cabernet. Elle éprouva un pincement de honte. Ses années d'abstinence étaient terminées. Mais ce n'était pas comme auparavant. Elle avait bu un verre avant de se coucher. Pour trouver le sommeil. La bonne nouvelle, c'était que cette fois-ci elle contrôlait la situation. Du moins, elle voulait le croire.

Son regard erra sur les murs du salon, s'arrêtant sur un portrait de famille. Elle se souvenait précisément de ce jour-là. Sam venait d'avoir 2 ans. Elle l'avait tenu sur ses genoux et l'avait chatouillé jusqu'à ce qu'il rie aux éclats. Dans ce moment de perfection, le photographe avait saisi l'énergie de Sam.

Et peut-être son âme.

Elle songea à sa naissance difficile. Les infirmières doutaient que ce tout petit bébé survive, mais il avait lutté, s'efforçant de respirer à chaque battement laborieux de son cœur, et il avait vécu. Pendant six ans. Six courtes années. Elle avait aimé Sam plus qu'elle n'aimait ses parents, Philip ou qui que ce soit d'autre – plus que la vie elle-même. Il était son miracle, son salut. C'était l'amour de son fils qui lui avait donné envie de se lever chaque matin et avait donné un sens à sa vie. Il avait défini toute son existence. Et le faisait encore.

CHAPITRE 14

La salle du poste de police où elle attendit était petite, mais pas aussi sinistre qu'elle aurait pu l'imaginer. Sur un mur, un tableau représentait une geisha se promenant dans un jardin plein de cerisiers en fleur. Un faux arbre à feuilles de soie saupoudrées de poussière, dans le coin opposé, se dressait de travers dans un pot en plastique, et au milieu de la pièce trônaient des chaises rembourrées et une petite table ronde sans grand caractère, mais de toute évidence fréquemment utilisées.

Elle s'assit et considéra furtivement la vitre obscure percée au milieu du mur. Elle savait à quoi servait une vitre sans tain. Elle regardait *New York District*. Elle agita la main, souriante, les dents serrées. « Allez-y, les gars. » Cinq minutes s'écoulèrent sans événement notable. Elle tapota des doigts. « Allons, finissons-en. » La porte s'ouvrit et une femme entra. Sadie la reconnut immédiatement.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis désolée, Sadie. Pour Philip. Pour tout.

Un insigne tomba sur la table.

— Vous ? C'est vous l'inspecteur infiltré ?

Brigitte Moreau s'assit dans la chaise placée en face d'elle. Sadie était éberluée. La dernière chose à laquelle elle s'était attendue, c'était de découvrir que le policier en civil envoyé pour espionner son mari n'était autre que la femme qui couchait avec lui. La femme qu'elle méprisait depuis un an. Brigitte croisa les mains.

— Je dois reconnaître que la situation est quelque peu embarrassante. Mon vrai nom est Bridget Moore. J'ai... euh... été embauchée par le cabinet de Philip quand ils ont découvert que des fonds avaient disparu. Ma mission consistait à devenir proche de Philip, voir s'il était au courant de la situation et découvrir où l'argent partait.

— Devenir proche de lui ne signifie pas coucher avec lui.

Bridget décroisa les mains.

— J'ai dû profiter de son faible pour les femmes. L'inciter à me faire confiance.

— J' imagine que ça a marché.

— Écoutez, Sadie, nous savons toutes deux que Philip n'était pas

un mari parfait. Il m'a couru après – ou a dragué Brigitte Moreau. (Ses lèvres se retroussèrent dans un demi-sourire.) Et croyez-moi, ce n'était pas génial au lit.

Sadie la regarda fixement, se demandant pourquoi le commentaire railleur de Bridget ne lui donnait pas envie de plonger par-dessus la table pour arracher des poignées de cette chevelure blonde parfaitement coiffée. Ironiquement, elle avait juste envie de rire. Ainsi, peut-être, que de passer une soirée à dire du mal de Philip et à s'apitoyer sur son sort. Les motifs de se plaindre ne lui manquaient pas.

— Ça n'a jamais été génial au lit, reconnut-elle.

Bridget sourit largement.

— Vous savez, si je peux me permettre d'être directe, vous vous en tirerez bien mieux sans lui. Je n'étais pas la première, vous savez.

Sadie feignit la surprise.

— Vraiment ?

— Philip m'a dit qu'il s'était mis à coucher à droite et à gauche juste après votre mariage. La dernière fois – avant moi, j'entends –, c'était avec quelqu'un de proche, m'a-t-il dit. Une autre collègue, je crois. Mais il a dit que c'était une histoire d'un soir, une erreur.

Sadie pensa à LaToya Jefferson, la jeune réceptionniste qui avait travaillé au cabinet quelques années plus tôt. Philip avait manifesté pour elle un intérêt inhabituel. Quand Sadie l'avait interrogé, il s'était montré évasif, disant qu'elle était la fille d'un ami. LaToya était partie auréolée de rumeurs concernant une liaison avec l'un des associés. Sadie fit une grimace. Bridget remarqua son expression.

— À ma décharge, Philip peut être tout à fait charmant quand il veut. Et puis c'était le seul moyen de retrouver la trace de l'argent.

— Et vous l'avez retrouvé ?

La jeune femme hocha la tête.

— Il m'a laissée dans son bureau, un jour, pendant qu'il allait voir Morris. J'ai trouvé des documents derrière une photo de Sam. Nous sommes en train de localiser les fonds. Avec un peu de chance, nous pourrions les rediriger vers un compte sécurisé. Nous parlons de millions de dollars.

— Alors pourquoi suis-je là ?

— Parce que j'avais besoin de vous faire mes excuses, Sadie. Et parce que vous allez entendre des choses désagréables pendant le procès.

— Si l'affaire passe en jugement.

Le regard de Bridget s'éclaira.

— Vous croyez qu'il acceptera un compromis ?

— Je ne sais pas. Philip est fondamentalement...

— Lâche ?

— Je vois que vous le connaissez très bien.

Bridget rougit.

— Nous envisageons de l'arrêter la semaine prochaine. Oh, et ne vous donnez pas le mal d'essayer de déposer une caution. Il y a un risque trop important de fuite à l'étranger. Il n'ira nulle part.

— Et vous ne voulez pas non plus que j'aille où que ce soit. C'est bien ça ?

— Nous espérons ne pas vous impliquer, répondit Bridget. Philip a admis que vous n'étiez pas au courant de ce qu'il faisait. Il vous a caché ses agissements. Nous n'aurons pas besoin de votre témoignage, mais...

— Il y a toujours un *mais*.

Bridget prit une profonde inspiration.

— La presse sera méchante. Les journalistes m'accuseront de l'avoir incité à commettre un délit et présenteront votre couple comme une mascarade.

Sadie se leva lentement.

— Qu'ils disent ce qu'ils veulent. Je n'ai pas l'intention de rester longtemps dans les parages.

— Repartir à zéro est probablement une bonne idée, dit Bridget. Entamer une nouvelle vie.

Sadie s'arrêta à la porte.

— Ils auront raison, vous savez.

— À quel sujet ?

— Mon mariage était vraiment une mascarade. Mais une seule bonne chose en est sortie.

Le regard de Bridget était plein de sympathie.

— J'espère qu'ils trouveront Sam.

— Moi aussi.

Sur le parking, Sadie resta assise dans sa voiture près d'un quart d'heure, laissant le moteur au point mort pendant qu'elle se repassait ce dernier rebondissement. Si quelqu'un lui avait dit qu'elle aurait une conversation rationnelle, presque amicale, avec la femme avec qui son mari couchait, elle aurait éclaté de rire. L'ironie était un étrange compagnon de lit.

— Nous vérifions de nouvelles pistes, lui dit Jay quelques jours plus tard. Nous avons dû faire le tri dans les appels de personnes affirmant qu'elles avaient vu l'homme que vous avez dessiné. En attendant, nous aurions besoin d'une interview – un appel pour la libération de Sam.

Après le déjeuner, elle le retrouva à la station de télévision. Philip s'y trouvait déjà.

— Vous êtes sûr que c'est une bonne idée ? demanda-t-il à Jay.

L'inspecteur lui adressa un sourire crispé.

— Nous n'avons rien à perdre, au point où nous en sommes.

Voyant Sadie tressaillir, il ajouta :

— Si vous lui adressez une demande personnelle, cela le poussera peut-être à se préoccuper davantage du bien-être de Sam.

— Si Sam est toujours en vie, marmonna Philip.

— Il lui manque un doigt et un orteil, s'écria Sadie. Ça ne veut pas dire qu'il est mort.

— Ça ne veut pas dire non plus qu'il est vivant.

Les paroles de Philip l'enragèrent.

— Tais-toi, Philip ! cria-t-elle. Il est vivant ! Je le sais !

Pendant un moment, personne ne dit plus rien. Jay décocha à Philip un regard dur, puis se tourna vers Sadie.

— Quand vous parlerez au Brouillard, assurez-vous de mentionner souvent le nom de Sam. Rendez l'appel personnel, Sadie. La plupart des kidnappeurs voient leurs victimes comme des objets impersonnels, pas comme des êtres humains. Montrez-lui le côté attendrissant et enjoué de Sam.

— Vous pensez qu'il pourrait relâcher Sam ?

La bouche de Jay s'amincit et elle vit son regard se voiler.

— Ce n'est pas pour ça que vous voulez que je rende la chose personnelle, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Écoutez, Sadie, dit-il. Nous ne voulons pas qu'il continue à faire du mal à Sam. Nous voulons qu'il croie que ses avertissements ont eu de l'effet, que nous allons le laisser tranquille. Entre-temps, nous continuerons à le rechercher.

Dans une succession de mouvements indistincts, quelqu'un fixa un minuscule micro au col de Sadie et un récepteur à la ceinture de son pantalon.

— Nous avons rédigé un discours pour vous aider, déclara Jay en lui tendant une feuille de papier.

Elle parcourut le texte, contemplant les mots comme s'ils étaient écrits dans une langue étrangère. Un mot ressortait nettement. Sam.

— Direct dans cinq secondes, lança le caméraman en amorçant le compte à rebours.

Elle avait un goût amer dans la bouche. Le journaliste Lance MacDonald la présenta. Puis le temps s'immobilisa. Elle était face à la caméra, la bouche sèche comme du papier de verre, la langue molle.

Que puis-je dire à un kidnappeur, à un homme que j'ai laissé enlever mon fils ? Elle lut les notes que Jay avait si soigneusement préparées :

— Je veux vous demander de nous rendre sain et sauf notre fils, Samuel James Tymchuk. Samuel... Sam... est notre... mon...

Noyée dans son chagrin, elle ne parvenait pas à continuer. Derrière elle, Philip siffla :

— Bon sang ! Continue !

— S-Sam n'a que 6 ans et il est... (Ses yeux s'emplirent de larmes et les phrases qu'elle avait devant elle se brouillèrent. Elle refit une tentative :) Sam a 6 ans, et...

Pourquoi lisait-elle les mots de quelqu'un d'autre ? Froissant la feuille de papier, elle fixa la caméra :

— Sam est mon fils. Il a 6 ans, est très intelligent, même s'il ne parle pas. Il adore lire et dessiner. C'est un garçon adorable – mon bébé – et je l'aime plus que tout. Je vous en supplie... rendez-le-moi, s'il vous plaît. (Elle respira avec effort.) Je m'excuse si le dessin que j'ai fait de vous a été diffusé. Je regrette de l'avoir dessiné. Mais ce n'est pas moi qui l'ai communiqué à la police. Ce n'est pas Sam non plus. Il est innocent dans toute cette histoire et je sais que vous ne voulez pas lui faire du mal. Je vous donnerai de l'argent, du temps pour disparaître, tout ce dont vous aurez besoin.

Elle aperçut l'expression sinistre de Jay. Il secoua la tête, mais elle continua :

— Si vous me rendez mon fils, me rendez Sam, je ferai en sorte que vous vous en tiriez. Vous savez comment me contacter. Appelez-moi. Ça peut se faire entre vous et moi. Mais ne faites pas de mal à Sam. (Elle réprima un sanglot.) Je vous en prie...

Philip l'écarta d'une poussée :

— Écoutez, espèce de malade ! Rendez-nous notre fils ! Seul un putain de lâche irait...

Sadie ouvrit des yeux horrifiés tandis que Jay saisissait Philip et le projetait contre le mur. Même le journaliste eut un mouvement de recul. Le caméraman eut la décence de détourner la caméra et l'équipe de tournage recula.

— Espèce de crétin ! siffla Jay entre ses dents. Qu'est-ce que vous essayez de faire, vous voulez qu'il tue votre fils ?

— Bien sûr que non !

Sadie agrippa le bras de Philip.

— Si tu fais quoi que ce soit pour nuire à Sam...

— Moi ? Et toi, alors ? (Il la menaça du doigt.) C'est toi qui l'as laissé enlever Sam, pour l'amour du ciel.

— Tu n'étais pas là ! hurla-t-elle, laissant libre cours à sa fureur. Il allait tirer sur Sam, sous mes yeux. Je n'ai pas eu le choix !

— Tu aurais dû essayer ! hurla-t-il à son tour. Tu aurais dû en faire plus !

Elle lui adressa un regard glacial.

— Je me demanderai toujours si j'aurais pu en faire plus, Philip. Je vis avec ça chaque jour.

Ce soir-là, elle vit son visage en gros plan sur toutes les chaînes d'information locales. Elle appela Jay juste avant 22 heures.

— Du nouveau ?

— Désolé, Sadie. Il ne s'est pas manifesté.

Elle raccrocha, déçue. Dans la salle de bains attenante à la chambre, elle avala un somnifère. Puis elle se brossa les dents et s'aspergea le visage d'eau fraîche. Tâtonnant à la recherche d'une serviette, elle en trouva une. Puis elle releva la tête et aspira une grande goulée d'air. Un petit garçon se tenait derrière elle. « Sam ! » Elle pivota sur elle-même, mais la pièce était vide. « Sam ? Où es-tu, bébé ? » Elle se traîna dans sa chambre, sans énergie, épuisée. Puis elle se blottit dans son lit et sombra dans l'inconscience, son sommeil hanté par des visions perturbantes.

Sam était debout, non loin d'elle mais hors d'atteinte, entouré d'ombres d'un noir d'encre. Au début, il apparut dans le lointain. Puis il s'avança. Derrière lui, le vide obscur s'étendit, un tunnel fonçant pour l'avalier. Il regarda par-dessus son épaule, et quand il se retourna, la peur qui émanait de ses yeux était telle que Sadie sentit presque son cœur s'arrêter. « Dépêche-toi, Sam ! » cria-t-elle.

L'obscurité se glissa au-dessus de lui et elle courut dans sa direction, mais ses jambes étaient lestées par quelque force invisible et malveillante. Elle était à une coudée de lui quand ses genoux cédèrent sous elle et elle tomba à terre, poussant un cri angoissé. « Reviens-moi, Sam ! Tu me manques. » Sam se pencha sur elle, le visage flou, et une brève sensation de froid lui effleura la joue.

C'est alors qu'elle s'éveilla en sursaut, le pouls battant à tout rompre. Elle aurait juré que Sam l'avait embrassée. Elle se toucha la joue, qui semblait humide. Le lendemain matin, elle était sûre d'avoir rêvé tout cela. *J'ai rêvé, ou je perds les pédales.* Une version électronique de la chanson *I Love You* de Barney et ses amis – choisie par Sam – interrompit sa réflexion.

— Est-ce que cette ligne est sur écoute ?

Sa main tremblait.

— Je... je ne crois pas.

— Je vous ai vus à la télé, déclara le Brouillard. Vous et votre mari.

— Il n'aurait pas dû dire ces choses, s'empressa-t-elle de préciser. Il ne les pensait pas. S'il vous plaît, ne faites pas de mal à Sam à cause de ça. Je suis vraiment, vraiment désolée.

Il y eut un gémissement étouffé, puis le bruit d'une portière de voiture qu'on claquait.

— Moi aussi, répondit le Brouillard. Vous connaissez la pépinière Rafferty, à l'ouest de Beaumont ?

Elle retint son souffle.

— Oui.

— Sam vous attend. Soyez ici dans une demi-heure. Seule.

— Seule ? répéta-t-elle.

Il soupira impatientement.

— Si je voulais vous tuer, Sadie, je l'aurais fait l'autre nuit. Oh, et au cas où il faudrait vous le répéter, sans la police.

— Attendez ! Je...

Plus personne au bout du fil. Le soulagement l'envahit. Elle allait retrouver Sam. Elle laissa un message sur le répondeur pour Philip : « Je reviens bientôt. Avec Sam. » Elle contempla un moment le voyant clignotant du répondeur. *Bon, je n'en parle pas à la police, mais s'il croit que je vais partir sans dire à quelqu'un où je vais, il est vraiment cinglé.*

La pépinière Rafferty se trouvait à vingt minutes de voiture, à la sortie sud d'Edmonton. Cette entreprise familiale cultivait divers arbres et buissons, sur des hectares de terre boisée s'étendant à perte de vue.

Au volant, elle surprit son propre reflet dans le rétroviseur. Elle faisait peine à voir. Ses longs cheveux noirs étaient secs et ternes, et elle ne se rappelait même pas si elle les avait brossés ce matin. Les cratères lunaires sous ses yeux trahissaient le manque de sommeil et de trop fréquentes crises de larmes. Même le bleu de ses iris paraissait délavé. « Tu as une mine épouvantable, Sadie O'Connell. »

Mais elle savait que son apparence importait peu, du moment qu'elle récupérerait Sam. Elle sentait la force vitale de son fils l'attirer à lui, la presser d'appuyer sur le champignon. Vite ! Elle s'engagea dans une rue latérale, ignorant le panneau « Propriété privée » et l'avertissement l'informant que l'endroit n'ouvrirait pour la saison que dans trois semaines. La route défoncée en terre battue la fit passer devant les branches noueuses d'arbres à feuilles caduques – bouleaux argentés, trembles et peupliers baumiers. Plus elle avançait, plus les arbustes devenaient grands et touffus, jusqu'à ce qu'elle se trouve au milieu d'un bosquet luxuriant de conifères aux longues aiguilles.

« Où es-tu ? » La route se terminait en cul-de-sac ; elle rangea la voiture sur l'accotement et en sortit. Deux sentiers partaient sur les côtés. À droite, un ballon rouge flottait dans les airs, sa ficelle attachée à la branche d'un épicéa bleu. « Par ici », semblait-il lui dire. En passant à proximité, elle vit un morceau de papier agrafé à la ficelle. Elle le saisit et le déplaça : « VOUS AVEZ 5 MINUTES POUR LE SAUVER ! »

Un mélange d'adrénaline et de terreur accéléra son métabolisme. Elle courut. Comme un reflet métallique attirait son regard, elle quitta le sentier et se faufila entre les arbres, sans prêter attention aux branches cassantes qui accrochaient ses vêtements et ses cheveux. Ses

jambes se levèrent plus haut, plus vite, jusqu'à la brûler. Devant elle, un bref coup de klaxon retentit. Elle contourna un pin tordu et s'arrêta en dérapant à dix mètres de l'arrière d'une Chevrolet jaune rouillée.

Elle était garée entre deux arbres, les roues arrière posées sur des blocs de ciment. La lourde couche de neige sur le coffre et le pare-chocs indiquait que la voiture se trouvait là depuis un moment, ce qui n'avait rien d'étonnant puisque Sadie avait pénétré plus loin dans la pépinière que la zone autorisée aux clients. Elle décrivit un large cercle autour de la voiture. Les vitres latérales étaient crasseuses, l'intérieur plongé dans l'ombre.

Puis elle le vit. « Oh mon Dieu ! » Sam était affalé sur le volant, toujours vêtu de son pyjama, une casquette de base-ball de l'équipe des Blue Jays enfoncée sur la tête. Sa bouche était bâillonnée par du ruban adhésif. « Sam ! » cria-t-elle. Il ne bougea pas. Horrifiée, elle fonda sur la voiture. Erreur fatale. Son pied droit accrocha un fil métallique avant même qu'elle pût comprendre de quoi il s'agissait.

À partir de cette seconde, tout se fonda en un cauchemar infernal et son univers entier fut arraché à son axe. Un rugissement assourdissant secoua la terre, projetant Sadie au sol tandis que des morceaux de métal brûlant fusaient en tous sens. « Noooooon ! » Une masse fumante et noire atterrit près de sa main tendue. La casquette de base-ball de Sam. Le Brouillard avait tenu sa promesse. *Sam*. « Oh mon Dieu, non ! »

Elle se leva tant bien que mal, mais une seconde explosion l'envoya valser en arrière dans les airs. Sa tête cogna contre une pierre. Une douleur aiguë la traversa, et quand elle toucha l'arrière de son crâne puis regarda ses doigts, ils étaient couverts de sang. Elle perdit conscience, puis revint à elle. « Sam... » Quelque chose flottait au-dessus d'elle. Le ballon rouge.

Il resta un instant sur place, puis s'éleva dans le ciel enfumé, sa mince ficelle s'agitant au-dessous. Elle leva une main tremblante. « Reviens. » Un visage diabolique lui masqua la lumière. Ombre indistincte, il se pencha sur elle et rit ; elle sentit son haleine rance.

— Pourquoi ? gémit-elle.

— Je tiens toujours mes promesses, murmura le visage.

Puis Sadie sombra dans l'oubli.

CHAPITRE 15

— Je peux entrer ?

En uniforme, Jay Lucas hésitait à la porte de la chambre d'hôpital – un bouquet de fleurs tombantes dans une main, un imperméable trempé dans l'autre. Sadie devina qu'il ne s'agissait pas d'une simple visite de courtoisie.

— Bien sûr.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il en glissant les fleurs dans une cruche d'eau posée sur la tablette.

— En dehors de quelques égratignures et d'une légère commotion, je... vais bien.

Et c'était vrai. Physiquement. Mentalement, c'était une autre histoire. Cela faisait deux jours que Philip avait conduit les policiers à la pépinière après avoir entendu son message sur le répondeur. Ils avaient découvert la carcasse fumante de la voiture, et le corps inconscient de Sadie non loin de là. Elle prit une profonde inspiration.

— Avez-vous trouvé Sam ?

Jay fit non de la tête.

— Il a peut-être été projeté assez loin. Avez-vous fouillé les buissons ?

— Sadie, nous avons trouvé du sang provenant de deux victimes.

— Deux ? (Elle se redressa en grimaçant sous la douleur.) Ça ne tient pas debout.

— À moins qu'il n'y ait eu deux gosses dans la voiture.

— Mais je n'ai vu que Sam.

— L'autre pouvait se trouver sur le siège arrière ou...

— Ou dans le coffre, termina-t-elle à sa place.

L'inspecteur acquiesça, la mine sombre.

— Le sang, vous êtes sûr que c'est celui de Sam ? demanda-t-elle, craignant la réponse.

— Il correspond à l'ADN sur la brosse à dents que vous nous avez donnée.

Une larme s'échappa d'un de ses yeux.

— Et y avait-il d'autres indices ?

— Nous avons trouvé des fragments de détonateur. Du matériel militaire.

— C'est bon signe, n'est-ce pas ? Ce sera plus facile de retrouver sa trace ?

— Malheureusement, de nos jours, les gens peuvent en trouver sur Internet, s'ils savent où chercher.

Elle inspira avec difficulté.

— Je dois prendre des dispositions. Pour enterrer Sam.

— Sadie, je... euh...

— Quoi ?

Les traits de l'inspecteur s'affaissèrent.

— Il n'y a rien à enterrer.

Elle le considéra, déconcertée.

— Il ne reste rien de lui, expliqua-t-il avec douceur. Il y avait deux bombes. Elles ont pratiquement tout désintégré. Il va falloir des semaines à la scientifique pour faire le tri dans les débris. Et même alors, ils sont si petits...

Elle frissonna.

— En petits morceaux sanglants.

— Pardon ?

— Quelque chose que m'a dit le Brouillard. (Elle se détourna, épuisée.) Et le ballon ?

— Nous l'avons trouvé dans un arbre, à quelques mètres de là. On l'a envoyé pour analyse. Avec un peu de chance, nous en tirerons une empreinte ou un ADN de salive.

Sadie observa le plafond un moment et se surprit à revivre l'explosion, la fournaise dégagée par la voiture, l'odeur de chair brûlée... les cris. Ses propres cris. Elle s'essuya les yeux.

— Si seulement je n'avais pas bougé.

— Vous ignoriez l'existence du détonateur.

— Mais j'aurais dû vous appeler, attendre...

Jay lui toucha la main.

— Nous le coincerons, Sadie.

Elle le regarda dans les yeux, réconfortée par cette promesse inexorable de justice. Elle ne doutait pas de lui. Il pourchasserait le Brouillard et l'arrêterait... ou mourrait en essayant. Elle espéra de tout son cœur que ce ne serait pas la seconde option. Elle s'était attachée à cet homme.

— Merci, Jay, murmura-t-elle.

L'inquiétude plissa le visage de Jay.

— J'ai appris que Philip était... euh...

— Dans une cellule de deux mètres sur trois, répondit-elle, ironique.

Bridget avait tenu parole, même si elle s'était excusée pour le moment mal choisi. Philip avait été officiellement arrêté dans la matinée.

— Il a plaidé coupable, continua Sadie. Mais son avocat pense qu'il obtiendra une remise de peine.

Jay approuva :

— Parce qu'ils ont trouvé l'argent.

— Au centime près. Philip comptait dessus pour sa retraite. Mais je ne pense pas qu'il avait prévu de la passer en prison.

— Vous avez de la chance, Sadie.

Elle le regarda, bouche bée.

— De la chance ? Comment pouvez-vous dire ça ?

Jay gigota, mal à l'aise.

— Ce que je veux dire, c'est qu'ils auraient pu prendre votre maison, vos voitures, geler vos comptes bancaires.

— Tout ça ne représente rien, dit-elle d'une voix morne. Ils pourraient tout prendre si on me rendait Sam en échange.

Il y eut un moment de silence gêné.

— Ils vous laissent sortir bientôt ? demanda finalement Jay.

— Juste avant le dîner.

— Vous avez besoin que quelqu'un vienne vous chercher ?

— Mon amie Leah sera là.

Jay se dirigea vers la porte.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi signe.

Elle écouta les pas de l'inspecteur résonner dans le couloir. Puis elle se leva avec précaution et tituba jusqu'à la salle de bains. Des vagues de nausée secouaient son corps douloureux et elle s'effondra devant les toilettes. Reposant son front brûlant sur ses bras, elle visualisa Sam ligoté et bâillonné dans la voiture. « Il ne reste rien de lui », avait dit Jay.

Alors pourquoi ai-je le sentiment que Sam est toujours avec moi ? Elle vomit. Gémissant doucement, elle aspirait à se glisser dans la cuvette, à être emportée avec l'eau souillée. Une infirmière la trouva le front posé sur le siège des toilettes et l'aida à se remettre au lit.

Plus tard dans l'après-midi, Sadie sortit de l'hôpital. Leah l'attendait à l'accueil pour la ramener chez elle. Le trajet fut aussi monotone que la pluie battante et le ciel d'un gris terne, assortis à son humeur lugubre. Elle ne dit pratiquement rien à Leah. Elle avait trop de choses en tête.

— Merci de m'avoir ramenée, dit-elle en tournant la clé dans la serrure.

Leah la considéra avec inquiétude.

— Tu veux que je reste avec toi cette nuit ?

— Non.

Elle entra dans la maison et commençait à fermer la porte, mais Leah tendit brusquement le bras vers elle.

- Sadie, ne me repousse pas. Je veux t'aider...
- Il n'y a rien que tu puisses faire. Je veux juste être seule.
- Tu es sûre ?
- Oui, sûre. Merci quand même.

Elle ferma la porte et s'appuya au battant.

- Personne ne peut quoi que ce soit pour m'aider.

Elle erra de pièce en pièce, calmée par les antidépresseurs que l'hôpital lui avait donnés et le crépitement des gouttes de pluie sur les fenêtres. Chaque fois qu'elle passait devant la porte de la chambre de Sam, elle s'arrêtait et posait une main dessus. Mais elle ne parvenait jamais à trouver la force de l'ouvrir. Il faudrait bien, finalement, qu'elle emballe ses jouets, ses vêtements... sa vie.

Pas encore. Plus tard. Quand je serai prête.

Ils avaient décidé d'organiser un service funèbre, avec enterrement. « Pour faire le deuil », avait dit Philip quand elle lui avait rendu visite en prison. Sadie avait hésité. Un enterrement rendrait la mort de Sam plus réelle. Et elle ne voulait pas qu'elle soit réelle. Et puis il y avait la question du cercueil. Philip avait proposé qu'ils enterrent juste une boîte en contreplaqué, quelque chose de symbolique.

- Une boîte ?

Elle l'avait regardé, bouche bée, comme s'il avait perdu l'esprit.

- Sam mérite mieux qu'une boîte en bois bon marché.

Elle s'était aventurée seule dehors et avait acheté un cercueil à la taille d'un enfant. La matinée des funérailles fut morne, comme il convenait, et occupée par une succession de visiteurs bien intentionnés mais non désirés, qui déposèrent des ragoûts impossibles à distinguer les uns des autres et les paniers de fruits obligatoires. À l'heure du déjeuner, Sadie ne pouvait plus rien poser sur le plan de travail ni dans le réfrigérateur.

Puis elle dut affronter la famille. Le frère, la sœur et le père de Philip étaient venus en autocar de Seattle, tandis que ses propres parents, l'air bronzé et en pleine santé, avaient pris l'avion depuis Yuma. Le frère de Sadie s'était embarqué pour l'Afghanistan la semaine précédente, laissant sa belle-sœur Theresa avec les enfants. « Mince, Sadie, avait dit Theresa au téléphone. Je donnerais n'importe quoi pour être là. Je sais que Brad aussi. Je suis... tellement désolée. Sammy va tellement me manquer. Sa petite bouille, son rire, son... »

Sadie lui raccrocha au nez. Elle éprouva un bref accès de remords. Elle n'avait pas voulu se montrer grossière, mais entendre Theresa raconter à quel point Sam allait lui manquer lui avait fait serrer les poings. « C'est *moi* qui l'ai perdu, aurait-elle voulu crier. *Pas toi !* »

Philip l'appela à l'heure du déjeuner.

— Tu tiens le coup ?
— À ton avis ? répliqua-t-elle en essayant de ne pas laisser percer son ressentiment.
— Une couronne sera livrée au cimetière à 14 h 30.
— Tu devrais être là, Philip.
— J'ai essayé, mais ils refusent de me laisser sortir. Ce n'est pas juste.
— Sam est mort, cingla-t-elle. C'est juste, ça ?
Il y eut un silence. Puis elle l'entendit s'éclaircir la gorge.
— Dis au revoir à mon petit garçon pour moi, Sadie.
— Je ne peux même pas lui dire au revoir pour moi, répondit-elle tristement.

Deux heures plus tard, elle laissa son père l'installer sur le siège arrière de la Mazda et ils se dirigèrent vers le cimetière, sa mère à côté d'elle, reniflant dans un mouchoir en papier. Chuck, son beau-père, y conduisit le frère et la sœur de Philip dans la Mercedes.

Le service fut douloureux mais bref. En dehors de la famille, Leah, Liz, Jean, Bridget et Jay y assistèrent. Matthew Bornyk envoya ses condoléances, même si Sadie n'avait pas pensé à l'inviter. Et pourquoi l'aurait-elle fait ? Sa fille était peut-être encore en vie.

Après une courte prière dite par un pasteur choisi par son père, elle attendit pendant que chacun plaçait un bouton de rose blanche sur le couvercle du cercueil. Du fait qu'il n'y avait pas de restes humains, ils enterraient un unique objet – la casquette de base-ball noircie. Lentement, le petit cercueil blanc, avec sa doublure de satin blanc que seule Sadie avait vue, fut descendu dans une fosse boueuse creusée dans la section Enfants chéris du cimetière de Hope Haven. Elle le regarda disparaître dans le trou béant et son cœur s'y enfonça avec lui.

Le visage inondé de larmes, elle s'en approcha. Une fois au bord, elle aurait voulu que quelqu'un la pousse dedans. Elle ne se débattrait même pas si cela arrivait. Elle ferma les yeux, inhalant le doux parfum d'une rose blanche. Puis elle la jeta dans la fosse.

— Dors, bonhomme, dit-elle d'une voix tremblante. Bien ins...
Elle s'effondra, secouée de sanglots convulsifs.
— Viens, chérie, dit sa mère en la prenant doucement par le bras.
— Je suis désolée, pleura Sadie. Pardonne-moi, Sam !
— Laisse-le partir, Sadie.
— Comment faire, maman ? Comment dire adieu à mon bébé ?
— Je ne sais pas, chérie, répondit sa mère en écrasant une larme.
Aucune mère ne devrait avoir à enterrer son enfant.

Elles rejoignirent la voiture d'un pas pesant, submergées par le malheur. Ce soir-là, Sadie n'en pouvait plus. Les personnes qui encombraient chaque pièce et leurs conversations banales l'irritaient.

Elle ne souhaitait qu'une chose : qu'on la laisse seule. Elle le dit à sa mère. Finalement, la famille de Philip regagna son hôtel et ses amis rentrèrent chez eux, retournant à leurs propres vies. Elle se blottit sur le canapé et posa la tête sur les genoux de sa mère.

— J'ai tout perdu, maman. Tout.

Sa mère lui caressa les cheveux.

— Je sais que c'est ce que tu ressens, Sadie, mais ça s'arrangera. Je te le promets. Ce sera moins douloureux, avec le temps.

— Le temps. C'est tout ce qui me reste.

— Le temps est un cadeau, chérie. Emploie-le sagement. Fais quelque chose pour Sam, quelque chose pour te souvenir de lui.

Mais Sadie ne l'écoutait pas. Une autre voix lui parlait, une voix bien plus attirante. « *Maman, où es-tu ? Je ne te trouve pas.* »

Dès que ses parents allèrent se coucher, elle s'arma d'une autre bouteille du cabernet de Philip et se barricada dans la chambre. Au bout d'une heure, elle avait vidé toute la bouteille et était descendue en titubant pour se débarrasser des preuves. De retour dans sa chambre, elle perdit conscience dans le fauteuil.

Le lendemain matin, elle entra dans la cuisine d'un pas mal assuré. Échevelée, empestant le vin et souffrant de la plus terrible gueule de bois qu'elle ait jamais connue, elle faillit ne pas voir ses parents assis à la table. Ils l'attendaient, et le regard désapprobateur de sa mère lui apprit qu'il se passait quelque chose.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Sa mère fronça les sourcils.

— Tu as une mine épouvantable.

— Ouah, merci, maman.

Une bouteille de vin vide fut balancée sous son nez.

— J'ai trouvé ça, déclara son père. Dans la poubelle, dehors, à l'arrière.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Sadie ?

La jeune femme massa son crâne endolori, puis se dirigea vers la fenêtre et croisa les bras.

— J'essaie d'oublier.

Que pouvait-elle dire d'autre ? Ils ne comprenaient pas.

— Tu as besoin d'aide, annonça sa mère d'un ton ferme. Thérapie, Alcoolistes anonymes, ce qu'il faudra, fais-le. Nous resterons avec toi un moment. Jusqu'à ce que tu ailles mieux.

— Je n'ai pas besoin d'une nounou, maman.

— Non, mais tu as besoin d'aide.

Sa mère s'approcha d'elle, les mains tendues, suppliante.

— Laisse-nous t'aider. Tu as déjà suivi cette voie, Sadie. Elle ne conduit à rien de bon. Tu le sais.

— Ne me dis pas ce que je sais ! Je sais que mon fils est mort ! Je

sais que c'est ma faute. Je sais que boire m'engourdit. Et ça me plaît.

— Tu dis ça parce que tu es en deuil, s'écria sa mère. Nous sommes tous en deuil. Tu as perdu ton fils, nous, notre petit-fils. Nous ne voulons pas te perdre aussi.

— Rentre chez toi, maman. Je vais...

— Nous ne partirons pas, l'interrompit son père. Pas avant que tu acceptes de voir un psychologue et d'aller aux Alcooliques anonymes.

Sadie serra les dents.

— Tu m'adresses un ultimatum, papa ? Je ne suis plus une enfant. Je suis adulte et capable de prendre moi-même les décisions. À tort ou à raison, il faut que je le fasse à ma façon. Si ça veut dire boire pour oublier, alors je bois. Pour l'instant, je veux juste rester seule.

Elle tressaillit face à la douleur qu'elle perçut dans les yeux de sa mère.

— Laisse-moi un peu d'espace, maman. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

— Promis ?

Sa mère pleurait.

— Rentrez aux États-Unis. Vous ne pouvez rien faire de plus.

Ses parents partirent le lendemain matin, déprimés et vaincus. Sadie passa la journée plongée dans la paperasse. Puis elle appela l'agent immobilier que Philip avait déniché.

— Des nouvelles pour la maison ?

— Nous avons un acheteur, répondit l'homme. La transaction a été conclue et l'argent sera à la banque d'ici demain. De combien de temps avez-vous besoin ?

— J'aurai quitté la maison dans quelques jours.

Jay l'appela plus tard dans la journée.

— Ce salaud nous fait tourner en bourrique, lâcha-t-il. Le ballon, le message, les bombes – que des impasses. Mais nous espérons encore trouver quelque chose.

Percevant sa frustration, Sadie le remercia et raccrocha. Elle avait suffisamment regardé *Disparus sans laisser de trace* et *FBI : Portés disparus* pour savoir qu'à chaque jour qui passait, les chances que le Brouillard se fasse prendre s'amenuisaient.

Le lendemain, elle se tenait devant la porte de la chambre de Sam. Retenant son souffle, elle l'ouvrit et une vague d'émotion la submergea. C'était le dernier endroit où elle l'avait vu vivant, où elle avait vu un assassin l'emporter. Elle aurait dû lutter davantage. En faire plus. Le remords la rongea, lui brûlait l'estomac, menaçait de l'engloutir.

Elle décrivit un cercle lent, embrassant du regard les chaussons

fourrés de Sam, la batte de base-ball signée, ses vêtements... le lit vide. Elle s'y assit. Puis elle s'allongea et contempla le même plafond que son fils avait regardé pendant six ans. Du doigt, elle dessina un symbole de l'infini dans les airs. Encore et encore. « Tu me manques, Sam. »

Elle se tourna sur le côté, serra la couverture favorite de son fils et pleura jusqu'à être vidée de tout, jusqu'à ce qu'une idée qui germait depuis le jour de la mort de Sam devienne la seule chose sur laquelle elle pouvait se concentrer. Elle ne pouvait pas – ne voulait pas – vivre sans Sam, et il n'y avait qu'un moyen d'être avec lui.

Le cœur lourd, elle s'attela à la tâche décourageante qui consistait à vider sa chambre. Chaque objet semblait hanté par un autre souvenir, chacun lui entaillant le cœur plus profondément que le précédent. Il lui fallut des heures de lutte contre les émotions, les souvenirs et les larmes avant d'en avoir terminé. Puis elle erra dans la maison.

La maison dans laquelle ils avaient ramené Sam à l'époque où la vie était heureuse. Les souvenirs de lui étaient partout. Comme des moutons de poussière fantomatiques, ils hantaient chaque coin et chaque recoin. Elle voulait les ignorer, mais n'y parvenait pas. Ses premiers pas, sa première chute dans l'escalier, sa première fête d'anniversaire. *Sa dernière.*

« Tout est différent à présent. » Sam n'était plus là. Philip n'était plus là. Sa vie telle qu'elle l'avait connue n'était plus là. Tout s'était dissous autour d'elle. La colère montait, rebelle, à la surface, comme un cachet effervescent. *Plop. Pschhht...* Mais il n'y avait aucun soulagement en vue. Sauf dans une certaine chose. *Ne le fais pas, Sadie !* Elle ne pouvait pas résister au destin.

CHAPITRE 16

Elle alla prendre une autre bouteille de cabernet Screaming Eagle dans la réserve secrète de Philip. Ce qui en laissait trois dans le tiroir. Elle envisagea de les prendre aussi, mais changea d'avis. « Je vous garde pour une occasion spéciale. »

En haut, dans la chambre, elle se laissa tomber, découragée, dans le fauteuil devant la fenêtre et alluma l'antique radio qui trônait sur l'appui. Elle avait besoin de quelque chose de lourd, quelque chose qui lui donnerait de l'élan ; elle tourna le bouton jusqu'à entendre la basse obsédante d'une chanson de rap qui égrenait une pulsation rythmée. Une voix grave et sonore déclamait des paroles difficilement reconnaissables à propos d'une femme qui quittait son homme. « *Je t'ai écourtée m'expliquer pourquoi...* » chantait le rappeur.

Sadie leva la bouteille : « À une vie bien écourtée ! » Elle avait pris l'habitude de boire directement au goulot et elle renversa la bouteille, avalant une longue goulée. Le goût initialement amer du vin ne la surprenait plus et elle en savoura la chaleur qui lui descendait dans la gorge. Chaque gorgée l'enveloppait dans un calme qui lui engourdisait l'esprit. « Et maintenant ? »

Dans un accès de lucidité subit, elle prit deux décisions. D'abord, elle s'empara d'une paire de ciseaux qu'elle emporta dans la salle de bains et se plaça devant le miroir. Entre deux gorgées de vin, elle coupa ses longues boucles noires juste sous les oreilles. Elle n'éprouva aucun regret en voyant les mèches flotter jusqu'au sol. Quand elle eut terminé, il y avait davantage de cheveux par terre que sur sa tête. Elle contempla ses yeux creusés, plongés dans l'ombre. « Je ne suis rien. Juste une coquille vide. »

Après avoir balayé les cheveux qu'elle déposa dans la poubelle, elle retourna dans la chambre se préparer à la seconde décision. Posant la bouteille sur la table de nuit, elle tira deux valises du placard et les jeta sur le lit. « Il reste une chose à faire, dit-elle d'une voix pâteuse. Mais tu ne peux pas la faire ici. » Elle s'interrompit, la main sur la fermeture éclair d'une valise : « Enfin, tu pourrais, mais ça risquerait de déranger les nouveaux propriétaires. »

Elle poussa un gloussement d'ivrogne. Des coups inattendus résonnèrent à la porte. Sadie glissa la bouteille de vin à moitié vide

dans la benne à recyclage quelques secondes à peine avant que Leah ne passe la tête à l'intérieur.

— Je peux entrer ? Sadie ! Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

— Je les ai coupés.

— Oui, je vois ça, répondit Leah en entrant dans la pièce.

La patience de Sadie commençait à s'épuiser.

— Je n'ai pas entendu la sonnette.

— J'ai sonné plusieurs fois, mais comme tu ne répondais pas, je me suis inquiétée. Je suis entrée par le garage.

Leah aperçut les valises sur le lit.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— À ton avis ? Je m'en vais.

— Mais tu ne peux pas partir comme ça.

— C'est ce qu'on va voir.

— Mais... et Philip ? Et le procès ?

Sadie lança trois jeans dans une des valises.

— Plus rien ne me retient ici. J'ai besoin de m'éloigner.

Un silence inconfortable envahit la pièce. Leah s'assit sur le lit. Quand elle reprit finalement la parole, son ton exprimait une acceptation tranquille.

— Alors où iras-tu ?

— N'importe où, du moment que c'est ailleurs.

Elle plaça la photographie de Sam et un lourd album de photos sur ses vêtements. Puis elle referma la valise. Dans la seconde valise, elle mit la boîte en plastique qui contenait toutes les coupures de journaux. Enfin, elle y plaça le portfolio.

— Est-ce que tu vas terminer le livre de Sam ? demanda Leah.

— Ce sera la dernière chose que je ferai pour lui.

— C'est peut-être une bonne idée, finalement. Prendre du temps, t'éloigner un moment.

Sadie acquiesça.

— Tu as été une grande amie, Leah. Meilleure que moi.

— Non, c'est à ça que servent les amis. Je suis là pour toi. Je surveillerai la maison pendant ton absence.

— Elle est vendue.

Les sourcils de Leah s'arquèrent, marquant sa surprise.

— Quoi ? Je n'étais pas au courant que tu vendais.

Son ton avait quelque chose d'accusateur.

— Écoute, je ne peux pas t'expliquer. Les choses ont changé. Maintenant que Sam est... parti.

— Oui, mais t'enfuir ne résoudra rien. Bon sang, Sadie ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Dans sa colère, Leah heurta la benne à recyclage en reculant. Quand elle baissa les yeux et vit la bouteille de vin, elle secoua la tête,

déçue.

— Sadie, ce n'est pas ça que tu dois...

— Ne me fais pas la leçon ! J'en ai assez d'entendre tout le monde me dire comment agir, que faire, que ressentir. Mon fils m'a été enlevé, on l'a fait exploser juste sous mes yeux. Et c'est ma faute. Alors si j'ai besoin de partir, c'est ce que je ferai. Si j'ai besoin de boire, je boirai. Tu ne comprends pas, Leah. Tu ne comprendras jamais.

Les yeux de Leah s'embaument.

— Tu as raison. Je ne comprends pas. Parce que tu refuses de me parler. Tu m'as écartée, tu t'es fermée. Et maintenant tu t'es remise à boire ? Sam ne voudrait pas ça, mon amie.

La mâchoire de Sadie se crispa.

— Ne me dis pas ce que voudrait mon fils.

Puis elle ajouta :

— N'oublie pas de verrouiller la porte en sortant.

Leah partit sans un mot. Après son départ, Sadie éprouva un pincement de regret. *Leah ne mérite pas ça*. Une part d'elle-même voulait s'excuser, demander pardon. Mais ça ne ferait qu'aggraver la situation, en fin de compte. Leah ne lui pardonnerait jamais ce qu'elle était sur le point de faire.

Elle traversa la pièce à grands pas, ouvrit le placard, y prit deux ou trois pulls et les ajouta au contenu de la valise. Elle ignorait totalement où elle se rendrait, mais elle tenait à être préparée. Dans la salle de bains attenante, elle parcourut rapidement le contenu de l'armoire à pharmacie. Elle y découvrit un filon. Trois flacons de décontractant musculaire et des somnifères. Au moins une centaine de cachets.

Elle descendit et se dirigea tout droit vers le bureau de Philip. La porte était fermée et elle hésita. Il lui manquait deux choses. Toutes les deux se trouvaient de l'autre côté de la porte. Elle pénétra dans la pièce et, ignorant le désordre, se dirigea vers le classeur dans lequel elle prit les trois dernières bouteilles de cabernet. Elle les enveloppa dans un des tee-shirts de Philip et les fourra dans le petit sac marin qu'il utilisait quand il allait au golf. Elle se hâta d'ouvrir le placard. Le coffret de cèdre s'y trouvait toujours.

« Très bien, Sadie. Et maintenant ? » Elle tendit la main vers l'objet. Il était plus lourd qu'elle n'aurait cru, et ses mains tremblaient en soulevant le couvercle. Elles tremblèrent encore plus quand elle toucha le métal froid de l'arme à feu. Elle prit le chargeur et l'examina. Il contenait une seule balle. « J'espère que tu sais ce que tu fais. »

Elle remit l'arme dans le coffret, le plaça dans le sac, puis fouilla l'étagère du placard à la recherche d'autres balles. Elle n'en trouva

pas. Elle regarda dans le bureau de Philip, dans le classeur, dans une vieille mallette. Toujours rien.

« Enfin, ce n'est pas comme si tu avais besoin d'entraînement, marmonna-t-elle. Ce n'est pas bien difficile : pointer et tirer. » Elle attrapa le sac marin et se dirigea vers la porte. Le bouton se mit à tourner avant qu'elle ne le touche. *Flûte !* La porte s'ouvrit.

— Sadie ! s'exclama Leah. Je... euh...

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu étais rentrée chez toi.

Leah parcourut la pièce du regard.

— J'allais le faire, mais... je me suis souvenue que j'avais laissé un livre ici.

Sadie fronça les sourcils.

— Dans le bureau de Philip ?

— Eh bien, je me suis dit que quelqu'un l'avait peut-être apporté ici. Il n'est pas dans la cuisine. Ni dans le salon.

— Quel est le titre ? Je vais t'aider à le chercher.

— Oh, ne te préoccupe pas de ça. En fait, j'ai dû le laisser dans ma voiture.

Sadie dévisagea son amie, intriguée par son comportement étrange. Que faisait Leah ici, dans le bureau de Philip ? La réponse déferla sur elle avec la force d'un tsunami, décroissant silencieusement, puis refluant de plus belle. *Qu'ils aillent au diable, tous les deux !* Philip devait avoir parlé à Leah de sa réserve secrète de cabernet. Et comme elle avait déjà vu une bouteille dans la chambre de Sadie, elle était revenue pour se débarrasser des autres. Leah lui dit quelque chose à voix basse.

— Pardon ?

— Je ne sais plus quoi dire, annonça Leah. Ni quoi faire.

— Ne t'en fais pas pour ça.

— Mais je ne veux pas que ce soit comme ça entre nous. Dis-moi simplement ce que je peux faire pour t'aider et je le ferai.

— Il n'y a rien que tu puisses faire.

Sadie fit mine de partir, mais Leah la retint par le bras.

— Sadie, je...

— Quoi ?

La tension était palpable.

— Rien, dit finalement Leah. Oublie ça.

Comme Sadie la frôlait en passant, le sac marin heurta les jambes de Leah.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ? demanda son amie.

— Des documents juridiques. Désolée, mais je ne suis pas d'humeur à bavarder. Je vais aller m'étendre un moment. Je t'accompagne d'abord à la porte.

— Très bien, dit Leah avec un soupir audible. Fais-moi signe si tu as besoin de quoi que ce soit.

Sadie considéra le sac.

— J'ai tout ce qu'il me faut.

Juste après 18 heures, Philip l'appela de la prison.

— La maison est vendue, lui dit-elle. J'ai dit que nous aurions quitté les lieux d'ici la fin du mois.

— Pas de problème. J'appellerai une entreprise de déménageurs. Tout va au garde-meuble, y compris le mobilier, c'est bien ça ?

Pas tout. Elle lança un regard nerveux au sac marin. Il était posé sur la table près de la porte. Prêt, l'attendant.

— Oui, mets tout au garde-meuble, convint-elle.

— Et tes affaires, Sadie ?

— Je... euh... n'ai pas réfléchi à l'endroit où...

— Mets-les avec les miennes. Ça m'est égal. Comme ça, tu auras accès à tout, au cas où l'un de nous aurait besoin de quelque chose.

— Tu es sûr ?

— Eh bien, ce n'est pas comme si j'allais en avoir besoin bientôt.

Philip avait raison sur ce point. Il avait conclu un marché et s'était déchargé sur son partenaire Morris, qui avait organisé l'arnaque du détournement de fonds. Avec la coopération de Philip et le fait qu'il plaiderait coupable, un procès devenait inutile. Sa peine était réduite de vingt à dix ans.

— Alors tu vas rester quelques jours chez Leah ? demanda-t-il.

Elle mentit.

— Peut-être une semaine ou deux.

Il y eut un long silence et, quand Philip reprit finalement la parole, ce fut d'une voix moins assurée.

— Sadie ?

— Oui ?

— Tu viendras me rendre visite demain ?

Une seconde, elle réfléchit à sa demande.

— Non. J'ai besoin de... m'éloigner quelque temps. De toi, de cette maison, de tout.

— D'accord. (Il soupira.) Je suis désolé, Sadie. Pour tout.

— Moi aussi.

— C'est juste que je me suis retrouvé avec les mauvaises personnes. Je sais que ça m'a changé – nous a changés. Peut-être qu'avec le temps nous pourrions être amis.

— Écoute, Philip. Je suis épuisée. J'ai besoin d'aller me coucher.

— Où iras-tu après ton séjour chez Leah ?

Nulle part, Philip. Je ne vais nulle part. Comme elle ne répondait

pas, il soupira.

— Prends soin de toi, d'accord ?

Elle considéra le sac marin.

— Oui.

Deux jours plus tard, tout était en place. Elle s'était débrouillée pour emballer seule leurs objets personnels. Leah s'était proposée, mais Sadie avait décliné son aide. Elle ne voulait aucun témoin de l'effondrement de sa vie.

Ce matin-là, un camion de déménagement se rangea dans l'allée. Ses deux flancs portaient l'inscription : *Deux Petits Hommes au grand cœur*. Elle avait vu ces camions circuler en ville, et le nom l'avait toujours fait sourire. Pas cette fois. Elle fit entrer les déménageurs, ravie qu'ils soient prêts à emballer tout le reste. Épuisée, elle se laissa tomber sur le canapé.

— Faites-moi signe quand vous voudrez que je bouge, dit-elle en réprimant un bâillement. Ça vous ennuie si j'allume la radio ?

Le plus jeune des deux hommes sourit.

— Pas du tout.

Elle prit la télécommande sur la table basse, alluma la chaîne stéréo et chercha sa station favorite, qu'elle n'avait jamais l'occasion d'écouter quand Philip était là.

— Ah ! 91.7, *The Bounce*, déclara le plus âgé.

— À moins que vous ne préfériez de la musique country.

— Non ! s'exclamèrent les deux hommes, horrifiés.

Un bref sourire éclaira son visage. Puis elle se rendit compte de ce qu'elle était en train de faire. S'admonestant pour s'être autorisée à prendre le moindre plaisir à la vie, elle les regarda emporter son existence tout entière. *Et celle de Sam*. Les deux hommes empaquetèrent, mirent dans des cartons et couvrirent tous les objets symboliques de sa vie – la vaisselle qu'elle avait reçue comme cadeau de mariage, le nouveau micro-ondes que Philip lui avait acheté pour Noël, le vase à roses en cristal que sa mère lui avait donné quand Sadie avait atteint sa première année d'abstinence.

— Tout ça va au garde-meuble ? demanda le plus vieux des deux avec curiosité.

Elle fit oui de la tête. Au bout de quelques heures, les déménageurs avaient quitté les lieux, avec un camion plein de meubles et de cartons. Sur le sol, près de la porte, les valises et le sac marin contenant le vin et le coffret du revolver affirmaient leur résistance dans une maison vide qui avait été pleine de joie, mais résonnait aujourd'hui des échos de la tragédie. Il lui fallut deux voyages pour traîner l'ensemble jusqu'au garage. Elle se dirigeait mécaniquement vers la Mazda quand un reflet argenté attira son regard. La Mercedes de Philip.

— C'est *ma* voiture, Sadie, avait-il souligné le jour où il l'avait achetée. Je suis le seul à la conduire. Compris ?

Elle se rapprocha de l'auto. Oserait-elle ?

— Bon, de toute façon, Philip ne va pas s'en servir.

Elle ouvrit le coffre de la Mercedes et poussa au fond une corbeille en plastique remplie de dossiers et de lettres. Elle fit entrer tant bien que mal les deux valises à côté de la corbeille et jeta le sac marin sur le siège passager. Puis elle monta dans la voiture et lança un bref regard au sac à côté d'elle. La forme du coffret contenant l'arme était visible. Cédant à une pulsion subite, elle ouvrit la fermeture éclair, juste pour s'assurer que le revolver était toujours à l'intérieur. Il s'y trouvait. « Très bien, lançons-nous sur les routes. »

Elle tourna la clé de contact. La voiture crachota, puis se mit à ronronner. Elle vérifia le niveau d'essence et sourit. « Et en plus, le plein est fait. Merci, Philip. » Passant en marche arrière, elle recula dans l'allée et s'engagea dans la rue. Un moment, elle s'attarda devant la maison, le lieu qu'elle avait appelé son foyer pendant plus de six ans. Malgré elle, son regard fut attiré vers le haut, vers la fenêtre vide du premier étage, et elle vit le visage suppliant de Sam pressé contre la vitre. « Je sais que tu n'es pas réel. Adieu, Sam. » Elle démarra en trombe sans un regard en arrière.

— Tiens, dit-elle en tendant trois clés à Leah. Voiture, maison et garde-meuble. Une fois que tu auras pris ma voiture, laisse simplement la clé de la maison sous le paillason pour l'agent immobilier.

Leah jeta un œil par-dessus l'épaule de Sadie et aperçut la Mercedes.

— Je croyais que je gardais la voiture de Philip.

— J'ai décidé de la prendre.

Leah cligna des yeux.

— Il ne va pas être furieux ?

Sadie ignore la question et tira quelques billets de son portefeuille. Comme Leah lui adressait un regard interrogateur, elle ajouta :

— Ma voiture a sans doute besoin d'essence.

— Oh, bien sûr. (Leah la regarda d'un air meurtri.) Pas de problème.

— Merci.

Sadie percevait la gêne dans leur conversation, mais c'était un mal nécessaire. Elle devait se couper de tout le monde. Cela faisait partie de son plan.

— Sadie...

— Je suis désolée, Leah. Vraiment. Mais c'est ce que je dois faire. J'espère qu'un jour tu comprendras. Je dois y aller maintenant. Assure-toi que l'avocat de Philip récupère la clé du garde-meuble, d'accord ?

Leah acquiesça, résignée.

— Sûr.

Sadie monta dans la Mercedes et partit. Ce n'est qu'en approchant des limites d'Edmonton qu'elle s'autorisa à réfléchir à son plan. Elle passa en revue les étapes qu'elle devrait suivre, dressant mentalement la liste de tout ce qu'elle allait faire. « Bientôt, Sam. » Elle jeta un œil au siège arrière, s'attendant presque à voir son fils lui rendre son regard. Le siège était vide. Elle tendit la main vers la radio, puis changea d'avis. Elle allait s'en remettre au destin.

« Je conduirai en silence. Quand il sera interrompu, je m'arrêterai. » La circulation commençait à s'intensifier à l'approche de l'heure de pointe lorsqu'elle traversa les rues embouteillées d'Edmonton. Une demi-heure plus tard, la circulation s'éclaircit et la ville affairée laissa place à des terres agricoles. Des champs boueux de foin coupé bordés de neige fondante défilèrent, se mêlant dans un brouillard de plaines sans fin, interrompues çà et là par une ferme d'élevage. Le silence et la tranquillité étaient fascinants.

Deux heures s'écoulèrent sans événement notable. Avant longtemps, le panneau indiquant Edson apparut. Elle traversa la petite ville sans même y penser. Mais un peu plus loin sur la nationale, la circulation se mit au pas. Le silence avait pris fin.

CHAPITRE 17

Sadie fut accueillie par des gyrophares et une sirène. Elle considéra le sac posé sur le siège passager. « Merde ! » Obéissant à un agent de la circulation équipé d'un gilet orange, elle ralentit la Mercedes et se cala derrière un break à panneaux de bois rempli de quatre rockeurs tatoués qui avaient tous un élément différent du visage percé de tiges métalliques. Un jeune homme, sur la banquette arrière, tourna la tête, sourit largement et lui adressa des grimaces lubriques avec sa langue cloutée. L'ignorant, elle se concentra sur la route. « Allez. Avance ! »

Une minute plus tard, elle distingua l'origine du problème. Devant eux, un camion-citerne au ventre argenté s'était renversé en travers de la ligne blanche. La circulation était en train d'être déviée. Sadie poussa un soupir de frustration. « Où est-ce que je vais, de toute façon ? Il me faut un signe. Allez, Sam, montre-moi où... »

Une corneille l'observait silencieusement du haut d'un poteau en bois. Une pancarte était clouée au-dessous de l'oiseau. Certains des mots s'étaient effacés, mais elle réussit à la déchiffrer. « *Chalets à louer ! Grotte des chauves-souris ! Suivre les panneaux jusqu'à Cadomin, Alberta.* » Et voilà. Le signe qu'elle attendait. Une fois de plus, le destin était intervenu.

Elle quitta la nationale 16 et suivit la route vers le sud jusqu'à Robb. Elle remercia le ciel pour l'absence de circulation, n'ayant vu qu'un seul véhicule – une vieille caravane Airstream – avant d'atteindre l'endroit où la route pavée disparaissait pour être remplacée par du gravier. « Peut-on se trouver plus éloigné de la civilisation ? » En réponse, les pneus neige de la Mercedes firent voler des cailloux et des morceaux de glace fondante. Au son d'un raclement métallique, elle cilla : « Ça ne va pas plaire à Philip. »

Sadie poursuivit sa route jusqu'au bourg de Cadomin. De là, elle suivit les pancartes qui indiquaient la location de chalets, évitant les cratères qui parsemaient la route. Elle ralentit pour s'engager dans un virage lorsqu'un klaxon retentit. « *Bon sang !* »

Une camionnette découverte noire, aux vitres teintées, surgit de nulle part. Elle tangua dans sa direction, forçant la Mercedes à s'approcher dangereusement du fossé. Sadie enfonce la pédale du frein. Le véhicule la croisa à toute vitesse, et elle vit la silhouette d'un

homme coiffé d'un chapeau de cow-boy qui brandissait un poing furieux à son adresse.

— Crétin ! hurla-t-elle, même s'il ne pouvait pas l'entendre.

Dans le rétroviseur, elle suivit du regard la camionnette qui disparut dans un nuage de poussière. Elle essaya de calmer son cœur qui battait la chamade, tout en se demandant pourquoi elle s'était même inquiétée de se faire heurter. Ç'aurait été une bénédiction. *Tu n'as pas terminé le livre de Sam*, la pressa sa conscience.

Regagnant prudemment la route, elle conduisit encore un quart d'heure avant que le paysage ne change d'une plaine semée d'arbres à une chaîne argentée de collines ondoyant dans le lointain. Loin derrière, les Rocheuses se dressaient majestueusement, si pâles qu'elles semblaient flotter dans le ciel. Elle ralentit en atteignant une autre intersection. Une pancarte annonçait : « *Grotte de Cadomin, à gauche. Chalets Harmonie, à droite.* »

Elle vira à droite et s'engagea dans un chemin étroit qui sinuait entre les arbres. Quelques minutes plus tard, elle vit une petite cabane de rondins taillés à la main. Un panneau fixé dans le sol près de la porte la désignait comme *Bureau des Chalets Harmonie*. Elle poussa un soupir de soulagement, gara la voiture et sortit, étirant ses jambes engourdis.

— Vous venez de loin ? lança une voix râpeuse.

Sadie sursauta. Une femme âgée et maigrichonne, aux cheveux gris perle coupés court comme ceux d'un homme, se tenait sur le côté de la cabane. Son jean délavé, sa mince veste d'hiver et son visage bronzé et semé de taches de rousseur indiquaient qu'elle passait beaucoup de temps à l'extérieur et dans la nature.

— Z'avez perdu votre langue ? demanda la femme, balançant d'avant en arrière la hache qu'elle tenait à la main, tout en s'avançant.

Sadie recula, le souffle coupé.

— Je... euh...

— Vous êtes de la ville.

Des yeux presque noirs se rivèrent sur elle.

— D'Edmonton.

La femme plongeait la main dans la poche de sa veste et en tira un fin paquet de cigarillos. Elle le secoua pour en faire sortir un. Prenant un briquet, elle l'alluma ; la fumée s'élevait du coin de sa bouche.

— Et vous avez besoin d'un chalet, reprit-elle.

Sadie acquiesça.

— Pour le reste du mois et le prochain.

La femme tira pensivement sur son cigarillo et fut prise d'une quinte de toux. Le raclement qui sortit de sa gorge ressemblait au bruit d'un vieux train de marchandises sur des rails mal fixés.

— Il reste quatre jours ce mois-ci, dit-elle. Je vous ferai payer que

le mois de mai. Il me reste un chalet, vous avez de la chance. Mais il a pas été nettoyé.

— Pas de problème, s'empessa de répondre Sadie. Je le prends.

La femme se tourna et abattit la hache avec force. Elle fendit une souche à côté de la porte du « bureau » avec un « clac » retentissant. Pour Sadie, ce fut comme si la guillotine du destin venait de lui tomber sur la tête, la tranchant net.

— Moi, c'est Irma, déclara la femme en tendant une main osseuse.

Sadie la serra prudemment.

— Sadie O'Connell.

— Enchantée.

La femme jeta un œil à la Mercedes.

— Si vous allez en ville, conduisez prudemment. La route est pas des plus sûres, surtout avec Sarge qui se l'accapare.

— Il ne conduirait pas une camionnette noire, des fois ?

Irma fit la moue.

— Ce vieux tas de ferraille est bon pour la casse.

Sadie s'abstint de répondre en posant les yeux sur une remorque à bétail préhistorique, garée derrière la cabane qui servait de bureau. Cette remorque avait elle aussi l'air d'une candidate à la casse. Mais elle n'en dit rien.

— Venez, Sadie. Je vais vous montrer votre hébergement cinq étoiles.

Irma rit de sa propre plaisanterie, puis lui fit signe d'emprunter un sentier visiblement fréquenté. Au bout de quelques mètres, la femme s'arrêta pour jeter son cigarillo.

— Z'êtes dans le dernier chalet, dit-elle en enfonçant le cigarillo dans le sol de la pointe de sa botte.

Elle en alluma immédiatement un autre.

— Z'en voulez un ?

— Non, merci. Je ne fume pas.

— Ouais, moi non plus.

Irma eut un large sourire, exhibant une dentition en piteux état.

— Tous les jours, je jure que je vais arrêter. Et puis j'en prends un autre. C'est la merde quand on fraternise avec le diable.

Sadie déglutit :

— Parfois, c'est votre seul ami. Vous savez ce qu'on dit : mieux vaut le diable qu'on connaît...

Les yeux noirs d'Irma la vrillaient du regard ; elle changea de sujet.

— C'est celui-ci ?

Devant elles, un bungalow aux rideaux imprimés de marguerites se dressait parmi des peupliers nus.

Irma secoua la tête.

— Le vôtre est en bas, près de la rivière.

— Il y a une rivière par ici ?

— Enfin, c'est plutôt un ruisseau par endroits.

Comme elles passaient devant le chalet, Sadie remarqua un panneau sur la porte de derrière. Il ne comportait qu'un mot : *Paix*. Elle sourit.

— Joli nom.

— Une idée de ma fille. C'est elle qui les a tous nommés. Elle disait que ça les rendrait plus attirants. (Irma regarda par-dessus son épaule.) C'est le cas ?

— Eh bien, moi, ça me va, répondit Sadie, amusée.

— Le mien, c'est le bureau – *Harmonie*, continua Irma. Et puis il y en a deux à l'arrière du mien. *Espoir* est près de la route et *Inspiration*, plus loin dans les bois. Ici, en bas, il y a *Paix* et *Infini*.

Sadie trébucha. Avait-elle bien entendu ?

— *Infini* ?

Irma sourit.

— Il a la meilleure vue. On voit l'horizon.

— Et c'est le mien ?

— Ouais, le seul qui me reste.

Sadie prit une profonde inspiration. La coïncidence était troublante. « Les coïncidences, ça n'existe pas », disait toujours sa mère.

— Votre fille habite avec vous, Irma ?

— Non, elle s'occupait des chalets, avant. Avant de filer à la *grande ville* avec ce qui lui tient lieu de mari. La vie à la campagne, ça lui suffisait plus, une fois qu'elle l'a eu rencontré. Surtout après la naissance des gosses.

— Combien de petits-enfants avez-vous ?

— Cinq. Brenda pouvait plus s'arrêter une fois qu'elle s'y est mise. Elle en a pondu tous les ans pendant cinq ans. (Irma renifla.) Maintenant, elle les éduque à domicile. À Edmonton, bon sang de bois, où il y a des écoles à la pelle. Dieu tout-puissant, y lui manque quelques neurones, à cette fille. (Elle secoua lentement la tête.) Elle tient de son père, Dieu ait sa malheureuse âme.

Sadie lui adressa un regard de sympathie.

— Clifford est mort, déclara Irma. Y chevauchait les taureaux au rodéo de Calgary. Piétiné y'a dix-huit ans par le vieux Diablo. Complètement bigleux, çui-là.

— Le taureau ?

Irma grogna.

— Non. Clifford. Pas fichu de voir ses propres pieds.

Elles continuèrent leur marche, toutes deux perdues dans leurs

pensées.

— Alors vous êtes seule ici ? demanda finalement Sadie.

— Ouais, juste moi et les ouvriers du pétrole. Ils ont les autres chalets. Une chance pour vous, ils sont pas là la plupart du temps. Ils rentrent pour dormir, à moins qu'ils prennent une chambre en ville. Ils devraient pas vous embêter. Vous verrez probablement personne, à part moi.

Sadie s'arrêta près d'une souche déracinée. Une file continue de fourmis paraissait au sommet d'une racine exposée, tandis qu'un arachnide au ventre bulbeux s'approchait discrètement de la file. Elle frissonna quand l'araignée saisit une fourmi attardée et la dévora. *La survie des plus forts*, songea-t-elle. Irma lui fit signe d'avancer. « On y est presque. »

Le sentier descendait vers des arbres plus clairsemés, puis débouchait sur une rivière sinueuse dont le mince cours passait sur des rochers, contournait des souches, serpentait à travers bois en longeant les dernières congères qui résistaient encore. Par endroits, elle était si étroite qu'on voyait le fond. À d'autres, la rivière était noire et profonde. La vue était d'une beauté à couper le souffle.

— Ça, là, c'est la rivière Kimree, annonça Irma.

Une brise d'avril enjambait le cours d'eau, caressant le visage de Sadie dans la brume fraîche. L'air était parfumé d'une odeur légèrement marécageuse – pas vraiment désagréable, juste humide et terreuse. Elle lui rappelait le cabernet Screaming Eagle.

— Vous pouvez continuer à suivre ce sentier dans les bois ou prendre l'escalier, là.

Irma indiqua du doigt des lattes de bois grossières enfoncées dans la terre glacée.

— Si vous êtes chargée, c'est plus facile de prendre au bord de l'eau. Mais attention, les marches sont glissantes.

Sur la berge de la rivière, elles marchèrent côte à côte en silence. Il n'y avait aucune autre construction en vue, personne. Une fois Irma repartie vers son propre chalet, Sadie serait toute seule. *Exactement ce que je veux.*

— Et voilà, déclara fièrement Irma.

L'approchant par le côté, Sadie eut un premier aperçu de son nouveau foyer. La cabane en rondins était perchée sur un tertre herbeux et sec, son toit gris clair luisant au soleil. De lourds volets blancs encadraient deux fenêtres sur le côté, et une petite véranda, dont l'avant reposait sur des pilotis, saillait au-dessus de la rivière. Une glacière Coleman bleu et blanc, deux chaises de bois usées et une table taillée dans une souche d'arbre bombée constituaient les seuls ornements de la véranda, en dehors d'un cèdre nain dans un pot de terre cuite près de la porte coulissante.

Sadie embrassa du regard son nouveau domicile. Vu de l'extérieur, il ne payait pas de mine, et sans doute n'était-ce pas beaucoup mieux à l'intérieur. Mais le clapotis apaisant de la rivière le rendrait supportable.

— Vous ne plaisantiez pas en disant qu'elle était près de la rivière, dit-elle avec un petit rire.

— Espérons juste qu'on n'aura pas de crue, l'avertit Irma.

— De crue ?

— Ouais. Y'a quelques années, on a eu une crue d'un seul coup, et des éclairs qui illuminaient le ciel sur des kilomètres. Ça, c'était un orage. Si on en a un autre comme ça, faudra fermer les volets. Ici, on a des vents violents et le tonnerre fait un sacré boucan.

Elles gravirent les marches enfoncées dans le sol et contournèrent le chalet. Des bûches pour le feu, couvertes d'une bâche d'un vert sapin délavé, s'empilaient contre un des murs. Une canne à pêche et une lampe à pétrole gisaient dans l'herbe, abandonnées. Consternée, Sadie se tourna vers Irma.

— Il n'y a pas d'électricité ?

— Pas ici, chérie. Ça pose un problème ?

— J'ai besoin de charger les batteries de mon ordinateur portable et de mon téléphone.

— Ben, je voulais m'acheter un de ces générateurs dernier cri comme celui de Sarge, mais j'ai pas les moyens. Désolée.

— Pas de problème. J'irai les charger en ville, alors.

Irma poussa un grognement.

— Pas à Cadomin, ça non. Y'a qu'un magasin, et la Louisa, faut qu'elle contrôle tout. Elle vous laissera même pas pisser dans les toilettes parce que vous êtes pas du coin.

Elle essuya une main crasseuse sur son front.

— Faudra aller à Hinton, au pub d'Ed. Dites-lui que vous venez de ma part. C'est mon frère.

En approchant de l'arrière, Sadie repéra le panneau au-dessus de la porte. « *Infini*. » Cela lui faisait penser à Sam, à leur rituel vespéral.

— Sam, murmura-t-elle.

— Qui est Sam ? demanda Irma. C'est votre homme ?

— Non, euh...

— Vous inquiétez pas, chérie. Il vous trouvera pas ici.

Sadie tourna brusquement la tête.

— Quoi ? Non, vous m'avez mal comprise.

Irma secoua la tête.

— Non, je pense pas. Qu'est-ce que vous feriez ici, au milieu de nulle part ? C'est dans vos yeux, chérie.

— Quoi donc ?

Irma marcha tranquillement jusqu'à la porte et glissa une clé

dans la serrure.

— Quand je vous ai vue arriver, je me suis dit : « Irma, cette fille fuit quelqu'un. Ou quelque chose de terrible. » Je le vois dans vos yeux. Et les yeux, ça ment pas. (Elle tourna la tête de son côté.) Mais c'est pas mes affaires, je suis trop curieuse.

La vieille femme poussa la porte qui gémit en signe de protestation, puis s'ouvrit grand, libérant un nuage de mouches noires. Et l'odeur de la mort.

— Marie, mère de Jésus ! s'exclama Irma, horrifiée.

Sadie suffoquait.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

CHAPITRE 18

Leurs pas dérangèrent la boue séchée qui couvrait le sol, et un nuage de particules fines – poussière, toiles d'araignées et Dieu savait quoi d'autre – s'éleva dans l'air confiné, avec une puanteur accablante de peau de poulet décomposée, de poisson pourri et de lait tourné. Cela rappela à Sadie le jour où le broyeur s'était bouché et avait refoulé dans l'évier de la cuisine. Irma se précipita pour ouvrir les fenêtres.

— Vraiment désolée, chérie. J'ai été absorbée par les problèmes de Brenda et je remettais toujours à plus tard le nettoyage de ce chalet. Je crois que j'aurais dû venir plus tôt.

« Oui, on dirait bien », eut envie de répondre Sadie. Mais elle se tut. Retenant sa respiration, elle traversa la pièce, écarta les lourds rideaux et ouvrit la porte coulissante qui donnait sur la véranda. La lumière éclaira tous les coins de la pièce crasseuse, et un moment elle fut tentée de tourner les talons et de partir. *Pour aller où ?*

Sa bouche se tordit de dégoût tandis qu'elle balayait du regard le fouillis de vaisselle sale empilée dans l'évier et sur le plan de travail écaillé en stratifié. Dans un coin, une poubelle contenait deux grosses têtes de poisson infestées de mouches, et une masse visqueuse et noirâtre de feuilles de salade – laitue ou épinards, peut-être.

Un réchaud Coleman à deux feux reposait sur le plan de travail près de l'évier, une casserole en fonte abandonnée dessus. Elle jeta un coup d'œil dedans, et le regretta immédiatement. Quelque chose de brun et de duveteux couvrait le fond de la casserole, un festin pour les mouches noires, larves de mouches et asticots blancs frétillements qui rampaient dessus. Elle fit de son mieux pour ne pas suffoquer.

— Quand le dernier locataire est-il parti ?

— Y'a environ deux semaines. Il était pressé, çui-là.

— Je serais pressée aussi, si je vivais dans un endroit qui sent aussi mauvais. Ce type était un vrai cochon.

Elle contempla le tas de draps froissés sur le canapé convertible, les chaussettes sales et les tee-shirts tachés éparpillés sur le sol.

— Pourquoi n'a-t-il pas emporté ses affaires ?

Irma haussa les épaules.

— Il a parlé d'une urgence familiale.

— C'était un ouvrier du pétrole, lui aussi ?

— Nan, une sorte de médecin, il a dit. Mais croyez-moi, j'aurais pas voulu qu'il m'enfonce une aiguille dans le bras. Il tremblait comme une feuille.

Irma parcourut la pièce du regard.

— Je crois qu'il avait besoin d'une femme dans sa vie.

— Ou d'une bonne, marmonna Sadie.

— Je vous fais visiter, chérie. Par ici, c'est la chambre à coucher.

Quand Irma ouvrit la porte, l'état de la pièce stupéfia Sadie. Elle était impeccable, propre, chaque objet à sa place. Juste une fine couche de poussière sur le lit à deux places, la commode et la table de nuit. Il y avait une petite armoire sans porte au pied du lit et une fenêtre rectangulaire, percée dans le mur extérieur, donnant sur les bois.

— On dirait qu'il s'est pas beaucoup servi de cette pièce, déclara inutilement Irma.

— Je me demande pourquoi.

— Sais pas. Le lit est plus confortable que le canapé. Pour moi, ça tient pas debout.

Elle se dirigea vers l'armoire sans se presser.

— Il y a une corbeille avec du linge de maison propre sur l'étagère. Déposez-moi tout le reste de la lessive et je la ferai laver chez Ed.

Revenue dans la pièce principale, Sadie remarqua dans le coin du salon quelque chose qu'elle n'attendait pas. Une vieille horloge de parquet. Une toile d'araignée bien nette ondulait au-dessus, et même si la vitre à l'avant manquait et si le bois comportait quelques éclats, l'horloge semblait fonctionner.

— C'est à ma belle-mère, déclara Irma avec une moue. Moi, je supporte pas le bruit – même si ce fichu truc ne carillonne pas toutes les heures comme il est censé le faire. Ça vous gênera pas, hein ?

— Je ne pense pas.

— Tant mieux, parce que je vais pas la déplacer.

Irma lui montra la salle de bains, juste derrière la cuisine. Elle s'enorgueillissait d'une antique baignoire à pattes de lion et de toilettes flambant neuves qui trahissaient la simplicité rustique du reste du chalet.

— Faudra chauffer l'eau du bain, annonça Irma, l'air contrit. Pas de ballon d'eau chaude.

— Ça ira. Je suis ravie qu'il y ait des toilettes.

Irma leva le menton.

— Moi, je dis qu'il y a rien de mieux que de communier avec Mère Nature dans de bons vieux cabinets extérieurs.

Vos cabinets extérieurs, vous pouvez les garder, pensa Sadie. Et la nature aussi.

— Je n'en reviens pas que votre dernier locataire vous ait laissé tout ce désordre.

Irma eut un petit rire de gorge.

— *Votre* désordre, chérie.

Elle tendit à Sadie la clé du chalet.

— Il doit y avoir une lanterne dans chaque pièce et du pétrole sous l'évier. Ça va aller pour apporter vos affaires ? Je sais que le chemin est long.

— Je peux me débrouiller.

— Oui, vous avez eu plus difficile à affronter. (Une main frêle se posa sur l'épaule de Sadie.) Comme j'ai dit, c'est dans vos yeux, chérie.

Sadie fronça les sourcils. Elle devrait se montrer prudente avec Irma.

— Il y a une cheminée pour la cuisine et pour chauffer, continua la vieille femme. Vous savez allumer un feu ?

Sadie fit oui de la tête. Pour ce qui était des feux de camp, elle était la reine des étincelles. Trois ans chez les éclaireuses et divers séjours sous la tente, à la dure, avec son père et son frère lui avaient enseigné cet art. Les rares fois où, avec Philip, elle avait emmené Sam faire du camping, c'est elle qui parvenait à allumer le feu de camp – au grand dam de Philip.

Irma s'arrêta sur le seuil et alluma un autre cigarillo. La fumée douceâtre se mélangeait au pot-pourri d'odeurs déplaisantes, masquant la puanteur... plus ou moins.

— Avant que je parte, Sadie, vous avez des questions ?

— Juste une. Comment conserver la nourriture périssable ?

— Il y a un vieux congélateur à côté de ma cabane. Si vous voulez l'utiliser, vous pouvez. Il est pas branché, mais je le remplis de glace tous les deux jours. Enfin, c'est plutôt Ed. Et il fait encore assez froid la nuit pour que les choses restent congelées. Mais étiquetez vos aliments, sinon les gars les mangeront. Oh, et il y a une cave creusée là-dessous. (Elle indiqua du doigt un tapis carré usé, près d'une bergère à oreilles.) Pratique pour conserver les légumes.

Sadie considéra le tapis avec appréhension. Il n'était pas question qu'elle aille ramper dans une cave moisie. Dieu seul savait ce qui pouvait pousser là-dedans.

— Évidemment, vous pouvez toujours utiliser la glacière dehors pour les petites choses, ajouta Irma. Je vous apporterai quelques trucs. Et si vous avez besoin d'autre chose, venez me voir.

— Je m'en sortirai, Irma.

— J'en suis sûre. Mais dans ces bois, on peut se sentir très seul et loin de tout. Surtout les gens de la ville. Aucun fast-food ouvert toute la nuit par ici. Mais on a pas non plus cette circulation de cinglés.

— À propos de circulation, je peux laisser ma voiture près de votre chalet ?

— Oui, fermez-la à clé la nuit. Nous avons pas de véhicules sophistiqués comme ça par ici. Et vous voudriez pas me tenter.

Irma sortit et montra ses dents jaunies.

— Toujours voulu conduire une voiture de sport.

Après le départ de la femme, Sadie se sentit étrangement démunie. Un regard à l'intérieur du chalet lui fit prendre conscience qu'elle serait bientôt trop occupée pour se sentir seule. Les mains sur les hanches, elle parcourut la pièce d'un œil inquiet, la bouche déformée par une grimace. « Ton aspirateur intégré et ton Swiffer vont te manquer. »

Elle trouva une boîte de sacs-poubelles sous l'évier de la cuisine. Les draps, serviettes et vêtements d'homme allèrent dans un premier sac, les déchets et trois pièges à souris occupés dans un autre. Quand elle ouvrit la porte une demi-heure plus tard pour jeter les sacs dehors, elle découvrit un carton contenant des produits d'entretien, une grosse torche bleue étiquetée *Chalet Infini*, du carburant pour le réchaud, une carte et une note d'Irma.

« Sady,

Voilà du matérielle pour nétoyer. Si vous en faut plus, crié fort. La torche a des pil neuve. La carte é neuve, elle montre le cheumin jusqu'à Hinton et Edson. Hinton est plus pret. Le mieut pour l'épissérie, c'est le magasin Sobey's. Le pub d'Ed fait le meilleur foi aux oignons, poulet fri et fish and chips de la ville.

P.S. Vu le désordre et comme vous nétoyez, payé-moi juste la moitié du moi de mai.

Irma »

Presque deux heures plus tard, Sadie se laissa tomber dans le fauteuil, épuisée, mais satisfaite. L'intérieur étincelait, la puanteur était remplacée par un frais parfum d'orange. « Tu ne peux pas t'arrêter maintenant », se dit-elle avec un soupir. Il lui fallut deux voyages jusqu'à la Mercedes pour rapporter les valises et le sac marin. Elle envisagea de laisser l'arme dans la voiture, mais l'image d'Irma démarrant la Mercedes après avoir tiré deux fils et partant en virée, la police à ses trousses, l'en empêcha.

Le coffret du revolver trouva sa place sous le grand lit. L'espace d'un instant, elle s'autorisa à penser à quoi il lui servirait. Elle examina le sol, l'imaginant éclaboussé de... Elle releva brusquement la tête. « N'y va pas. » Elle était affamée. La seule chose qu'elle avait mangée de la journée était un beignet rassis accompagné d'un café, dans une station-service. Elle ouvrit un placard, inspecta les trois

boîtes de conserve – deux de thon et une de haricots rouges. Son estomac gargouillait et elle leva les yeux vers le mur au-dessus de l'évier. L'horloge florale annonçait 18 h 10. Tout le temps de faire un aller-retour en ville.

Fermant la porte à clé, elle marcha à travers bois, grimpa dans la Mercedes et prit la route de Hinton en suivant la carte offerte par Irma, les yeux rivés sur l'étroite route de gravier. Heureusement, personne n'essaya de l'en faire sortir cette fois. Elle ralentit pour prendre un virage sans visibilité. De façon inattendue, la route descendait, courant parallèlement à la rivière. Franchissant un pont de bois branlant, elle ralentit pour admirer la vue. La rivière coulait tranquillement quelques mètres plus bas, se frayant un chemin sur la terre encore gelée, contournait un tertre et disparaissait. À sa droite, un toit gris dépassait d'entre les arbres. Elle plissa les yeux. C'était son chalet. Elle en était sûre.

Un mouvement soudain sur la rive opposée attira son regard. Un homme coiffé d'un chapeau de cow-boy noir et d'une longue veste noire sortit des bois. Il se dirigea vers la rivière, s'accroupit – pour se laver les mains, peut-être – puis se releva et s'étira tranquillement. Elle était certaine qu'il s'agissait du propriétaire de la camionnette noire. Irma l'avait appelé *Sarge*.

La tête de l'homme se tourna brusquement vers le pont. Vers *elle*. Il était trop loin pour qu'elle puisse distinguer son visage, mais elle eut l'impression qu'il ne souriait pas. Puis il fila dans les buissons. « Génial ! Il va me prendre pour une voisine curieuse. Mais au fait, Sadie, c'est ce que tu es. » Elle laissa le pont derrière elle, satisfaite à l'idée que l'homme vivait de l'autre côté de la rivière. Elle n'avait vraiment pas besoin de visiteurs.

Le pub d'Ed était tranquille, en dehors du juke-box clinquant, dans le style des années 1950, qui beuglait *I Walk the Line* de Johnny Cash, et de la poignée de clients – dont certains à peine sortis du lycée – qui jouaient au billard sur les trois tables à l'autre bout de la salle. Assis près de la porte, deux hommes d'aspect primitif, vêtus de bleus de travail couverts de taches, buvaient de la bière, leurs barbes grises et broussailleuses effleurant la surface mouillée de la table. Ils ressemblaient à des chercheurs d'or de l'époque du Klondike.

Quand ils remarquèrent Sadie sur le pas de la porte, ils ouvrirent des yeux ronds et se mirent à chuchoter. Elle les ignore et se dirigea vers le bar, où un homme remettait en place des bouteilles le long du miroir qui couvrait le mur. Quand il se retourna, elle sut sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait du frère d'Irma.

— Qu'est-ce que je vous sers, ma jeune dame ? demanda-t-il.

— Un thé glacé, s'il vous plaît.

La bouche de l'homme se courba en un sourire plein de rides.

— Qu'est-ce qu'une belle fille comme vous fait dans un endroit pareil ?

Elle rit.

— Je vois que l'originalité n'est pas un de vos points forts.

— Difficile d'être original quand on est jumeau.

L'homme était une copie conforme de sa sœur, jusqu'à la carrure frêle, aux cheveux gris coupés court et aux yeux noirs. Mais alors que ceux d'Irma étaient sérieux et avertis, les siens accomplirent un dangereux pas de deux avec le flirt lorsqu'il se pencha, saisit un verre sous le comptoir et le remplit de thé glacé. Il le fit glisser le long du bar dans la direction de Sadie.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ici, à part accélérer mon rythme cardiaque ?

— Je termine un projet. J'avais besoin d'un endroit paisible pour ça, alors je séjourne dans un des chalets de votre sœur.

À la réflexion, elle ajouta :

— Si votre rythme cardiaque s'accélère en me voyant, c'est peut-être que vous avez oublié de prendre vos médicaments ce matin.

— Tss, tss, répondit-il avec un petit rire. Vous êtes futée, vous.

— C'est ce que dit mon mari.

Le visage d'Ed se décomposa et elle faillit éclater de rire.

— Mince alors ! Vous êtes mariée ?

Elle n'avait pas l'intention de lui parler de son divorce imminent ; elle tendit la main :

— Sadie O'Connell.

— Ed Panych. (Il sourit.) Eh bien, Sadie O'Connell, vous venez de réduire tous mes espoirs à néant.

Elle sourit et tapota sa main couverte de taches brunes, celle dont l'annulaire arborait un simple anneau doré.

— Je suis sûre que votre femme en sera soulagée.

Quelqu'un s'esclaffa derrière elle. Les hommes assis à la table écoutaient effrontément chacune de leurs paroles.

— Ouais, Martha va être très heureuse, Ed, cria l'un d'eux. J crois pas qu'elle ait envie de te partager. Surtout que vous venez de fêter votre cinquantième anniversaire de mariage.

Ed agita une main.

— Ah, ferme-la, Buggy. Je taquinais juste la dame.

Buggy marmonna quelque chose à l'adresse de son compagnon. L'autre homme partit d'un rire tonitruant qui résonna dans le petit pub.

— Désolé, déclara tranquillement Ed en se tournant vers elle.

— Ne soyez pas désolé. (Elle sourit et éleva la voix :) Si vous

n'étiez pas marié, Ed...

— Ah, je suis bien trop vieux pour une jolie fille comme vous, grogna-t-il, gêné.

Il partit en clopinant vers le fond de la salle. Sadie s'assit au bar, perdue dans ses pensées ; une tristesse nostalgique s'emparait d'elle. Elle avait toujours pensé que Philip et elle vieilliraient ensemble, célébreraient leurs cinquantième et soixantième anniversaires de mariage, et s'assiéraient dans des rocking-chairs assortis sur la véranda de la cour. Elle prit une longue gorgée de son thé et vida son verre. Rien de tout cela n'arriverait plus maintenant. Ed réapparut.

— Un autre ?

— Non, merci.

Elle fouilla dans son sac et laissa tomber quelques pièces sur le bar.

— Irma m'a dit que je pouvais venir brancher mon portable de temps en temps. Pour charger les batteries. Ça ne vous dérange pas ?

— Tu peux charger ma batterie quand tu veux ! lui cria Bugsy.

— Eh ! tonna Ed. Pas de ça ici, espèce de roquet galeux. Ou tu n'auras plus d'ardoise.

Bugsy referma sa bouche moustachue.

— Si vous avez besoin d'électricité, venez me voir, reprit Ed à l'adresse de Sadie. Dites à Irma que je passerai déposer davantage de glace demain matin.

Elle acquiesça, puis sortit. Au-dessus d'elle, le soleil brillait, sa lumière se reflétant agressivement sur les pavés et tout objet métallique, mais le fond de l'air était encore frais. Il n'y avait pas beaucoup d'activité à Hinton. La circulation était rare, à peine quelques voitures. L'épicerie Sobeys se trouvait de l'autre côté de la rue, dans le pâté de maisons suivant ; elle décida de laisser la Mercedes sur le parking du pub. Marcher lui ferait du bien.

Elle traversait la rue sans se presser, profitant du calme, quand un rire enfantin la poussa à regarder par-dessus son épaule. Un groupe d'adolescents marchait dans sa direction ; les filles gloussaient, les garçons essayaient d'avoir l'air cool. Un jeune homme – aux airs de punk avec sa chevelure parsemée de mèches noires et violettes – marchait avec un déhanchement qui aurait fait pâlir d'envie John Travolta. Son bras était passé autour des épaules d'une enfant blonde anorexique destinée à séjourner un certain temps dans un centre de désintoxication.

— Vous avez un problème, m'dame ? demanda le garçon en la croisant.

— Non, marmonna-t-elle en se demandant si Sam se serait exprimé de cette façon.

Elle s'empressa d'entrer chez Sobeys. Une demi-heure plus tard,

elle retourna à la voiture avec quatre sacs de provisions et un autre provenant du magasin de spiritueux voisin. Elle les déposa à terre, ouvrit la portière du côté passager et disposa les sacs sur le siège et au sol.

Alors que Sadie quittait le parking, une camionnette découverte noire tourna rapidement le coin de la rue devant elle. Elle passa en trombe, envoyant des cailloux dans le pare-brise de Sadie, et freina en dérapant dans la poussière près des portes du pub. Dans le rétroviseur, elle vit un homme, coiffé d'un chapeau de cow-boy et en veste longue, sauter du véhicule. Il lui tournait le dos, mais elle sut qu'il s'agissait de Sarge, l'imbécile qui avait failli la faire sortir de la route un peu plus tôt. *Et mon voisin de l'autre côté de la rivière.*

Elle fut tentée d'entrer au pas de charge derrière lui, de lui dire ce qu'elle pensait de lui, mais se dégonfla. Elle n'était pas douée pour les affrontements. Elle l'avait prouvé plus d'une fois.

CHAPITRE 19

« Voilà qui devrait me durer un moment. » Sadie plaça le dernier paquet de viande dans le congélateur décrépit à l'extérieur de chez Irma. Les gonds rouillés du couvercle grincèrent quand elle le referma. Elle tressaillit et se tourna vers Irma. La vieille femme était appuyée contre le mur, tirant sur son cigarillo, comme d'habitude.

— Ed a dit qu'il passerait apporter de la glace demain, déclara Sadie.

Irma grogna.

— Alors... il vous a fait du plat ?

— Juste un peu.

— Un peu de plat, ça existe pas, chérie. Ed est un vieux fou libidineux. Je sais pas comment Martha peut le supporter. (Irma haussa une épaule osseuse.) Mais bon, il est inoffensif. C'est que des mots.

— Je peux me débrouiller, Irma.

— J'en doute pas une seconde. Faites juste attention aux gars du bourg. Surtout Sarge.

— Vous voulez dire le crétin à la Ford noire ?

Irma partit d'une quinte de toux.

— Ouais, lui.

— Il habite dans le coin ?

Le regard de la vieille femme se posa sur la main gauche de Sadie.

— Pas de bague ?

— Divorcée. Enfin... (Elle eut un bref haussement d'épaules.) Presque.

— Ça existe...

— ...pas, presque divorcée, termina Sadie à sa place.

— Z'auriez pu me servir de fille, marmonna Irma. Z'êtes plus vive que beaucoup d'autres. (Elle serra pensivement les lèvres.) Sarge habite de l'autre côté de la rivière, un peu plus bas. Il est pas marié, des fois que vous voudriez savoir.

Sadie rougit.

— Non.

— Sûr que non. Évitez-le, chérie. C'est un solitaire, et pas très

sociable. Surtout depuis que sa femme et ses gosses sont morts.

— C'est navrant.

— Une terrible tragédie, ça oui.

— Ça arrive souvent. Vous les connaissiez bien ?

Irma tira sur son cigarillo.

— Carrie, sa femme, était copine avec ma Brenda. Sauf que Sarge voulait pas qu'elle parle à qui que ce soit, même quand il était en Irak. Plutôt possessif, cet homme-là. Et les gosses... pauvres petits agneaux.

— Que s'est-il passé ?

— La maison a pris feu il y a quatre ans, la nuit du gros orage. Seul Sarge s'en est sorti vivant. Il a tout perdu. Carrie, les enfants. Il avait pas d'assurance non plus. Le gars était tellement malade de chagrin après ça qu'il a même pas voulu raser la maison.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il l'a laissée debout – ce qui en reste. Ed m'a dit qu'il laisse personne en approcher, ni sur son terrain. Ce Sarge... il est plus le même, voilà. J'arrive pas à imaginer ce qu'on peut ressentir quand on peut pas sauver ceux qu'on aime.

Sadie frissonna.

— Moi si.

— Oh, mon Dieu. Je suis vraiment navrée. Votre mari ?

— Mon fils.

Sadie se détourna et repartit en direction de la voiture.

— Je ne peux pas en parler. Je regrette.

— Les gens me disent que je sais écouter, chérie.

— Merci, Irma. Mais je suis là pour oublier.

Priant pour ne pas avoir offensé sa logeuse, elle prit le reste des sacs et les traîna sur le sentier jusqu'à l'escalier. Elle l'aborda prudemment, puis savoura la courte marche au bord de la rivière. Arrivée à son chalet, elle posa les sacs et déverrouilla la porte. Après avoir rangé les conserves et mis les fruits et légumes dans la glacière, elle prépara rapidement un sandwich au thon et à la salade, s'enveloppa dans une couverture de laine et s'installa sur une des chaises de la véranda. Elle grignota le sandwich et contempla le paysage autour de la rivière, regardant le soleil paresseux entamer sa tranquille descente.

Elle songea à Sam, à combien il aimait la nature. « Tu aurais adoré cet endroit, Sam. » Elle ne savait pas combien de temps elle était restée assise là à observer les paisibles ondulations du cours d'eau et à penser à Sam. Il n'était jamais loin dans ses réflexions. Parfois, elle se sentait presque suffoquée par une culpabilité maligne, cancéreuse. Elle secoua les ombres qui l'entouraient. « Tu me manques, Sam. »

Quelques oiseaux aquatiques grattaient la terre du rivage,

échangeant des cris occasionnels. L'air froid lui caressait le visage, lui donnant la sensation d'être vivante et libre en inhalant le parfum frais des pins et des épineux, et en écoutant les sonorités de Mère Nature. Tout autour d'elle n'était que paix. *Le paradis*. Elle ferma les yeux... l'espace d'un instant.

Croâââ ! Les yeux de Sadie s'ouvrirent d'un coup. Elle hoqueta de surprise. Une corneille était perchée sur la balustrade de la véranda, ses yeux globuleux à moins d'un mètre d'elle. Elle la regardait fixement, immobile. « Va-t'en ! » L'oiseau pencha la tête de côté et lui adressa un regard curieux. « Stupide volatile, ouste ! »

Elle agita la main, mais l'oiseau se contenta de sautiller sur place. *Comportement bizarre pour une corneille*, pensa-t-elle. La corneille émit un autre cri rauque. « Pour information, je déteste les oiseaux. Sauf quand ils sont frits dans la chapelure. » Elle eut un sourire stupide. *Croââ !* Elle se leva, s'attendant à ce que ses mouvements délogent ce parasite contrariant. L'oiseau ne bougea pas. Elle fut tentée de s'approcher, mais le bon sens prit le dessus. Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ? *Elle est peut-être malade. Peut-être qu'elle a la grippe aviaire.*

Ignorant la corneille, elle s'étira. Puis elle fronça les sourcils. La lumière déclinante la fit regarder à nouveau de l'autre côté de la rivière. Il était tard. Elle avait dû dormir un bon moment. « Ça doit être l'air de la campagne. » Elle se dirigea lentement vers la porte coulissante, surveillant la corneille du coin de l'œil. L'oiseau observait chacun de ses mouvements, ce qui était perturbant ; elle souffla, laissant aller sa respiration, et entra. Elle alluma une lampe à pétrole et vérifia l'heure à l'horloge murale. *20 h 55.*

Avec un soupir, elle parcourut rapidement la pièce des yeux, puis entreprit de préparer un feu. Il n'y avait pas de télévision à regarder et pas grand-chose à faire, à part dormir. Mais elle était maintenant bien réveillée et des pensées sombres s'insinuaient dans son esprit. Ce qu'il lui fallait, c'était un verre. Elle ouvrit un placard, mais sa main resta suspendue au-dessus des trois bouteilles de vin rouge. « Non. Je vous garde en réserve. »

Elle alla ouvrir la glacière et en sortit la bouteille de rhum de la Jamaïque qu'elle avait achetée en ville. Elle l'ouvrit et en versa une bonne dose dans une imposante tasse de voyage argentée, qu'elle recouvrit du contenu d'une canette de coca. Puis elle se blottit sur le canapé devant la cheminée.

Le niveau du rhum baissait rapidement. Peut-être trop vite. Son arrière-goût sucré la réchauffait, lui donnait des fourmis. Elle apprécia son effet engourdissant, répit bienvenu après les tourments et le

chagrin constant qui la suivaient partout. Elle se leva, se servit un autre verre. « Je contrôle la situation, cette fois. » La voix réprobatrice de Philip résonna dans son esprit :

— *Ne te raconte pas d'histoire, Sadie. Tu es une alcoolique. Un verre ne suffit jamais.*

— Je peux arrêter quand je veux, Philip. C'est juste que je ne veux pas. (Elle eut un petit rire.) Est-ce que parler toute seule est un signe de maladie mentale ? *Seulement si tu te réponds.*

C'est ce que sa mère disait toujours. Sadie termina sa deuxième tasse de rhum et s'en servit une autre. Le halo de la lampe et les braises rougeoyantes se reflétaient sur les murs de rondins, les enveloppant d'un lustre doré. Il manquait quelque chose de tangible dans cette pièce, quelque chose qu'elle n'arrivait pas à déterminer.

Qu'est-ce qui manque ici ? La réponse lui vint, claire comme de l'eau de roche. Elle se rendit dans la chambre d'un pas maladroit. Quand elle revint dans le salon quelques minutes plus tard, elle avait à la main trois photos encadrées. Une petite de Sam trouva sa place sur la table basse, et une de Leah décora la table ovale près du fauteuil.

Sadie adressa à son amie un sourire triste. « Désolée, petite sœur. » Leah la détesterait quand tout serait fini. Prenant le portrait de Sam entre ses mains, elle déglutit avec force. « Il te faut un endroit spécial, bonhomme. » Son regard fut attiré par l'espace vide au-dessus du feu crépitant. « Parfait. »

Elle fit glisser une chaise jusqu'à la cheminée, puis accrocha le portrait au-dessus du manteau. L'adorable visage souriant de Sam la contemplait d'en haut, plein de vie. Elle embrassa le bout de deux doigts et les pressa contre les lèvres de Sam. « Je t'aime », déclara-t-elle doucement. Une latte de plancher craqua derrière elle. Elle lança un bref coup d'œil par-dessus son épaule et faillit tomber de la chaise. Traversant la pièce, elle tendit l'oreille. Rien. Elle considéra la porte de la chambre. Elle était fermée. L'avait-elle laissée dans cette position ? Elle ricana : « Tu deviens parano, Sadie. »

Elle ouvrit la porte d'une poussée, entra et posa la lampe sur la commode. Se laissant tomber à genoux sur le parquet, elle souleva le couvre-lit et inspecta le dessous. Le coffret de cèdre s'y trouvait toujours. Comme elle se relevait, la tête lui tourna et elle se cogna la hanche contre le coin de la commode, renversant presque la lampe. « Tu ne serais pas un peu pompette ? »

Un petit rire enfantin résonna non loin d'elle. Sadie sursauta. « Il y a quelqu'un ? » Un autre petit rire. Elle sortit en trombe de la chambre, tenant la lampe bien haut au-dessus de sa tête. Elle pivota sur ses talons au milieu du chalet. « Sam ? » Il n'y avait personne. Une demi-douzaine de marches inégales menaient à la baie vitrée de la cuisine. Dehors, une véritable purée de pois adhérait aux robustes

troncs d'arbres et un mince croissant de lune clignait de l'œil entre des nuages menaçants.

Boum ! Elle se retourna. Une ombre distordue se déplaçait de l'autre côté de la porte coulissante aux rideaux tirés. Traversant la pièce d'un bond, elle ferma les rideaux d'un coup sec. « Qui est là ? » Il faisait si noir à l'extérieur qu'elle ne distinguait que la forme de la table et des deux chaises. En dehors de cela, la véranda était inoccupée. Elle fit coulisser la porte et sortit. Son pied s'enfonça dans un monticule de terre fraîche. Elle repéra immédiatement le coupable. Le cèdre nain gisait sur le flanc, des mottes de terre éparses débordaient du pot en terre cuite. Un frisson lui parcourut l'échine. Quelqu'un ou quelque chose l'avait renversé.

Mal à l'aise, elle scruta les ombres, mais rien ne bougeait à part la rivière. L'air était frisquet, mais immobile. Aucun vent. Près des bois, un rideau de brume à demi opaque planait trente centimètres au-dessus du sol. Une traînée blanche passa entre les arbres. Elle plissa les yeux. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Quelque chose se déplaçait là-bas. Sa veste était accrochée à une patère juste derrière la porte. Elle la prit et enfila une paire de bottes. Puis, de la main, elle chercha la torche sur l'étagère au-dessus de sa tête. « Très bien, murmura-t-elle. Où te caches-tu ? »

Là ! Elle avança prudemment sur la véranda, le faisceau de la torche décrivant un arc en direction des bois. Quelle que soit la nature de l'objet blanc, il clignota, puis réapparut derrière un arbre quelques mètres plus loin. « Ohé, appela-t-elle, qui est là ? »

Une petite silhouette enveloppée dans une cape d'un blanc fantomatique émergea des volutes de brume. Un enfant. Sadie ne parvenait pas à distinguer si c'était un garçon ou une fille. Elle ne voyait aucun trait distinct, pas même un bras ou une jambe. Un autre gloussement lui parvint, flottant dans les airs. Elle se dirigea vers les marches qui descendaient vers le sentier et suivit la silhouette en blanc, priant pour qu'elle soit humaine. *Et si elle ne l'était pas ?*

Enhardie par l'alcool qui courait dans ses veines, elle balaya les bois du faisceau de sa torche. « Irma ! Si c'est vous, ce n'est pas drôle. » La silhouette avait disparu. « Tu l'as peut-être imaginée. Peut-être que tu es juste saoule. » Elle renifla avec mépris et remonta les marches au petit trot. « Qu'est-ce que tu as cru, Sadie ? Que tu pouvais simplement partir en vadrouille dans les bois aux trousses d'un fantôme... ? »

Quelque chose était posé devant la porte coulissante. Sadie braqua la torche dessus. « Une barre chocolatée ? » Perplexe, elle ramassa la friandise et l'examina. C'était sa préférée. Une barre Aero. Mais qui pouvait lui avoir laissé ce cadeau ?

CHAPITRE 20

À son réveil le lendemain matin, Sadie avait deux choses en tête : trouver le flacon de Tylenol et se débarrasser du goût horrible qui imprégnait sa langue. « La gueule de bois », marmonna-t-elle en s'extrayant du lit.

Elle frissonna et enfila son peignoir par-dessus le tee-shirt miteux et trop grand dans lequel elle avait dormi. Puis elle passa dans la petite salle de bains. Elle s'arrêta brusquement en apercevant son reflet hagard dans le miroir au-dessus du lavabo. « Tu as... une tête... *affreuse*. »

Elle toucha précautionneusement ses cheveux plaqués. Les boucles courtes ne lui étaient pas familières et elle n'arrivait pas à décider si elles lui donnaient l'air plus jeune ou plus vieux. Quoi qu'il en soit, elle avait une sale mine. « Dieu merci, Philip ne peut pas te voir comme ça. »

Elle se pencha en avant, repoussa ses mèches vers le haut et suivit du doigt la vilaine cicatrice qui luisait sur son front pâle – avec les compliments du Brouillard. Ses yeux – du même bleu que ceux de Sam – lui rendaient son regard, délavés et fatigués, ornés de poches si gonflées qu'elles ressemblaient à des oreillers pour poupée Barbie. « On dirait que tu es bonne pour davantage qu'une journée de mal aux cheveux. »

N'ayant pas encore défait ses valises, elle attrapa le tube de dentifrice laissé par le dernier locataire et en pressa un peu sur son doigt. Puis elle l'étala sur ses dents et sa langue, recrachant le surplus. Tendant la main pour saisir une serviette, elle poussa un juron étouffé en constatant que sa main tâtait le vide. Elle avait oublié de sortir le linge propre. Elle s'essuya la bouche sur sa manche. « Il est temps de t'installer ici, même si ce n'est que temporaire. Tu aurais besoin de deux ou trois choses. » La Sadie du miroir fit la grimace. « De chirurgie esthétique, par exemple. »

Après une rapide toilette à l'éponge avec de l'eau tiède issue de la bouilloire, elle enfila le jean de la veille, un tee-shirt propre et un pull tricoté par sa mère. Dans la pièce principale, elle ajouta du petit bois et une bûche aux braises qui couvaient dans la cheminée. Puis elle prépara du café instantané et s'attela à la tâche décourageante qui

consistait à défaire ses bagages, tout en essayant d'ignorer la barre chocolatée qui trônait sur le plan de travail. Était-ce Irma qui la lui avait laissée ?

Dans la chambre, elle hissa une valise sur le lit. Elle remplit ensuite trois tiroirs de la commode. L'autre valise fut traînée dans la cuisine. Elle l'ouvrit et en sortit les fournitures de dessin et le manuscrit de *Batty perd le nord*. Le dossier en plastique contenant les coupures de journaux trouva place sur la table basse.

Luttant contre une violente migraine, elle se laissa tomber sur le fauteuil et prit la photo de Leah. Sa meilleure amie – sa *presque sœur* – lui souriait, ses yeux vert noisette pétillant malicieusement. Au-dessus de sa tête s'étendait une bannière d'anniversaire colorée. La photo avait été prise trois ans plus tôt, le soir où Sadie lui avait organisé une fête d'anniversaire surprise.

Leah ne s'était doutée de rien quand Sadie lui avait proposé de venir dîner, prétendant qu'elle ne trouvait pas de baby-sitter pour Sam. Certains des amis et membres de la famille de Leah s'étaient cachés dans la cuisine avant son arrivée, mais une fois Leah assise sur le canapé ils étaient brusquement apparus. À la tête qu'elle avait faite, on aurait dit que quelqu'un venait de lui annoncer qu'elle avait gagné à la loterie. Le seul détail discordant avait été l'arrivée inattendue de Philip dont la réunion de travail avait été annulée mais, heureusement, il avait battu en retraite dans son bureau.

Entre-temps, Leah avait tellement bu qu'elle avait dû monter se reposer pendant que Sadie distrayait les invités. Elle était partie tôt, déclarant qu'elle ne se sentait pas bien. Sadie avait dû convaincre Philip de la raccompagner chez elle. Un soupir nostalgique lui échappa. Chez soi... Elle n'avait pas de chez soi. Plus maintenant. Sa vie à Edmonton paraissait si lointaine, si ancienne. Elle reposa la photo de Leah sur la table, puis s'adossa et ferma les yeux. « Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? » La réponse arriva d'elle-même : on frappait à la porte de derrière. Irma se tenait sur le seuil, une toque bleu marine enfoncée sur les oreilles.

— Je me suis dit que ça vous dirait peut-être d'aller marcher un peu avec une vieille veuve.

— Si ça vous dit de marcher avec une écrivaine divorcée, répliqua ironiquement Sadie en attrapant sa veste.

Un cigarillo apparut au coin de la bouche d'Irma et une bouffée de fumée s'éleva dans l'air vif.

— Qu'est-ce que vous écrivez, Sadie ? Des romans sentimentaux olé olé ?

— Non, c'est plutôt le domaine de mon amie. J'écris surtout des romans policiers.

— Ah, déclara Irma en hochant la tête. Rien de mieux qu'un bon

polar.

L'image de la barre Aero traversa l'esprit de Sadie.

— J'ai trouvé une barre chocolatée sur la véranda, lâcha-t-elle.

Irma ricana.

— Ça doit venir d'un des hommes. Vous vous êtes fait un admirateur.

Elles marchèrent dans les bois en silence. Sadie se sentait étonnamment apaisée et sa migraine disparut rapidement. Revigorée par l'air de la campagne, elle rassembla son courage pour poser une question à Irma.

— Vous avez dit que vous aviez des petits-enfants. Ils sont en visite en ce moment ?

Le cigarillo remua au coin de la bouche d'Irma.

— Ils sont à Edmonton. Reviendront pas avant les vacances d'été. Pourquoi cette question ?

Sadie contempla les pierres glacées sur lesquelles elle posait les pieds. Devait-elle raconter à Irma ce qu'elle avait vu la nuit précédente ?

— Et les ouvriers du pétrole ? demanda-t-elle. Est-ce que l'un d'eux a des enfants en visite ici ?

Irma jeta le mégot de son cigarillo dans la rivière.

— Non. Le gamin le plus proche est en ville. (Elle la dévisagea d'un œil suspicieux.) Pourquoi cet intérêt subit pour les gosses ?

— J'ai cru voir quelqu'un. Dans les... oh, laissez tomber. (Sadie grogna.) Je crois que j'ai trop bu hier soir.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à la barre Aero qu'elle avait mise dans la glacière.

— L'alcool tue, déclara Irma en allumant un autre cigarillo.

Elles se promenèrent le long de la berge, bavardant à propos du temps qu'il faisait et de choses sans conséquences. Comme elles approchaient d'une courbe de la rivière, Sadie remarqua un ensemble de roches plates à moitié submergées, distantes d'environ deux pas. Elles semblaient trop parfaitement alignées pour être d'origine naturelle.

— Un passage à gué ? demanda-t-elle.

Irma considéra le pont de pierres.

— Oui. C'est Sarge qui les a mises là. Pour que ses gosses nous rendent visite, à Brenda et moi. C'est plus court que le grand tour par la route.

Sadie s'arrêta au bord du cours d'eau et mit une main en visière pour arrêter le soleil éblouissant.

— L'eau a l'air plutôt haute, remarqua-t-elle.

— Les fontes du printemps. Vous voyez ce rocher ? (Irma indiqua du doigt l'autre rive.) Si l'eau monte un jour jusqu'à la ligne orange,

c'est le moment de remballer et d'aller à Cadomin. Avant que le pont qui mène en ville soit inondé.

Sadie regarda la rivière.

— Il y a souvent des crues ?

— Environ une fois tous les trois ou quatre ans.

Tandis qu'elles prenaient le chemin du retour, les paroles d'Irma résonnèrent dans l'esprit de Sadie. Elle devrait se montrer vigilante. Une crue réduirait ses projets à néant.

— Merci pour la promenade, dit-elle quand elles furent de retour au chalet *Infini*.

Irma la dévisagea.

— Vous êtes trop jeune pour rester enfermée, chérie. La vie est faite pour être vécue. Oubliez-le pas.

Agitant la main, elle partit en trotinant sur le sentier.

Le reste de l'après-midi, Sadie travailla aux corrections du manuscrit de *Batty perd le nord*. Mais son ordinateur portable finit par s'éteindre. Sourcils froncés, elle le poussa de côté et prit mentalement note d'aller en ville le lendemain pour charger la batterie.

Son dîner se composa d'une généreuse salade du chef avec des morceaux de cheddar canadien et de bacon. Assise sur le canapé en face de la cheminée, elle pensa à Philip. Il aurait été consterné si elle avait préparé une salade pour le dîner. Il lui fallait de la viande et des pommes de terre. Les plats à emporter étaient déjà limite. Et pas question qu'ils ne mangent pas à la table de la salle à manger comme des gens *normaux*. Elle esquissa un sourire malicieux. « Au diable la normalité ! »

Une fois la vaisselle lavée, elle s'étendit sur le canapé et contempla les flammes. Il était difficile de résister à l'envie de plonger dedans. D'une main, elle tenait son téléphone portable. Dans l'autre, un verre de rhum-coca. « Tu peux y arriver. Un seul verre ce soir. » D'abord, elle appela ses parents. Ils s'inquiétaient pour elle, naturellement, mais elle leur assura qu'elle prenait un peu de vacances et se reposait.

— Eh bien, tu as l'air en forme, dit son père.

Curieusement, elle se sentait en forme. En fait, elle n'avait jamais eu l'esprit aussi clair.

— Je t'aime, papa. Maman aussi.

Après avoir échangé quelques mots avec sa mère, elle raccrocha et regarda le verre dans sa main, le faisant tourner lentement. « Encore un appel », se dit-elle en avalant la dernière gorgée.

Mais elle n'arrivait pas à composer le numéro. Une demi-heure plus tard, elle termina son troisième verre, puis passa son appel. Après avoir expliqué à l'homme au bout du fil que cet appel était urgent – un problème familial –, on la pria d'attendre pendant qu'un garde

allait chercher Philip et l'escortait jusqu'au téléphone.

— Sadie ? Je me demandais quand tu allais...

— Je voulais juste te dire que tu ne pourras pas me contacter pendant un moment, Philip. Je n'ai pas l'électricité.

— Comment ça ? Où es-tu ?

Pensive, elle prit une longue gorgée de sa boisson. Où elle était ?

Nulle part.

— Sadie, tout va bien ?

Elle contempla la photo de Sam.

— Oui, ça va.

— J'ai entendu dire que tu avais pris ma voiture.

Sa voix était tendue, mesurée.

— Comment... ? Tu as parlé à Leah. Pourquoi ?

— Peu importe pourquoi. Écoute, Sadie. J'ai laissé des documents importants dans le coffre. Tu peux les mettre dans un carton et me les envoyer tout de suite ?

— Bien sûr, répondit-elle, vexée. La prochaine fois que j'irai en ville.

— Merde, j'ai failli oublier ! Il y a un problème avec le starter.

— Le starter ?

— De la voiture. S'il lâche, tu devras l'amener dans un garage.

Il y eut un long silence.

— Sadie, tu as besoin de... ?

— Non. Je n'ai besoin de rien. Il faut que je te laisse.

— Attends ! Dis-moi où tu...

— Mon portable va s'éteindre, mentit-elle. Salut, Philip.

Elle lui raccrocha au nez, se demanda pourquoi elle l'avait appelé. Peut-être pour qu'il n'aille pas déclarer sa disparition ou envoyer quelqu'un à ses trousseaux. Elle fut tentée d'appeler Leah et de lui dire ce qu'elle pensait. Mais le courage n'était pas son fort. Finalement, elle trouva le réconfort dans un autre verre de rhum. Sans additif.

Un oiseau cria derrière la fenêtre de la chambre, sans s'inquiéter de son occupante. Quand le piaillage guttural s'insinua dans les rêves agités de Sadie, elle se tourna sur le ventre et tira la couverture au-dessus de sa tête. *Croââ !* « Ferme-la ! » À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle gémit, et son visage se crispa. Sa tête l'élançait, comme serrée dans un étau.

Elle rejeta la couverture et, ouvrant ses yeux douloureux, fut soulagée de découvrir que la pièce était plongée dans l'obscurité totale, à part la faible lueur du réveil à piles sur la table de nuit. Les rideaux doublés de la fenêtre étaient un don du ciel. Mais ils n'étouffaient pas les braillements incessants de l'oiseau.

Elle se redressa sur les coudes et foudroya le réveil du regard.

« Deux heures du matin ? C'est une blague. » Un autre cri la poussa à se lever en titubant. « Bon, ça suffit ! » Elle alluma la lampe, puis marcha jusqu'à la fenêtre, comptant chasser ce parasite irritant. Passant un doigt entre les rideaux, elle les écarta de quelques centimètres et fut étonnée de l'obscurité qui s'étendait derrière. Ce qui la saisit le plus fut les deux yeux noirs de l'autre côté de la vitre. La corneille – la *même* que la nuit précédente – la regardait fixement. « Va au diable ! » Elle cogna à la vitre, mais l'oiseau ne bougea pas.

« Bon sang ! C'est quoi, ton problème ? » La corneille poussa un autre cri. Puis son bec heurta la vitre. *Tap ! Tap !* Sadie résista à l'impulsion d'étrangler le fichu volatile. Tout juste. « Ne me tente pas, espèce de sbire à plumes noires. »

Elle était sur le point de s'écarter de la fenêtre quand quelque chose remua dans les buissons près de l'escalier arrière. « Il y a *vraiment* quelqu'un dehors. » Instantanément, elle retrouva sa lucidité. Elle passa dans le salon où elle mit sa veste et ses bottes. Puis elle alla, sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte coulissante. « Alors, comme ça, on m'espionne. C'est ce qu'on va voir. »

La porte s'ouvrit sans mal et elle sortit sur la véranda, munie d'une lampe-torche et d'un tisonnier en fer. Elle attendit. Puis elle fit un pas hésitant en avant et le faisceau de lumière passa sur un objet près de son pied. Une image à collectionner représentant un footballeur. À côté de l'image, un petit dé à jouer. Elle pensa à la barre chocolatée dans la glacière. « Mais qu'est-ce qui se passe, enfin ? » Quelqu'un se mit à rire non loin d'elle.

Sadie éteignit la torche. Il y avait assez de lumière, grâce à un croissant de lune et son reflet sur la rivière, pour qu'elle distingue les marches et l'herbe en contrebas. Elle contourna le chalet en rasant les murs jusqu'à la porte arrière. Ses bottes émettaient un discret couinement, et elle retint son souffle, espérant que la personne, quelle qu'elle soit, ne l'entendrait pas. Même dans l'air mordant de la nuit, ses paumes étaient moites et il devenait difficile de tenir la poignée du tisonnier. Elle faillit le laisser tomber, deux fois. Elle s'arrêta, aux aguets.

Il y eut un léger froissement de feuillage non loin de l'endroit où elle se tenait. Puis un éclair blanc passa à toute vitesse entre les arbres. *L'enfant fantôme de la nuit dernière ?* Elle avança avec une persistance intrépide, une botte plantée devant l'autre. Quand le sol se mit à descendre, elle plongea en avant, son pied suspendu en l'air l'espace d'une seconde. Perdant l'équilibre, elle passa un bras autour d'un tronc d'arbre et décrivit un demi-cercle autour, comme une danseuse de quadrille à la fête du village. Reprenant son souffle, elle scruta l'obscurité. *Où es-tu, bon sang ?*

Puis elle vit l'enfant – s'il s'agissait bien d'un enfant – à moitié

caché par un arbre. S'accroupissant, Sadie attendit que la silhouette blanche s'éloigne avant de foncer vers les bois. Elle y parvint sans heurt et s'appuya contre un arbre. « C'est de la folie, se réprimanda-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ? » Elle se couvrit la bouche, en partie pour étouffer le son mais aussi pour cacher la brume engendrée par son souffle. Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'elle était sûre que quelqu'un pourrait l'entendre. La forme blanche était juste devant elle.

Guidée par le clair de lune, Sadie continua entre les arbres. *Plus que six mètres.* Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'elle voyait encore la lumière du chalet qui paraissait très éloigné à présent. Mais elle continua son chemin, le bruit de la rivière sur les rochers dissimulant sa progression. Le tisonnier levé au-dessus de sa tête, elle fit encore un pas pour s'approcher et une brindille craqua sous ses bottes. Devant elle, quelqu'un murmura quelque chose d'inintelligible. Sadie alluma la lampe-torche. Un visage éthéré aux grands yeux de biche lui rendit son regard. « Qu'est-ce que tu fais ici ? » demanda Sadie, interdite.

CHAPITRE 21

Elle avait devant elle une petite fille – de 8 ou 9 ans, peut-être – vêtue d'une serviette de bain blanche qui lui couvrait la tête et le corps. Dessous, elle portait une chemise de nuit en coton blanc avec un smiley jaune sur la poitrine. De grands yeux d'un bleu liquide clignèrent une fois, puis deux fois sous d'épais cils noirs.

— Je suis désolée, dit la petite fille d'une voix tremblante.

— Désolée de quoi ?...

Un poids massif frappa Sadie dans le dos. Le tisonnier et la torche s'envolèrent et, en s'abattant au sol, elle lança les bras en avant et se prépara à la chute. Ses genoux heurtèrent le sol gelé et elle tomba sur le ventre, ses paumes dérapant, la brûlant. Elle poussa un soupir douloureux puis ferma les yeux ; son cœur battait frénétiquement dans sa poitrine. *Il serait si facile de rester étendue là... de mourir là.*

Des pas lourds retentirent à travers bois – s'éloignant d'elle. Elle leva la tête, mais ne vit que des ombres furtives. Elle sentit le bout de ses doigts effleurer du métal froid. Elle récupéra le tisonnier, puis se leva avec difficulté et chercha la torche. Mais elle ne la trouva nulle part. « Attends ! Qui es-tu ? » Elle dressa l'oreille, mais les bois étaient silencieux. « Je ne te ferai pas de mal. Je veux juste... » Que voulait-elle, *au fait* ?

Elle se tourna dans la direction qu'elle espérait être celle du chalet. Dans l'obscurité qui l'enveloppait, elle n'aurait su le dire. Manœuvrant prudemment entre les buissons et les arbres, elle s'arrêta de temps à autre pour entendre la rivière. Quand elle sortit enfin des bois, elle se retrouva sur la rive, le chalet à quelques mètres. Elle s'en approcha à grands pas, lançant des regards anxieux par-dessus son épaule.

Quelqu'un l'avait attaquée. Mais qui ? Elle avait senti un corps plein de force derrière elle, mais n'avait rien vu, entendu personne. Sauf la petite fille. « Pas d'enfant dans les environs. Tu as raison, Irma ! » Quelqu'un qui habitait dans le coin avait visiblement une fille.

Le chalet *Infini* l'accueillit, paisible dans son existence solitaire. Se maudissant d'avoir perdu la torche, elle tâtonna dans le noir et alluma la lampe à pétrole. Avec détermination, elle se rendit à la porte

de derrière et mit le verrou en place. En le contemplant, elle ne se sentait pas en sécurité. Pas le moins du monde. Alors elle poussa le fauteuil devant la porte. « On verra si tu réussis à traverser ça ! »

Pour faire bonne mesure, elle coinça le cadre de la porte coulissante avec un manche à balai. Personne ne parviendrait à l'ouvrir sans d'abord enlever le balai. Elle se servit un autre rhum-coca et alla chercher l'édredon de la chambre qu'elle traîna dans la pièce. Puis elle se lova sur le canapé, le tisonnier à portée de main. *Au cas où.*

La lumière matinale entra lentement dans le chalet, et un bruit menaçant résonna dans l'air, puis se réduisit à un bourdonnement. L'esprit brumeux, Sadie se redressa. Elle repoussa la couverture et prit une profonde inspiration ; la douleur élançait ses genoux et ses mains. Elle observa ses paumes, remarquant les égratignures et le sang séché. Ses yeux se portèrent de ses vêtements – les mêmes qu'elle avait portés la veille – à l'horloge de parquet, puis à la cheminée dont le feu couvrait. Elle fronça les sourcils. « Bon... Qu'est-ce que je fais ici ? »

L'horloge sonna de nouveau. Le son mourut prématurément, comme si quelqu'un lui avait tordu les entrailles. Sadie regarda sa montre. « Il est 10 heures, et tout ce que tu as pu sortir, c'est deux coups de gong ? » Elle aperçut le fauteuil devant la porte. « Mais qu'est-ce que j'ai fait hier soir ? » Elle se frotta le front, essayant de se souvenir. *Une petite fille !* Elle avait vu une petite fille dans les bois. « Mais l'as-tu vraiment vue ? »

Le doute l'assaillit, surtout quand elle remarqua la bouteille de rhum ouverte sur le plan de travail. Elle passa en titubant dans la salle de bains, jeta un œil à son reflet défait et fit la grimace. Elle prit la brosse à cheveux, déterminée à démêler sa chevelure, puis fronça les sourcils et laissa tomber la brosse sur le comptoir. Pourquoi s'en donner la peine ? Personne ne la verrait de toute façon. *Sauf peut-être la petite fille...*

« Tu as des visions. Voilà ce que c'est. Tu n'as pas bu d'alcool depuis si longtemps que tu as des hallucinations. » Elle ricana. « Et tu parles toute seule. » Assurée d'avoir résolu les événements de la veille au soir, elle décida de s'offrir le luxe d'un bain. Elle dut faire bouillir de l'eau sur le fourneau et dans la cheminée – trois casseroles à la fois. Il fallut quinze casseroles d'eau chaude et quelques-unes d'eau froide pour remplir la baignoire à moitié. Après tout, ce n'était pas comme si elle avait mieux à faire.

Sadie trempa un long moment, laissant se dissoudre l'anxiété de la semaine passée. Elle shampooina ses cheveux, puis les rinça dans l'eau du bain. Fermant les yeux, elle glissa sous l'eau jusqu'à être complètement submergée. Elle retint son souffle aussi longtemps qu'elle le put et, lorsqu'elle émergea, crachotant en quête d'air, elle se

sentit déçue. Se noyer était absolument hors de question.

Après s'être séché les cheveux avec une serviette, elle enfila rapidement sa veste et tendit la main vers la porte coulissante. Le manche à balai coince dans la rainure l'arrêta. Elle tira dessus, le front plissé par la perplexité. Qui essayait-elle d'empêcher d'entrer ? Balayant ses pensées sous un tapis imaginaire, elle prit son ordinateur portable et son sac, puis emprunta le sentier. Une fois arrivée au chalet d'Irma, elle entendit la vieille femme chanter à l'intérieur. Ce n'était pas un son harmonieux.

Sadie hésita. *Devrais-je l'inviter à m'accompagner en ville ?* Cette pensée à peine formulée, elle l'écarta. Trop s'impliquer dans une amitié à présent ne serait pas juste. Pas pour Irma. La Mercedes se trouvait exactement où elle l'avait laissée. Elle monta dedans et le moteur ronronna dès qu'elle tourna la clé. Le bruit était réconfortant, et elle sortit en marche arrière de la clairière puis s'engagea tranquillement sur la route. Quand elle regarda dans le rétroviseur, Irma, debout près du congélateur, l'observait.

— Déjà de retour, Sadie O'Connell ?

Ed lui adressa un clin d'œil malicieux et posa le verre qu'il était en train d'essuyer.

— On pouvait pas se passer de moi, c'est ça ?

Elle regarda par-dessus son épaule. La table du coin était inoccupée. Pas de trublions aujourd'hui.

— C'est ça. Mon ordinateur est mort, et j'ai besoin de charger mon portable.

— Votre portable ?

Elle montra son téléphone.

— Ah, reprit Ed en hochant la tête. Je me suis jamais acheté ce genre de truc. Ça vous donne le cancer du cerveau, à ce qu'on dit. Soyez prudente, ma petite dame.

D'un signe de tête, il lui indiqua l'extrémité du bar.

— La prise est là-bas, sur le poteau.

Elle le remercia, sortit l'appareil de sa sacoche et le posa sur le bar. Une fois l'ordinateur et le téléphone branchés et en charge, elle s'installa sur un tabouret, les coudes appuyés sur le bois poli du bar. Ed fit glisser vers elle une tasse fumante.

— Vous m'avez l'air d'en avoir besoin. On a pas beaucoup dormi la nuit dernière, hein ?

Son regard se porta sur les cheveux humides et mal peignés de Sadie et son visage émacié.

— Vous pouvez le dire.

Elle but une gorgée de café et poussa un soupir de satisfaction.

— Il est divin, Ed. Merci. Je n'ai toujours pas trouvé comment faire du café au chalet. Les percolateurs datent d'avant mon époque.

Ed jeta un torchon sur son épaule.

— Le truc, c'est d'utiliser une demi-cuillerée de plus et une pincée de cannelle. Et faites-le pas bouillir trop longtemps.

— Et si vous me portiez une carafe de café tous les matins ? plaisanta-t-elle.

Le sourire qui se répandit sur le visage du vieil homme aurait pu éclairer une ville entière.

— C'est la plus gentille proposition qu'on m'ait faite depuis... eh bien, des décennies.

Il rougit, comme s'il venait de se rendre compte qu'il avait parlé à voix haute. Par-dessus sa tasse, Sadie enchaîna :

— Comment va votre femme ce matin ?

— Il fallait que vous gâchiez tout, grommela-t-il. Martha va très bien. Elle travaille à la bibliothèque.

Il prononçait « *biliothèque* ». Ce qui donna une idée à Sadie. Elle avait besoin de s'occuper pendant une heure, en attendant que ses appareils soient chargés.

— Comment y va-t-on ?

— Descendez jusqu'au carrefour, tournez vers le sud, et c'est deux pâtés de maisons après la station Esso à main droite.

— Ça ne vous dérange pas si je laisse tout ça à charger ? demanda-t-elle en indiquant l'ordinateur et le téléphone.

— Pas de problème, je suis là jusqu'à minuit. Personne y touchera.

Un courant d'air frais la fit frissonner. Derrière elle, quelqu'un venait d'entrer dans le pub. En regardant par-dessus son épaule, elle vit un homme chauve s'engager dans le couloir menant aux toilettes. Elle se tourna vers Ed.

— Merci. Je reviens dans une heure.

— Prenez tout le temps qu'il vous faudra.

En se dirigeant vers la sortie, elle fut suivie par les paroles de *Pretty Woman* depuis le juke-box. La voix rocailleuse d'Ed chantait en même temps. Exactement comme sa sœur. Et tout aussi mal. Sadie se rendit en voiture à la « *biliothèque* ». Dans le parking presque vide, elle se rangea sur un emplacement près de la porte, à côté d'une Cadillac bordeaux cabossée équipée d'une plaque fantaisie dont l'inscription était BUKS4U, ce qui pouvait signifier *bucks for you* (des dollars pour vous) ou *books for you* (des livres pour vous). Elle leva les yeux au ciel : « Je parie dix dollars que c'est la voiture de Martha. » La bibliothèque municipale de Hinton contenait une modeste collection de livres et sur ses murs s'étalait un collage d'affiches colorées, sans doute peintes par les enfants de la ville. Le coin droit, au fond de la

salle, était un espace réservé aux enfants, avec des coussins pelucheux aux couleurs pastel et des étagères basses. Au-dessus, une chauve-souris grandeur nature pendait du plafond. Une brise – provenant peut-être d'une fenêtre ouverte – l'agita à l'instant où Sadie entra. Elle la regarda et sa bouche se mit à trembler.

« Je peux vous aider ? » Sadie se retourna. Une femme élégamment vêtue, d'une soixantaine d'années, se précipitait vers elle, une pile de livres illustrés pour enfants dans les bras. Elle était agréablement potelée, ce qui lui donnait un air de gentille grand-mère, et des boucles de cheveux noirs grisonnants encadraient son visage dodu aux yeux noisette et au sourire chaleureux. Fixée à une chaîne argentée autour de son cou, une paire de lunettes reposait contre sa poitrine. Un badge au revers de sa veste annonçait : « *Martha V.* »

— Je suis en ville pour la journée, expliqua Sadie. Et je me suis dit que je viendrais voir votre bibliothèque, Martha.

— Eh bien, n'hésitez pas si vous avez besoin de quoi que ce soit, mademoiselle... euh...

— Sadie O'Connell. Je suis...

La femme faillit laisser tomber ses livres.

— Pas Sadie O'Connell, la romancière !

Sadie tressaillit.

— En fait... si, la romancière.

Martha était bouche bée.

— Nom d'un chien ! Je ne vous avais même pas reconnue. Vous avez l'air...

La femme se reprit, lui adressa un grand sourire, puis lui indiqua une table dans le coin.

— Vous voulez un café, ou autre chose ?

— Merci, mais je crois que j'ai eu ma dose de café. J'arrive à l'instant du pub de votre mari.

Martha posa les livres et s'installa dans un fauteuil.

— Je vous en prie, asseyez-vous, mademoiselle O'Connell. Vous vous sentez bien ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

Pas dans votre assiette était un euphémisme, et Sadie savait parfaitement que la femme essayait de se montrer polie.

— Je ne dors pas très bien ces temps-ci.

— C'est affreux. (Martha croisa sagement ses mains potelées sur ses genoux.) Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ?

Un rendez-vous avec la mort, eut envie de répondre Sadie.

— Je séjourne quelque temps à Cadomin.

Un bref sourire éclaira le visage de Martha.

— Vous savez, nous n'avons pas souvent des auteurs de votre stature par ici. Accepteriez-vous de faire une lecture ?

C'était la dernière chose qu'elle avait envie de faire. Cela

impliquait de frayer avec les gens, de sourire abondamment et de perdre du temps au lieu de terminer le livre de Sam.

— Je regrette, mais je ne fais que passer. J'ai un... délai à tenir.

Le sourire de Martha s'effaça.

— Peut-être plus tard, alors. Cet été, peut-être. Attendez !
Combien de temps allez-vous rester ?

— Pas longtemps. Encore un mois, éventuellement.

— Eh bien, si vous changez d'avis...

Sûrement pas.

— Je vous tiendrai au courant.

— Alors, que peut faire pour vous la bibliothèque de Hinton ?

Sadie haussa les épaules.

— J'essaie de tuer le temps pendant que mon ordinateur et mon téléphone se rechargent. Ils sont au pub d'Ed.

Martha se leva gracieusement.

— Bon, que diriez-vous d'une petite visite ? Nous avons ici quelques souvenirs qui pourraient vous intéresser.

Elle chaussa ses lunettes tandis qu'elles approchaient d'un mur couvert de photographies.

— Voici notre mur historique. Hinton est devenu une véritable agglomération quand la ligne de chemin de fer du Grand Tronc l'a traversée il y a plus d'un siècle. Puis, en 1931, la mine a ouvert. Dix ans plus tard, Hinton était une ville fantôme. Jusqu'en 1955, quand a été créée la première usine de pâte à papier.

Elle s'interrompit, à bout de souffle.

— Je vous ennuie ?

— Pas du tout.

C'était la vérité. L'histoire avait toujours fasciné Sadie, et des éléments historiques se retrouvaient souvent dans ses romans. Martha se tapota la bouche du bout du doigt.

— Vous séjournez à Cadomin, disiez-vous ?

— Aux Chalets Harmonie.

— C'est merveilleux. Ed s'inquiète toujours de sa sœur, toute seule dans la nature. Enfin, si on ne compte pas ces hommes qui logent dans les autres chalets. Ce sera agréable pour Irma d'avoir une compagnie féminine.

L'attention de Sadie fut arrêtée par la photo d'une grotte.

— C'est dans le coin ?

— La grotte de Cadomin, l'une des principales attractions de la région. Ce n'est pas très loin. Suivez simplement les panneaux en retournant aux chalets. C'est bien indiqué.

Sadie soupira.

— Mon fils aurait adoré.

— Malheureusement, c'est fermé. On ne peut pas y entrer avant

le mois de mai, on risque de déranger les chauves-souris et de les tuer.

— Les tuer ?

— Si elles se réveillent trop tôt au printemps, elles meurent de faim, expliqua Martha.

Sadie passa à la série de photos suivante. Nombre d'entre elles étaient en noir et blanc, restaurées, aux coins cornés, illustrant la progression du développement de la ville. Sur certaines, des fermiers laborieux labouraient des champs d'orge et de foin.

— L'agriculture a toujours été très importante dans la région, continua Martha. Elle l'est encore aujourd'hui. De nombreuses familles de Hinton cultivent leurs terres depuis des générations.

Un peu plus loin, une rangée de portraits féminins ornait le mur. Sadie eut un mouvement de tête dans leur direction.

— Qui sont-elles ?

— Toutes nos bibliothécaires.

— Comment se fait-il que vous n'y soyez pas ?

— Je ne suis qu'une bénévole, répondit Martha, l'air déçu.

Sadie lui tapota le bras.

— Je suis sûre que vous êtes bien davantage.

Elle étudia les portraits, admirant la technique des artistes. Il était intéressant de voir l'évolution des modes et des expressions faciales. Sur les tableaux les plus anciens, les femmes regardaient droit devant elles, sans sourire. À mi-chemin, cela changeait. Mais ce fut le dernier portrait qui retint son attention.

La femme représentée lui paraissait vaguement familière. Elle était assise dans un fauteuil à oreillettes à carreaux verts, ses cheveux d'un blond pâle tirés en chignon. Elle arborait un demi-sourire, qui n'atteignait cependant pas ses yeux bleus au regard vide. Martha s'éclaircit la gorge.

— Vous avez connu Carissa ?

— Elle me... dit quelque chose. Je crois l'avoir vue récemment.

— Ce n'est pas possible.

La réponse de Martha fut rapide, presque fébrile.

— Non, je suis sûre de l'avoir rencontrée. Quelque part.

— Elle s'est éteinte.

— Éteinte ?

Sadie surprit l'expression mélancolique du regard de Martha.
Morte, espèce d'idiote. Comme Sam.

— Oui. Il y a quatre ans.

— Dites donc, vous n'auriez pas un de mes livres ici, par hasard ? demanda Sadie, changeant adroitement de sujet.

— Bien sûr que si, répondit fièrement Martha. Nous les avons tous. C'est Carissa qui vous a découverte, quand elle est allée à la ville l'année avant sa mort.

Elle trottina jusqu'à un rayonnage et tira un livre relié de l'étagère.

— Voilà. *Diamants mortels*. C'est un de mes préférés.

Sadie fouilla son sac en quête d'un stylo.

— Je peux vous en dédicacer quelques-uns ?

— Vraiment ? Oh oui ! Ce serait merveilleux.

Sur la page de titre de *Diamants mortels*, Sadie rédigea une dédicace à la bibliothèque et la signa. Puis elle signa trois autres livres et les tendit à Martha.

— Le reste est sorti, déclara cette dernière. Bien sûr, nous allons devoir garder un œil sur ceux-ci, nous assurer que personne ne les emprunte de façon *permanente*. (Elle eut un gloussement enfantin et son double menton s'agita.) Je pourrai peut-être vous en faire signer un des miens, un de ces jours.

— Je reviens dans deux jours. Mon ordinateur portable ne dure jamais plus longtemps. J'essaierai de passer.

— Je suis là tous les jours jusqu'à 14 heures.

Sadie jeta un œil à sa montre. Son ordinateur se rechargeait depuis près d'une heure. Il était maintenant plus de 13 heures, l'heure du déjeuner. Elle commençait à avoir faim. Il était temps de rentrer et d'entamer les pâtes bolognaises au fromage qu'elle gardait dans la glacière.

— Bon, je ferais mieux de retourner au pub.

Sur le point de sortir, elle se rappela quelque chose.

— Martha, quel genre de voiture conduisez-vous ?

— Une Cadillac rouge, répondit la femme. Pourquoi ?

— Simple curiosité.

Sadie sourit. Dix dollars ! Elle allait acheter de quoi manger. Au pub d'Ed, elle récupéra son ordinateur et son téléphone, et commanda un *fish and chips*. À la quincaillerie, elle acheta une petite lampe-torche jaune – la seule en rayon – ainsi que des piles supplémentaires et rentra au chalet. En passant devant la pancarte qui indiquait la grotte de Cadomin, elle éprouva l'envie impulsive de bifurquer, mais se rappela l'avertissement de Martha – la grotte était fermée jusqu'en mai. Elle songea à la bibliothécaire blonde de la photo.

Ce n'est qu'en prenant son déjeuner sur la véranda qu'elle se souvint où elle l'avait vue. La femme portait alors une veste bleu-vert. *Et elle tenait Sam par la main.*

CHAPITRE 22

En pleine confusion, Sadie essaya d'assimiler l'impossible idée selon laquelle elle avait vu une femme décédée. *Et Sam.* « Alors quoi, je vois des fantômes, maintenant ? Je vois et j'entends des morts. Génial. Qu'est-ce que Philip dirait de ça ? » Au nom de son mari, une pensée lui revint à l'esprit. « Zut ! »

Elle avait oublié de poster ses documents. Décidée à tout emballer dans un carton et à les apporter en ville le lendemain, elle s'engagea sur le sentier d'un pas pressé et ouvrit la Mercedes. Elle prit la caisse en plastique, la cala sur sa hanche et claqua la porte du coffre. Puis elle remonta, marchant prudemment, car elle ne voyait pas ses pieds.

Quand elle parvint au chalet, elle était couverte d'une fine pellicule de sueur et tous les muscles de ses bras lui faisaient mal. Elle poussa la porte de derrière d'un coup de hanche, réalisant trop tard qu'elle l'avait poussée un peu trop fort. La porte heurta le mur intérieur. Puis elle rebondit, revint sur elle et la déséquilibra. La caisse lui échappa des mains et se renversa à terre, éparpillant papiers, classeurs et dossiers. « Merde ! »

Surprise par cet éclat inhabituel, elle se couvrit la bouche. Leah avait raison. Jurer était vraiment libérateur. « Merde, merde, merde ! » Souriante, elle rassembla le désordre des papiers et des dossiers en un tas. Tandis qu'elle remettait le tout dans la caisse, une enveloppe blanche attira son regard. Elle était adressée, en lettres d'imprimerie, à Philip. À son bureau.

En dehors du fait qu'elle ne comportait pas d'adresse d'expéditeur, il y avait quelque chose de particulier dans cette enveloppe, mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Elle l'ouvrit. La lettre contenait un seul paragraphe dactylographié et était datée de plus de deux ans auparavant. « *Philip, laisse-moi tranquille ! Je t'ai dit que cette nuit-là nous avons commis une erreur. Cela ne se reproduira plus. Jamais ! Je ne me le pardonnerai pas si Sadie le découvre.* » Elle était signée L.

« LaToya, se dit-elle avec une grimace. Je le savais. Une de plus au tableau de chasse de Philip. » N'ayant pas le temps de céder à la jalousie et aux regrets, elle remit la lettre dans l'enveloppe et la jeta

dans la caisse, qu'elle laissa tomber sur une chaise de la cuisine et s'empessa d'oublier.

Elle passa l'après-midi dehors sur la véranda, à peindre et à prendre le soleil. Les dessins avaient évolué pour devenir des aquarelles, et le temps passa rapidement pendant qu'elle s'absorbait dans le travail. « Tu seras bientôt terminée, Batty. » De plus en plus, elle se surprenait à parler au petit rongeur comique dessiné sur le papier.

Vers 16 heures, elle termina d'ombrer l'entrée d'une grotte inquiétante et aurait continué de peindre, mais une forte brise la poussa à lever les yeux. Des nuages affamés, d'un noir de charbon, dévoraient peu à peu le ciel bleu saphir. « Flûte ! Il est temps de remballer. »

Elle rapporta tout son matériel à l'intérieur, et à l'instant où elle ferma la porte, le vent se déchaîna, hurlant sa rébellion comme un bambin en pleine crise de colère. Immédiatement, les cieux déversèrent une averse torrentielle qui tambourina sur le toit. Entre la pluie, le vent, le feu crépitant et les occasionnels coups de gong affaiblis de l'horloge de parquet, Sadie eut l'impression d'être assise au premier rang d'un concert symphonique à quelques secondes d'un crescendo assourdissant.

N'ayant pas grand-chose d'autre à faire, elle se blottit sur le canapé avec une tasse de chocolat chaud et un album photo. C'était le moment idéal pour faire une chose qu'elle remettait à plus tard depuis des semaines – un voyage à rebours, mélancolique mais nécessaire, dans ses souvenirs. Prenant une profonde inspiration, elle ouvrit l'album. Elle esquissa un sourire. « Tu étais si minuscule, Sam. Si parfait. »

La photo avait été prise à l'hôpital, le jour de la naissance de Sam. Ses yeux étaient ouverts et sa peau arborait une saine rougeur. Elle se souvint comment elle s'était rongé les sangs pendant neuf mois à se demander s'il naîtrait en bonne santé ou si elle allait faire une fausse couche comme pour les autres. Après la naissance de Sam, elle ne cessait de demander aux infirmières : « Vous êtes vraiment sûres qu'il va bien ? » Elles l'avaient assurée que oui. « Il ne tardera pas à ramener ses petites amies à la maison », avait dit le médecin avec un petit rire. Sadie l'avait cru.

La page suivante montrait Sam à quatre pattes sur ses petits genoux dodus, un filet de bave pendant de sa bouche souriante et édentée. Il était occupé à ramper vers maman. Une autre photo montrait Philip endormi à côté de Sam, qui souffrait alors de coliques. Aucun d'eux n'avait beaucoup dormi cette nuit-là.

Sadie tourna la page et eut un petit rire. Elle avait pris la photo quelques mois avant les trois ans de Sam. Il était assis sur le carrelage

de la salle de bains, une boîte de tampons hygiéniques ouverte devant lui, son contenu éparpillé au sol. Au moment où elle l'avait découvert, il avait déjà sorti tous les tampons de leur emballage et était en train de les lancer comme des fléchettes contre la porte.

La page suivante contenait une de ses photos favorites. Philip et elle avaient emmené Sam au parc d'attractions de Galaxyland, le grand centre commercial de West Edmonton. Tous les trois étaient heureux sur cette photo, surtout Philip, qui souriait la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Il paraissait si détendu et si juvénile, debout sur le manège derrière l'étalon noir que chevauchait Sam. Sadie se tenait à côté de lui, après avoir demandé à une jeune fille de les prendre en photo. C'était un des rares moments où ils avaient constitué une véritable famille. Sam les avait réunis. Autrefois. Elle soupira. « Que nous est-il arrivé ? »

La dernière page de l'album contenait des photos prises deux mois plus tôt, le jour de la Saint-Valentin, à la parade du centre-ville. Les gens étaient alignés des deux côtés de la rue. La classe de Sam avait fait une sortie pour y assister, et Sadie s'était portée volontaire pour les y retrouver et aider les enseignants. À l'instant où il l'avait repérée dans la foule, Sam avait eu un sourire rayonnant et lui avait envoyé un baiser. Elle avait pris la photo à cette seconde-là.

Sadie lui renvoya son baiser. « Tu seras toujours mon amour, Sam. » Son sourire se figea. Elle scruta la photo. Il y avait un homme dans la foule. Il aurait été difficile de le rater. Il était vêtu d'un costume de clown. Il ne ressemblait pas exactement à Clancy, mais il y avait quelque chose chez lui qui déclenchait un signal d'alarme. Peut-être parce que, alors que tout le monde regardait la parade, lui semblait regarder Sam.

La photo étant trop petite pour distinguer le moindre détail, elle se précipita sur son ordinateur et ouvrit le dossier dans lequel elle avait conservé toutes les photos familiales. Se mordillant la lèvre inférieure, elle fit défiler les images jusqu'à trouver celle de Sam à la parade. Elle l'agrandit pour qu'elle occupe tout l'écran. Elle poussa un petit cri étouffé. Bien que son visage soit à moitié dissimulé par des ombres, l'homme regardait nettement dans la direction de Sam. Impassible. Intense. Familier. Et tenant à la main six ballons rouges.

« Je te tiens, *espèce de salaud*. » Assise à la table de la cuisine avec une lampe à pétrole et le feu dans la cheminée pour s'éclairer, Sadie essaya d'absorber son dîner, mais elle goûta à peine la salade du chef qu'elle avait préparée. Elle picorait, incapable de se sortir le Brouillard de l'esprit. Il avait observé Sam pendant des semaines, peut-être des mois, préparant son enlèvement, et elle ne s'était doutée de rien. Il fallait qu'elle fasse parvenir la photo à Jay, et il n'y avait qu'un moyen de le faire sans devoir parcourir tout le trajet jusqu'à Edmonton.

Fouillant dans son sac, elle trouva la carte de Jay. Sous son numéro de téléphone professionnel figurait une adresse électronique. « Demain », murmura-t-elle. Elle jeta un coup d'œil à la caisse posée sur la chaise en face d'elle. La lettre de LaToya était posée en haut de la pile, la narguant. Elle tendit la main, puis hésita, résistant à la tentation de la relire. Son sac se mit à sonner. Sans réfléchir, elle récupéra son téléphone portable et l'ouvrit.

— Oui ?

— Tu vas bien, Sadie ?

La voix de Leah était hésitante, distante.

— Très bien.

— Je... je m'inquiétais pour toi, mon amie. Tu es partie si brusquement.

Sadie ne savait pas quoi dire, et n'avait pas envie de s'expliquer. Pas même auprès de Leah. Ni de quiconque, d'ailleurs.

— Alors... reprit Leah. Comment se présente le livre ?

— J'ai presque fini. Peut-être d'ici une semaine.

— Tu veux que je vienne te tenir compagnie, là où tu es ?

Elle lui tendait une perche, essayait de lui soutirer des informations, mais la dernière chose que voulait Sadie était de la compagnie. Elle s'en voulait déjà d'avoir sympathisé avec les gens du coin. Irma, Ed, Martha... C'étaient tous des gens bien. *Trop bien pour leur dire ce que je compte faire.*

— Sadie ?

— Je ne suis pas prête à voir qui que ce soit. J'ai des choses à régler.

— Pourquoi me repousses-tu ? (La voix de Leah tremblait.) Je suis ton amie, ou censée l'être. Mais depuis que Sam...

— Écoute, je ne peux pas parler de ça maintenant. Je suis désolée que nous en soyons là. *Mais c'est comme ça.*

Leah fit une autre tentative.

— Les amis doivent se serrer les coudes dans les moments difficiles. Tu sais que je suis là pour toi. À n'importe quelle heure, du jour ou de la nuit. Si tu as besoin de parler, appelle-moi.

Un désespoir tranquille émanait de sa voix.

— Il faut que j'y aille, Leah. Ne t'inquiète pas pour moi. Ça va aller.

Sadie raccrocha et éteignit son téléphone. « Pour préserver la batterie », se dit-elle. En réalité, elle ne voulait plus être interrompue. Contrariée par l'appel de Leah, elle fit la vaisselle et essuya le plan de travail. Quand elle eut fini, elle prit la bouteille de rhum, comptant se préparer un verre bien tassé. Elle ne contenait plus que quelques centilitres. « Inutile de le gâcher. » Elle vida la bouteille et s'essuya la bouche du dos de la main. Puis elle fourra la bouteille vide dans le

placard, hors de vue. Le cabernet de Philip la narguait, l'appelait. « Pas question. Je te garde pour la fin. »

Résolue à passer une nuit sans le réconfort d'un sommeil alcoolisé, elle s'affala sur le canapé, contempla le feu et s'efforça de voir l'aspect positif de la situation. « Au moins, tu ne verras pas de fantôme de petite fille si tu es à jeun. » Une heure plus tard, elle s'ennuyait. N'ayant rien de mieux à faire, elle s'assit à la table de la cuisine et céda à l'appel séducteur de la lettre de LaToya. Elle la relut, se demandant pourquoi elle paraissait si bizarre. Ensuite, elle tria les dossiers et les rangea en piles bien droites après les avoir rapidement parcourus. C'étaient des documents juridiques, rien de bien excitant. Jusqu'à ce qu'elle trouve une lettre que Philip avait écrite deux ans plus tôt, mais n'avait jamais postée.

« Chère L.,

Je n'arrête pas de penser à toi. Je sais que tu en avais tout aussi envie que moi, alors inutile de menacer d'en parler à Sadie. Je lui dirai que tu m'as allumé, que tu m'as séduit. Après tout, c'est toi qui m'as embrassé la première. Sadie ne te verra jamais plus de la même façon. Surtout si je lui parle de Sam. J'ai hâte d'assister à ta prochaine fête d'anniversaire, et je suis sûr de pouvoir me débrouiller pour te raccompagner à nouveau.

Philip. »

Sadie relut la dernière ligne. « Qu'est-ce que...? » La vérité la frappa comme un coup de poing. Elle écarta les piles de feuilles pour retrouver la première lettre, celle qu'elle avait cru envoyée à Philip par LaToya. Puis elle se saisit de son sac, à la recherche d'une carte de condoléances qu'elle avait reçue aux funérailles de Sam. Elle posa la carte et la lettre côte à côte, les yeux agrandis par une prise de conscience horrifiée. Elle poussa un gémissement de douleur. « Quoi ? »

Elle l'avait sous les yeux. La seule preuve qu'il lui fallait. Le nom de Philip, en majuscules. Exactement les mêmes que sur la carte. C'était ce qui l'avait discrètement harcelée, quelque chose de subliminal la défiant de reconnaître l'écriture de Leah. Un cri jaillit de sa gorge. « Non ! Pas eux ! » Des pensées sordides défilèrent dans son esprit, la narguant, chacune rivalisant pour accaparer son attention. Philip avait raccompagné Leah chez elle et ils avaient fait l'amour. Son mari et sa meilleure amie.

La trahison la blessait comme un coup de couteau, rencontrant d'abord une résistance, puis s'enfonçant droit dans son cœur.

Philip et Leah. Elle bondit de la chaise et se mit à arpenter la pièce. Les poings serrés, elle tambourina sur le plan de travail. « Va en enfer, Philip, espèce de connard ! » Elle serra les dents. « Et va en

enfer, Leah. Je te croyais ma meilleure amie. »

Laissant la lampe à pétrole allumée sur la table, elle marcha d'un pas d'automate jusqu'à la salle de bains. Le flacon de somnifères attendait sur la tablette. Elle en sortit deux et les avala sans eau. Puis elle se rendit dans la chambre. Dans le noir, elle se mit au lit et se roula en boule. Il ne fallut pas longtemps avant que ses sanglots désespérés résonnent dans la pièce.

CHAPITRE 23

Sadie ne s'éveilla qu'en fin de matinée. Après avoir bu une tasse de café instantané, elle prit son sac et son ordinateur, puis s'engagea sur le sentier. Arrivée à la Mercedes, elle monta et tourna la clé de contact. Le moteur émit un crachotement sourd. Puis s'arrêta. « Pas maintenant, bon sang ! »

Il lui fallut deux autres tentatives avant que la voiture ne démarre enfin. Le trajet jusqu'à Hinton fut sans encombre, et Sadie évita de penser à Leah et Philip en réfléchissant à la photo du clown et de Sam. « Rien ne te fera revenir, Sam, annonça-t-elle au siège arrière vide. Et ils ne trouveront sans doute jamais le Brouillard. Mais je ne peux pas l'ignorer. Il faut que j'en parle à quelqu'un. Ensuite, ce ne sera plus mon problème. »

— Déjà besoin de recharger ? demanda Ed à son entrée au pub.

— En fait, j'ai besoin de vous demander quelque chose.

Ed sourit.

— Allez-y, demandez, mignonne.

— Y a-t-il le Wifi quelque part à Hinton ?

Il la regarda d'un air surpris.

— Oui, chez Cuppa Joe. C'est un coffee shop près du caviste. Il y a un grand panneau juste devant. Impossible de le manquer.

— Merci.

Ignorant les regards inquiets qu'il lui lançait, Sadie lui dit au revoir et partit dans les rues. Comme Ed l'avait dit, un panneau annonçant le Wifi gratuit avec le mélange du jour se dressait sur le trottoir devant Cuppa Joe, un minuscule café doté de quatre tables. Le garçon derrière le bar lui adressa un regard vide quand elle s'enquit d'Internet.

— Vous devez d'abord commander du café, dit-il. À la vanille, ça vous va ?

— Ce que vous avez, répondit-elle en lui tendant un billet de cinq dollars.

Une minute plus tard, elle avait ouvert son ordinateur sur une table et envoyait la photo de Sam et du clown à l'ordinateur de Jay grâce à la fée Internet. La tasse de café en polystyrène était toujours sur la table, intacte, quand elle partit. Avant de rentrer, elle fit un

détour chez le caviste et acheta une autre bouteille de rhum – la plus grosse qu'elle trouva – et une caisse de coca. Une caissière vêtue d'un tee-shirt de l'université d'Alberta la dévisagea avec suspicion et sembla stupéfaite quand Sadie lui tendit une carte Visa.

— Il va me falloir une pièce d'identité, déclara la fille en mâchonnant un gros chewing-gum rose. Nous avons eu beaucoup de fausses cartes de crédit ces derniers temps.

Sadie fit glisser son permis de conduire sur le comptoir. La fille au chewing-gum fit la grimace.

— Ça ne vous ressemble pas. Vos cheveux sont beaucoup plus courts maintenant et vous...

— Et ce n'est pas mon jour question cheveux. Je sais.

Ce qui était ironique, c'est que Sadie n'avait même pas pris la peine de se brosser les cheveux ce matin-là. Ni les dents. Elle n'avait pas pris de bain, ni mis de maquillage. Depuis un mois, elle avait perdu au moins six kilos, peut-être même huit, et ses vêtements flottaient sur sa frêle charpente. La caissière se mouvait à la vitesse d'un zombie, de façon automatique, comme toute jeune personne qui n'a nulle part où aller et rien de mieux à faire que de respirer. Et même cela semblait lui demander un certain effort. Finalement, elle lui rendit sa carte et son permis. L'une après l'autre.

— Vous voulez un sac en papier ? demanda la fille en indiquant le rhum.

— Non.

Sadie saisit le rhum et le coca, puis se dirigea à grands pas vers la sortie. Elle était presque dehors quand un bruit ressemblant à un coup de feu résonna derrière elle. Surprise, elle sursauta et faillit lâcher la bouteille. En se retournant, elle vit la caissière débarrasser les contours de sa bouche de morceaux de chewing-gum collants.

— Désolée, déclara la fille en rigolant. Dites donc, à votre tête, on dirait que quelqu'un vous a tiré dessus.

Sadie ouvrit la bouche pour répondre, puis la referma d'un coup. Dans la voiture, elle abaissa le pare-soleil et regarda sa tête dans le miroir. « Très bien, le verdict est tombé, les gars. Sadie O'Connell, auteur de best-sellers du *New York Times*, a une mine épouvantable. Non, elle a une mine *de merde*. » Jurer était désormais un jeu d'enfant.

En rentrant au chalet, elle appela Jay.

— J'ai reçu la photo, dit-il d'une voix qui semblait extrêmement lointaine.

— C'est lui, Jay. Le Brouillard.

— Nous enquêtons dessus, Sadie. Il y a quelques caméras de surveillance dans le secteur. Nous espérons que l'une d'elles a saisi sa plaque d'immatriculation ou la marque de son véhicule. Quelque chose. Nous pouvons encore le coincer.

— Génial, dit-elle d'une voix creuse. Mieux vaut tard que jamais, j'imagine.

— Sadie, nous faisons tout...

— Je sais.

Son regard terne erra dans le chalet et se posa sur la photo de Sam accrochée au mur.

— Mais c'est trop tard. Quoi que vous fassiez, ça ne ramènera pas Sam. N'est-ce pas, Jay ?

Elle l'entendit soupirer.

— Je vous téléphone dès que nous saurons quelque chose.

Jay appela tard dans la journée du lendemain avec de mauvaises nouvelles.

— Il n'y a rien sur les caméras. Nous allons quadriller les rues, voir si quelqu'un se souvient de lui. Ça risque de prendre quelques jours.

— Faites ce que vous avez à faire, Jay.

Sadie écarta les pensées qui lui venaient à propos du Brouillard. Le trouver avait très peu d'importance à ses yeux. Elle ne voulait pas penser à l'interminable procès qui aurait lieu, à la frénésie médiatique qu'il engendrerait, et ne parvenait pas à envisager de s'asseoir en face de l'homme qui avait assassiné son fils. Ni de témoigner devant un jury qu'elle l'avait regardé partir avec Sam.

Et l'avait laissé faire.

Parfois, ses pensées se portaient sur Matthew Bornyk. Quand cela arrivait, elle secouait la tête. Si le Brouillard avait si brutalement mutilé et assassiné Sam, alors Cortnie était certainement morte, elle aussi. Matthew avait de la chance, se disait-elle. Il n'avait pas dû assister physiquement à la mort de son enfant.

Les deux jours suivants, elle se plongea dans le travail pour terminer les illustrations de *Batty perd le nord*. Chaque fois qu'elle apercevait le titre, elle riait à voix haute. Franchement, c'était plutôt un gloussement rauque. « Oui, tu perds la boule », se dit-elle.

La nuit, elle ignorait les croassements insistants de la corneille et se laissait envahir par une hébétude éthylique avant d'aller se coucher. Le matin, elle ouvrait la porte coulissante de la véranda, se demandant quel étrange cadeau l'y attendrait. Après la barre chocolatée, l'image et le dé, elle avait trouvé sur la véranda une enveloppe blanche de la taille d'une carte de visite, vierge. Pas d'adresse, pas de timbre, rien. Prudemment, elle l'avait ouverte, mais l'enveloppe était vide. Le jour suivant, rien. Ce matin, elle avait trouvé un morceau de réglisse, qui avait rejoint la barre chocolatée dans la glacière.

Pendant la journée, elle s'efforçait de repousser les images de

Leah et Philip. Avec une tranquille résolution, elle relut la lettre de Leah. Elle percevait dans chaque mot un remords profond. Mais ça ne compensait pas le fait d'avoir trahi sa meilleure amie. *Ne sait-elle pas que les secrets ne font que détruire ?* « Pendant trois ans, tu as prétendu être mon amie, alors que tout ce temps vous cachiez cet horrible secret. Toi et Philip. Tu aurais pu me le dire, Leah. J'aurais peut-être compris. Peut-être aurais-je pu te pardonner. Mais me cacher ça ? Je ne comprends pas. »

Elle songea au jour où Leah était entrée dans le bureau de Philip, le jour où elle cherchait un livre égaré. Une autre pièce du puzzle trouvait sa place. « Ah, je parie que tu cherchais *ceci*. » Elle plia la lettre et la plaça sur la table basse. Déprimée, elle prit la photo de Leah. « Comment as-tu pu coucher avec mon mari ? Comment as-tu pu ? » La fureur s'empara d'elle et, sans hésitation, elle jeta la photo de Leah dans la poubelle.

Les murs du chalet semblaient se refermer sur elle. « J'ai besoin de sortir d'ici. » Elle fila à Hinton pour recharger son ordinateur et son téléphone. Elle était assise dans le pub d'Ed, serrant d'une main un rhum-coca et griffonnant sur une serviette les esquisses des quelques dessins qui manquaient au livre de Sam. C'était pratiquement terminé. Avec un soupir de lassitude, elle s'adossa à sa chaise et ferma les yeux. La douce musique de Sara Westbrook lui parvenait à travers la salle. Innocente, pure... et pleine d'espoir.

Mais il n'y a pas d'espoir pour moi.

— Vous en voulez un autre ? demanda Ed d'une voix douce.

Elle ouvrit les yeux, secoua la tête.

— Vous avez vraiment une sélection de chansons très variée dans cette machine.

Elle indiqua le juke-box d'un signe de tête. Ed sourit.

— J'aime bien soutenir les talents canadiens.

En se levant pour partir, elle commença à froisser la serviette en boule, mais quelque chose qu'elle avait dessiné sans y penser fit trembler sa main. La serviette était couverte de symboles de l'infini, et un mot était écrit au milieu. *SAM*. « Mon petit homme », murmura-t-elle.

— Tout va bien, Sadie ? demanda Ed de derrière le bar.

— Non, mais ça va aller.

Il la regarda avec tristesse.

— Le verre est pour la maison.

Après un bref signe de tête, elle remballa l'ordinateur et le chargeur du portable. Par curiosité – et non parce qu'elle comptait appeler quelqu'un –, elle vérifia ses messages. Deux de ses parents, un de Leah et quatre de Philip. Il doit se demander où sont passés ses *documents*. Le portable disparut dans la poche de son jean. Furieuse de

ne pas avoir vu ce qui se passait sous son nez, elle s'empressa de rentrer au chalet.

Quand elle y parvint, elle s'était convaincue que Leah et Philip fricotaient depuis des années, que toutes ses années de mariage et son amitié avec Leah n'avaient été qu'une mascarade. Elle laissa tomber la sacoche de l'ordinateur près de la porte et fonça dans la cuisine. Elle tira du placard une des bouteilles de cabernet et s'en servit un grand verre. Au diable Philip. Elle allait fêter sa liberté en buvant le précieux vin de ce salaud.

Elle eut un sourire sardonique : « À la vérité et à la liberté. » Elle cessa de compter après le quatrième verre. À quoi bon ? Elle savait bien ce qu'elle était. *Faible*. Elle savoura l'afflux grisant d'alcool dans son système sanguin. Il lui fit presque oublier son mari volage et sa meilleure amie traîtresse. Il lui évita presque de les imaginer faisant passionnément l'amour. Il lui fit presque oublier Sam. Presque.

Cette nuit-là, elle aurait voulu être déjà morte. Des images terrifiantes l'assaillaient. Le doigt ensanglanté. Le petit orteil de Sam. L'horrible carnage dans la pépinière. Des visages défilaient devant elle, mêlés à des fragments de conversations furieuses qui s'immisçaient dans la stupeur de son esprit. Philip, lui reprochant la mort de Sam. Leah, doutant de sa décision de garder le silence sur ce qu'elle avait vu du Brouillard. Ses parents, gênés par son alcoolisme. Tous pointaient un doigt vers Sadie, l'accusaient. « Tout est ta faute », criaient-ils.

Puis elle le vit, *lui*. Le Brouillard. Il rôdait dans un coin obscur de la chambre, les yeux brillant dans la faible lueur de la lampe à pétrole qui couvait à côté du lit. Quand il entra dans le périmètre éclairé, son visage était peint comme celui de Clancy. Elle geignit et recula contre la tête du lit.

— Chut, murmura-t-il, comme s'il réconfortait un enfant.

— Laissez-moi tranquille !

Il ne l'écouta pas et s'approcha du lit sans un bruit. Sa main levée brandissait un couteau de boucher luisant, et dans l'autre main deux petites billes bleu et blanc roulaient dans sa paume. Mais ce n'était pas des billes. C'était des yeux – les yeux de Sam. Sadie les contempla, horrifiée.

— Sam ?

— Votre fils est mort.

La bouche du Brouillard s'approcha encore, son haleine putride se répandant comme le flot d'un égout.

— Et maintenant, je vais vous tailler en morceaux. En petits morceaux sanglants.

Le couteau décrivit un rapide arc descendant. Elle serra les

paupières et hurla :

— Non !

Une brise passa au-dessus d'elle. Mais ce fut tout. Aucune douleur cuisante, pas de mort atrocement douloureuse. Rien que le silence.

Quand elle ouvrit les yeux, il avait disparu. La confusion l'envahit. Où était-il ? Caché dans l'ombre ? Elle tendit la main et toucha la lampe à pétrole. Elle était froide. Le Brouillard n'avait été rien d'autre qu'un rêve hideux.

« Mais ça paraissait tellement réel. » Un sanglot monta au fond de sa gorge et elle fut prise de tremblements incontrôlables. Puis elle fronça les sourcils. *Pourquoi fait-il si froid ici ?* Avec un grognement, elle s'assit dans le lit, son regard s'arrêtant sur le seul détail qui ne collait pas. La fenêtre ouverte.

Elle pensa au soir où Sam avait été enlevé, à cette soirée remplie de signes – si seulement elle les avait vus. La fenêtre de Sam avait été ouverte alors, tout comme la sienne à présent.

Mais le Brouillard n'est pas ici. Alors qui me joue des tours ?

Elle avait l'impression de participer à un jeu dément du chat et de la souris, et ne se faisait aucune illusion : la souris, c'était elle. Et elle en avait plus qu'assez de jouer. « Qu'attendez-vous de moi ? » gémit-elle.

Chaque muscle de son corps se tendit. Ses poings se fermèrent et elle eut envie de marteler quelque chose. Quelqu'un. Philip. Leah. *Lui*. « Ça suffit, cria-t-elle, c'est terminé ! »

Prenant une profonde inspiration, elle sauta du lit. Puis elle leva le bras et ferma la fenêtre d'un coup sec. Dehors, la lune brillait au-dessus des arbres, son croissant diffusant une lumière voilée. Une brume luisante flottait au ras du sol. Elle la contempla, se demandant si c'était ce qui avait inspiré son cauchemar. Elle pressa le front contre le verre froid. Rien ne bougeait à l'extérieur.

Quelqu'un a ouvert ma fenêtre.

« En tout cas, tu ne vas sûrement pas te rendormir à présent. » Elle tâtonna à la recherche de son peignoir. Aveuglée par la pénombre, elle traversa tant bien que mal le salon presque obscur et s'approcha de la cheminée où des braises rougeoyaient faiblement. Elle chercha de la main le petit bois, dans le panier à sa gauche. Elle en jeta quelques morceaux dans le foyer, et des étincelles léchèrent le côté inférieur du bois. Elle plaça deux bûches par-dessus, mais elles ne firent que fumer et crépiter, se moquant d'elle.

Sachant qu'elles prendraient tôt ou tard, Sadie scruta les deux fenêtres, la porte coulissante et la porte de derrière. « Quand j'en aurai fini, ce chalet sera verrouillé comme le Fort Knox. Mais d'abord, j'ai besoin d'une torche. » Elle traîna les doigts sur la surface de la table basse, en quête de la lampe-torche qu'elle avait achetée en ville. Elle

ne rencontra que le vide. « Je suis sûre de l'avoir laissée ici. » *Elle a dû tomber.*

Ses mains balayèrent le sol. Rien. « Qu'est-ce que tu as pu en faire ? » Une vive lumière l'aveugla. Poussant un cri, elle sauta en arrière, le cœur battant.

— *C'est ça que vous serssez ?*

CHAPITRE 24

Un garçon d'environ 6 ans, aux cheveux rasés de près, était assis, jambes croisées, sur le canapé, une couverture sur les épaules. Il l'observait, une expression de curiosité dans ses yeux insondables. Il tenait quelque chose entre les mains.

— Vous la voulez ?

C'était la torche bleue. Celle qu'Irma lui avait donnée. Celle que Sadie avait perdue dans les bois. Elle secoua la tête, confuse. Les hallucinations recommençaient. Ce garçon était un produit de son imagination démente. Ou un mirage, dont elle pouvait remercier le fichu vin de Philip. Mais elle n'avait pas bu tant que ça. N'est-ce pas ?

— Comment tu t'appelles ? demanda joyeusement le garçon qui avait un cheveu sur la langue, comme s'il était parfaitement normal qu'il soit assis dans le chalet de Sadie en pleine nuit.

Elle déglutit. Les produits de l'imagination n'étaient pas censés parler, ni être entendus. Le petit garçon piaffa.

— Tu parles pas, m'dame ?

Il agita la torche et le faisceau se promena sur les murs.

— Il n'y a pas d'enfants ici, déclara-t-elle.

Le garçon sourit et zézaya : « Mais si. Il y a moi. »

Elle s'approcha. Elle tendit la main vers le garçon fantôme, persuadée qu'en touchant sa joue – pouf – il partirait en fumée. Mais il ne disparut pas. Sa main rencontra une peau douce. Elle la retira vivement.

— Qui es-tu ? Et qu'est-ce que tu fais ici ?

Le garçon ne répondit pas. Il se débarrassa de la couverture, révélant un pyjama de flanelle à rayures bleu marine et gris clair. Elle fronça les sourcils.

— Tu devrais être couché chez toi. Il est tard.

— C'est ma sœur qui m'a fait venir, répondit-il.

Elle regarda fixement le garçon, perplexe. Quelle sœur pouvait laisser son petit frère vagabonder dans les bois la nuit ?

— Elle veut que ze te donne quelque soze, continua-t-il. Elle voulait venir elle-même, mais Père l'a envoyée au cassot parce qu'elle est sortie l'autre nuit.

Sautant sur ses pieds, il enfonça une main dans la poche de son

pantalon et en tira un objet oblong.

— Ta sœur te fait sortir en pleine nuit pour apporter un ourson en guimauve à une parfaite inconnue ? (Elle était bouche bée.) Tes parents savent que tu es là ?

— Père dort. On doit pas sortir s'il est pas avec nous.

— Il sera très inquiet s'il découvre que tu es parti. On va te ramener chez toi.

Elle s'approcha de lui.

— Ze veux pas y aller.

La peur dans son regard coupa le souffle à Sadie. Cela lui rappela la réaction de Sam quand Philip se mettait en colère contre lui.

Le garçon se mit à sangloter.

— Me forcez pas à y retourner. *S'il vous plaît !*

Alarmée, elle le prit dans ses bras et le serra fort. La chaleur de son corps était agréable, comme s'il avait été à sa place. *Comme Sam.* Elle se donna mentalement une gifle.

Ce garçon est vivant et en sécurité. Et ce n'est pas Sam.

Les sanglots s'apaisaient ; elle se laissa tomber sur le canapé.

— D'accord. On peut rester ici. Juste un moment. Ça te va ?

Le petit garçon renifla.

— D'accord.

Elle caressa sa tête rasée.

— Je m'appelle Sadie.

— A... Adam.

— Où est-ce que tu habites, Adam ?

Le garçon lança un bref regard vers la porte coulissante.

— Ah, de l'autre côté de la rivière, devina-t-elle.

Il fit oui de la tête, ses yeux humides levés vers elle. Sur le point de dire quelque chose, il ouvrit la bouche, comme un oisillon attendant d'être nourri. Brusquement, il changea d'avis et la ferma d'un coup.

— Tu veux un chocolat chaud ? demanda-t-elle en l'asseyant sur le canapé.

— Tu as des *marshmallows* ?

Elle sourit.

— Oui. Ils sont énormes.

Après avoir allumé la lampe, elle prépara le chocolat chaud sur le fourneau Coleman. Du coin de l'œil, elle étudiait le garçon assis dans l'ombre. Adam était petit et maigre – et d'une pâleur cadavérique.

Pas étonnant qu'elle l'ait pris pour un fantôme.

— C'est prêt ? demanda-t-il en sautillant sur le canapé.

— Presque.

Quelques minutes plus tard, ils étaient assis côte à côte, sirotant du chocolat chaud et contemplant le feu. Ni l'un ni l'autre ne dirent un

mot. Sadie savait qu'elle allait devoir le ramener chez lui. *Mais pas encore.*

— C'est trop bon, dit-il en gobant un marshmallow fondant. Azley va être jalouse. Eh, tu veux que ze te dise un poème qu'elle m'a appris ?

— Bien sûr.

Adam sourit : *Un beau zour au milieu de la nuit, / Deux garçons morts se levèrent pour combattre. / Dos à dos, ils se firent face, / Se saisirent de leurs épées et se tirèrent dessus. / Un policier sourd entendit le bruit, / Se leva et tira sur les deux garçons morts. / Si vous croyez pas cette histoire, / Demandez à mon oncle aveugle. Il y a assisté.*

— Eh bien, c'est... intéressant, dit-elle. Mais peut-être que la prochaine fois Ashley pourrait t'apprendre quelque chose de plus gentil.

Même avec le faible éclairage, elle voyait que c'était un beau garçon. Quelque part dans le coin, une mère avait de la chance.

— Ta mère ne va pas s'inquiéter pour toi ? demanda-t-elle subitement.

Le regard d'Adam se voila.

— Elle est morte.

— Je suis désolée, mon chou.

Sans se démonter, il tendit sa tasse.

— Ze peux en avoir encore ?

Quand Sadie revint avec la tasse pleine, Adam s'était endormi sur le canapé. Curieuse, elle le contempla, remarquant la moustache de chocolat qui surmontait son sourire satisfait et le mouvement régulier de sa cage thoracique. Aucun doute possible, elle avait un petit garçon vivant, en chair et en os, dans son chalet. « Génial, murmura-t-elle. Et qu'est-ce que je suis censée faire maintenant ? »

L'horloge de parquet affichait 4 heures du matin. Elle regarda Adam. Peut-être pouvait-elle le laisser dormir et le ramener dans quelques heures. Avec un peu de chance, ce serait avant que son père ne se réveille. Mais elle aimerait bien échanger quelques mots avec sa sœur, qu'elle soupçonnait être la petite fille croisée dans les bois.

S'asseyant à côté d'Adam, elle se rappela quelque chose qu'il avait dit plus tôt, quelque chose qu'elle n'avait pas relevé parce qu'il l'avait distraite avec l'ourson : « *Père l'a envoyée au cassot.* »

Par « cachot », il ne voulait quand même pas dire la cave ? Elle ne pouvait pas reprocher à un père d'interdire à ses enfants de parler aux inconnus ou de sortir la nuit. Mais pourquoi venaient-ils la voir, de toute façon ? Pourquoi lui faisaient-ils des cadeaux ? Et qui l'avait attaquée dans les bois – leur père ? Son regard se posa sur le garçon endormi.

Que se passera-t-il quand son père découvrira qu'il est sorti en

cachette ?

Elle remonta la couverture sur les épaules d'Adam. Quand il remua dans son sommeil et posa la tête sur ses genoux, elle retint son souffle, surprise par ce contact. Un besoin enfoui dans son cœur lui fit monter les larmes aux yeux. Elle les ferma, consciente de la petite main chaude d'Adam se glissant dans la sienne, et s'endormit elle aussi.

À son réveil quelques heures plus tard, il avait disparu – avec la couverture grise. Elle aurait cru avoir rêvé tout cela s'il n'y avait pas eu la torche bleue sur la table basse et six objets alignés sur le plan de travail de la cuisine : la barre chocolatée, l'image, le dé, l'enveloppe, la réglisse et... un ourson en guimauve. « Ta sœur et toi êtes très étranges, Adam. »

Sans hésiter, elle sortit la barre de son emballage, qu'elle roula en boule et jeta dans la poubelle. « Chocolat chaud et barre chocolatée au petit-déjeuner. Seigneur, Sadie, tu vas grossir. » Elle dévora la barre en quelques secondes. Après s'être habillée, elle sortit. « Il est temps d'avoir une petite conversation avec ma propriétaire. »

L'intérieur de la cabane d'Irma était décoré d'un mélange hétéroclite d'objets ruraux et d'accessoires de cow-boy. Des fers à cheval antédiluviens étaient cloués aux murs de rondins grossiers, et des photos de cavaliers de rodéo encadraient la porte, souvenirs de la carrière de son mari en tant que dompteur de taureaux. Irma tapota une photo du doigt.

— Voilà le vieux Diablo.

Sadie examina le taureau galeux. La lueur furieuse dans les yeux de l'animal était effrayante et sauvage. Pourquoi entrer dans l'arène avec une bête pareille – un tueur ?

— Clifford adorait la sensation de les avoir vaincus, murmura Irma comme si elle lisait dans ses pensées. Il enfonçait les talons et s'accrochait jusqu'au bout. Jusqu'à cette dernière fois. Diablo l'a envoyé valser dans les airs comme une plume.

Elle contemplait la photo avec nostalgie.

— Je voulais vous parler de quelque chose, déclara Sadie.

— De quoi ?

— Des enfants de l'autre côté de la rivière.

Irma se dirigea vers la table de la cuisine, servit du thé et posa devant Sadie une tasse en porcelaine.

— Asseyez-vous, dit-elle. Je m'inquiète un peu à votre sujet.

— Pourquoi ?

— J'ai vu l'alcool que vous achetez. Et je connais les signes.

— Les signes ?

Irma serra les lèvres.

— De l'alcoolisme. Je sais ce qu'il peut vous faire, faire à votre esprit. Il a détruit mon Clifford. C'est pour ça que Diablo l'a désarçonné. Cette bête pouvait renifler l'alcool à un kilomètre. Et la vue de Clifford était si mauvaise qu'il a pas pu l'éviter. Diablo l'a piétiné à mort.

— Écoutez, je suis désolée, mais je ne suis pas venue parler de votre mari. Ni de ma consommation occasionnelle. Je suis venue à cause du garçon et de la fille sur l'autre rive.

— Quel garçon et quelle fille ? Je vous ai dit qu'il y a pas de gosses ici.

— Bien sûr que si, rétorqua Sadie.

Irma lui adressa un regard triste et secoua la tête.

— J'ai su à la minute où je vous ai vue, Sadie, que quelque chose d'affreux vous hantait.

— Je les ai vus.

— D'accord... alors dites-moi leurs noms.

— Ashley et Adam.

La tasse trembla dans la main d'Irma.

— C'est une plaisanterie ?

— Bien sûr que non. Je les ai vus, je leur ai parlé. Je suis tombée sur Ashley dans les bois l'autre nuit. Et hier soir, Adam est venu me rendre visite.

Les yeux de la vieille femme s'embuèrent.

— C'est pas vrai, chérie.

— Pourquoi avez-vous tant de mal à me croire ?

Irma reposa trop vite sa tasse sur la soucoupe, et du thé l'éclaboussa.

— Sadie, vous avez pas pu voir Adam et Ashley.

Sadie poussa un soupir d'impatience.

— Pourquoi pas ?

— Parce que, chérie... ils sont tous les deux morts.

CHAPITRE 25

La révélation d'Irma suscita l'incrédulité chez Sadie.

— Je les ai vus, Irma. Je leur ai parlé.

— C'est impossible, insista la vieille femme. Adam et Ashley sont morts dans l'incendie avec Carrie.

Sadie était suffoquée.

— Les enfants de Sarge ?

— Morts il y a cinq ans.

Sadie s'effondra en avant et se prit la tête entre les mains. L'une d'elles avait complètement perdu la tête, et elle savait que ce n'était pas Irma.

— Je vois vraiment des gens morts, gémit-elle. Qu'est-ce qui m'arrive ?

— C'est peut-être en rapport avec la raison de votre présence ici, Sadie. Toute seule. Sam, peut-être ?

Sadie leva la tête, les yeux gonflés de larmes retenues.

— Mon fils. Il a été kidnappé... assassiné. Mais je le vois encore. Je rêve de lui tout le temps. (Son visage se tordit de douleur.) Et maintenant, je vois d'autres enfants morts.

— On dirait que vous avez pas fait le deuil de votre fils. (Sadie déglutit.)

— Comment le pourrais-je ? C'était mon bébé.

— Oui. Et il le restera toujours. Mais il est parti, Sadie.

Il y eut un silence pesant.

— Je suis si fatiguée, Irma, murmura Sadie. (Irma lui tapota la main.)

— Je sais, chérie. Mais la vie continue. Il le faut. Et votre fils a besoin que vous la viviez – pleinement – avec ses hauts et ses bas, quoi que la vie vous impose. Renoncer vous apportera pas la paix.

Sadie tressaillit. Irma savait-elle, pour le revolver ?

— Je... je dois rentrer, dit-elle en se levant d'un bond. Je suis désolée, Irma.

— De quoi, chérie ?

— D'avoir apporté mes soucis chez vous.

— Vous en faites pas pour ça. Ma vie a pas été un jardin de roses non plus. Nous, les femmes, on doit se serrer les coudes.

Sadie eut un sourire tremblant.

— Votre fille a beaucoup de chance.

— Me lancez pas sur le sujet de Brenda, grommela Irma. Vous avez besoin de quoi que ce soit, chérie ?

— Juste d'un peu de sommeil ininterrompu.

Irma la suivit dehors et alluma un cigarillo.

— Vous savez, dit-elle, même après la pire tempête, le soleil finit toujours par percer et briller à nouveau.

— Il a cessé de briller pour moi le jour où Sam est mort, répondit Sadie.

Irma poussa un grognement, puis rentra chez elle.

Le chemin du retour vers le chalet *Infini* semblait plus long que d'habitude, et Sadie réfléchit aux paroles de la vieille femme. Irma se trompait. Il n'y aurait pas de soleil. Plus jamais. Il n'y avait rien qui donne envie de vivre. Sam était mort, Philip était en prison, et Leah... eh bien, elle ne représentait plus rien.

Sadie estima qu'il lui restait deux ou trois jours avant de terminer *Batty perd le nord*. Elle établit son emploi du temps, dressant la liste des détails dont elle devait s'occuper. Ne rien laisser au hasard. *Brrrr...* Sa poche était en train de vibrer. Elle en sortit le portable et fit la grimace en voyant l'écran. *Philip*.

— Merde.

Elle l'ouvrit.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu vas bien ?

Il paraissait inquiet.

— Oui. Pourquoi appelles-tu, Philip ?

— Leah s'inquiète pour toi. Je croyais que tu allais t'installer chez elle. (Pause.) Mais où es-tu ?

— Ça ne te regarde pas, répliqua-t-elle, fulminant à la mention du nom de Leah. Tu as perdu le droit de m'interroger quand tu as commencé à coucher à droite et à gauche. *Avec ma meilleure amie*. C'est la seule raison de ton appel ?

— Non... Je... euh... j'espérais que tu viendrais me rendre visite.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille, Philip ?

Elle l'entendit soupirer.

— Écoute, dit-il. Je sais que j'ai merdé. Et je sais que je ne mérite pas ton pardon, mais j'ai besoin de te parler.

— J'en ai fini, de parler. Nous n'avons plus rien à discuter.

— Sadie, je sais que c'est toi qui l'as, dit-il dans un murmure tendu. Je sais que tu as le revolver.

Sa respiration s'arrêta.

— Pourquoi crois-tu que c'est moi qui l'ai ?

— Parce qu'il n'était pas dans mon bureau quand tu as fait les

cartons.

— Comment sais-tu... ?

Elle s'interrompit, furieuse.

— Leah.

Ce n'était pas les foutues bouteilles de cabernet Screaming Eagle qu'avait cherchées son amie. Ni les lettres. Elle voulait le revolver.

— Je lui ai demandé de le trouver, reprit Philip. De s'en débarrasser.

— Incroyable. Tu demandes à mon *amie* de faire ton sale boulot. Et pourquoi irait-elle faire quoi que ce soit pour toi ?

Il ne répondit pas.

— Je devrais peut-être le *lui* demander, ajouta-t-elle amèrement.

— Où est le revolver ?

— Je m'en suis débarrassée, répondit-elle en serrant les dents.

Avec ta lettre et la sienne.

Il y eut un silence de mort au bout du fil.

— Qu'est-ce que tu as à dire là-dessus, Philip ?

— Sadie... je... nous...

— Inutile, Philip ! Je ne veux pas entendre comment mon mari se tapait ma meilleure amie derrière mon dos.

— C'est arrivé une seule fois, dit-il, comme si *cela* minimisait l'événement. Il y a trois ans.

— Oui. Le soir de sa fête d'anniversaire.

— Elle était saoule, insista-t-il. Et pressante.

— Ah, d'accord. Alors tout est la faute de Leah, c'est ça ?

— Non, c'est la mienne. Je savais qu'elle était ivre et j'ai profité d'elle. J'aurais dû partir.

— Mais tu ne l'as pas fait, Philip. Tu as couché avec ma meilleure amie. Et ni l'un ni l'autre n'a eu le cran de me le dire.

Tout commençait à s'éclaircir. L'animosité flagrante entre Leah et Philip, les plaisanteries méchantes qu'ils s'envoyaient, leur incapacité à se trouver dans la même pièce.

— C'est pour ça que tu as tout fait pour me pousser à ne plus la voir, dit-elle, dégoûtée. Tu avais peur qu'elle confesse vos péchés communs.

— Elle ne te l'aurait jamais dit. Elle ne voulait pas que tu souffres. Oui, elle se sentait coupable. Moi aussi. Alors nous avons convenu d'oublier.

— Eh bien, visiblement, tu n'as pas oublié. Sa lettre donne l'impression que tu lui cours après depuis tout ce temps. Qu'est-ce que tu as fait, Philip ? Tu l'as obligée à coucher avec toi en la faisant chanter parce que tu ne pouvais plus coucher avec moi ?

Nouveau silence. Que pouvait-il dire ? Elle l'avait démasqué – Leah et lui – exactement comme si elle les avait pris sur le fait. Ce qui

la blessait profondément. Que Philip ait couché avec Bridget, LaToya ou une autre de ses collègues, c'était une chose. Mais Leah ? C'était la plus violente des infidélités.

Elle songea à Leah, se rappelant leur dernière conversation guindée. Elle avait senti que quelque chose n'allait pas. À présent, elle savait quoi. Leah avait peur qu'avec le chaos de la disparition de Sam, son meurtre et la vente de la maison, la vérité ne fasse surface. Philip s'éclaircit la gorge.

— Nous n'avons jamais couché ensemble après cette unique fois. Je le jure sur la tombe de notre fils.

— Ne t'avise pas de mêler Sam à tout ça ! cria-t-elle. Comment... ?

— Il nous a vus, Sadie.

Elle faillit lâcher le téléphone.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Sam nous a surpris.

— Comment a-t-il pu vous surprendre si vous étiez chez... ?

L'atmosphère de la pièce devint brusquement irrespirable.

— Je croyais que c'était arrivé quand tu l'as raccompagnée, reprit-elle, abasourdie. Mais ce n'est pas vrai. N'est-ce pas, Philip ?

— Non.

Elle se couvrit la bouche, horrifiée, prise de nausée.

— Vous aviez tous les deux disparu au moins une demi-heure pendant la fête. Leah m'a dit qu'elle était allée s'étendre.

— Elle l'a fait, mais...

— Et toi, tu as dit que tu étais dans ton bureau.

— Je suis monté chercher mes lunettes, marmonna-t-il.

— Alors tu as fait l'amour avec ma meilleure amie. Dans notre lit.

Il y eut une brève pause. Puis il répondit :

— Une seule fois, Sadie.

— Une fois, c'est plus qu'assez, répliqua-t-elle. C'est terminé, Philip. Ne m'appelle plus.

— Sadie, attends ! Et pour les...

Elle referma calmement le téléphone et le fourra dans la sacoche d'ordinateur. Prenant une lente et profonde inspiration, elle souffla. Ne rien laisser au hasard. Déterminée à finir le livre de Sam, elle s'ébroua pour oublier son humeur sinistre et se mit au travail sur les illustrations. Peu de temps après, elle avait terminé un tableau représentant Batty volant à reculons et heurtant un arbre. Ensuite, elle en entama un autre la montrant en train de voler joyeusement vers sa grotte. À la tombée de la nuit, le tableau était terminé. Elle leva les yeux vers la photo de Sam. « Bientôt. »

Épuisée, elle attrapa la bouteille de vin. Pas question de prendre des risques. Elle n'allait pas voir le moindre enfant mort. Pas cette

nuît.

Plus jamais.

Plus tard, elle s'abattit sur son lit et dormit d'un sommeil profond... et sans rêve. Jusqu'à ce qu'un cri perçant l'oblige à se lever en titubant.

CHAPITRE 26

Dans le noir, Sadie sentit son pouls s'accélérer. « Qu'est-ce que c'était que ça ? » Elle était encore un peu ivre. Après un long moment de silence, elle eut un petit rire méprisant. L'orage qui se déchaînait dehors l'avait réveillée. Ou du moins essaya-t-elle de s'en persuader. La pluie battait contre le toit, le vent fouettait le chalet et secouait les fenêtres. Le rideau attira son regard. Il flottait comme si quelqu'un, caché derrière, avait soufflé dessus. « Regarde donc dehors, espèce de lâche. »

Elle traversa la pièce en deux pas rapides – bien que mal assurés – et tira le rideau. De petits yeux noirs clignèrent en la regardant. « Bon sang ! Tu ne dors jamais, ou quoi ? » En réponse, la corneille s'envola dans la nuit. Sadie était sur le point de se détourner quand deux apparitions émergèrent de l'orage. Elles tournèrent le coin du chalet, puis disparurent. Elle se pinça. C'était douloureux. « Très bien, tu ne dors pas. Mais tu as des visions, c'est évident. Personne ne serait dehors par ce... »

Toc, toc !

« Qui est là ? » Elle eut un rire d'ivrogne. *Je suis folle.* Lampe à la main, elle entrouvrit la porte de derrière. Deux enfants tremblant de froid levèrent les yeux vers elle, blottis l'un contre l'autre sous une couverture trempée. « On peut entrer ? » demandèrent-ils à l'unisson. Apparemment, même les morts avaient besoin de s'abriter de la pluie.

Sadie ouvrit plus grand la porte, s'attendant à ce que les enfants disparaissent. Comme ce n'était pas le cas, elle leur fit un signe de tête et ils entrèrent. En aidant le plus petit des deux à ôter la couverture de sur ses épaules, elle reconnut immédiatement sa tête rasée. « Adam. » Il lui adressa un bref sourire. La fille devait être sa sœur. Ashley. La fille croisée dans les bois. Puis elle se rappela ce que lui avait dit Irma. Adam et Ashley étaient morts.

Alors qui sont-ils ?

Elle les regarda s'installer confortablement sur le canapé. Ils formaient un étrange duo. Les cheveux blonds et mouillés d'Ashley étaient coupés extrêmement court – bien trop court pour une fille – et n'avaient pas été brossés depuis un moment, encore moins lavés. Elle était vêtue d'une chemise de nuit en coton rose, cette fois. Le pyjama

bleu rayé d'Adam avait été remplacé par un autre d'un gris uni, et il portait des bottes assorties à celles de sa sœur. Il avait l'air plus maigre et plus pâle que l'autre soir. Mais après tout, marcher à travers bois en plein orage n'était pas franchement bon pour la santé. Leur présence n'avait pas de sens.

À moins que je ne sois victime d'illusions.

— J'ai froid, se plaignit Adam.

Elle s'empressa d'aller dans la salle de bains, revenant une minute plus tard avec des serviettes, tout en se disant que les enfants n'existaient pas. Ils auraient disparu quand elle retournerait dans le salon. Mais ils étaient toujours là. Sadie passa une serviette à Adam.

— Sèche-toi bien, sinon tu vas attraper froid.

Elle tendit l'autre serviette à la petite fille.

— Ashley, c'est ça ? La sœur d'Adam ?

— Oui, dit Ashley d'une voix morose.

— Moi, c'est Sadie.

— On sait, intervint Adam.

Il sourit et elle vit qu'il lui manquait une dent de devant.

— J'espère que la petite souris est passée la nuit dernière, dit-elle.

Le sourire d'Adam s'effaça.

— La petite souris, *ça n'existe pas*.

— Bien sûr que...

— Père n'aime pas qu'on parle de choses inventées, la coupa Ashley. Nous sommes trop grands pour ça.

— À t'entendre, on te croirait très âgée, répondit Sadie avec un petit rire. Ne sois pas si pressée de grandir.

— J'ai presque 9 ans, dit la fillette en se redressant.

— Moi, 6 ans, renchérit Adam.

Ashley tendit à Sadie la serviette mouillée.

— Merci.

— Et si je te brossais les cheveux ? proposa Sadie. Ils sont tout emmêlés.

— Ça n'a pas d'importance. Ils sont toujours emmêlés.

— Je promets d'y aller doucement.

La petite fille la suivit dans la salle de bains en traînant les pieds, et quand Sadie tendit la main vers elle, elle s'attendait presque à ce que sa main passe à travers des ondulations immatérielles, mais elle toucha des cheveux mouillés. Comment ces enfants pouvaient-ils être réels ? *Je suis saoule, voilà.*

Elle sépara soigneusement les mèches de la chevelure négligée d'Ashley, tandis qu'Adam se perchait sur le siège des toilettes pour les regarder.

— Je peux avoir du chocolat chaud ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Avec des marshmallows en plus.

Il fit la grimace.

— Beurk ! Je déteste les marshmallows.

— Tu en as mangé la dernière fois, répondit Sadie, surprise.

— Non, c'est pas vrai.

— Adam ne sait pas ce qu'il aime, intervint Ashley.

Elle sourit au miroir.

— Eh, mes cheveux sont... jolis.

C'était vrai. La lueur tamisée de la lampe faisait ressortir des reflets dorés dans la chevelure naturellement blonde de la petite fille et, vu leur longueur, ses cheveux étaient presque secs.

— Tu devrais les laisser pousser un peu, suggéra Sadie.

Le sourire d'Ashley disparut.

— Je ne peux pas. Père...

— ...ne veut pas, termina Adam.

Il y eut un silence gêné.

— Allez vous asseoir près du feu, dit Sadie. Je vais préparer le chocolat chaud.

Elle sortit sur la véranda pour prendre la bouteille de lait dans la glacière. Un vent arctique lui fouetta les cheveux, mais l'auvent la protégeait du crachin. Dans la cuisine, éclairée par la lampe, elle versa d'une main mal assurée la poudre de chocolat dans une casserole, la remplit de lait et la posa sur le fourneau. Il lui fallut trois tentatives pour allumer le fichu feu, mais elle finit par y arriver.

Son regard se porta sur les enfants. La grande sœur, Ashley, avait pris la couverture de Sadie, celle qu'elle avait laissée sur le fauteuil. Ils étaient assis côte à côte, sous la couverture, attendant anxieusement qu'elle revienne. De temps à autre, leurs têtes se rapprochaient et ils échangeaient des murmures, avec des expressions sérieuses.

Sadie se frotta les yeux. Quand elle les rouvrit, les enfants étaient encore là. Une fois le chocolat chaud prêt, elle leur tendit une tasse à chacun et offrit à Ashley un bol de marshmallows. La petite fille en prit deux et les laissa tomber dans sa tasse. Quand elle but la première gorgée, le sourire qui récompensa Sadie en était un de béatitude absolue.

— *C'est vraiment le meilleur chocolat chaud du monde*, déclara Ashley, impressionnée. Adam avait raison.

— Ouais, Adam avait raison, marmonna son frère entre deux gorgées.

Sadie fronça les sourcils. Rares étaient les enfants qui parlaient d'eux-mêmes à la troisième personne. C'était franchement étrange.

Ashley et Adam. Pourquoi mentiraient-ils à propos de leurs noms ? Le vin qu'elle avait fini plus tôt dans la soirée lui brouillait encore l'esprit et elle prit une profonde inspiration.

— Écoutez, cette plaisanterie a assez duré. Je sais que vos noms ne sont pas vraiment Ashley et Adam.

Ashley bondit sur ses pieds avec une expression terrifiée.

— C'est un mensonge ! Je m'appelle *Ashley*.

— Ashley et Adam sont morts, dit doucement Sadie. Qui êtes-vous réellement ?

Adam, la bouche tremblante, tira sur la manche d'Ashley.

— Il faut qu'on parte.

Il la tira vers la porte de derrière, l'ouvrit d'un coup et sortit. Dans l'embrasure, Ashley pivota sur elle-même.

— Il nous a dit que vous viendriez le chercher. Nous chercher. On croyait que c'était vous. Je ne sais pas comment on a pu se tromper à ce point.

Sadie se précipita vers eux.

— Attendez ! Qui...

Mais c'était trop tard. Les enfants traversèrent le pré en courant. À l'orée du bois, Adam s'arrêta net et se retourna : « *Saa-diiiiie !* » Sa voix était désespérée et nette – sans le moindre zézaïement. En fait, maintenant qu'elle y songeait, il n'avait pas zézayé de toute la soirée. Pas une fois.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? murmura-t-elle.

Elle descendit les marches, envisageant de rappeler les enfants, mais c'est alors qu'une chose vraiment étrange se produisit. Sous ses yeux, Adam et Ashley se multiplièrent en quatre petites silhouettes. Puis six. Comme des cellules humaines se dupliquant et se séparant. Sadie cligna des yeux, mais ils demeuraient là, enveloppés d'ombre, impossibles à distinguer les uns des autres. Six enfants fantômes. « Mon Dieu... »

Des voix se mirent à psalmodier : « *Un beau jour au milieu de la nuit, / Deux garçons morts se levèrent pour combattre...* »

« Arrêtez ça ! » hurla-t-elle. La mélopée s'interrompit sur-le-champ. Dans le lointain, ils l'observaient, lui donnant la chair de poule. « Laissez-moi tranquille ! » cria-t-elle. D'abord, aucun d'eux ne bougea. Puis, un par un, les enfants reculèrent, se fondant dans le vide incolore de la nuit. Sadie rentra dans le chalet, claqua la porte et s'adossa au mur. Sa respiration était haletante et elle s'enfonça les ongles dans les paumes. Que voulaient d'elle ces illusions, ces enfants ?

Cédant à la tentation, elle attrapa l'avant-dernière bouteille de cabernet et retourna au lit en titubant. Quand elle eut presque terminé le vin, elle s'était convaincue que la visite d'Ashley et Adam n'avait rien été d'autre qu'une nouvelle hallucination induite par l'alcool. C'était pour cela qu'elle avait vu six enfants. Elle les avait imaginés à cause de son propre deuil et de sa culpabilité. « Tu les as vus parce

que tu veux les voir, parce que tu n'es rien qu'une alcoolique, Sadie.
Et une ivrogne finie. Il n'y a pas d'autre explication. »

Mais il y en avait une.

CHAPITRE 27

Six objets sur le plan de travail de la cuisine furent la première chose qu'elle vit quand elle réussit à sortir de la salle de bains le lendemain matin. Elle s'immobilisa, à moins d'un mètre de l'évier, et considéra l'emballage froissé de la barre chocolatée, l'image, le dé, l'enveloppe, la réglisse, l'ourson en guimauve et un nouvel ajout – une poignée de Smarties. Quelque chose, dans leur alignement étudié, la dérangeait.

Étaient-ce de simples apparitions ? Elle tendit une main hésitante et y recueillit les Smarties qui se mirent à fondre. « Bon, au moins, vous êtes réels. » Elle les mangea, heureuse de masquer le goût amer dans sa bouche.

Avant son expédition à la salle de bains où elle avait vomi jusqu'à ne plus avoir que des spasmes, elle s'était éveillée en songeant aux étranges enfants. Il n'y avait qu'une explication qui puisse tenir. Puisque Irma jurait qu'il n'y avait aucun enfant dans les environs et qu'Ashley et Adam étaient morts, Sadie – dans une hébétude perpétuelle d'ivrogne – avait imaginé toute l'histoire. Elle fit la moue. Cela signifiait qu'elle-même était responsable des objets posés sur le plan de travail.

Elle les rassembla et les jeta dans la poubelle, puis entreprit de préparer du café. Se rappelant le conseil d'Ed, elle ajouta une demi-cuillerée supplémentaire de café noir. Ne voulant pas lutter avec le fourneau capricieux, elle glissa la grille sur le feu et posa la cafetière à pression dessus. Puis elle disposa son matériel à dessin.

Tandis que le soleil s'en allait pour laisser place à la lune, Sadie termina le rhum, buvant au goulot, enchantée de l'étourdissement qu'il provoquait. Elle avait passé toute la journée dans un tourbillon d'activité et d'ivresse. Éclairée par deux lampes à pétrole et une belle flambée, elle avait travaillé frénétiquement, peignant les dernières illustrations pour le livre de Sam et combattant le sentiment de panique qui grondait au fond de son estomac.

À présent, elle essayait d'ignorer les voix désespérées qui résonnaient dans sa tête. Mais n'y parvenait pas. « *Nous avons besoin de toi.* » « La seule personne qui ait jamais eu besoin de moi est

morte », se lamenta-t-elle. Son regard tomba sur le calendrier accroché près de l'évier. On était déjà à la deuxième semaine de mai. Elle jeta un œil à l'horloge. 9 h 50. « Dans quelques heures, ce sera la fête des Mères, déclara-t-elle d'une voix pâteuse. Eh bien, s'il y a jamais eu un signe, c'est celui-ci. » Elle entoura la date au marqueur noir. « D-Day. Fête de la mort. »

Elle eut un rire d'ivrogne, puis passa en titubant dans la chambre, prenant soin de ne pas regarder la photo de Sam. Elle posa une torche sur la table de nuit et dirigea le faisceau vers le dessous du lit. « *Oh, c'est encore l'heure de mourir, je vais te quitter*, chanta-t-elle d'une voix éraillée en se laissant tomber sur les genoux. *Je vois ce regard distant... dans tes yeux.* »

Elle tâtonna sous le lit et rapprocha d'elle le coffret du revolver. Une fois qu'il fut à la lumière, elle le ramassa et le cala sous son bras. Puis elle se leva. Trop vite. Le soudain changement d'équilibre lui donna le tournis et elle tomba contre la table de nuit. Le coffret tomba à terre, le couvercle s'ouvrit et l'arme glissa sous le lit. « Merde ! »

De nouveau à genoux, elle souleva le bord du couvre-lit et scruta la pénombre en dessous. Le revolver était collé contre un des pieds de la tête de lit. Elle approcha la tête de côté et tendit le bras, mais elle ne pouvait toujours pas l'atteindre. Elle se rapprocha en se tortillant ; son corps faisait barrage à la lumière. Le plancher était froid et grossier, et elle trouva une poignée de moutons de poussière. Mais pas de revolver.

Une lueur inattendue rayonna du côté opposé du lit, comme si quelqu'un était entré dans la pièce derrière elle et avait déplacé la torche. Puis, petit à petit, le couvre-lit se souleva. Ce que Sadie vit alors fit que son cœur cessa pratiquement de battre. Un visage familier et deux yeux bleu saphir à l'expression solennelle. *Les yeux de Sam !*

« Sam ? » Le couvre-lit retomba en place. S'extrayant de sous le lit, elle se leva péniblement et lança un regard effrayé en direction de la torche. Elle était là où Sadie l'avait laissée, pointant exactement dans la direction qu'elle lui avait donnée. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » murmura-t-elle. Elle s'appuya d'une main sur la commode, fixa l'autre côté du lit. « Sam, sors de là. » Rien ne bougea.

Elle s'obligea à contourner le lit. L'espace, de l'autre côté, était vide – aucun signe indiquant que quelqu'un l'avait occupé, en dehors d'une légère couche de poussière qu'on avait dérangée. Une piste de sol propre disparaissait sous le lit. Elle s'accroupit et regarda en dessous. Il n'y avait qu'une chose sous le lit. Le revolver. Il luisait dans la faible lumière, menaçant dans sa promesse mortelle.

Elle attendit, se préparant à voir les yeux de Sam apparaître de l'autre côté. Comme rien ne se produisait, elle tendit une main prudente vers l'arme et la sortit de sous le lit, rassurée par la fraîcheur

du métal. Elle était sur le point de se lever quand un déplacement d'air la crispa. Retenant son souffle, elle se redressa lentement, revolver à la main. Quelqu'un ou quelque chose avait déplacé la torche. Celle-ci était maintenant dirigée vers la porte ouverte de la chambre. Sadie fronça les sourcils et s'en approcha, mais ne vit rien d'anormal. Puis, se reprenant, elle poussa la porte pour la fermer. « Oh, mon Dieu ! » Derrière la porte, quelqu'un avait gravé le symbole de l'infini.

Elle se laissa tomber contre la commode. « Arrêtez ! » Un sanglot s'échappa de sa gorge, suivi d'un autre. Elle avait envie de se cogner la tête contre le mur. Elle foudroya du regard la photo de Sam et sa fureur s'exprima, sortie des profondeurs de son âme. « Pourquoi me hantes-tu ? » Elle se frotta le visage, étalant sur ses joues des larmes brûlantes. « Pourquoi, Sam ? » Il n'y eut pas de réponse. Au fond, elle n'en attendait pas vraiment.

Titubant jusqu'au salon, elle braqua la torche sur toutes les surfaces. Le faisceau effleura le plan de travail, sa main trembla. Tout ce qu'elle avait jeté à la poubelle était à nouveau disposé en ligne sur le comptoir. Complètement abasourdie, elle s'en approcha. Sur l'enveloppe, quelqu'un avait dessiné le symbole de l'infini. Le morceau de réglisse tordu formait le même symbole. C'est alors qu'elle perdit tout à fait l'esprit. Son mugissement de douleur résonna, brut et sauvage, dans la petite pièce.

« Arrêtez ! Je n'en peux plus. Mon Dieu ! » Elle secoua la tête, pleurant et riant hystériquement. « Mais qu'est-ce que je raconte ? Il n'y a pas de Dieu. Parce que, s'il y en a un, il m'a pris tout ce que j'aimais. » Des sanglots secouaient son corps et elle s'abandonna à son malheur. « Non... *C'est moi* qui ai laissé un monstre prendre mon bébé. Je l'ai laissé torturer Sam – *tuer* Sam. C'est *ma* faute. Je le reconnais. J'en ai fini avec tout ça ! Vous m'entendez ? C'est terminé ! »

Elle ne savait pas si elle parlait à Sam, aux fantômes des enfants ou à Dieu. Peu importait, de toute façon. Personne ne l'entendait. Personne ne s'en souciait. Elle était seule, intérieurement morte. « Faites-le ! » cria-t-elle, les dents serrées. « Tuez-moi maintenant ou laissez-moi mourir. Je... m'en... fous ! »

Une heure plus tard, Sadie était assise à la table de la cuisine. Elle était prête. Prête à mourir. Elle avait avalé deux poignées de pilules diverses et presque tout le Screaming Eagle. Dans son esprit tourbillonnaient des pensées aléatoires, tandis que le revolver, avec son unique balle, attendait sur la table.

Sur le manteau de la cheminée, une enveloppe adressée à Leah la narguait, un récit de la folie qui l'avait saisie comme un nœud coulant lui écrasant la gorge pour l'empêcher de respirer. À côté du portfolio contenant le livre terminé de Sam reposait une lettre pour Philip.

C'était une sorte de testament, même si elle n'était pas sûre qu'un juge ne contesterait pas sa santé mentale. Elle avait laissé *Batty perd le nord* à Philip, pour qu'il en fasse ce qu'il voudrait – qu'il le publie ou le brûle. Il ne lui appartenait plus.

« Je t'aimais, Philip, déclara-t-elle d'une voix éteinte. Mais tu as raison. J'aimais davantage Sam. Il était une part de moi que tu n'as jamais comprise. La *meilleure* part de moi-même. Il me permettait de rester entière. Abstinente. Saine d'esprit. » L'horloge de parquet sonna un autre coup de gong avorté.

Presque l'heure.

Elle tourna des yeux à demi vitreux vers le journal posé sur la table. Elle se crispa à la vue de l'homme en première page. Son visage avait hanté ses cauchemars et ravagé son esprit. Ce démon s'était glissé chez elle, avait enlevé son fils, puis l'avait sauvagement mutilé et brûlé vif. « Monstre ! »

Elle arracha la première page et déchira le visage du Brouillard, serrant le journal jusqu'à en avoir les mains noircies. Dans sa fureur, son bras balaya la table, envoyant les morceaux de journal voler dans les airs. La nuée de flocons gris et morts flottait jusqu'au sol ; elle laissa libre cours à sa rage. « J'espère que tu pourras en enfer ! »

Des larmes glissèrent sur ses joues tandis qu'elle contemplait le chalet parcimonieusement meublé. Ce qu'elle vit à la place était le lit vide de Sam, la fenêtre béante dans sa chambre et l'inspecteur tenant la chaussure de clown. Elle ferma les yeux et, lorsqu'elle les rouvrit, elle vit Sam dans la voiture, ligoté et bâillonné. L'intégralité de l'explosion fut rejouée devant ses yeux comme un film d'horreur mal engagé dans le projecteur, tressautant et défilant irrégulièrement jusqu'à s'immobiliser sur une vue de la casquette de base-ball carbonisée.

Sadie prit le revolver. C'était comme si une main étrangère le tenait. « Je suis désolée de n'avoir pas pu te sauver, Sam », pleura-t-elle. Par la fenêtre de la cuisine, elle les vit. Six petites silhouettes.

« Un beau jour au milieu de la nuit... »

Dehors, une main pâle s'approcha de la fenêtre. « Vous n'êtes pas vrais, cria-t-elle, la main pressée contre la vitre glaciale. Vous n'existez pas. » Elle baissa les yeux vers l'arme qu'elle tenait en main et la caressa.

« Non ! » s'écrièrent les enfants fantômes.

Un dernier coup de gong résonna dans la petite pièce. Il était minuit. Joyeuse fête des Mères ! Elle prit une inspiration pour assurer son geste, pressa l'arme contre sa tempe et rabattit le cran de sûreté, frissonnant au son du cliquetis. « Maman arrive, Sam. » Contre sa volonté, son regard se posa sur les cadeaux alignés sur le plan de travail. *Pourquoi sont-ils toujours disposés dans le même ordre ?*

Dans la fraction de seconde avant qu'elle ne presse la détente, la réponse lui apparut, limpide.

CHAPITRE 28

La mort de Sadie ne se produisit pas comme prévu. Elle s'attendait à entendre un grondement assourdissant, peut-être à ressentir une brûlure, puis à sombrer dans un abysse noir. Cependant, il n'y eut que le silence. Pas de détonation, pas de douleur, pas de sang éclaboussé. Juste un léger « clic ». Elle pressa à nouveau la détente, cette fois avec plus de force. Rien. Elle écrasa une larme. « Tu ne peux rien faire correctement, Sadie. Même pas te tuer avec un putain de revolver chargé. »

Si la situation n'avait pas été aussi tragique, elle aurait ri. D'une main tremblante, elle laissa tomber l'arme sur la table, espérant qu'elle partirait toute seule et terminerait le travail qu'elle n'avait pas pu accomplir. Elle lui lança un regard furieux, se demandant pourquoi elle se sentait subitement dégrisée. L'overdose de médicaments et d'alcool aurait dû, au minimum, lui faire perdre conscience. *Je suis peut-être inconsciente. Ou dans le coma.*

Elle savait que ce n'était pas le cas. « Je suis peut-être morte », dit-elle d'une voix rauque, avec espoir. Le son de sa voix l'assura que ce n'était pas vrai non plus. Se sentant observée, elle se tourna vers la fenêtre. Dehors, les enfants avaient cessé leur mélodie. Le voile de brume mouvant derrière eux, ils se tenaient immobiles, l'observant... attendant.

Elle lança un regard vers le plan de travail, vers le message – car c'en était un. Elle n'en doutait plus à présent. Aero, image, dé, enveloppe, réglisse, ourson.

A... I... D... E.

S'arrêtant sur les deux autres objets, elle fronça les sourcils. « N, noir comme la réglisse. OU, pour l'ourson. Et j'ai mangé les Smarties, S. »

AIDE-NOUS.

Sous le choc, elle alla à la porte de derrière. Quand elle l'ouvrit, trois garçons presque identiques et trois filles pratiquement pareilles entrèrent en silence. Aucun ne prononça le moindre mot, mais ils se déplaçaient à l'unisson, glissant presque sur le sol vers la chaleur du feu. Sadie examina chaque enfant, remarquant les cheveux foncés et rasés de près des garçons et la blondeur massacrée des filles. Les

garçons portaient des pyjamas deux pièces gris, jaunes et bleu marine, alors que les filles étaient vêtues de chemises de nuit assorties, mauve, bleu ciel et rose.

— Qui êtes-vous *vraiment* ? demanda-t-elle d'une voix enrouée.

La fille vêtue de mauve s'avança.

— Je suis Ashley.

— Non, ce n'est pas toi.

Sadie indiqua la fille en rose.

— C'est elle.

La fille en bleu ciel sourit.

— Nous sommes toutes Ashley.

— Et nous sommes tous Adam, ajouta le garçon en gris.

— Adam et Ashley sont morts, déclara Sadie d'une voix terne.

— On sait, Zadie, répondit l'Adam bleu.

Le garçon qui aime les marshmallows !

Confuse, elle poussa un gémissement.

— Pourquoi vos parents vous auraient-ils donné les noms d'enfants morts ? Et pourquoi vous auraient-ils donné les mêmes noms à tous ?

— C'est Père qui nous a nommés, répondit l'Ashley rose avec raideur.

— Je ne comprends...

— Viens avec nous ! implora l'Adam bleu. Mais il faut te dépêsser.

Sans hésiter, elle attrapa une torche et les suivit dehors dans la tempête. Les vents étaient déchaînés et les nuages déversaient une pluie torrentielle, mais la voûte des branches de conifères les protégeait un peu de l'orage. Le faisceau solitaire de sa torche éclairait le sol tandis qu'ils se frayaient un chemin dans les bois et descendaient jusqu'à la rive.

Sadie distingua le pont de pierres. Avant qu'elle ait le temps de comprendre ce qu'elles comptaient faire, deux des filles s'engagèrent l'une derrière l'autre sur la surface glissante, bras tendus pour garder l'équilibre. Elles furent suivies par deux des garçons.

— Attendez ! cria Sadie.

— Qu'est-ce qui va pas ? demanda l'Adam bleu en lui prenant la main.

— C'est trop dangereux. Quelqu'un pourrait tomber à l'eau.

— Pas nous.

— On devrait rester sur cette rive, insista-t-elle. La rivière va déborder.

Elle braqua sa torche sur le rocher de l'autre côté. Le niveau d'eau était presque monté jusqu'à la ligne orange.

— Fais-moi confiance, dit-il en tirant sa main.

Elle prit une inspiration et le suivit sur la première pierre. Elle était sèche et striée, ce qui en faisait une prise sûre. La pierre suivante était humide et couverte d'une fine pellicule d'algues. Sadie la passa en priant pour ne pas lâcher la torche ni plonger dans le flot turbulent de la rivière. Quelques minutes plus tard, elle était de l'autre côté, courant sur la rive, essoufflée et essayant de suivre les autres. Elle était presque dégrisée – presque saine d'esprit – pour la première fois depuis des semaines.

Peut-être des mois.

— Par ici, lança l'Adam gris en lui faisant signe.

Elle gémit.

— Vous ne pouvez pas ralentir un peu ?

L'Ashley rose eut pitié d'elle et l'attendit.

— On n'a pas beaucoup de temps. Allez.

Sadie lui adressa un bref sourire.

— Je ne suis pas aussi jeune que vous. Et j'ai un peu perdu la forme.

— Non, ce n'est pas ça, répliqua la fille. C'est l'alcool et les médicaments.

Sadie trébucha. *Comment le savait-elle ?*

— Je le sais, c'est tout, répondit l'Ashley rose.

— Alors tu lis dans les pensées, maintenant ? demanda Sadie, légèrement amusée. À quoi je pense en ce moment ?

L'Ashley rose s'éloigna de quelques pas, puis hésita.

— Tu penses que tu aurais dû acheter d'autres balles.

La petite fille disparut dans d'épaisses broussailles. Méditant la réponse, Sadie la suivit tant bien que mal. Ashley avait raison pour les balles. Bientôt, le bruit de la rivière s'estompa. Quand les arbres s'écartèrent, un champ gelé s'étendait devant eux. À quelques mètres sur la gauche se dressait une remise rouillée aux flancs de métal et au toit de tôle ondulée.

La pluie tambourinait sur le toit et un étrange bourdonnement émanait de l'intérieur de la remise. Sadie allait s'en approcher, mais quelque chose attira son attention. De l'autre côté du champ, la carcasse noircie de ce qui avait été une maison à un étage contrastait nettement avec la glace opalescente qui l'entourait. La maison ressemblait à une fausse façade de ville fantôme, ses encadrements de fenêtres béants noircis par un incendie qui s'était propagé jusqu'au toit. Une porte abattue révélait un escalier délabré montant vers un étage aujourd'hui inexistant. Le mur du fond s'était effondré et avait pratiquement disparu. Elle frissonna.

— La maison de Sarge.

L'Ashley mauve acquiesça.

— Oui.

— Alors Sarge est votre voisin ?

— Pas vraiment, répondit l'Ashley rose d'une voix douce. Suis-moi.

Sadie la suivit dans les buissons, s'éloignant du champ. Les autres n'étaient pas loin derrière. Une fois qu'ils eurent escaladé un tronc d'arbre déraciné et gravi une pente escarpée, Ashley s'arrêta dans une zone à la végétation dense. Les enfants s'agglutinèrent autour d'elle, l'observant impatiemment tandis qu'elle luttait avec une souche. La scène aurait été comique, si ce n'est qu'elle se passait en pleine nuit et que la pluie les glaçait tous jusqu'aux os. Sadie ouvrit de grands yeux, déconcertée.

— Qu'est-ce que tu... ?

L'Ashley rose poussa un grognement et tira sur la souche.

— Aide-moi !

Le ton désespéré de la petite fille poussa Sadie à réagir vite. Elle tendit sa torche à l'Adam le plus proche, puis rejoignit Ashley.

— Tire dessus ! ordonna la fillette.

Sadie tira sur la souche de toutes ses forces. À sa surprise, elle bascula, soulevant avec elle un rectangle parfait de terre – ainsi qu'une porte métallique sur gonds. Elle était suffoquée : un bunker souterrain. Récupérant sa lampe-torche, elle s'avança et braqua le faisceau dans le trou. Un escalier de bois descendait dans les profondeurs de l'espace clos et s'arrêtait sur un sol de terre battue, plusieurs mètres en contrebas.

Dieu seul sait où cela mène.

— C'est notre porte de derrière, annonça l'Ashley bleu ciel.

Sadie était bouche bée.

— Sans blague. Vous n'allez pas me faire croire que vous vivez là, en dessous. C'est ridicule.

— On y habite, insista l'Adam jaune.

Abasourdie et consternée, elle regarda les enfants. Rien de tout cela n'avait de sens. Rien, sinon le fait qu'elle avait perdu la tête et se trouvait dehors en pleine nuit, contemplant une fosse qui menait sous terre.

Je ne peux pas descendre là-dedans.

— Tu dois nous suivre, supplia l'Ashley rose. Si tu viens, tu comprendras tout.

Sadie poussa un grognement épuisé.

— Vous ne pouvez pas juste me dire ce qu'il en est ?

— On a essayé, répondit l'Adam bleu. Mais on a fait une promesse et on doit la tenir.

— Alors à quoi sert que je descende là-dedans ? lui demanda-t-elle.

Il la tira par la main.

— On peut te *montrer*.

— Fais-nous confiance, ajouta l'Ashley rose avant de disparaître dans la fosse.

Sadie hésita près du bord, face à la vision soudaine du cercueil de Sam qu'on descendait en terre. Rassemblant son courage, elle ramena le faisceau de la torche vers l'intérieur du trou et s'avança, prudente et surveillant la texture du sol sous ses pieds. Ses bottes heurtèrent une motte de terre humide et elle la vit tomber dans le vide. Elle ne l'entendit pas toucher le sol. Tâtant du pied la première marche, elle descendit doucement, craignant qu'elle ne s'effondre sous son poids et ne l'envoie faire une chute mortelle. La marche tenant bon, elle fit une prière silencieuse et entama la descente. L'Adam bleu la suivait.

— Vous ne souffrez pas de claustrophobie, si ?

— Pas jusqu'à maintenant.

Elle tenta de rire, mais ne réussit qu'à émettre un gémissement.

Un peu de nerf, princesse. S'ils en sont capables, je le suis aussi.

Pour garder l'équilibre, elle se retint à la rampe que quelqu'un avait fixée aux murs de bois lisse. Les parois se refermaient sur elle ; elle essaya de ne pas penser à la profondeur à laquelle ils allaient se retrouver, se concentrant plutôt sur l'odeur âcre de terre humide et de contreplaqué qui régnait à l'intérieur, prise au piège par l'absence de mouvement et l'obscurité. Vers la dixième marche, elle perdit le compte et elle commençait à se détendre quand un vertige subit lui fit manquer une marche. L'Adam bleu lui saisit le bras.

— Attention.

Elle regarda par-dessus son épaule, au-delà des enfants qui suivaient, et aperçut la faible lueur du clair de lune. L'espace d'une seconde, elle fut prise de panique.

Oh mon Dieu, dans quoi vais-je me fourrer ?

— Je n'y arriverai pas.

— Tout va bien, la rassura l'Adam bleu. Du moment que Père te trouve pas ici, tu risques rien.

— Génial, soupira-t-elle. Je me sens nettement mieux.

— Plus que quelques marches.

Quand elle toucha enfin du pied la terre ferme, elle laissa aller la respiration qu'elle retenait. Les enfants se rassemblèrent autour d'elle tandis qu'elle jetait un dernier regard à la lumière en haut de l'escalier.

— Bon, ce n'était pas trop dur, déclara-t-elle. Et maintenant ?

— Ça, répondit l'Adam bleu en tendant le doigt.

Une porte métallique leur barrait le passage.

— Elle est verrouillée, dit Sadie en indiquant le système de sécurité à carte au-dessus de la poignée.

— Non, elle ne l'est pas, intervint l'Ashley rose. Père n'avait pas

de raison de la fermer.

— Bon, rien de plus facile alors.

Sadie ouvrit la porte et une lumière soudaine l'aveugla.

CHAPITRE 29

« *Oh... mon Dieu.* » Pourtant, c'étaient des mains humaines – et non divines – qui avaient construit ce bunker souterrain. Quelqu'un avait dépensé beaucoup d'énergie, d'argent et de temps à l'aménager avec tout ce qui était nécessaire à l'existence, y compris électricité, eau courante et pompe à air. La raison pour laquelle ce quelqu'un choisissait de vivre sous terre, loin du soleil et de l'air frais, dépassait la compréhension de Sadie.

Avec accablement, elle fit un pas en avant, s'appuya contre une cloison et parcourut du regard l'étrange environnement. Des panneaux de bois couvraient tous les murs du bunker, et un éclairage tamisé donnait à la pièce une atmosphère chaleureuse et confortable qui jurait avec le manque d'ameublement et l'absence de toute couleur autre que des tons bruns ou gris. À l'autre bout de la pièce, une autre porte métallique luisait. Près d'elle, une table de jeu et trois chaises rembourrées étaient disposées dans une cuisine ouverte. Au milieu de la salle, une chaise longue en cuir brun clair, aux accoudoirs couverts de morceaux de chatterton, était placée face à une télévision et un micro-ondes, posés côte à côte sur un banc de pique-nique.

Elle fronça les sourcils. « Qu'est-ce qu'on regarde ? La télé ou le micro-ondes ? » Continuant la visite, elle remarqua un bureau, une chaise, un ordinateur et d'autres appareils électroniques derrière la cloison. Un encadrement de porte, à côté, donnait sur une petite salle d'eau équipée d'un bac à douche. « Tout le confort d'un foyer », se dit-elle, incrédule. Sauf qu'il manquait quelque chose. Il n'y avait pas un seul jouet, pas un livre illustré, rien qui indiquât l'existence des enfants.

Avec méfiance, elle s'approcha de la porte au fond de la pièce. Elle s'immobilisa, renifla, et plissa le nez en sentant une odeur âcre de fumée.

— C'est notre porte principale, déclara l'Ashley rose.

Sadie repéra une autre porte, étroite celle-là, qui se fondait dans le mur près de la cuisine. Un clavier à code se trouvait à côté.

Un peu trop sécurisé pour un lieu de vie familial.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demanda-t-elle.

— Le cassot, répondit l'Adam bleu. C'est là qu'on dort. Tu...

— C'est la chambre de Père, l'interrompit l'Ashley rose en indiquant une troisième porte à moitié dissimulée entre deux étagères.

Sadie décrivit un cercle lent, s'imprégnant des excentricités du bunker. Il était bien plus complexe et spacieux qu'elle ne l'avait d'abord pensé.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Pourquoi vivez-vous ici ?

L'Ashley mauve s'avança.

— C'est chez nous.

— Mais vous ne pouvez pas habiter ici. Ce n'est pas sain. Vous devez partir.

— On peut pas partir, intervint l'Adam jaune. Il nous en empêche.

— Qui, votre père ?

L'Adam jaune tira Sadie vers le bureau. Il lui montra un dessin punaisé au mur à côté de l'ordinateur. Quand elle posa les yeux dessus, le monde bascula et se mit à tourner follement. Son dessin. Le Brouillard.

La confusion qui régnait dans son esprit s'évanouit – comme le soleil aurait fait disparaître une brume matinale – et elle eut une horrible révélation. Elle avait trouvé le Brouillard. *Et* les enfants qu'il avait enlevés.

Elle posa la torche sur le bureau et parcourut les coupures de journaux qui entouraient son dessin. Des photos fanées des enfants lui rendaient son regard, chacune entourée au marqueur rouge. Leurs noms étaient tous là, dans les titres, à côté des visages angoissés de leurs parents. « Oh mon Dieu, gémit-elle. Il faut qu'on sorte d'ici. » Comme elle se détournait, ses yeux accrochèrent un autre visage familier. Celui de Sam. Sa photo, à côté d'un article couvrant sa mort, avait aussi été entourée. « Mon merveilleux garçon. » Il était trop tard pour Sam. Mais pas pour les autres.

Elle se plaça face à l'Ashley rose.

— Tu t'appelles Marina Fisher.

Elle se tourna vers les Ashley vêtues de bleu clair et de mauve.

— Et vous êtes Brittany Atherton et Kimber Levine.

Les petites filles lui adressèrent un regard dénué d'expression.

— Holland Dawes, Jordan Jaremko et Scotty McIntyre, ajouta Sadie en indiquant les garçons en bleu marine, jaune et gris.

Elle secoua la tête, éberluée.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

L'Ashley rose – *Marina* – s'avança.

— On ne pouvait pas. Père nous a fait jurer. Il a dit qu'il nous tuerait si nous disions nos vrais noms.

— Ou si on essayait de le quitter, ajouta Holland. Il a dit qu'il nous poursuivrait et nous couperait en morceaux comme l'autre

garçon.

Avec une moue, Kimber croisa les bras sur sa poitrine.

— Père ne nous ferait pas de mal. Il nous aime.

Cette remarque défensive parut d'abord étrange à Sadie, surtout venant d'une fille gardée en otage depuis trois ans, jusqu'à ce qu'elle se souvienne qu'il n'était pas rare qu'un otage développe un lien avec son geôlier. Cela portait un nom. Le syndrome de Stockholm. Comme Patty Hearst et Elizabeth Smart. D'autres pièces du puzzle tombèrent en place et elle s'en voulut de ne pas avoir compris plus tôt.

Les véritables Adam et Ashley étaient morts dans un incendie, qui avait laissé à leur père des *cicatrices* grotesques – et non des marques de varicelle. « Cet homme, dit-elle en tapotant le dessin, vous a enlevés à vos foyers. À vos parents. » Son regard fut de nouveau attiré par les coupures de journaux.

Kimber, âgée de 8 ans, et Jordan, qui en avait 6, avaient été les deux premiers enfants enlevés par le Brouillard, en avril 2003. Brittany et Scotty avaient été kidnappés en avril suivant. L'année dernière, Marina et Holland. Et cette année, Sam et...

— Attends ! s'exclama-t-elle en prenant Marina par le bras. Où est Cortnie ?

— On ne sait pas, répondit la petite fille. Elle s'est échappée.

— Quand ?

— Il y a deux ou trois nuits. Elle a emmené Adam avec elle.

Sadie secoua la tête.

— Quoi ?

— L'autre Adam, expliqua Brittany. Elle l'a emmené avec elle.

Sadie nageait en pleine confusion.

— Quel autre Adam ?

Holland tapota une photo sur le mur.

— Lui.

Sadie s'évanouit.

Les ombres remuèrent autour d'elle, devenant plus distinctes. Elle grogna. Quand sa vision s'éclaircit, six visages inquiets se penchaient sur elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Tu as perdu connaissance, dit Kimber. Quand tu as vu la photo.

Sadie prit la main de Holland.

— Qu'est-ce que tu as dit ? Avant que je m'évanouisse.

Elle s'approcha de la photo de Sam.

— Tu as dit qu'il était...

- Cortnie l'a emmené, la coupa Marina.
- Le garçon sur cette photo, précisa Sadie.
- Oui, *celui-là*. Celui qui ne parle pas.
- Le cœur de Sadie s'accéléra.
- C'était il y a quelques jours ?
- Oui.

« Sam est mort », lui rappela son esprit. Elle avait vu la voiture exploser.

Tu n'as jamais vraiment cru qu'il était mort.

— Où est Sarge en ce moment, Marina ?

— Il est encore parti à leur recherche.

Sadie lâcha la main de Holland.

— Il faut qu'on retourne à mon chalet et qu'on appelle la police.

Il faut que je trouve Sam.

— Avant *lui*, murmura Jordan.

Tout à coup, des pas lourds résonnèrent dans un escalier invisible derrière la porte du fond. Le bruit devenait plus menaçant à chaque pas.

— Il arrive ! bafouilla Holland.

— Venez, alors, les pressa-t-elle. On remonte l'escalier.

— Nous te suivons, déclara Marina.

Sadie monta les marches deux à deux, ignorant la bruine qui tombait de la trappe ouverte.

— Attention ! avertit-elle. Les marches sont glissantes.

À mi-hauteur, elle se rendit compte qu'elle avait oublié la torche. Elle faillit faire demi-tour, mais la pensée des enfants la poussa à continuer, vers la lumière déclinante.

— On y est presque.

Atteignant l'herbe glissante, elle roula sur elle-même, bras tendus pour saisir le premier enfant.

— Vite !

La fosse était silencieuse, rien ne bougeait.

— Marina ! Holland ! Où êtes-vous ?

Pas de réponse. Elle se mit à trembler. Le Brouillard – *Sarge* – les avait-il surpris en train d'essayer de fuir ? Les avait-elle laissés derrière elle avec un tueur ? Son estomac se noua et gronda. « Réfléchis, Sadie ! » S'il les tenait, elle n'avait aucun moyen de l'obliger à les lâcher. Elle devait les laisser là, retourner au chalet et appeler la police.

« *Qui est là-haut ?* » Au son de cette sonore voix d'homme, Sadie prit ses jambes à son cou. Elle courut, au jugé, essayant de se rappeler le chemin qu'elle avait pris avec les enfants. Autour d'elle, tout paraissait identique dans l'obscurité. « Il faut que tu atteignes la rivière », haleta-t-elle.

En courant, elle contourna arbres et buissons, s'arrêtant pour tendre l'oreille et guetter le bruit du cours d'eau. Mais elle n'entendait rien, à part sa respiration irrégulière et son cœur qui battait la chamade. « Au secours, cria-t-elle d'une voix contenue. Je dois les sauver. » Une lueur la fit sortir du couvert des arbres. Quand elle quitta les bois et dérapa sur les pierres de la rive trempées par la pluie, elle poussa un soupir de soulagement, puis lança un regard nerveux par-dessus son épaule, s'attendant presque à voir Sarge bondir d'entre les arbres.

Face à la rivière, elle trouva le gué à quelques mètres sur sa droite. Mais il y avait un gros problème. La rivière Kimree montait rapidement. Nombre des pierres étaient submergées et le courant était devenu très rapide. « Mon Dieu », gémit-elle. Sachant qu'elle n'avait pas le choix, elle monta sur la surface glissante de la première pierre. D'un pied, elle sonda l'eau en quête de la suivante et poussa un cri en sentant sa botte montant à mi-cheville se remplir d'eau glacée. Elle trouva la pierre et s'avança. Cherchant la troisième pierre plate, elle vacilla dangereusement. « Du calme, Sadie. » Elle sauta sur la pierre suivante, bras tendus pour garder l'équilibre.

Encore quatre... quelque part. Elle examina la surface de l'eau. « Où êtes-vous ? » Sa botte heurta un objet solide et elle avança prudemment, de l'eau à hauteur des mollets. « Encore deux. » Mais elle n'y parvint pas. Elle calcula mal son saut et son pied glissa entre deux pierres. Elle plongea dans l'eau glaciale. Emportée par le courant, elle battit des bras pour garder la tête à la surface. La rivière la tirait dans toutes les directions et la ballottait, comme si elle n'était qu'un morceau de bois mort. Puis sa tête fut submergée. Paniquée, elle avala une bouchée de gravillons. Elle chercha une prise dans l'eau, toussant et crachant, fit enfin surface et aspira une grande goulée d'air. Ses cheveux collaient à son visage et elle les écarta. Puis elle se mit à progresser en diagonale vers le rivage, tout en laissant le courant l'entraîner en aval. Devant elle, quelque chose luisait au clair de lune. Le toit du chalet *Infini*.

CHAPITRE 30

La rivière l'entraînait dans sa courbe, et Sadie fut poussée vers le rivage. Elle tenta d'attraper des touffes de broussailles qui pendaient sur la rive. Les manquant, elle jura, puis essaya encore. Elle saisit une racine noueuse et traîna son corps endolori sur la terre ferme.

Elle resta étendue dans l'herbe, haletante. Quand sa respiration ralentit, elle se mit péniblement debout et une douleur fulgurante élança sa cheville gauche. Elle l'examina à la faible lumière. Elle était contusionnée et enflée, peut-être cassée, en tout cas foulée. Serrant les dents, elle s'éloigna du rivage et contempla les eaux bouillonnantes.

À certains endroits, la rivière avait déjà inondé ses rives. « Le pont ! » Se rappelant l'avertissement d'Irma, elle sut qu'elle devait se hâter. Elle eut soudain la vision horrible de Sarge entassant les enfants dans sa camionnette et les emmenant au loin. Et où étaient Sam et Cortnie ? Elle prit une inspiration pour se donner des forces, puis partit au trot vers le chalet, ignorant les élancements de sa cheville. Elle entra en courant, claqua la porte et alluma la lampe d'une main tremblante. « Bon, appelle la police. »

Son sac était posé sur la table basse. Elle en vérifia le contenu : pas de téléphone portable. Elle ouvrit les tiroirs de la cuisine et fouilla dedans. « Bon, où as-tu mis ton portable ? » La peur s'insinua dans son esprit, mais elle la repoussa. « Concentre-toi ! »

Quand s'en était-elle servi la dernière fois ? Quelques jours plus tôt, une semaine ? Elle ne s'en souvenait pas. Dans sa panique, elle trébucha sur la sacoche de l'ordinateur. « Ah ah ! Te voilà. » Elle la posa sur la table de la cuisine et ouvrit la fermeture éclair. Le soulagement l'envahit. Le téléphone portable se trouvait là où elle l'avait rangé, dans la poche intérieure. Elle l'ouvrit et poussa un gémissement. Pas de batterie, pas de signal... rien. « Allez ! » Elle pressa le bouton d'alimentation. Il s'alluma brièvement, puis s'éteignit. « Tu l'avais laissé allumé, espèce d'idiote ! »

Elle jeta l'appareil inutilisable sur la table, sachant qu'elle allait devoir se rendre en ville et ramener la police. Animée par un regain d'énergie, elle changea de veste. Au moins, sa lourde veste d'hiver était chaude et sèche. Elle passa la bandoulière de son sac sur une épaule, puis fouilla les poches de la veste et en tira un jeu de clés.

« Dieu merci, tout ne va pas de travers. »

Baissant la tête face au vent mugissant et à une autre averse diluvienne, elle sortit, la petite torche dans une main, les clés de voiture dans l'autre. Elle s'engagea en boitillant sur le sentier et, quelques minutes plus tard, parvint au chalet d'Irma. Elle faillit tambouriner à la porte, mais se souvint qu'Ed avait emmené sa sœur à Edmonton.

La Mercedes de Philip attendait, solitaire, au bord de la route. De grosses gouttes de pluie s'abattaient dessus, puis roulaient sur le capot. Sadie ouvrit la portière, jeta la torche et son sac sur le siège passager et monta. Marmonnant une rapide prière, elle enfonça la clé dans le contact et la tourna. Un faible raclement lui répondit. Puis, comme le téléphone, le moteur s'éteignit. « Pour l'amour du ciel, s'écria-t-elle, laisse-moi respirer, putain ! » Furieuse, elle réessaya. Cette fois, le moteur garda le silence.

Un moment, elle resta sans rien faire. Puis elle s'effondra sur le volant et ses larmes se mirent à couler de leur propre chef, sans retenue. Un coup de tonnerre la fit sursauter. Elle se redressa d'un coup, terrifiée, et serra le volant jusqu'à ce que ses jointures deviennent blanches. Les vitres commençaient à s'embrumer et elle essuya la sienne avec sa manche. Quand un éclair stria le ciel, elle vit une masse noire sur sa gauche. Un autre éclair en zigzag révéla les environs, faisant apparaître une berline d'une couleur indiscernable. Elle était garée à côté de l'autre chalet, celui qui était proche de la route.

Elle ouvrit la portière à la volée, rassembla ses affaires et sortit de la voiture. Luttant contre l'orage, elle courut vers le chalet. Elle faillit faire un bond sur place quand un rectangle de lumière apparut. Une ombre massive se dessina dans l'encadrement de la porte.

— Il y a quelqu'un là dehors ?

— Eh ! (Elle agita la torche.) Par ici !

Quand elle atteignit le chalet, elle était hors d'haleine et refoulait ses larmes.

— Aidez-moi... s'il vous plaît... nous devons les aider.

Elle leva les yeux vers la pancarte au-dessus de la porte : *Espoir*. Un grand gaillard à la barbe rousse, vêtu d'un tee-shirt miteux et taché et d'un jean délavé retenu par une ceinture de cuir à moitié dissimulée sous sa bedaine tombante, fit entrer Sadie. Âgé d'une dizaine d'années de plus qu'elle, il avait des yeux vert pâle et un regard chaleureux.

— Qu'est-ce qui va pas, ma fille ? demanda-t-il avec un fort accent écossais. On dirait que vous avez vu un fantôme.

— J'ai besoin d'utiliser votre téléphone, haleta-t-elle.

Elle essaya de ne pas regarder les têtes de cerf et d'élan accrochées sur les murs de la cabane en rondins, ni les canettes de bière vides éparpillées par terre.

— Ça va être difficile, alors. J'en ai pas.

— Mais il faut qu'on appelle la police !

L'homme fronça les sourcils.

— Et pourquoi on ferait ça ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Sarge a kidnappé des enfants. Il les retient prisonniers dans un bunker souterrain.

— Sarge a un bunker ? Sous terre, vous dites ?

Sadie poussa un gémissement de frustration.

— Le Brouillard, c'est lui !

— C'est vrai qu'il y a un peu de brouillard aujourd'hui, répondit l'homme, distrait. Pourquoi ne pas vous reposer un peu, ma fille ? Votre cheville est enflée. Vous devriez la garder en l'air, la poser sur l'autre fauteuil. Je reviens tout de suite.

Il disparut au dehors, revenant une minute plus tard avec un sac de glaçons. Il la conduisit vers un fauteuil.

— Mettez la glace sur votre cheville.

Elle s'assit et le vit se diriger vers la cuisine.

— Il faut qu'on fasse...

Sa gorge se noua. Des yeux globuleux la regardaient. Huit poissons à divers stades de nettoyage reposaient, ventre en l'air, sur le comptoir. Certains étaient encore vivants ; leur bouche s'ouvrait et se refermait, cherchant à respirer. Finalement, ils y renoncèrent. L'homme prit un couteau de pêche dont la lame incurvée luisait dangereusement. Voyant qu'elle l'observait, il sourit.

— Une fois que j'aurai fini, je nous préparerai du cidre chaud. À moins que vous préféreriez la bière.

Sadie était fascinée par le couteau.

— Je ne veux rien.

— Le cidre vous réchauffera. Je m'appelle Fergus, au fait.

— Sadie.

— Ouais, on m'a parlé de vous.

Fergus trancha le ventre d'un petit poisson et racla les entrailles sur un plateau en métal noirci posé en travers de l'évier.

— Irma m'a dit que vous aviez des ennuis avec un homme et que vous vous cachiez ici.

— Je ne me cache pas.

— Comment vous appelez ça, alors ?

Elle ouvrit la bouche, à court de mots. De même que les poissons à moitié morts, elle y renonça vite. Au bout d'une minute, elle déclara :

— Il faut qu'on aide les enfants.

— Les petits de Sarge sont morts. Je sais pas pourquoi vous croyez le contraire.

— Je ne parle pas d'eux. Je parle de mon fils et des autres enfants qu'il a enlevés. Ils sont venus me demander de l'aide. Il faut que je fasse quelque chose.

— Mieux vaut attendre demain matin, ma fille. Que ce grain se calme.

— Je ne peux pas attendre. Mon fils est là, dehors, quelque part. Nous avons besoin de la police tout de suite.

Une bourrasque secoua la porte. Sadie sursauta. Fergus fronça les sourcils.

— Vous avez l'intention d'aller en ville dans cette Mercedes par ce temps ?

— La batterie est morte. J'ai besoin d'emprunter votre voiture.

L'homme rinça le couteau et s'essuya les mains sur un torchon.

— C'est p't'être l'alcool qui vous fait dire ça.

— Je ne suis *pas* ivre. Je suis parfaitement lucide.

Il pencha la tête.

— C'est vrai, vous avez pas l'air ivre.

— S'il vous plaît. Aidez-moi, Fergus.

— Vous savez quoi ? Je vais aller en ville dans ma voiture et appeler les flics pour vous.

Elle lui adressa un sourire reconnaissant. Fergus prit une veste accrochée à côté de la porte.

— Reposez-vous ici et gardez la glace sur votre cheville.

Il était sorti avant qu'elle ait eu le temps de réagir. Un moteur de voiture se mit à ronronner et des phares balayèrent la fenêtre à l'arrière de la maison. Puis le silence retomba. Elle se leva d'un bond. « Pas question que je reste assise à ne rien faire. »

Surtout qu'elle avait une arme. *Le revolver*. Avant de quitter le chalet, elle l'avait remis dans le coffret et caché sous le lit. Elle se dirigea vers la porte, mais s'arrêta à la vue du couteau de pêche. Elle le glissa dans la poche de sa veste. Deux précautions valent mieux qu'une.

CHAPITRE 31

Le chalet *Infini* risquait d'être emporté par le courant. La véranda, en tout cas. La rivière était montée d'au moins un mètre vingt sur les pilotis. Encore quinze centimètres et l'eau envahirait la rive, changeant la prairie en marécage. Une fois à l'intérieur, Sadie verrouilla la porte de derrière, jeta son sac et la torche sur la table, pointant la torche vers le centre de la pièce. Le chalet était glacial et obscur, uniquement illuminé par les éclairs qui zébraient le ciel dehors. Le feu s'était depuis des heures changé en cendres, mais elle n'avait pas le temps d'en allumer un autre, même si elle était trempée jusqu'aux os.

Elle était sur le point d'entrer dans la chambre quand un bruit la poussa à regarder par-dessus son épaule. Une ombre imposante passa derrière le rideau de la fenêtre de la cuisine. Une ombre qui portait un chapeau de cow-boy. *Sarge*.

Tirant le couteau de sa poche, elle se plaqua contre le mur et retint son souffle. On essayait de pénétrer dans le chalet. Puis elle entendit un juron étouffé, suivi d'un objet solide heurtant la porte. Ses yeux s'agrandirent de peur. *Mon Dieu, faites qu'il n'entre pas*.

Le bruit de pas s'éloigna. Sadie cessa de retenir son souffle, puis elle entendit Sarge longer le chalet. Horrifiée, elle se tourna vers l'autre bout de la pièce, vers la porte coulissante. Qu'elle n'avait pas verrouillée. Elle n'avait pas le temps de le faire maintenant, pas sans être entendue. Elle devait se cacher. Mais où ? Son regard désespéré s'arrêta sur le tapis au milieu de la pièce. *La cave souterraine !*

Elle éteignit la torche, priant pour qu'il n'ait pas vu la lumière. Puis, traversant la pièce, elle se pencha et souleva le coin du tapis. Quelqu'un avait employé du scotch double-face pour le maintenir en place. D'une main tremblante, elle tira sur l'anneau de métal et eut un petit sanglot de gratitude en sentant la trappe s'ouvrir. Elle descendit quelques marches, attrapa la porte et la ramena au-dessus de sa tête. Elle se retrouva dans un abysse obscur. *Oh mon Dieu...*

La cave était pire que le bunker. D'abord, il y régnait une obscurité totale et elle empestait le moisi ; Sadie s'y sentait à l'étroit alors même qu'elle ne pouvait pas en voir la dimension. Elle avait l'impression qu'on venait de l'enterrer vivante, ce qui ne pouvait pas

être très différent de se retrouver prise au piège dans une cave glaciale, pourchassée par un kidnappeur meurtrier. Des pas résonnèrent dans le chalet. Plus proches... Son pouls s'accéléra et le couteau trembla dans sa main.

Au-dessus d'elle, quelque chose heurta le sol. Un grognement furieux suivit. Puis il y eut un bruit sourd près de la trappe. Terrifiée, elle se couvrit la bouche d'une main. Silence. Il tendait l'oreille. Les battements du cœur de Sadie lui résonnaient aux oreilles. Les entendait-il ?

Les pas s'éloignèrent peu à peu et une porte claqua. Elle fut prise de frissons incontrôlables. *Est-il toujours là ?* L'attente était insoutenable, le silence interminable – jusqu'à ce qu'il soit interrompu par le coup de gong de l'horloge de parquet. Pour faire bonne mesure, Sadie attendit quelques minutes de plus. Une fois sa respiration calmée, elle monta sur la pointe des pieds les marches de la cave et pressa l'oreille contre la trappe.

Elle n'entendit rien. Pas un bruit. *Il faut que j'aille chercher du secours.* Entrouvrant la trappe, elle jeta un coup d'œil dans le chalet. Elle ne vit rien ni personne. Il faisait trop sombre, et elle avait laissé la torche sur la table. Par un heureux hasard, un éclair zébra le ciel, illuminant la pièce. Personne ne se cachait dans l'ombre. Mais elle ne pouvait voir que trois côtés du chalet. Et s'il se tenait derrière la trappe ?

Il est parti. Je ne peux pas rester là-dedans éternellement. Les enfants ont besoin de moi.

Elle rabattit soigneusement la trappe et sortit lentement, agitant le couteau. Voyant que personne ne l'attaquait, elle alla à grands pas vers la porte coulissante, la verrouilla et tira le lourd rideau. Ses mains étaient engourdis par le froid. Elle savait qu'elle devait se réchauffer ou elle risquait l'hypothermie. Si cela arrivait, elle ne serait plus utile à personne. « D'abord des vêtements secs, dit-elle en remettant le couteau dans sa poche. Puis le revolver. »

Après avoir allumé une lampe dont elle baissa l'intensité autant que possible, elle la porta dans la chambre où elle ôta sa veste et la jeta sur le dossier de la chaise. Elle se débarrassa de ses vêtements mouillés, les laissant en tas sur le plancher, et se sécha vigoureusement avec une serviette de bain qu'elle avait laissée sur le lit. Une fois vêtue d'un jean et d'un pull chaud, elle s'assit sur la chaise et enfila deux paires de chaussettes, grimaçant à la vue de sa cheville meurtrie et enflée.

— On dirait que vous avez eu un petit accident, ricana une voix.

Elle releva brusquement la tête ; une ombre entraînait dans son champ de vision. Son chapeau dans une main, un homme s'appuyait crânement contre le montant de la porte. Sa tête rasée luisait à la

leur de la lampe et ses yeux de fouine scrutaient soigneusement la pièce. Puis son regard s'arrêta sur elle et son visage défiguré se tordit en un sourire de satisfaction sinistre :

— Comme on se retrouve, Sadie O'Connell.

Éberluée, elle déglutit péniblement.

— Le Brouillard.

À première vue, Sarge ne ressemblait que vaguement au monstre sadique qui l'avait battue, avait enlevé Sam et l'avait brutalisé. D'une certaine manière, il avait l'air d'un homme ordinaire, quelqu'un qu'elle aurait croisé au rodéo de Calgary ou dans un bar local et immédiatement oublié. Jusqu'au moment où elle le regarda dans les yeux. Un dément y était tapi.

— C... comment êtes-vous entré ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Il lui montra une clé.

— Irma laisse un double sous le paillason. Pas très original, n'est-ce pas ?

Elle se sentit sombrer quand il fit un pas en avant.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Je vous rapporte un objet qui vous appartient.

Il laissa tomber une torche – la bleue qu'elle avait oubliée dans le bunker – sur la commode.

— C'est marqué *Infini* dessus, alors j'ai pris ça comme une invitation. *Su casa es mi casa*. Vous vous souvenez ? (Il fronça les sourcils.) Mais je suis surpris que ce soit vous, et pas un vieux mécano trop curieux.

Elle recula sur sa chaise.

— La police va arriver.

— Vous l'avez appelée, c'est ça ?

Elle acquiesça.

— Plutôt difficile, vu que ce truc ne marche pas.

Il jeta le téléphone portable de Sadie à ses pieds.

— Il marchait quand j'ai appelé, mentit-elle.

Elle changea légèrement de position. Quelque chose bougea sous sa cuisse. Elle baissa les yeux et vit briller du métal. Le couteau. Elle était assise sur une partie de la lame.

— Il n'y a pas de réseau par ici quand il y a de l'orage, déclara Sarge.

— Peut-être, répondit-elle, sa main se rapprochant discrètement de l'arme. Mais quelqu'un est parti chercher la police. Elle sera là d'une minute à l'autre.

— Vous parlez du vieux Fergus ? Il est embourbé sur la route à quelques kilomètres d'ici. On dirait qu'il n'y a plus que vous et moi.

Il fit mine de traverser la pièce.

— N’approchez pas ! cria-t-elle en bondissant sur ses pieds.

Sarge pouffa de rire.

— Vous allez me fouetter avec cette serviette ?

— Non, mais j’ai ça.

Bravement, elle brandit le couteau de pêche.

— J’espère que vous êtes prête à vous en servir... *salope !*

Tout se passa si vite qu’elle n’eut pas le temps de réagir. Un instant, elle pointait la lame vers ce salaud – l’instant d’après, le couteau s’envolait de sa main. Un bras se glissa autour de sa gorge.

— Vous faites le moindre bruit, lui siffla-t-il à l’oreille, et je vous brise la nuque.

La lumière fit briller un objet fin et pointu.

— Un petit quelque chose pour vous calmer, murmura-t-il.

Une aiguille hypodermique s’enfonça dans son bras, à travers le pull. Elle essaya de lutter, de crier, mais tout ce qui sortit fut un faible sanglot. Puis sa vision se brouilla, et la pièce se déforma, remplie d’ombres indistinctes. En quelques secondes, ses jambes cédèrent sous elle. Si Sarge ne l’avait pas retenue, elle aurait glissé au sol. Un souffle brûlant lui frôla l’oreille.

— Comment vous avez fait pour me trouver ?

— Les enfants...

Elle geignit lamentablement et renonça à lutter.

CHAPITRE 32

Un cri suraigu l'éveilla. Elle poussa un grognement. Le cri retentit à nouveau, plus fort cette fois. Elle essaya de se couvrir les oreilles, mais ses mains refusaient de bouger. Elle força ses yeux à s'ouvrir et cligna, se demandant pourquoi sa vision était si floue. S'était-elle saoulée ? Avait-elle perdu conscience ? Et pourquoi avait-elle si froid ?

Le plafond apparut vaguement dans son champ de vision, mais flou. C'était le matin. Elle savait au moins ça. L'aube commençait à pointer entre les rideaux et l'air de la pièce était glacial, comme si elle avait pénétré dans une chambre froide. *Il faut que je mette une bûche dans le foyer.*

Désorientée, elle tourna la tête. Sam la regardait – depuis la photo posée à côté de son lit. Puis elle se souvint. *Les enfants. Il faut que je les aide. Sam ! Il est vivant !* Elle essaya de dire son nom, mais le son était étouffé. Une seconde après, elle comprit pourquoi. Une chaussette était enfoncée dans sa bouche. La peur s'empara d'elle tandis qu'elle inhalait par le nez et luttait pour retrouver ses esprits. Elle tenta de s'asseoir, mais cela provoqua une douleur aiguë dans ses chevilles et ses poignets. Son regard se posa sur son corps inerte : elle était étendue sur les couvertures et attachée, bras en croix, aux montants du lit. Sans rien d'autre sur elle que son soutien-gorge et sa culotte. Elle cria, mais le bâillon étouffa le son. Elle cria encore. Et encore, jusqu'à ce que la gorge lui brûle et que ses cris se réduisent à des gémissements de terreur incontrôlée.

Quelque chose battit des ailes derrière la fenêtre. La corneille regardait à travers la vitre, l'observait. Sadie la contempla, terrorisée. Les corbeaux étaient les messagers de la mort. L'oiseau était là pour une seule raison. Prendre son âme. Elle le savait à présent.

Je ne vais pas mourir ! Pas ici. Pas comme ça.

L'adrénaline se répandit dans ses veines. Derrière le bâillon, elle poussa un hurlement furieux et tira sur les cordes grossières au-dessus de sa tête. Serrant les mains, elle tenta de les rendre assez petites pour qu'elles glissent entre les cordes. Elle les tordit et tira, mais les cordes lui entamaient plus profondément la chair, jusqu'à ce qu'elle ait les poignets en feu et les bras douloureux d'avoir été tendus dans une position si peu naturelle. Un filet de sang coula le long d'un bras.

Pendant un moment, elle le regarda, captivée par le rouge vif sur sa peau pâle. Puis elle leva la tête et fixa un regard éperdu sur la porte ouverte. *Est-il parti ? Va-t-il revenir ?*

Être presque nue lui donnait le sentiment d'être profanée. *Est-ce qu'il m'a... ? Non, n'y pense pas !* L'air hivernal la faisait frissonner de façon incontrôlable. Une porte claqua. Des pas s'approchèrent et une forme apparut dans la chambre.

— Bien, vous êtes réveillée. Et vous avez l'air... guilleret.

Sarge entra dans la pièce et posa un bidon d'essence sur la commode. Le cœur de Sadie se mit à battre la chamade. *Non, je vous en supplie...* Avec un frisson, elle ferma les yeux de toutes ses forces, désespérée de ne pas pouvoir également serrer les jambes. Elle sentit qu'il la contemplait, observant chaque centimètre de son corps. Quelque chose glissa sur le parquet. L'inquiétude lui fit ouvrir les yeux.

Sarge avait traîné une chaise à côté du lit. D'une main, il la retourna. Puis il l'enjamba et croisa les bras sur le dossier – comme s'il avait eu tout son temps. Quand sa main s'approcha d'elle, une vague de répulsion lui souleva l'estomac. Elle poussa un cri étouffé et écarta la tête. Mais cela ne fit que lui donner le vertige. Ce qu'il lui avait injecté était toujours dans son organisme.

— Une peau si parfaite, murmura-t-il. La même que votre gosse.

Elle frémît ; les doigts calleux de l'homme remontaient son bras jusqu'au cou, le caressant, l'entourant. Un instant, elle crut qu'il allait l'étrangler. Sa main râpeuse effleura son sein droit, puis l'entoura sans ménagement.

— Vous savez, ça n'a pas à se passer comme ça, dit-il. Si vous êtes gentille avec moi, je pourrais l'être avec vous. Peut-être vous dire où est votre gosse.

Elle agita la tête et grogna avec insistance. *Enlève le bâillon, espèce de salaud.* Les yeux de Sarge s'étrécirent, soupçonneux.

— Je vais enlever la chaussette de votre bouche, mais si vous criez, personne ne vous entendra et je la remettrai. Compris ?

Il écarta la main de son sein et ôta la chaussette. Avalant sa salive, Sadie s'éclaircit la gorge qui la brûlait. Des fibres de coton s'accrochaient à sa langue, à l'intérieur de ses joues et à son palais.

— J'ai vu mourir Sam, dit-elle d'une voix enrouée. Vous l'avez tué.

— Vous avez cru le voir.

Sadie se souvint du garçon dans la voiture. Il était ligoté de telle façon qu'on ne voyait pratiquement pas son visage. Et comme le Brouillard lui avait dit qu'il s'agissait de Sam, elle l'avait... *cru...*

— J'ai enlevé ce garçon l'année dernière. Mais son heure était venue. Alors je l'ai habillé avec les vêtements de votre gosse, attaché

dans la voiture, et je vous ai appelée.

— Vous l'avez tué sous mes yeux.

Il s'esclaffa.

— Non, il était déjà mort. Je l'ai endormi une semaine avant de prendre votre gosse.

Son aveu horrifia Sadie.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Il ne m'était plus utile.

— Mais pourquoi m'avoir fait croire que c'était Sam ?

— Vous êtes pas très futée, hein ? dit-il en secouant la tête. Pour faire d'une pierre deux coups. Vous aviez donné mon portrait aux flics et je devais vous montrer que j'étais sérieux, pour que vous ne disiez rien d'autre. Je voulais que la police me laisse tranquille. Et puis je me suis dit qu'elle irait moins vite si elle savait que je pouvais les tuer.

Dans le salon, l'horloge de parquet lança un coup de gong sinistre. Le temps commençait à manquer, et Sadie savait qu'elle devait pousser Sarge à continuer de parler. Elle avait une seule chance de survivre. Et cette chance était entre les mains d'un Écossais à barbe rousse.

Seigneur, je vous en prie... Faites que Fergus ramène les flics !

— Mais le sang ? La police a dit que c'était...

— Celui de votre gosse, dit-il en haussant les épaules. J'étais infirmier dans l'armée. Jusqu'à ce qu'ils me rendent à la vie civile. Récupérer un peu de sang et le laisser sur des buissons, c'était rien.

Il se frotta le menton.

— Lui couper l'orteil et le doigt m'a demandé un peu de travail, quand même. Votre gosse sait se battre.

Le sang de Sadie se glaça.

— Quelle espèce de monstre êtes-vous ?

— C'est le prix de la guerre. Vous n'auriez jamais dû essayer de m'avoir. Je vous avais prévenue.

— Où est mon fils ?

— Pas si vite, bordel ! aboya-t-il. Je veux quelque chose d'abord.

— Quoi ?

Il passa la langue sur ses lèvres fendues.

— Quelque chose que j'ai pas eu depuis cinq ans.

En voyant son sourire, Sadie sentit de l'acide remonter dans sa gorge. *Change de sujet ! Fais-le penser à autre chose !*

— Je suis au courant pour Carissa, dit-elle d'une voix rauque. Et pour vos enfants, Ashley et Adam.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Je sais qu'ils sont morts dans un incendie. C'est comme ça que vous avez eu le visage brûlé. Vous avez essayé de les sauver.

— Ouais, sauf que ce n'est pas ce qui s'est passé. Pas vraiment.

Il fit un bruit étrange et son corps entier fut secoué. Il fallut un moment à Sadie pour comprendre qu'il riait.

— Dites-moi, alors. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sarge serra le dossier de la chaise.

— Carrie allait me les enlever. Elle disait que j'étais différent depuis que j'étais rentré d'Irak.

Une expression déroutée passa dans ses yeux.

— Vous savez ce qu'elle m'a dit ? Que mes gosses avaient peur de moi. J'ai essayé de lui dire que c'était pas vrai, que j'étais un bon père. Sûr, j'avais des cauchemars. Horribles. Comme la plupart des gars qui reviennent.

— Elle avait peut-être raison, marmonna Sadie.

— Des conneries ! Elle voulait que j'aille voir un psy, comme si j'étais fou. Elle allait utiliser ça contre moi pour garder les gosses. Je l'ai trouvée déjà prête à partir. Alors j'ai dû l'en empêcher.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai giflée du dos de la main, cette salope. Elle a perdu connaissance, alors j'y ai mis le feu.

Le regard écorché de Sadie se porta sur le bidon d'essence.

— Vous n'étiez pas obligé de la tuer. Vous auriez pu trouver un arrangement.

— Je n'allais pas la laisser me les enlever.

— Vous auriez peut-être pu partager la gar...

Sarge bondit sur ses pieds.

— C'étaient *mes* gosses ! À moi !

La sueur inondait le front de Sadie.

— Mais vous... les avez t-tués.

— C'était un accident, dit-il en faisant les cent pas. Ils étaient censés rester dans le bunker où je les avais laissés. Carrie était par terre dans le salon quand j'ai mis le feu. Je savais pas qu'Ashley et Adam étaient rentrés dans la maison par le sous-sol.

Il était debout près du lit, revivant un souvenir qu'elle ne pouvait voir.

— Ils étaient à la fenêtre, ils me regardaient en pleurant. Dès que j'ai ouvert la porte, la foutue maison s'est enflammée comme une boîte d'allumettes.

— Alors vous avez raison. C'était un accident.

Sarge regardait fixement dans le vide.

— Elle voulait les emmener. Ils veulent toujours me quitter. C'est pour ça que je dois les tuer.

— Non, vous ne devez pas, argumenta-t-elle en luttant contre les cordes.

Après un long silence, il poussa un soupir.

— Vous avez peut-être raison. Peut-être qu'ils resteront

maintenant que je leur ai trouvé une maman.

Il remarqua son expression choquée.

— Vous disiez que vous feriez n'importe quoi pour votre garçon.

— Vous voulez que je vive ici ?

— On formera une grande famille heureuse.

— Les enfants ne seront pas heureux. Pourquoi refusez-vous de les laisser partir ?

Le regard qu'il lui adressa était meurtrier.

— Parce qu'ils sont à moi !

Il se dirigea d'un pas lourd vers la commode, prit le bidon d'essence.

— Et je ne laisserai ni toi ni personne essayer de me les enlever, Carrie. Si je ne peux pas les avoir, personne ne les aura. Jamais !

Il dévissa le bouchon et l'odeur d'essence se répandit rapidement dans la pièce. Sadie savait que le temps qui lui était imparti venait de prendre fin. Il allait la brûler vive si elle n'acceptait pas de servir de mère aux enfants qu'il avait enlevés. Mais il devrait la libérer pour ça, raisonna-t-elle, ce qui signifiait qu'elle pourrait peut-être s'échapper. Avec les enfants.

— D'accord ! s'écria-t-elle. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Et ça veut dire quoi, exactement ?

— Je... je m'occuperai d'eux. Je serai leur... m-mère.

Une expression satisfaite passa sur son visage.

— Tu seras plus que ça.

Sarge reboucha le bidon d'essence et le replaça sur la commode. Sans un mot, il ôta sa lourde veste d'hiver et se débarrassa de ses bottes. Puis il retira ses vêtements et s'approcha du lit.

— Scellons le pacte, alors.

CHAPITRE 33

Sarge se tenait devant elle, le corps couvert d'épais poils noirs, interrompus par de vieilles blessures de guerre et des tatouages à demi effacés. Entre ses jambes pendait une verge pâle à moitié en érection. La terreur la suffoqua quand elle vit son excitation croissante. Elle voulut détourner le regard. Mais elle ne pouvait pas.

— Non ! J'ai dit que je resterais, que je m'occuperais d'eux...

— De moi *et* d'eux. (Il lui prit le menton.) Tu t'occuperas de nous tous.

— Je vous en supplie, murmura-t-elle.

Il se caressa avidement le sexe ; ses yeux aux lourdes paupières se fermèrent l'espace d'un instant.

— T'en fais pas, je vais te satisfaire. Tu en redemanderas quand j'aurai fini. Après, je te dirai où il est, ton gosse.

— Dites-moi d'abord où est Sam.

— Pas tant que tu m'auras pas donné ce que je veux.

L'horreur la submergea quand il tendit sa main libre et lui tripota les seins sous le soutien-gorge. Elle fut prise de frissons incontrôlables, se rendant compte qu'elle n'avait pas le choix. Il allait la violer. Et elle devait le laisser faire. C'était le seul moyen de récupérer le revolver.

Ce n'est que du sexe. Ça ne signifie rien.

Il découvrit ses seins, et sa bouche se colla sur son téton. Sadie aurait voulu se recroqueviller et mourir. Elle avait envie de vomir, de hurler de rage. Elle aspirait à le rouer de coups, à lui arracher les yeux, à lui donner des coups de pied dans les couilles – n'importe quoi pour l'écarter d'elle. Mais elle se força à rester immobile, sans réaction.

Toc, toc. Ses yeux se rivèrent sur la corneille, qui était toujours à la fenêtre. « *Mais qu'est-ce que tu veux, bon sang ?* » lui cria-t-elle.

— Je veux te baiser, répondit Sarge en lui mordant le sein.

Elle poussa un cri de douleur. Avec un grognement, il s'étendit sur elle. Les poils rudes de sa poitrine frottaient sa peau délicate et son poids l'écrasait. *Ce n'est pas en train d'arriver*, se dit-elle. *C'est un cauchemar. Tu as trop bu, tu as perdu conscience.*

Sarge approcha son visage du sien et elle sentit la puanteur de son souffle rance. Tout chez lui sentait la maladie – la pourriture... le

mal. Il s'agita entre les jambes de Sadie, qui gémit et serra les cuisses par automatisme, tentant désespérément de se fermer à lui.

Gagne sa confiance, Sadie. Amène-le à te détacher. Et prends le revolver.

— Si vous enlevez les...

Un poing heurta son visage.

— Ferme-la, bordel ! Je sais comment faire.

Étourdie, elle se relâcha. Ce n'était pas un rêve d'ivrogne. Il se remit à s'agiter. Elle inspira péniblement.

— Je peux vous aider.

Ses yeux s'étrécirent en fentes soupçonneuses, mais il ne répondit pas.

— J'ai besoin de lever les jambes, dit-elle en se mordant la lèvre jusqu'au sang. Je vous faciliterai la tâche.

— Pourquoi ferais-tu ça ?

— Pour que vous ne fassiez pas de mal à Sam. Ni aux autres.

— Juste pour eux ?

— Non ! Pour vous aussi. (Elle tenta de sourire.) Et pour moi. Je n'ai pas fait l'amour... depuis longtemps.

Il réfléchit à ce mensonge.

— Si tu tentes quoi que ce soit, tu vas souffrir. Et ensuite je le tuerai.

Il donna une pichenette dans la photo de Sam posée sur la table de nuit, qui tomba au sol.

— Pigé ?

— Oui, dit-elle. Mais il y a un problème.

Il la dévisagea avec méfiance.

— Quoi ?

— Le lit est trop mou. J'ai besoin que ça soit... dur.

Une lueur salace passa dans ses yeux.

— Par terre, alors.

Il s'écarta d'elle et dénoua les cordes. Une fois libre, elle s'étira prudemment et se couvrit les seins, mais vit son expression furieuse.

— Il fait froid ici, murmura-t-elle.

— Je vais te réchauffer.

Elle se retint de répondre. Se mettant péniblement en position assise, elle plia les membres.

— Mes mains et mes pieds sont engourdis. Donnez-moi une minute pour faire revenir la circulation et me réchauffer un peu.

Il ricana et poussa les hanches dans sa direction.

— Tu pourrais réchauffer ça.

Si elle hésitait encore, Sarge la forcerait à faire quelque chose de révoltant. Non que l'alternative soit plus plaisante, mais au moins elle aurait une chance de saisir le revolver. C'était sa seule chance. *Tu peux*

le faire, Sadie. Pour Sam. Pour les autres.

— Je vais mettre le couvre-lit sur le plancher, marmonna-t-elle, consciente du regard ardent de l'homme sur chaque partie de son corps.

Il se lécha les lèvres, puis acquiesça.

— Dépêche-toi.

Elle attrapa le couvre-lit et le regarda se déployer sur le sol.

— Je vais l'aplatir, dit-elle en priant pour atteindre le revolver à temps.

Elle s'agenouilla sur la couverture. C'était une erreur. Sarge se laissa tomber à terre derrière elle, se pressa contre elle et la poussa en avant, le visage de Sadie touchant le couvre-lit. Elle cligna des paupières, étourdie et cherchant sa respiration. Puis elle le vit. Le coffret du revolver. Il était rangé à quelques centimètres de sa main gauche.

— Voilà une vue agréable, déclara Sarge. Tu feras une bonne maman.

Quand il caressa ses fesses cambrées, elle se mordit violemment la langue pour s'empêcher de crier. Elle tendit le bras – doigts pliés – et glissa la main sous le lit.

— Bouge pas tant que je te le demande pas ! grogna-t-il en giflant l'arrière de sa tête. Allez, sois une bonne petite chienne.

— Attendez ! cria-t-elle. Laissez-moi me retourner.

Sa main cogna le coffret. Elle referma les doigts dessus et fit glisser le couvercle. Quand elle sentit le métal froid, l'espoir lui revint. Elle serra l'arme dans sa main, puis la retira prudemment et la ramena sous sa poitrine.

— Donne-moi ce que je veux ! ordonna Sarge.

Elle palpa le revolver.

— Vous me devez d'abord quelque chose.

— Quoi ?

— Dites-moi où sont Sam et Cortnie.

— Sais pas.

— Mais si, vous le savez. Et vous allez me le dire.

Il sourit avec suffisance.

— Et pourquoi je ferais un truc aussi stupide ?

À la vitesse de l'éclair, elle roula de côté et bondit sur ses pieds. Sarge se redressa, les yeux agrandis par la colère.

— Putain, qu'est-ce que tu crois pouvoir faire ?

Il aurait probablement plongé sur elle, mais il remarqua la lueur métallique dans sa main.

— Oh, dis donc, reprit-il d'un ton moqueur. Maman a un flingue.

Elle pointa l'arme sur sa poitrine.

— Et maman est prête à s'en servir, espèce de salopard.

Il se leva lentement, le bout de chair entre ses jambes à présent minuscule.

— Ne bougez pas ! hurla-t-elle.

Le réseau de cicatrices du visage de Sarge tressauta.

— Si tu me tires dessus, tu sauras jamais où ils sont.

Il avait raison. Et ils le savaient tous les deux.

— Pose ce revolver et je te mènerai à eux, dit-il.

— Si je fais ça, vous me tuerez... *et eux avec.*

Il fit un pas en avant.

— Tu as raison.

Elle leva l'arme. L'arme contenant une seule balle. L'arme qui refusait de fonctionner.

— Où sont-ils, Sarge ?

— Tu le feras pas, ricana-t-il. Tu *peux pas* le faire.

Il avançait vers elle d'un pas arrogant ; elle pria Dieu, Bouddha, l'univers, toutes les puissances supérieures, pour qu'il se trompe. Elle pria pour que cette fois, quand elle presserait la détente, le coup parte. C'est ce qui se passa.

CHAPITRE 34

Le coup de feu résonna dans le petit chalet, et le recul fit trébucher Sadie en arrière à l'instant où un objet argenté filait contre son bras. Le couteau de pêche tomba au sol derrière elle dans un bruit métallique. Du pied, elle l'envoya de l'autre côté de la porte, puis se retourna, face à son tourmenteur.

Sarge était affalé contre le mur, serrant son ventre des deux mains ; une marée rouge s'échappait entre ses doigts.

— Ne bougez pas ! ordonna-t-elle.

Il lui adressa un regard surpris, presque vexé.

— Tu m'as tiré dessus.

À toute vitesse, elle prit le peignoir dans l'armoire et le mit sur ses épaules pour couvrir sa nudité. Une fleur de sang s'épanouit sur la manche. Elle se tourna vers l'homme contre le mur et leva à nouveau le revolver, même s'il n'était plus chargé.

— Dites-moi où sont Sam et Cortnie.

Sarge se mit à trembler et elle se demanda s'il était en état de choc. Mais il se mit à rire, d'un rire moqueur.

— Vous m'avez dit que vous saviez où ils étaient, hurla-t-elle.

— J'ai menti.

Il glissa à terre, laissant sur le mur une traînée de sang.

— Ils m'ont échappé. C'est la faute d'Ashley.

— Cortnie ! lâcha-t-elle. Ils ont des noms. Leurs *propres noms*.

— Elle est trop maligne, celle-là. On va devoir la punir.

— Bien sûr, répondit-elle avec un sourire forcé. Mais d'abord il faut que je les trouve, que je les ramène. Où sont-ils, Sarge ?

Le regard vide, il cligna des yeux.

— Dites-moi, insista-t-elle.

— Je sais pas.

— Je vais les trouver, dit-elle. Et ensuite nous rentrerons tous chez nous. À Edmonton.

— Ils veulent rester avec moi, geignit-il. Avec nous. On pourrait être heureux, Carrie. On pourrait encore former une famille. Comment as-tu pu m'enlever nos enfants ? Ils sont à moi.

Sadie resta bouche bée. Sarge avait complètement perdu l'esprit. Elle fit un signe de dénégation.

— Ils ne seront *jamais* à vous.

Immédiatement, il revint à la réalité.

— Tu m'appartiens aussi, dit-il avec un faible rictus. Tu ne m'oublieras jamais. Tu penseras à moi chaque fois que tu baiseras.

— Vous n'êtes qu'un porc répugnant, siffla-t-elle. Je ne gaspillerai pas une seconde de mon temps à penser à vous. J'espère que vous pourrirez en prison. Quand les enfants auront retrouvé leurs parents, les flics s'en assureront. Aucun d'eux ne veut rester avec vous. Ni Marina, ni Holland. Aucun.

— Qu'est-ce que tu déconnes ?

— Je vais tous les emmener loin d'ici.

Sarge se mit à rire. Le bruit sortit en gargouillant de sa poitrine, liquide et râpeux. Une bulle de salive jaillit au coin de sa bouche, suivie d'un sang rouge vif. Il ne s'en rendit pas compte.

— Tu ne les trouveras jamais, haleta-t-il. Pas avant qu'ils aient explosé en tout petits morceaux.

Il leva une main tremblante et regarda sa montre.

— Dans une heure.

Le pouls de Sadie s'accéléra.

— Une bombe ?

— Et tu ne connais pas le code, ricana-t-il. Ah, dommage.

— Quel code ?

Il la regardait fixement, muet et plein de défi.

— Vous êtes mourant, dit-elle. Faites quelque chose de bien pour une fois. Donnez-moi le code.

— Va au diable.

— J'y suis allée. Et j'en suis revenue. C'est votre tour, maintenant. Le code !

Il mima une fermeture éclair glissant sur ses lèvres.

— Aidez-moi à les sauver, supplia-t-elle.

— J'ai sauvé suffisamment de vies. Dans l'armée. Regarde où ça m'a mené.

Il cracha encore du sang.

— Rendu à la vie civile pour raisons médicales, avec une pension minable qui suffirait pas à un chien. J'ai vu mes potes se faire exploser. Ils voulaient que je les recouse. Quand je pouvais pas, je devais leur amputer les jambes, les bras, mais je les ai sauvés. Et ils m'ont détesté pour ça.

Tandis que Sadie l'écoutait, un étourdissement la prit. Elle réfréna une plainte, puis examina du coin de l'œil son bras blessé. Le couteau avait entamé sa chair, peut-être d'un centimètre. Elle devait faire un garrot, arrêter le saignement. Mais elle ne pouvait pas laisser Sarge. Pas tant qu'il ne lui avait pas donné le code.

— Vous pourriez être un héros, dit-elle, faisant feu de tout bois.

— Je suis déjà un héros. J'ai combattu outre-mer pour mon pays. J'ai fait la guerre du Golfe, l'Irak. Pour quoi – le maintien de la paix ? Une foutue blague !

Une autre quinte de toux éraillée.

— Je rentre chez moi, ma femme est prête à me quitter en emmenant mes gosses. Elle allait me laisser sans rien, juste des factures et ce visage amoché.

Il cracha un caillot de sang noir sur le plancher.

— Voilà le salaire d'un héros.

— Allez. Quel est le code, Sarge ?

Il ricana.

— *Mi casa... es... su casa.*

Les mots familiers donnaient à Sadie l'envie de vomir.

— Donnez-moi le code !

Il la narguait :

— Vous ne pouvez pas entrer dans *mi casa*.

Sa tête tomba sur sa poitrine et un long sifflement sortit de sa bouche.

— Sarge ?

Elle s'avança prudemment et lui toucha le cou. Son pouls battait. Faiblement. Elle le secoua.

— Sarge !

Quand il leva les yeux, ses lèvres épaisses dessinèrent un sourire malveillant, mais il ne dit rien. Il se contenta de la regarder, la bouche tendue dans un sourire malsain.

— C'est quoi, ce putain de code ? hurla-t-elle.

Elle le gifla et sa tête retomba, inerte, sur le côté. Sarge était mort. Un bruit derrière elle la fit sursauter. La corneille attendait sur le rebord de la fenêtre, le bec pressé contre la vitre. L'oiseau était si immobile que, si elle n'avait pas su le contraire, elle aurait cru que ce n'était rien de plus qu'une décoration de jardin en plastique. « Qu'est-ce que tu veux, merde ? » cria-t-elle, les poings serrés.

Elle traversa la pièce, mais le regard de l'oiseau restait braqué au même endroit. Sur le corps de Sarge. Elle hésita, comprenant enfin la mission de l'oiseau. La corneille remua la tête. Puis elle s'envola avec un cri rauque. Elle avait obtenu ce qu'elle était venue chercher.

Prenant un jean propre et sec, un pull et des chaussettes, Sadie se dirigea vers la salle de bains. Avant de s'habiller, elle se frotta pour faire disparaître toute trace de Sarge. Personne n'avait à savoir les choses dégoûtantes qu'il lui avait faites. Il avait kidnappé son fils, puis l'avait pourchassée, droguée et ligotée. Cela suffisait.

Elle tira la ceinture de son peignoir et, à l'aide de ses dents, la noua autour de deux gants de toilette sur son bras. Le coup de couteau lui avait fait perdre beaucoup de sang, mais elle ne pouvait pas

s'arrêter maintenant. « Tu dois sauver les enfants », déclara-t-elle à son reflet.

Avant que le bunker n'explose.

En sortant de la salle de bains, elle garda les yeux fixés sur la pièce principale. Elle était consciente du cadavre de Sarge dans la chambre, mais ne voulait pas y penser. Pas maintenant. Il lui faudrait probablement des années avant de pouvoir accepter le fait qu'elle avait tué un homme. Et encore plus longtemps pour reconnaître qu'elle l'avait voulu.

Enfilant sa veste, elle grimaça en sentant la douleur élaner son bras. Elle aurait dû fabriquer une écharpe rudimentaire, mais elle avait besoin de ses deux mains pour manœuvrer la souche. De son bras valide, elle ouvrit la porte de derrière. La lumière subitement vive lui brûla les yeux, et elle sortit en titubant. Heurtant un corps massif qui respirait. La tête grisonnante de Jay Lucas entra dans son champ de vision.

— Sadie ?

— Jay ! Qu'est-ce... comment êtes-vous arrivé si vite ?

L'inspecteur leva les yeux au ciel.

— En hélicoptère.

— Mais vous avez peur de prendre l'avion !

— Je n'ai pas eu le choix. L'homme a insisté.

Sadie vit Fergus qui se tenait derrière Jay. Elle ouvrit la bouche pour le remercier, mais ses genoux cédèrent sous elle.

— Oh, merde !

Les yeux de Jay se plissèrent d'inquiétude.

— Vous êtes blessée ?

— Ce n'est qu'une égratignure.

Elle adressa à Fergus un regard d'excuse.

— Votre couteau de pêche s'est vengé sur moi pour l'avoir volé.

— Laissez-moi regarder, demanda Jay en s'approchant.

— Non, nous n'avons pas le temps. Il faut qu'on trouve le bunker. Sarge l'a programmé pour qu'il explose dans moins d'une heure.

Jay tira une radio de sa poche. Il murmura quelque chose dedans. Puis il se tourna vers elle.

— Vous pouvez nous montrer l'entrée ?

— Oui. Je crois.

— Où est Sarge ? demanda Fergus en considérant nerveusement les bois.

Elle fit un signe de tête en direction du chalet.

— Là-dedans. Il est mort.

— Mort ? répétèrent les deux hommes à l'unisson.

— Il m'a endormie et ligotée, murmura-t-elle en détournant les yeux. Quand il m'a détachée, je lui ai tiré dessus.

Jay disparut à l'intérieur. Un moment plus tard, il revint, une expression sévère sur le visage.

— D'où venait le revolver ?

Sadie ouvrit la bouche pour répondre, mais Fergus la prit de vitesse.

— Je soupçonne qu'il appartient à Sarge. Il en avait une collection. Certains légaux, d'autres pas.

Il adressa à Sadie un regard de reproche, comme pour dire : « Ne discutez pas, ma fille ! »

— Il faudrait que quelqu'un reste ici, dit Jay à l'adresse de Fergus. Près du corps. Vous vous sentez de taille ?

L'Écossais acquiesça.

— Oui, vous pouvez compter sur moi, inspecteur Lucas.

— Et les enfants comptent sur moi, ajouta Sadie.

Le regard de Jay se porta vers les arbres.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils soient en vie.

Fergus soupira.

— Et moi, je n'arrive pas à croire que Sarge les ait enlevés. Je sais pas ce qu'il avait en tête, cet homme-là.

— Pas grand-chose, répondit Jay, bourru.

Il se tourna vers Sadie.

— Alors ils sont tous dans le bunker ?

— Sauf Sam et Cortnie. Ils se sont enfuis.

Ses yeux se mouillèrent.

— Nous devons les trouver. Il fait trop froid, surtout la nuit.

— Avez-vous la moindre idée où ils ont pu aller ?

— Non, mais peut-être que les autres enfants en ont une.

CHAPITRE 35

Deux hélicoptères de la police attendaient au milieu du champ, leurs pales vrombissaient. Une douzaine de policiers en uniforme, avec des gilets pare-balles, passaient au peigne fin la zone entourant ce qui restait de la maison de Sarge. Certains avaient des chiens policiers, mais ces derniers semblaient plus occupés à renifler les cendres de la maison qu'à trouver une piste à travers bois.

Sur ordre de Jay, deux femmes s'étaient placées à l'extérieur de la maison, l'arme au poing. Personne ne savait à quoi s'attendre, mais comme Jay le dit à Sadie, mieux valait se montrer prêt à tout. L'orage de la veille était terminé, la rivière baissait déjà. Le vent enragé avait fait place à une brise tranquille et intermittente, rafraîchissant tout sur son passage.

— Du nouveau ? aboya Jay dans son talkie-walkie.

Sadie entendit un « *Non* » étouffé et sentit le découragement l'envahir. Ils cherchaient depuis une demi-heure et le temps leur était compté. Déjà, une équipe avait fouillé la remise, confirmant l'existence d'un générateur, d'un ballon d'eau chaude, d'un filtre à eau et d'un purificateur d'air, mais toutes les canalisations et tous les câbles étaient enterrés en profondeur. Il faudrait des heures, peut-être des jours, pour les dégager et les suivre jusqu'au bunker dissimulé. Ils n'avaient pas des heures devant eux.

Sadie se tenait auprès de Jay, à quelques mètres de la maison.

— C'est impossible, gémit-elle. Nous avons quadrillé les bois et rien ne me paraît familier. Comment trouver une souche particulière dans une forêt qui en compte des tas ?

— Et il faisait noir et il pleuvait. Personne ne vous le reproche.

— Si, moi.

Elle s'en voulait de ne pas avoir prêté attention. Elle avait suivi les enfants dans les bois et aidé Marina à déloger la souche. Pourtant, chaque souche que Jay avait essayé de soulever ne ramenait que terre et boue. Frustrée, elle se cogna la cuisse du poing.

— Je sais que j'oublie quelque chose. Quelque chose d'important.

Elle la harcelait, cette pensée qu'elle savait comment les trouver. Était-ce quelque chose qu'avaient dit les enfants ? Quelque chose qu'avait dit Sarge ?

— Merde ! C'était en rapport avec les portes.

— Portes ? Au pluriel ?

— C'est ça ! (Elle se frappa le front, se sentant stupide.) Bon Dieu ! Il y avait *deux* entrées. La souche et une autre porte.

— Où conduisait-elle ?

L'abattement la reprit.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas ouverte. Sarge est entré par là. Nous l'avons entendu descendre l'escalier.

Elle saisit Jay par le bras.

— Attendez ! Quand j'étais près de cette porte, j'ai senti de la fumée. Et Sarge a dit qu'Ashley et Adam étaient rentrés dans la maison depuis le bunker la nuit de l'incendie. Par le sous-sol.

— *Ils sont au sous-sol !* cria Jay dans le talkie-walkie.

Une nuée d'hommes sortit des bois. Comme des abeilles convergeant sur une ruche, ils foncèrent vers la maison. Un inspecteur portant un gilet jaune fit signe à Jay.

— On est prêts, lança-t-il. Mais on doit être prudents. On ne sait pas comment les explosifs sont installés.

— Restez ici, Sadie, ordonna Jay en lui plaçant le poste émetteur-récepteur entre les mains. N'oubliez pas de relâcher le bouton quand vous avez fini de parler.

Il disparut dans les décombres. Sadie s'appuya contre un arbre et surveilla la maison. L'appareil crépita.

— *Sadie ? Vous m'entendez ?*

Elle pressa le bouton.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— *Il y a une ouverture qui conduit au sous-sol. Nous descendons...*

Un bruit parasite l'interrompit.

— Jay ?

Silence. Puis l'engin crachota.

— *Sa... au... vous savez...*

— Quoi ? hurla-t-elle. Je n'ai pas compris. Répétez, s'il vous plaît.

— *Nous sommes dans le bunker... pas d'enfants dans la salle principale ni dans la chambre de Sarge. Il reste une porte que nous n'avons pas encore ouverte.*

— C'est la chambre des enfants !

— *Sadie... il nous faut un code pour cette porte.*

Le code. *Merde !* Elle avait oublié cette histoire de code.

— Oh mon Dieu ! J'ai essayé de le soutirer à Sarge.

Il y eut un autre sifflement de parasites. La voix de Jay lui parvint enfin, claire et patiente.

— *Sadie, nous n'avons qu'une seule chance. Vous comprenez ? Il a câblé l'endroit de façon que tout explose si on entre un code incorrect.*

Elle porta la main à sa gorge, incapable de respirer.

— *Sadie !*

Elle se mit à pleurer.

— Je ne le connais pas, Jay. Oh, bon Dieu, c'est affreux... je ne connais pas le code. On ne peut pas les sauver.

Il y eut un autre craquement.

— *Ne renoncez pas. Le code est en six lettres.*

Elle se creusa la tête. *Sarge aurait choisi quelque chose de facile à mémoriser, mais d'important, comme un nom. Adam... Ashley – non, il n'aurait pas choisi un enfant plutôt que l'autre. Carissa...*

« Carrie ! » Elle était si excitée qu'elle avait oublié d'enclencher le talkie-walkie. Elle pressa le bouton.

— Je crois que c'est Carrie – le nom de sa femme.

— *Carrie. Vous êtes sûre ?*

— Pas vraiment, mais il fait six lettres.

— *Très bien, bon travail. Les codes signifient généralement quelque chose pour les criminels.*

— Ça doit être Carrie.

Au moment même où elle prononçait ces mots, elle se mit à douter que Sarge eût employé le nom de la seule personne qui voulait tout lui prendre, y compris ses enfants. À la fin, il l'avait haïe. Suffisamment pour la brûler vive, pour la tuer.

— Attendez ! hurla-t-elle dans la radio. Je crois que je me trompe.

Pas de réponse.

— Jay ! Ce n'est pas Carrie !

La radio siffla, puis la voix de Jay intervint.

— *Nous devons faire vite, Sadie. Nous avons moins de dix minutes.*

— Non ! sanglota-t-elle. Ce n'est pas suffisant pour trouver.

— *Si vous n'avez pas d'autre suggestion, on va devoir essayer Carrie.*

Un mouvement subit attira son regard. Des hommes sortaient des ruines l'un après l'autre, s'éloignant à une distance prudente. Tout le monde était sorti de la maison – sauf l'inspecteur de la brigade de déminage en gilet jaune... et Jay.

— Vous devriez peut-être sortir de là, le pressa-t-elle.

— *Six lettres, Sadie. Peut-être qu'il vous l'a dit sans que vous le sachiez.*

Elle se souvint des dernières paroles de Sarge : « *Vous ne pouvez pas entrer dans mi casa.* » Vous ne pouvez pas entrer chez moi.

Bon Dieu ! La solution, elle l'avait eue sous les yeux. *Le salaud !*

— *MI CASA !* s'écria-t-elle. M... I... C... A... S... A.

— Vous êtes sûre ?

— Je suis sûre, Jay. Ce salaud me riait au visage en le disant. Il n'a jamais pensé que je trouverais. *Mi casa*, ma maison.

La radio sombra dans le silence. Son pouls s'accéléra. Se

trompait-elle ?

— S'il te plaît, Dieu... veille sur Jay et les enfants. Qu'il ne leur arrive rien.

Elle leva la tête vers le ciel.

— Et s'il te plaît, aide-nous à trouver Sam et Cortnie.

Elle attendit, retenant son souffle. Le temps devait être écoulé.

— Jay ? lança-t-elle dans l'appareil.

Il y avait des parasites. Elle contempla la maison. Pas de fumée, pas d'explosion. Cinq minutes s'écoulèrent. Toujours rien. La radio crépita.

— *Le code a fonctionné, Sadie*, annonça Jay d'une voix lasse.

— Vous les avez trouvés ?

Une pause.

— Oui. Nous les avons trouvés.

Sadie expira un long souffle irrégulier. Transportée, elle éteignit la radio, la fourra dans la poche de sa veste et se dirigea à grands pas vers la maison. Elle éprouvait un mélange d'émotions confuses. Elle avait envie de danser dans la prairie. À cet instant, elle fit une promesse. À Dieu, à elle-même... et à Sam. Elle ne boirait plus jamais. C'était une promesse qu'elle tiendrait.

— Merci, mon Dieu, déclara-t-elle. Je suis guérie.

Elle fit les cent pas dans l'herbe, excitée à l'idée de revoir les enfants. L'un d'eux devait avoir une idée de l'endroit où étaient allés Sam et Cortnie. Peut-être Cortnie avait-elle dit quelque chose avant leur départ, leur avait-elle donné un indice. Le policier au gilet jaune apparut le premier. Il regarda vers elle, puis vira en direction d'un groupe d'hommes près de la remise. Il s'adressa à l'un d'entre eux et ils partirent vers la maison. Quand Jay se matérialisa enfin, il se dirigea droit sur elle. Son visage était maculé de suie et il paraissait épuisé. Elle courut vers lui, souriante.

— On a réussi, Jay !

Il ne répondit pas. Elle le tira par le bras.

— Allez, le moins que vous puissiez faire, c'est sourire.

— Sadie...

Elle regarda par-dessus l'épaule de Jay.

— Où sont-ils ? Comment se fait-il qu'ils ne soient pas encore sortis ?

Jay lui adressa un regard impuissant.

— Sadie, ils sont...

Elle eut le souffle coupé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Ils sont morts, Sadie.

— Quoi ?

— Ils sont morts. Tous morts.

— Mais c'est impossible. Ils allaient bien quand je les ai laissés ici. Vous vous trompez. Allez vérifier. Ils sont vivants.

Les yeux ridés de Jay s'obscurcirent.

— Il y a sept corps là-dessous. Tous à différents stades de décomposition, ce qui veut dire que certains sont morts depuis un moment. Nous savons qu'il a fait sauter un garçon dans la voiture. Ça fait huit gamins. C'est le nombre d'enfants enlevés par le Brouillard.

— Huit, répéta-t-elle, engourdie.

— Y compris Cortnie... et Sam. Je suis désolé, Sadie.

— Mais je... (Elle secoua la tête.) Vous devez vous tromper.

Elle ferma les yeux, essayant de rationaliser tout cela. Elle avait brossé les cheveux de Marina, vu Holland boire du chocolat chaud aux marshmallows, et ils avaient laissé des cadeaux sur le pas de sa porte. Elle les avait même suivis jusqu'au bunker. Sinon comment aurait-elle su où ils se trouvaient ? Elle visualisa sept petits visages confiants. Marina, Holland, Brittany, Scotty, Kimber, Jordan...

— Marina m'a dit que Sam et Cortnie s'étaient enfuis, insista-t-elle. Sarge m'a dit la même chose.

— Il a dû les retrouver, répondit doucement Jay. Avant de venir vous chercher. Il voulait vous embrouiller, Sadie.

Il n'y avait qu'un moyen de savoir si Jay disait vrai. Elle fonça vers la maison.

— Attendez ! cria Jay. Revenez ! Vous ne voulez pas entrer là-dedans. Croyez-moi.

Mais elle n'en était plus à croire qui que ce soit. C'était une chose qu'elle devait voir par elle-même. Trébuchant sur des morceaux de bois noirci, elle se fraya un chemin parmi les cendres humides, remuant la suie collante qui avait trouvé refuge sous des lattes de bois et du métal fondu. Dans un coin, elle vit un inspecteur aux larges épaules debout près d'un trou dans le sol. Il leva les yeux à son approche.

— Il faut que je descende, déclara-t-elle.

Il regarda par-dessus son épaule.

— C'est d'accord, souffla Jay derrière elle. Aidez-la à descendre.

Les deux hommes attachèrent une corde autour de sa taille, puis la firent descendre dans le trou. L'air s'épaissit ; des cendres voletaient autour d'elle, dégagées par les mouvements des hommes au-dessus. L'odeur âcre de fumée était partout – dans sa bouche, s'accrochant à sa peau et à ses cheveux, mais au moins elle y voyait. Le sous-sol était éclairé par des projecteurs industriels disposés de façon stratégique, et elle fut reconnaissante de ne pas descendre dans les ténèbres. Elle en avait eu sa dose ces derniers temps. Quand elle toucha le sol, un jeune policier détacha la corde.

— Par ici, dit-il, le visage creusé par une pâleur verdâtre.

Il la guida dans les décombres, et elle fut surprise de constater que le feu n'avait pas atteint le sous-sol. L'essentiel des dégâts avait été produit par la pluie et la suie qui filtrait à travers le plancher et dans le trou béant. Tout était couvert d'une couche de saleté, et une pluie noire à l'aspect fantomatique tombait autour d'elle.

Elle repéra un berceau dans un coin et un coffre à jouets débordant de jeux, de films de Disney, de poupées et de figurines Star Wars dans l'autre. À côté du coffre à jouets, une table de hockey pneumatique contenait environ cinq centimètres de vase.

— C'est là, derrière, annonça le jeune policier, détournant son attention.

Il tira de côté une étagère métallique qui était fixée à un panneau de placoplâtre moisi. Derrière, des escaliers descendaient vers un autre niveau. Une minute plus tard, Sadie était de retour dans le bunker.

— Au moins, ce n'était pas mon imagination, dit-elle en parcourant la pièce du regard.

— Quoi ? demanda le policier.

— Rien.

Le jeune homme la conduisit à la porte au clavier alphabétique.

— *Mi casa*, dit-elle.

Il entra le code. La porte se déverrouilla avec un « clic » audible. Le policier s'écarta et lui adressa un regard inquiet.

— Vous êtes sûre que vous voulez entrer, madame ?

Sadie ouvrit la porte.

CHAPITRE 36

Les enfants étaient étendus sur des petits matelas recouverts de couvertures, à même le sol de ciment – les filles d'un côté de la pièce, les garçons de l'autre. Une lampe bleue au-dessus d'eux éclairait faiblement la pièce, donnant aux corps une pâleur fantomatique. Ils étaient vêtus de leurs pyjamas, les mains sagement croisées sur le ventre.

Le regard de Sadie effleura les corps sans vie. Il faisait trop sombre pour les voir clairement et il était évident à l'odeur de fruit trop mûr que certains étaient, comme Jay l'avait dit, en décomposition. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Ils ont l'air endormis.

Elle les compta et étouffa un sanglot.

— Sept.

« *Jay a raison. Tous les enfants sont là. Même Sam.* »

Sa respiration se fit irrégulière.

— Ça va, madame ? demanda le policier derrière elle.

— Non. (Elle se détourna.) Je dois sortir d'ici.

Elle fut hissée à la surface, à la lumière et dans une atmosphère respirable, et Jay l'escorta loin de l'ouverture et de la maison.

— Je n'ai pas pu regarder leurs visages, gémit-elle. Je ne voulais pas voir Sam. Pas comme ça.

Elle leva les yeux.

— Est-ce que ça fait de moi une mauvaise mère ?

— Non, répondit Jay d'une voix qui se brisait. Ça fait de vous un être humain. Vous pourrez voir Sam quand vous serez prête.

— Je ne serai jamais prête, pleura-t-elle. Je les ai *vus*, Jay ! Je leur ai parlé, les ai nourris. Je ne comprends vraiment pas. Marina m'a dit que Cortnie et Sam s'étaient échappés. Je l'ai crue. Pour la première fois depuis des semaines, j'avais de l'espoir.

Elle écarta les bras.

— Et pour quoi ?

— Sadie, nous ne les aurions jamais trouvés. Pas sans vous. Ils seraient restés là-dedans pour toujours. C'est peut-être pour ça que vous les avez vus, pour que vous et les autres parents puissiez faire leur deuil, pour que les enfants aient un enterrement décent.

Les paroles de Jay la mirent en colère.

— J'ai déjà enterré mon fils une fois. Je ne peux pas recommencer.

Ses sanglots reprirent sous forme de halètements furieux.

— Je refuse de recommencer !

— Vous avez fait quelque chose de bien ici, Sadie. N'oubliez pas ça.

Mais elle voulait oublier. Oublier les corps, tout oublier. Elle s'enfuit dans la prairie. En atteignant la remise, elle se laissa tomber le dos contre la paroi et s'assit sur le sol humide.

« Tu as tout imaginé. Il n'y avait pas d'enfants... pas de Sam. Tout ça n'est qu'un mensonge ! » Elle se cogna la tête contre la remise. « Stupide, stupide ivrogne ! » Les larmes lui inondaient le visage, l'aveuglant momentanément ; elle se prit la tête entre les mains et pleura sur les enfants, sur Sam et sur elle-même.

— Ssssadie...

Entendant son nom, elle leva un visage baigné de larmes et vit une brume grise rouler vers elle. Cette vision la paralysa ; elle bouillonnait et se divisait. Puis sept formes spectrales s'avancèrent. Les enfants. Les enfants *morts*.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? s'écria Sadie.

Marina s'approcha d'elle.

— Nous voulons te remercier.

— Me remercier de quoi ?

— Tu es revenue nous chercher.

— Mais c'est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard.

Marina tendit les deux mains, encadrant le visage de Sadie.

— Tu as fait *exactement* ce que nous te demandions.

— Comment ça ? Je n'ai rien fait du tout.

— Tu te souviens des choses qu'on t'a laissées ?

— Votre message, « Aide-nous » ?

Marina acquiesça.

— Eh bien, tu l'as fait. Tu nous as aidés.

Sadie gémit.

— Non.

— Mais si, insista la petite fille. Tu nous as sauvés de *lui*. Tu nous as apporté la paix. Et la liberté.

Sadie se leva avec difficulté.

— Liberté ? Vous êtes tous morts !

— Tu nous as tous ramenés *chez nous*.

Marina la serra dans ses bras.

— Merci, Sadie O'Connell.

Avant que Sadie ait le temps de dire un mot, la petite fille se

détacha d'elle et courut à travers le champ. Quand elle atteignit la limite où l'herbe morte rencontrait la brume tourbillonnante, les autres enfants la rejoignirent. Ils formèrent une ligne, se tenant par la main, face à Sadie... souriants. Puis, un par un, les enfants se fondirent dans la brume, jusqu'à ce qu'il ne reste que Marina.

— Attendez ! supplia Sadie. Ne partez pas !

— Il le faut. Mais nous te laissons trois derniers cadeaux.

Marina se détourna, puis regarda par-dessus son épaule, un sourire radieux aux lèvres.

— Il y a une lumière au-delà du brouillard, Sadie. La plus belle des lumières. Elle est chaude et paisible, et pleine de tant d'amour qu'on en a le souffle coupé. N'oublie pas de dire ça à mes parents. Dis-leur que je les aime et que je ferai toujours partie de ce monde. Je serai dans chaque lever et chaque coucher de soleil. Nous y serons tous. C'est notre destin.

Un doigt de lumière éthérée et vibrante jaillit et caressa Marina, l'attirant doucement vers sa source. Puis un rire, doux et agréable, se mêla à la brise, et le brouillard se dissipa, comme s'il n'avait jamais existé.

— Adieu, pleura Sadie.

Un croassement soudain brisa le silence, et ses yeux embués se tournèrent vers le ciel. Au-delà des arbres, une corneille tournoyait autour du pic d'une colline rocailleuse. Même de loin, elle distingua une zone creuse et sombre près du sommet. Une grotte.

« Nous te laissons trois derniers cadeaux », avait dit Marina. Le cœur de Sadie cessa un instant de battre. « Attends ! J'ai vu *sept* enfants, mais pas Sam. » Elle se tourna vers la corneille. Et soudain, elle sut. Sam *était* bien vivant, et il n'y avait qu'un seul endroit où il se sentirait en sécurité : *la grotte de Cadomin !*

Serrant son bras blessé, elle fila dans les bois jusqu'à atteindre le pied de la colline. Puis elle se mit à grimper. La piste – si on pouvait l'appeler ainsi – faisait environ trente centimètres de large et était à peine détectable par endroits. Elle avait certainement été taillée par les méandres d'un cours d'eau courant à flanc de colline. Une demi-heure plus tard, la radio, dans sa poche, émit un grésillement.

— *Sadie ?*

— Oui, haleta-t-elle.

— *Où diable êtes-vous ? Je vous croyais rentrée dans votre chalet.*

— Je suis en route pour la grotte de Cadomin.

— *Quoi ? Qu'est-ce que... ?*

— Sam est dans la grotte.

Il y eut une pause.

— *Écoutez, Sadie, vous êtes blessée et vous avez perdu beaucoup de sang. Vous ne réfléchissez... oh, merde ! Tant pis. Je suis en route.*

Attendez-moi.

Il n'était pas question qu'elle attende. Plus elle montait, plus le paysage changeait. La forêt, dense au pied de la pente raide, devenait plus clairsemée ; les conifères et les buissons bas couverts de boutons précoces laissaient place à des roches éparses, grises et crayeuses, et à des crêtes aux bords irréguliers. Quelque part de l'autre côté se trouvait le sentier habituel, celui que les touristes suivaient jusqu'à la grotte de Cadomin.

Et quelque part derrière elle, devina-t-elle, Jay essayait d'emprunter le même sentier qu'elle. Mais il ne la rattraperait pas avant un bon moment. Elle s'essuya le front d'une main terreuse et plissa les yeux en direction du pic. Martha avait dit qu'il fallait une heure et demie du pied de la colline à la grotte. Pour Sadie, ce furent deux heures éreintantes. En apercevant enfin l'entrée, elle poussa un soupir de soulagement.

Croââ ! lança la corneille au-dessus de sa tête. « Il n'y a rien pour toi ici », lui cria-t-elle. Distracte, elle ne vit pas la crevasse avant que son pied – le même qu'elle s'était tordu plus tôt – s'enfonce dedans et ne disparaisse jusqu'au genou. Elle plongea en avant et tomba, heurtant brutalement le sol de son bras blessé. Elle hurla de douleur, ne sachant pas quoi tenir en premier, son bras ou son pied. Étendue sur le sol, elle pria pour ne s'être rien cassé. Au bout de quelques minutes, elle prit une profonde inspiration et retira la jambe du trou. Avec un petit rire dédaigneux, elle dit tout haut : « À ce rythme-là, tu vas finir dans le plâtre de la tête aux pieds. »

Elle se livra à un rapide inventaire. Son jean était déchiré et une partie de sa jambe présentait de vilaines égratignures et des bleus, mais aucun os cassé. Son regard se porta sur la grotte. Le doute s'installa. Peut-être se trompait-elle. Peut-être avait-elle escaladé cette colline paumée, risquant une fracture et même sa vie, pour rien. La caverne l'attendait.

Elle boitilla dans sa direction, ignorant son bras engourdi et la douleur fulgurante qui élançait sa jambe. À côté de l'entrée, une plaque était montée sur un pied métallique. « Bienvenue à la grotte de Cadomin », lut-elle. Cette formule d'accueil était suivie d'un certain nombre de règles de sécurité, dont une concernant la nécessité d'apporter une lampe forte.

Sadie poussa un juron étouffé. Résignée à entreprendre un autre voyage dans le noir, elle s'approcha de l'entrée. Le plafond en saillie était bas, et elle baissa la tête. « Sam ? » L'écho lui renvoya sa voix, la narguant sans pitié. « Sam, tu es là ? » Puis l'orifice de la grotte l'avalait.

CHAPITRE 37

La grotte était glaciale. Même vêtue d'une veste chaude, Sadie sentit la température chuter spectaculairement. Elle chercha de la main la paroi humide, tâtonnant pour trouver son chemin tandis que la lumière diminuait. Le sol était glissant de boue, de sorte que chaque pas était mesuré et prudent. Après quelques mètres vers l'intérieur, une odeur nauséabonde la frappa au visage. « Bon Dieu ! » Elle continua d'avancer.

Finalement, l'étroit couloir s'ouvrit sur une grotte d'environ dix mètres de large sur cinq de haut. Progressant sur pilote automatique, elle marcha jusqu'à ce que la lumière derrière elle ait presque disparu et qu'elle puisse à peine discerner le chemin ou les formations rocheuses devant elle. Un mouvement imperceptible dans l'air l'arrêta. « Sam ? »

« Sam... Sam... Sam... » La grotte la narguait. Quelque chose remua dans l'ombre. « Sam ? C'est maman ! » Le sol se mit à vibrer et un courant d'air froid la fit frissonner. Avant qu'elle comprenne ce qui se passait, une masse noire et grouillante s'avança vers elle. Elle poussa un hurlement et courut vers la lumière. Des chauves-souris – par centaines – passèrent près d'elle en vrombissant, lui égratignant le visage, cherchant désespérément à fuir.

L'une d'elles vola droit dans ses cheveux. Elle la chassa de la main, criant et pleurant en même temps. En se couvrant la tête, elle se laissa tomber dans la boue et se plaqua contre la paroi. Une fois les chauves-souris parties, elle se releva en tremblant et était sur le point de continuer sa route quand elle entendit un faible murmure. Des voix. Et elles se rapprochaient. Deux silhouettes émergèrent des profondeurs. « Il y a quelqu'un ? » lança-t-elle d'une voix étouffée.

Avec un gémissement, un petit corps se jeta sur elle. Elle toucha une tête froide et rasée. *Serait-ce possible ?* « Sam ? » Il y eut un frisson, puis des sanglots réguliers. Des sanglots reconnaissables. *C'était bien Sam.* « Oh mon Dieu, s'écria-t-elle en lui caressant la tête. Tu es vivant. » Pleurant de soulagement, elle le berça entre ses bras. « Je t'ai retrouvé, Sam. Maman t'a retrouvé. »

Elle se recula et l'étudia. Sa peau était moite, couverte de plaques de boue. Elle caressa son visage sale. Il leva les yeux et le cœur de

Sadie cessa de battre quand elle vit la terreur qu'ils exprimaient.

— Tu es en sécurité, chéri. Maman est là.

— Tu vas nous ramener chez nous ? demanda une voix de petite fille.

Surprise, Sadie tendit une main.

— Cortnie ?

— Ashley, répondit la fille en s'approchant d'un pas traînant.

Père a dit que personne ne devait m'appeler par mon ancien nom.

Les yeux de Sadie s'emplirent de larmes.

— Il a tort. Tu t'appelles Cortnie Bornyk. Et ton vrai père t'attend.

Cortnie se mit à sangloter.

— Je veux mon papa, pas l'autre homme.

Sadie attira la petite fille contre elle.

— Tout va bien, Cortnie. Cet homme-là ne peut plus te faire de mal.

— Père voulait qu'on s'endorme avec les autres.

Sadie tressaillit aux paroles de la petite fille et se leva rapidement. Un peu trop rapidement. *Il faut que je les sorte d'ici. Avant de m'évanouir.*

— Venez, dit-elle.

Cortnie prit Sam par la main, mais ni l'un ni l'autre ne bougèrent.

— Sam, Cortnie, insista doucement Sadie. On va rentrer chez nous.

Elle les vit s'approcher avec soulagement et les conduisit à l'entrée de la grotte. À quelques mètres de la lumière du jour, son cœur se mit à cogner. Elle s'appuya contre la paroi.

Juste un instant, le temps de reprendre mon souffle.

Dans la pénombre, elle aperçut le pyjama boueux de Sam et sa main bandée, couverte de sang. Il la tenait contre sa poitrine et elle ne voulut pas penser à ce qui se cachait sous les bandes de tissu. Puis elle vit le smiley jaune sur la chemise de nuit de Cortnie.

— Tu es la petite fille que j'ai vue dans les bois.

Cortnie baissa les yeux.

— J'essayais de m'échapper. Je suis désolée que Père vous ait fait du mal.

— Je sais.

La vision de Sadie se brouilla et elle ferma les yeux.

— Maman, on peut y aller maintenant ?

— Oui, chéri, répondit-elle en combattant un autre accès de vertige.

À quelques pas de l'entrée, elle s'arrêta brusquement, se retourna et regarda Sam, stupéfaite.

— T-tu as dit quelque chose ?

Ses yeux couleur saphir clignèrent. Il répondit par signes : *Je t'aime, maman*. Elle essaya de sourire, mais son visage lui faisait mal. Elle s'imaginait des choses à nouveau. Elle savait qu'elle n'était pas en grande forme. Trop de sang perdu, en plus d'être contusionnée et pleine de bleus.

Elle secoua la tête. *N'y pense pas maintenant*. Elle n'avait plus le temps... ni l'énergie. Elle se serait giflée pour s'être montrée si obstinée. Pour être venue seule à la grotte.

— Suivez-moi, dit-elle en sortant dans la lumière.

Les rayons du soleil se reflétant sur la roche grise l'aveuglèrent. Puis elle vit quelque chose de merveilleux. Jay arrivait d'un côté de l'entrée, une lampe-torche à la main. Elle s'écarta de l'orifice de la grotte.

— Jay !

— J'allais entrer vous chercher, dit-il, visiblement soulagé.

— Comment... ?

Le regard de l'inspecteur se porta vers le ciel.

— Ah, l'hélicoptère.

— Ça fait deux fois, répondit-il en bombant le torse. Le même jour.

— Votre cas n'est peut-être pas si désespéré.

Elle tituba et poussa un gémissement.

— Sadie, est-ce que ça v...

Jay remarqua les enfants debout à l'entrée de la grotte.

— Bon sang de bois, Sadie ! Vous aviez raison depuis le début.

— Une mère sait.

Ce fut tout ce qu'elle réussit à dire. Après cela, tout se produisit dans un tel tourbillon d'activité qu'elle dut s'accrocher à Jay pour se soutenir. La tache noire vrombissante, dans le ciel au-dessus d'eux, fit descendre un harnais et elle regarda les enfants qu'on hissait en lieu sûr. Puis elle-même se sentit hissée dans les airs.

Une fois à bord de l'hélicoptère, un infirmier détacha le harnais et elle s'effondra sur le siège à côté de Sam, émotionnellement et physiquement vidée. Elle ferma les yeux et poussa un soupir ; de petites mains lui caressaient affectueusement le visage. Elle allait perdre conscience quand elle entendit le « clic » de sa ceinture de sécurité.

— Merci, chéri, dit-elle en luttant pour ouvrir les yeux.

Sam sourit – les pouces levés – et répondit :

— Bien installée.

Sadie était bouche bée.

— Tu *parles* vraiment.

Elle se rappela les paroles de Marina – *trois cadeaux* – et regarda Sam et Cortnie.

— Un, deux... et maintenant ça.
Elle prit la main de son fils.
— Je t'aime, Sam.
— Je t'aime aussi, maman, répondit-il.
Puis un grand oiseau noir les emporta.

Sadie se sentait mieux quand Jay l'accompagna à l'hôpital de l'université d'Alberta. La première personne qu'elle vit fut Matthew. Il faisait les cent pas dans la salle d'attente, et dès l'instant qu'il la vit, son regard s'éclaira.

— Sadie ! Ça va ?
— En pleine forme.
— Euh, vous n'avez pas l'air.

Elle fit la grimace.

— Eh bien, merci.

— La police m'a dit de venir à l'hôpital, mais je ne sais pas pourquoi. J'ai pensé que peut-être... enfin... vous le saviez.

Elle sourit, les larmes aux yeux.

— Nous avons un cadeau pour vous.

L'air intrigué, Matthew se tourna vers Jay. Sadie sut exactement à quel instant il remarqua sa fille, debout derrière l'inspecteur.

— Cortnie, dit-il d'une voix frissonnante d'émotion.

La petite fille leva les yeux vers lui et sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Papa ?

Sadie regarda Matthew soulever Cortnie, la prendre dans ses bras et la serrer si fort qu'elle fut certaine qu'il ne la lâcherait jamais. Refoulant ses larmes, elle sourit en sentant Sam glisser sa petite main chaude dans la sienne.

Elle ne le lâcherait jamais, elle non plus.

ÉPILOGUE

Sadie faisait les cent pas sur la véranda, anxieuse. Cela faisait dix jours qu'elle avait tiré sur le Brouillard et l'avait tué. Ensuite, elle était revenue avec Sam et Cortnie. L'existence retrouvait lentement son cours normal, même si elle savait que ce ne serait plus jamais pareil.

Leah s'était précipitée à l'hôpital dès qu'elle l'avait su. Au début, c'était difficile et gênant, mais Sadie s'était rendu compte que le passé avait sa place. Dans le *passé*. En ce moment, elle avait désespérément besoin d'une amie, et Leah était sa meilleure amie, sa quasi-sœur, un morceau de son cœur.

Celle-ci ne se rappelait pas grand-chose de la soirée où elle avait couché avec Philip. Elle était trop saoule, mais elle se souvenait que Sam les avait surpris. Philip l'avait attrapé par le bras et l'avait menacé : Sadie les quitterait s'il lui révélait ce qu'il avait vu. Raison pour laquelle Sam avait cessé de parler. D'une certaine façon, il avait été retenu en otage par son père – une version subtile du syndrome de Stockholm.

Sadie s'efforçait de pardonner à son ex-époux, mais cela prendrait du temps. Un coup de klaxon retentit et elle sursauta. La Mercedes de Philip se rangea devant la maison, et la vue d'une vieille femme au volant la fit rire. Ed était assis à côté d'Irma, avec une expression renfrognée. Sur le siège arrière, Martha et Fergus avaient l'air sérieux et pâle. Les portières claquèrent, tout le monde sortit du véhicule. Sadie agita la main.

— Vous avez réussi.

— Tout juste, grommela Ed.

— Bien sûr qu'on y est parvenus, répliqua Irma. Vous croyez que j'aurais laissé passer l'occasion de conduire *cette machine* ?

Elle fit un signe en direction de la voiture. Ed fit la moue.

— Ma sœur m'a devancé sur le siège du conducteur et a refusé d'en bouger. Nous étions crispés pendant tout le trajet.

Irma lui donna une tape sur le bras.

— Je ne conduisais pas si vite *que ça*.

— Du moment que vous êtes bien arrivés, répondit Sadie en souriant.

Elle ouvrit la porte et les fit passer dans la cour derrière la

maison, où les autres attendaient que la fête d'anniversaire de Sam commence enfin. Captivée par la joie pure qu'elle voyait et entendait, elle s'attarda sur le seuil pour contempler ses amis et sa famille.

Elle eut un bref regard vers la photo de Sam accrochée au mur derrière elle. Il était difficile de ne pas se sentir coupable. Son fils avait survécu, les autres, non. Elle dormait d'un sommeil agité, hanté par des cauchemars et le besoin de vérifier que Sam était bien là. Elle s'était levée au moins huit fois la nuit précédente. Chaque fois, elle avait hésité à la porte de son fils, luttant contre la peur de l'ouvrir et de constater qu'il n'était plus là. Il n'avait pas disparu... mais il *était* différent.

Sam s'adaptait à la perte de son doigt et de son orteil, et pleurait la perte de Joey, son ami imaginaire. Mais il avait d'autres amis à présent, du moins à ce qu'il disait. Il parlait souvent d'eux : Marina, Holland et les autres. Il semblait négliger le fait qu'ils étaient morts – qu'ils avaient été morts depuis le début. Il lui avait dit que Cortnie ne pouvait pas les voir. Sadie pensait que Sam les inventait pour qu'elle se sente mieux, mais elle *avait* vu les corps. Sarge les faisait tous dormir dans la même pièce.

C'était Sam qui avait vu Sarge entrer le code numérique sur le clavier de la porte conduisant à l'escalier, à la liberté. Il avait mémorisé les quatre chiffres. La nuit où Cortnie et lui s'étaient échappés, Sarge s'était endormi dans son fauteuil après le dîner. Ils étaient passés à côté de lui sur la pointe des pieds et partis dans les bois sans avoir en tête de destination précise, jusqu'au moment où Sam s'était rappelé avoir vu les panneaux indiquant la grotte de Cadomin. Le reste appartenait à l'histoire. Ou, comme Sadie en était persuadée, au destin.

Le traumatisme subi par Sam l'avait laissé sérieusement déprimé. Les premiers jours, il avait pratiquement été un étranger pour elle, se recroquevillant quand elle le touchait ou le serrait dans ses bras, sursautant au moindre bruit, et apeuré à l'approche de n'importe quel homme. Le Service des victimes avait appris à Sadie que ce comportement était courant chez les victimes d'enlèvement. On l'avait assurée que cela prendrait du temps, qu'elle devait se montrer patiente.

Puis il y avait les cauchemars dont il sortait agité, criant et transpirant, à tel point qu'elle devait le prendre dans son propre lit. Pire encore, les détails déclencheurs. Elle l'avait emmené au McDonald's l'autre jour, et un adolescent déguisé en Ronald s'y trouvait, en costume de clown, pour rendre visite aux enfants. Dès l'instant où Sam avait vu le clown, il avait poussé un hurlement infernal et s'était mis à battre Sadie de ses poings jusqu'à ce qu'elle le fasse sortir.

La sonnette retentit, interrompant ses réflexions.

— Belle maison, marmonna Jay quand elle le fit entrer.

— C'est une location. Pour le moment.

Elle le serra dans ses bras, le prenant au dépourvu.

— Merci, Jay.

— Oui, euh... de rien.

Elle prit une profonde inspiration.

— Que va-t-il advenir de moi ?

— Vous ne serez pas inquiétée.

— Mais j'ai tué...

— C'était de la légitime défense, Sadie. Aucun jury sain d'esprit ne vous condamnerait.

Il y eut un silence gêné.

— Je voulais le tuer, murmura-t-elle.

— Je sais.

Elle soupira.

— Et ces deux... cadavres supplémentaires ?

Jay eut l'air d'avoir avalé quelque chose de gluant.

— Ses propres gosses. Ashley et Adam.

La voyant choquée, il ajouta :

— Ce salopard les a déterrés. Il ne parvenait pas à se séparer d'eux.

Les yeux de Sadie se fermèrent.

— Et le garçon dans la voiture, celui que j'ai pris pour Sam ?

— Holland Dawes. Le garçon que Sarge avait enlevé l'année dernière.

L'Adam bleu. Le garçon qui zézayait et aimait les marshmallows.

Sadie sentit ses yeux s'embuer.

— Pauvre Holland.

— Il était mort bien avant l'explosion, Sadie.

Elle acquiesça.

— Je sais. Il avait été drogué, n'est-ce pas ?

— Une overdose de sédatifs. Comme les autres. Ils se sont endormis et jamais réveillés.

Sadie se sentait pleine de pitié pour ces enfants. Pour leurs parents.

— Vous savez, reprit Jay, mal à l'aise. J'ai toujours voulu vous demander comment vous aviez su.

— Comment j'ai su quoi ?

— Que l'homme qui avait enlevé votre fils se trouvait à Cadomin.

Elle le regarda dans les yeux.

— Honnêtement, je n'en ai aucune idée. J'ai toujours cru au destin. J'ai demandé à Sam de me dire où m'arrêter, de m'envoyer un signe.

— Et que vous a-t-il montré ?

— Une corneille, un panneau indiquant des grottes pleines de chauves-souris... Je sais que ça paraît tiré par les cheveux, mais dès que je les ai vus, j'ai su que c'était là que je devais aller. C'était le destin.

— Le destin.

Jay prononça le mot comme pour le goûter.

Sadie se tourna vers la photo de Sam.

— J'ai besoin de croire en quelque chose, sans quoi rien de tout ça n'a de sens. Je sais ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu et ressenti. Ils étaient là. Les enfants. Je crois que leurs esprits étaient collectivement assez forts pour m'amener là-bas, me montrer des signes, m'aider à les trouver. Et à trouver Sam.

— Vous leur avez apporté la paix.

— Alors... qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle.

Jay sourit.

— Facile. Vous sortez et allez passer du temps avec vos amis et votre famille. Et votre fils.

Elle tendit le cou vers la porte.

— Pourquoi ne pas rejoindre les autres dehors ? J'arrive dans une minute.

— Je... euh, je n'avais pas l'intention de rester, Sadie. C'est une fête de famille.

— Vous en faites partie, dit-elle en lui prenant le bras.

Souriante, elle conduisit le vieil inspecteur au soleil.

Une fois tout le monde parti, sauf Matthew et Cortnie, Sadie resta sur la terrasse et regarda de l'autre côté de la maison, vers la rue. L'espace d'une seconde, elle aurait juré voir un homme vêtu de noir qui l'observait. Elle secoua la tête et il se désintégra. *Un jour, tu ne me hanteras plus.*

C'était une tâche impressionnante que de combattre les accès quotidiens de tristesse, de honte, de peur et de rage extrême qui la prenaient parfois aux moments les plus inopportuns. Elle rêvait encore d'un monstre couvert de cicatrices, de ses mains sur elle. Elle n'avait parlé à personne de ce moment – pas même à Leah.

Il ne fallait pas grand-chose pour lui rappeler tout ce qui s'était passé, et même les plus petites choses, comme la vue du livre de Sam, avaient un effet négatif sur son humeur. Elle décida de mettre de côté *Batty perd le nord*, au moins pour le moment. Un jour, peut-être, elle le ferait publier. Sam lui fit signe de la main.

— Maman ! Regarde !

Il chevauchait son nouveau vélo, celui qu'elle avait acheté pour

son anniversaire dans une autre vie. Cortnie avait disposé deux morceaux de bois, créant un tremplin, et il s'engagea dessus, se souleva de quelques centimètres et atterrit avec un petit bruit sourd. Le regard de Sadie fut attiré par une brume qui dérivait lentement, glissant sur le lac artificiel de l'autre côté de la clôture du jardin. Son sourire s'estompa légèrement au souvenir de l'étrange brume qui avait hanté les bois près du chalet *Infini*.

La brume... et les enfants. Il n'y avait aucune explication logique à ce phénomène. À *toute* cette histoire. Ces derniers jours, elle en était venue à accepter tout ce qui s'était produit comme la volonté divine. Ou le destin. Il ne faisait aucun doute pour elle que Sam avait servi d'intermédiaire aux esprits des enfants morts, qu'il les avait aidés à entrer en contact avec elle. Et lui aussi avait envoyé des messages. C'est pour cela qu'elle l'avait vu partout. Il lui avait envoyé la corneille, sachant qu'elle penserait aux chauves-souris et à la grotte... qu'elle finirait par y penser.

Jay avait raison. Les enfants avaient été retenus en ce monde par des questions non réglées, par des corps qui avaient besoin d'être enterrés et des êtres aimants qui devaient faire leur deuil. Et peut-être par la vengeance et le besoin de voir Sarge traduit en justice. Ils ne pouvaient dire à Sadie qui ils étaient parce qu'ils avaient juré le secret, et même dans la mort, ils restaient captifs de leur promesse à un dément. Sam tira sur sa manche.

— Maman, tu m'écoutes ?

Sadie lui caressa les cheveux. Ils poussaient si vite.

— Je t'entendrai toujours, bonhomme.

— Zut, maman, dit-il en faisant la grimace, ne m'appelle pas comme ça.

Elle le serra contre elle. En se détachant, il traça la première moitié d'un symbole de l'infini sur le cœur de Sadie : S comme Sam...

Elle ajouta la moitié inversée : S comme...

— Sadie, l'interrompt-il. Sadie et Sam pour l'éternité.

Poussant un cri de joie, il sauta sur son vélo et partit à toute vitesse. En le suivant des yeux, elle essuya une larme.

— Ça va ? demanda Matthew en la rejoignant sur la terrasse.

Elle sourit.

— Maintenant, oui.

Sans qu'elle s'y attende, il glissa sa main chaude dans la sienne.

— Merci, murmura-t-il.

Perdus dans les émotions qui les submergeaient, ils regardèrent longtemps Sam et Cortnie, remerciant l'univers de l'intervention du destin et de ce que leurs enfants leur avaient été rendus, vivants. Ils avaient eu beaucoup de chance. Le sort des autres enfants pesait lourdement sur son cœur. Ils n'avaient pas eu autant de chance, leurs

parents non plus. Sinon qu'à présent ils pouvaient faire leur deuil. Ce qui devait compter pour quelque chose.

— Maman ! cria Sam.

Elle s'ébroua, secouant la nuée de tristesse.

— Quoi, chéri ?

— Écoute ce que Marina m'a appris : *Un beau jour au milieu de la nuit...*

— ...*Deux garçons morts se levèrent pour combattre*, poursuivit Cortnie en souriant.

À l'unisson, ils entonnèrent : *Dos à dos, ils se firent face, / Se saisirent de leurs épées et se tirèrent dessus. / Un policier sourd entendit le bruit, / Se leva et tira sur les deux garçons morts. / Si vous ne croyez pas cette histoire...*

Sadie sourit.

— ...*Demandez à mon oncle aveugle. Il a pu la voir.*

Des rires innocents flottèrent dans l'air, et dans cet instant unique et prédestiné, tout dans le monde était infiniment parfait.

REMERCIEMENTS

Merci à mes premiers lecteurs et relecteurs : Francine, Marc, Kelly, David et Eileen, qui m'ont donné de sages conseils et d'astucieuses suggestions à la relecture.

Remerciements particuliers à Lynn Hoffman, experte en vins, auteur de *Bang Bang*, qui m'a proposé un vin parfaitement adapté à cette histoire. À la tienne !

Merci à TOUS mes fans – lecteurs, clubs de lecture, écoles, bibliothèques, librairies, chroniqueurs, *etc.* – pour m'avoir fait confiance quand j'essayais de vous offrir un récit distrayant, émouvant et plein d'espoir.

Et mes remerciements éternels à mon mari Marc et à ma fille Jessica pour avoir toujours cru en moi et en mon travail.

Un beau jour au milieu de la nuit

*Un beau jour au milieu de la nuit,
Deux garçons [ou deux hommes] morts se levèrent pour
combattre,
Dos à dos ils se firent face,
Tirèrent leur épée et se lancèrent à l'assaut.*

*L'un était aveugle et l'autre n'y voyait pas ;
Ils choisirent un mannequin pour arbitre.
Un aveugle alla voir ce combat équitable,
Un muet cria : « Hourra ! »*

*Un âne paralysé qui passait par là
Donna un coup de pied dans l'œil de l'aveugle,
Lui fit traverser un mur de vingt centimètres
Jusque dans un fossé à sec et les noya tous.*

*Un policier sourd entendit le bruit,
Et vint arrêter les deux garçons morts.
Si vous refusez de croire à cette histoire,
Demandez à l'aveugle. Il l'a vue !*

Anonyme

Source : www.folklore.bc.ca/Onefineday.htm#Onefine

NOTE DE L'AUTEUR

La version suivante m'a été donnée par mon amie d'enfance Cathy Magill, qu'elle repose en paix :

*Un beau jour au milieu de la nuit,
Deux garçons morts se levèrent pour combattre,
Dos à dos ils se firent face,
Se saisirent de leurs épées et se tirèrent dessus.
Un policier sourd entendit le bruit,
Se leva et tua les deux garçons morts,
Si vous ne croyez pas cette histoire,
Demandez à mon oncle aveugle, qui a pu la voir !*

Anonyme

REMARQUES

1. Au Royaume-Uni et dans certains autres pays, la tradition veut que les blagues du 1^{er} avril cessent à midi (N.d.T.)

Édition originale parue aux États-Unis en 2011 sous le titre « Children of the Fog ».

Publié par
AmazonCrossing, Amazon Media EU SARL
5 rue Plaetis, L-2338, Luxembourg
Juin 2015

Copyright © Édition originale 2011
par Cheryl Kaye Tardif
Tous droits réservés.

Copyright © Édition française 2015 traduite par Pascal Aubin

Conception de la couverture par : bürosüd^o München,
www.buerosued.de

eISBN : 9781503999268

www.apub.com